This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1 22. c. 22.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE L. VITET

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

ET LITTÉRAIRES

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

L. VITET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Format gr. in-18

ESSAIS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES. . . . . 1 vol.

ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DE L'ART. 2e *édition*. . . 4 —

HISTOIRE DE DIEPPE. *Nouvelle édition* (sous presse). 1 —

LA LIGUE. — Scènes historiques précédées des ÉTATS D'ORLÉANS. *Nouvelle édition*. . . . . 2 —

LE LOUVRE. — Étude historique, revue et augmentée (sous presse) . . . . . 1 —

Format in-8°

L'ACADÉMIE ROYALE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE. Étude historique. . . . . 1 vol.

LE COMTE DUCHATEL; avec Portrait . . . . . 1 —

IMP. CENT. DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20. — 5106-4.

ÉTUDES
PHILOSOPHIQUES
ET
LITTÉRAIRES

PAR

L. VITET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE
PAR
M. GUIZOT

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875
Droits de reproduction et de traduction réservés.

22.c.22.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF
OXFORD
LIBRARY

M. VITET

SA VIE ET SES ŒUVRES

Il y a quatre ans à peine, pendant quatre mois, du 15 octobre 1870 au 31 janvier 1871, la *Revue des Deux Mondes* a publié sept lettres adressant d'ardents appels au patriotisme parisien pour l'exhorter à supporter, à braver les périls et les souffrances du siége prussien. « Je supplie Paris, disait l'écrivain, de tenir ferme jusqu'au bout. C'est, avant tout, pour la question d'honneur, car j'ai la bonhomie, je l'avoue, de croire encore à ce vieux mot, et d'être pris d'une douleur profonde devant l'abaissement de mon pays. Ce ne sont pas là des phrases, n'en déplaise à nos pacifiques. Pour les nations, aussi bien que pour l'individu, l'honneur, c'est la vie même, la première des réalités. Je voudrais bien les voir, ces raffinés, ces sybarites, devenus citoyens d'un peuple qui tout à coup

perdrait le sentiment de sa force et de sa dignité; quelle chute, même pour eux! Que seraient-ils et que serions nous tous? Mais, quand je supplie Paris de tenir ferme jusqu'au bout, ce n'est pas seulement l'honneur qui me préoccupe; j'entends aussi servir nos intérêts. Si vous voulez que l'ennemi n'abuse pas de sa victoire, qu'il ne vous dépouille pas, ne vous pressure pas sans pitié, ne lui laissez pas voir, pas même deviner que vous mourez d'envie de n'être plus en guerre. Vous n'avez qu'un moyen de gagner quelque chose avec lui, c'est de le faire attendre. Il vous surfait, ne cédez pas. Persuadez-le que vous subirez tout, dangers et privations, aussi longtemps qu'il ne sera pas traitable et modéré. »

Qui donnait ces énergiques conseils? Qui les signait de son nom? Était-ce un guerrier vieilli dans les camps, ou un politique consommé et affermi dans les épreuves de la vie? Non, c'était un académicien, un ami passionné des lettres et des arts, des œuvres et des joies de la paix; c'était M. Vitet, et M. Vitet à soixante-huit ans.

Dans sa jeunesse, au début de sa vie morale, il avait subi les mêmes épreuves et connu les

mêmes tristesses qui en devaient marquer la fin. Né à Paris, le 18 octobre 1802, au sein d'une famille originaire de Lyon, où elle avait occupé avec honneur les principales charges municipales, il avait vu en 1814 et 1815 la France vaincue, et Paris non pas assiégé, mais envahi et occupé par les étrangers. Il avait assisté au douloureux spectacle de l'Europe victorieuse de nous, chez nous, et nous imposant les conditions de la paix; mais c'était l'Europe, la coalition européenne qui nous avait vaincus, et non pas une seule des nations européennes. Nous avions succombé sous tous nos rivaux réunis après avoir été arrogamment provoqués, et non pas dans un duel sans cause claire et digne. Nous avions de plus trouvé, non pas des amis, mais des influences éclairées et modérées qui avaient compris l'intérêt européen et ce qui nous était dû malgré nos revers. L'Angleterre et la Russie, l'empereur Alexandre et le duc de Wellington, avaient fait repousser les prétentions envahissantes de la Prusse déjà géographiquement rédigées... Nous n'avions perdu ni l'Alsace, ni aucune portion de la Lorraine. La France restait intacte. Elle entrait

d'ailleurs, après de longues années de guerre et de despotisme révolutionnaire ou militaire, en possession des deux grands biens de la civilisation, la paix et des institutions libres. Le gouvernement auquel elle avait aspiré dans les premiers jours de 1789, la monarchie traditionnelle et constitutionnelle, devenait le sien. Il y avait là pour notre patrie des garanties de stabilité, de liberté et de progrès bien propres à nous donner dans le présent les consolations, et pour l'avenir les espérances qui, au milieu des plus tristes désastres, relèvent et rassérènent l'âme des peuples.

C'est un rare spectacle que celui d'une grande nation passant tout à coup des violentes passions et des rudes épreuves de la guerre et du pouvoir absolu aux œuvres laborieuses et lentes, quoique très-animées, de la paix et de la liberté. Ce fut le spectacle qu'offrit la France après ses revers de 1814 et 1815. En même temps, un puissant mouvement intellectuel y éclatait ; ns les sciences politiques et économiques, en philosophie, dans l'histoire ancienne et moderne, dans la critique littéraire, dans la poésie, dans les arts, des idées nouvelles et fécondes fer-

mentaient; des hommes nouveaux et éminents les développaient et les appliquaient dans des œuvres qui devenaient populaires. MM. Royer-Collard, Maine de Biran, Cousin, Jouffroy, relevaient puissamment le spiritualisme en face du sensualisme et du scepticisme du XVIIIe siècle. Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset, ouvraient aux imaginations et aux âmes des régions bien autrement poétiques que celles où se promenaient avant eux Saint-Lambert et l'abbé Delille. MM. Villemain, Rémusat, Dubois (de la Loire-Inférieure), Sainte-Beuve, portaient dans la critique morale et littéraire une élévation et une richesse de vues, une intelligence des caractères et de la nature humaine bien supérieures aux appréciations classiques ou mondaines de La Harpe et de Grimm. MM. Augustin Thierry, Thiers, Mignet, rendaient à l'histoire sa vérité à la fois pittoresque et simple. J'ai retracé ailleurs ma vie politique; il ne me convient pas de parler ici de mes travaux historiques et d'en marquer avec précision le caractère; ils ont pris leur place et exercé leur influence dans le mouvement intellectuel qui signala l'époque de la Restauration, et c'est

l'honneur auquel j'attache le plus de prix de pouvoir affirmer une intime harmonie entre mes propres actes contemporains et mes appréciations historiques des faits et des hommes des temps passés.

Ce fut au milieu de ce grand mouvement intellectuel du XIXe siècle naissant que s'ouvrit et se forma l'esprit de M. Vitet. Il y trouvait à la fois des maîtres et des compagnons. C'est un fait plein de charme que l'élan spontané de la pensée jeune qui n'a encore connu ni les épreuves, ni les mécomptes de la vie pratique; elle ne cherche que la vérité et la sympathie; elle se tient pour satisfaite et elle en jouit avec confiance dès qu'elle les rencontre. M. Vitet était dans les plus favorables dispositions pour goûter sans trouble cette jouissance; il entrait dans la vie sans y poursuivre aucun but déterminé et intéressé; il ne se proposait d'être ni magistrat, ni administrateur, ni avocat, ni professeur savant, ni même acteur politique : en possession héréditaire d'une situation honorable et d'une fortune suffisante, il eût pu se livrer aux plaisirs frivoles et mondains; il s'adonna librement à ses goûts intellectuels, à ses études

favorites, et ne s'inquiéta que de remplir, selon de nobles penchants, son âme et sa vie. Il se donna de bonne heure cette satisfaction; en 1819, à dix-sept ans, tout en terminant son droit et en faisant de la prose juridique dans une étude d'avoué, il se complaisait à lire et à comprendre l'histoire de France; ce fut alors qu'il eut la première idée de la mettre en scènes véridiques sous une forme dramatique, et qu'il commença d'écrire *les Barricades* de 1588 sous Henri III. Ce n'était qu'une incomplète ébauche qu'il ne termina et ne publia qu'en 1826; mais il avait entrevu dès son premier coup d'œil et entr'ouvert dès son premier pas une voie historique nouvelle qui convenait également à l'esprit de son temps et à son propre esprit. Il donnait à l'histoire sa grande et naturelle sphère; il y faisait rentrer ses plus divers acteurs, le peuple comme les rois, les petits comme les grands, les faubourgs comme la cour, les fanatiques comme les esprits libres, les intrigants et les badauds. « Je me suis imaginé, dit-il, que je me promenais dans Paris au mois de mai 1588, que j'entrais tour à tour dans les salons du Louvre, dans ceux de l'hôtel

de Guise, dans les cabarets, dans les églises, dans les logis des bourgeois ligueurs, politiques ou huguenots, et, chaque fois qu'une scène pittoresque, un tableau de mœurs, un trait de caractère sont venus s'offrir à mes yeux, j'ai essayé d'en reproduire l'image en esquissant une scène... Toutefois, ces scènes ne sont pas détachées les unes des autres, elles forment un tout, il y a une action au développement de laquelle elles concourent; mais cette action n'est là en quelque sorte que pour les faire naître et leur servir de lien... L'art intervient dans ces essais, il lui est permis d'arranger, de façonner un peu les hommes et les choses; mais c'est pour leur donner l'air encore plus historique : c'est l'histoire seule qui domine et qui brille, c'est à elle que tout est sacrifié. »

Il s'aperçut bientôt que les scènes des *Barricades* n'avaient pas été un fait isolé, et que, pour qu'elles fussent bien comprises, il fallait montrer les scènes qui les avaient amenées et celles qu'elles avaient suscitées. Il commença par les dernières; il mit en drame l'assassinat du duc Henri de Guise aux États de Blois en 1588, vengeance des barricades, puis l'assassinat

d'Henri III par Jacques Clément en 1589, vengeance de celui du duc de Guise; mais à ces événements manquait encore leur source, la formation et les premiers pas de la Ligue. Vingt ans après seulement, en 1849, M. Vitet sentit la lacune et le besoin de la remplir; il écrivit et publia alors dans la *Revue des Deux Mondes* les scènes des *États d'Orléans* en 1560, sous le court règne de François II, berceau de la domination de Catherine de Médicis, de la Ligue, de la Saint-Barthélemi et des guerres de religion auxquelles Henri IV fut seul capable de mettre un terme en payant de sa vie la paix rendue à son pays. L'œuvre dramatiquement historique de M. Vitet fut alors complète, et le genre nouveau qu'il avait créé fut mis dans son ensemble sous les yeux du public.

Le succès fut grand et légitime. Une portion considérable de la nation française, sa démocratie, prenait enfin dans son histoire une place que depuis des siècles elle travaillait péniblement à conquérir. La conquête avait été lente et douloureuse; l'histoire n'en avait pas marqué tous les pas et toutes les peines; au XVIe siècle, elle apparut à peu près accomplie

à travers les souffrances et les efforts qu'elle avait coûtés. M. Vitet la proclama, non pas seulement en l'affirmant comme un fait, mais en mettant en scène les classes et les personnages qu'elle avait mis en lumière; il fit parler et agir les bourgeois et les paysans, les artisans et les campagnards qui avaient pris part aux événements de cette longue lutte et influé sur ses résultats. Il lui arriva quelquefois de leur prêter des idées plus nettes et plus complètes, des paroles moins grossières et des passions moins brutales que n'étaient réellement, au XVIe siècle, les idées, les passions et les paroles des classes populaires et des partis ennemis : il n'est au pouvoir d'aucun homme, historien ou poëte, de se détacher tout à fait de son propre temps, et de se transporter en arrière dans les mœurs et le langage d'une société bien moins avancée; mais, à tout prendre, la vérité ne manquait nullement aux acteurs bourgeois ou populaires des *Scènes historiques* de M. Vitet, et elles donnaient une juste et vivante idée des relations des diverses classes sociales de cette époque, et de leur part d'influence aux événements dans lesquels elles

avaient agi, chacune pour son compte et avec son caractère.

En même temps qu'il créait ainsi un nouveau genre d'histoire et de drame, M. Vitet publiait, dans les recueils périodiques du temps, œuvres collectives des hommes de sa génération et de ses opinions, un grand nombre d'articles, modèles d'une critique originale et féconde. Sous la Restauration, de novembre 1824 à janvier 1830, je relève dans *le Globe* et dans la *Revue française* trente et un essais sur les questions et les productions du temps, littéraires, philosophiques, historiques, poétiques, françaises ou étrangères, sur l'indépendance en matière de goût, sur l'état de la musique théâtrale en France, sur l'école de peinture de David, sur le musée de sculpture ancienne et moderne de M. de Clarac, sur les salons de peinture, sur les poésies de Michel-Ange, sur la Société des antiquaires de Normandie, sur la théorie des jardins, sur les vignettes des chansons de Béranger, etc., petites dissertations toutes pleines d'idées élevées et fines, d'appréciations à la fois impartiales et sympathiques, — rares exemples des impressions et des jugements

d'un amateur supérieur, également capable d'admirer et de critiquer, de sentir les beautés et de reconnaître les défauts.

Le genre et le nombre de ces essais, tous étrangers à la politique contemporaine, n'empêchaient pas que M. Vitet ne prît à ses incidents et à ses luttes un vif intérêt, moins par goût et dessein personnels que par sympathie et fidélité envers ses amis, le duc de Broglie, M. de Barante, M. Duchâtel et moi-même, tous plus attirés et plus engagés que lui dans cette voie. Il parlait et agissait comme nous avec une sincérité désintéressée. Quand le pouvoir passa du centre au côté droit et des ducs Decazes et de Richelieu à M. de Villèle, M. Vitet nous accompagna sans la moindre hésitation dans les rangs de l'opposition constitutionnelle, et, lorsqu'en novembre 1827, M. de Villèle en appela aux élections pour se défendre de ses ennemis de chambre et de cour, M. Vitet entra avec moi dans la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, au sein de laquelle se réunirent des hommes très-divers d'idées générales et d'intentions définitives, dans l'unique dessein d'amener par les moyens légaux le changement de la majorité

dans les Chambres et la vraie politique légale et libérale. Depuis six ans déjà, en 1821, peu après la publication de mon *Essai sur les conspirations et la justice politique*, je m'étais hautement expliqué sur le sens et les limites de mon opposition; un des meneurs du parti qui conspirait dès lors, homme d'esprit et d'honneur, mais passionnément engagé dans les sociétés secrètes, cet héritage des temps de tyrannie qui devient le poison des temps de liberté, vint me voir et me témoigna sa reconnaissance de l'appui indirect que je leur avais apporté par l'écrit que je venais de publier. Quand le péril éclate, les plus hardis conspirateurs sont charmés de se mettre à couvert derrière les principes de justice légale et de modération que soutiennent les hommes qui ne conspirent pas. En me quittant, mon visiteur me prit vivement le bras et me dit : « Soyez donc des nôtres ! — Qu'appelez-vous des vôtres ? — Entrez avec nous dans les *carbonari;* c'est la seule force efficace pour renverser un gouvernement qui nous humilie et nous opprime. — Vous vous trompez sur mon compte, lui dis-je ; je ne me sens ni humilié ni opprimé, ni

moi ni mon pays. — Que pouvez-vous donc espérer de ces gens de l'ancien régime ? — Ce n'est pas en eux, c'est en nous-mêmes qu'il faut espérer ; nous avons tout ce qu'il faut pour nous faire nous-mêmes un gouvernement libre, et je veux garder tout ce que nous avons. Le pouvoir actuel méritera peut-être souvent d'être combattu, pas du tout d'être renversé ; il n'a rien fait qui nous en donne ni le droit ni la force, et nous avons, j'espère, de quoi le redresser en le combattant. Je ne veux ni de votre but ni de vos moyens ; vous nous ferez à tous, comme à vous-mêmes, beaucoup de mal sans réussir, et, si vous réussissiez, ce serait encore pis. » Il me quitta sans humeur, mais point ébranlé dans sa passion de complots. C'est une fièvre dont on ne guérit pas quand on lui a livré son âme, et un joug dont on ne s'affranchit pas quand on l'a longtemps subi.

Dans la biographie que le chansonnier Béranger a écrite de lui-même, je lis ce judicieux paragraphe : « En tout temps, j'ai trop compté sur le peuple pour approuver les sociétés secrètes ; véritables conspirations permanentes qui compromettent inutilement beaucoup d'exis-

tences, créent une foule de petites ambitions rivales, et subordonnent des questions de principe aux passions particulières; elles ne tardent pas à enfanter les défiances, sources de défections, de trahisons même, et qui finissent, quand on y appelle les classes ouvrières, par les corrompre au lieu de les éclairer. » — Béranger ajoute : « Dans les élections de 1827 contre le gouvernement de l'ancien régime, la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, qui agissait ostensiblement, a seule rendu de véritables services à notre cause. »

Les élections de 1827 une fois accomplies, la dissidence entre les éléments conservateurs et les éléments conspirateurs de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, ne pouvait manquer de se manifester; nous cessâmes de nous associer à son action, et M. Vitet s'en écarta, comme ses amis. A tout prendre, nous avions réussi dans les élections; en janvier 1828, M. de Villèle tomba victime tantôt de ses résistances, tantôt de ses concessions au parti de l'ancien régime et de la cour. Il fut remplacé par M. de Martignac; les alliances comme les tendances du gouvernement devinrent libérales,

non sans efficacité, quoique avec mesure ; mais les partis parlementaires n'étaient encore ni assez expérimentés ni assez unis pour savoir soutenir le gouvernement qu'ils avaient créé ; le cabinet Martignac essuya, à propos de son projet de loi sur l'administration départementale, un échec qu'il ne crut pas pouvoir accepter. Le roi Charles X saisit avec empressement cette occasion de se défaire d'un cabinet qui déplaisait à ses routines et à ses goûts, quoiqu'il n'eût pour sa race et pour son trône aucune raison de s'en méfier. M. de Polignac remplaça M. de Martignac. C'était le drapeau de l'ancien régime, expression des sentiments du roi et préface de ses actes. Je placerai ici ce que pensait et écrivait M. Vitet dans la *Revue des Deux Mondes* le 1er avril 1870, quarante ans après la révolution de juillet 1830 : « Le sort en fut jeté, dit-il : ces ministres nouveaux, dont les noms seuls semblaient une menace, eurent beau d'abord ne rien dire et presque ne rien faire, l'émotion ne se calma point ; jusqu'à l'issue fatale, pendant toute une année, la France fut dans cet état de stupeur et de fièvre, dans ce malaise et cette angoisse qui

précèdent un violent orage. De part et d'autre, la confiance était morte, et la force était le seul arbitre qui désormais devait tout décider. Bientôt la crise alla se précipitant; les rudes mais sincères et loyales remontrances de l'adresse des 221 de la Chambre des députés provoquèrent un appel au pays; lorsque, par les nouvelles élections, le pays eut confirmé les remontrances de la Chambre, le roi Charles X, sortant, par ses ordonnances de juillet 1830, de la Charte qu'il avait jurée, lança au régime constitutionnel le fatal défi du pouvoir absolu. Huit jours après, la monarchie relevée en 1814 avait disparu.

» Au lendemain de la catastrophe, que devaient faire les fermes esprits respectueux envers le malheur, mais fidèles, avant tout, aux institutions libres qu'ils convoitaient pour leur pays? Ce n'était plus le temps des paisibles études, des controverses spéculatives, des théories philosophiques; l'esprit de révolution, ivre de sa victoire, ne se contentait pas d'avoir vengé la Charte, il voulait la détruire; les idées constitutionnelles, les libertés publiques greffées sur la monarchie lui étaient odieuses non moins

que la royauté même, et il entendait bien s'en délivrer du même coup. Le devoir était donc, pour les libéraux éclairés, de rompre avec cet esprit et de grossir les rangs de ceux que la société appelait à sa défense, et qui, pour s'abriter, venaient d'improviser une royauté nouvelle. Sans doute il eût mieux valu qu'un compromis fût possible, qu'on pût laisser intact le droit héréditaire, le fondement traditionnel du pouvoir, et n'imposer au dévouement du prince appelé à gouverner qu'une charge temporaire, une simple régence ; mais cet expédient, facile en apparence quand on y pense après coup, n'était, au moment même, qu'une pure utopie. Il faut n'avoir pas vu ces terribles journées, il faut ne pas savoir combien la France, dès que son sort est en jeu, est incapable de se donner le temps de réfléchir et de laisser en suspens, seulement pendant douze heures, sa confiance et son espoir, pour supposer que l'établissement d'une régence royale, c'est-à-dire le rétablissement du principe qui venait d'être vaincu, pût être seulement tenté au lendemain des trois journées de juillet 1830... Il n'y avait de possible qu'une résolution sou-

daine, une situation tranchée, une responsabilité complète, irrévocable. Et ce n'était pas l'ambition d'un homme, c'était le sentiment de la conservation surexcité chez tout un peuple qui se refusait aux demi-mesures et aux atermoiements. Aussi, tant que la sécurité, à peu près rétablie, n'eut pas comme effacé le souvenir du péril social, ce fut à qui remercierait M. le duc d'Orléans de s'être résigné au rôle ingrat qu'il avait dû subir. *Le Moniteur* est là pour témoigner de ces adhésions qui aujourd'hui nous étonnent, et certaines paroles prononcées devant la Chambre des pairs de 1830 par les plus honorables et les plus dévoués royalistes, démontrent à quel point la royauté nouvelle était l'œuvre de tous et l'œuvre nécessaire.»

Après cette judicieuse et légitime appréciation de l'état des esprits et des faits en 1830, M. Vitet a relevé en 1870, dans la *Revue des Deux Mondes*, une question bien souvent posée; il s'est demandé si la monarchie de 1830 n'aurait pas dû se faire accepter et consacrer (je ne veux pas dire *sacrer*) par le suffrage populaire universel, comme le fit en 1851 le second empire. Je pourrais me contenter de dire que cette consécration n'a

pas sauvé le second empire de ses périls, et qu'elle n'aurait probablement pas été plus efficace pour la monarchie de 1830 ; dans l'état actuel du monde et des peuples, les causes de la chute comme de l'élévation des gouvernements sont plus profondes et plus puissantes que les expédients et les apparences par lesquels on tente de les prévenir. J'aime mieux remercier M. Vitet des motifs qu'il donne de notre abstention, en 1830, de toute charlatanerie populaire peu digne du peuple comme du pouvoir. « Nous prîmes, dit-il, cette résolution par un sincère et courageux désir de maintenir envers et contre tous, quoi qu'il pût arriver, les droits de la liberté légale. Au lendemain d'une catastrophe, en face de passions déchaînées aussi sourdes qu'aveugles, et que la force seule semblait pouvoir dompter, c'était là une conception hardie, originale, sans exemple dans nos fastes révolutionnaires, et qui fait honneur au gouvernement de 1830. Ce qu'il a dépensé de dévouement, d'intelligence, de généreux efforts pour ne pas tomber dans l'ornière de 1791, pour retrouver, avec l'expérience de plus, les premières traces de 1789, pour soutenir enfin cette périlleuse

gageure d'une révolution jalouse du droit de tous, aimant la liberté même après la victoire, peu de gens aujourd'hui semblent s'en douter ; la France s'en souviendra un jour. »

Ce fut à cette œuvre difficile que, depuis le premier jour jusqu'au dernier, s'associa M. Vitet avec une constance d'autant plus honorable qu'elle n'était suscitée par aucune ambition, aucune passion personnelle ; le bien public, la confiance dans la vérité et la fidélité à ses amis, c'étaient là les seuls mobiles de sa conduite ; il n'avait nul goût pour la lutte et, si dans un salon, sa conversation était toujours abondante et facile, il avait assez peu le don de la parole publique ; le laisser aller de la méditation et de la conversation libres lui convenait mieux que l'effort de la discussion, et il se plaisait bien davantage dans la contemplation du beau que dans la recherche de l'utile.

Le rôle qu'il remplit toujours auprès de ses amis engagés dans le pouvoir fut celui d'un conseiller, d'un esprit admirablement juste, prévoyant, sagace : tel fut, après la révolution de 1830, le caractère de son attitude et de son influence générale auprès du duc de Broglie,

de M. Duchâtel et de moi-même, ses amis personnels en même temps que ses compagnons politiques.

M. Vitet fut nommé en 1834 secrétaire général du ministère du commerce. Ce ministère était alors occupé par M. Duchâtel, avec qui M. Vitet était lié depuis sa jeunesse d'une amitié intime et jusqu'au bout inaltérable. La notice détaillée que M. Vitet a consacrée à la mémoire de son ami en est un témoignage à la fois éloquent et simple, plein d'émotion, sans recherche ni emphase.

Conseiller d'État en 1836, M. Vitet fut, de 1846 à 1848, vice-président de la commission des finances ; il avait été élu, dès 1834, membre de la Chambre des députés, par le collége de Bolbec (Seine-Inférieure), et l'y représenta jusqu'en 1848. Il s'acquitta de ces fonctions diverses avec un soin scrupuleux, toujours attentif à bien faire même ce qu'il ne faisait pas par goût, et il y réussissait toujours ; mais il avait trouvé, dès les premiers jours du gouvernement de 1830, sa vocation naturelle, spéciale et efficace. Le 25 novembre 1830, M. le comte de Montalivet, alors ministre de l'intérieur, le

chargea d'aller parcourir, dans l'intérêt de l'étude et de la conservation des monuments historiques, les départements de l'Oise, de la Marne, de l'Aisne, du Nord et du Pas-de-Calais, et, le 10 août 1837, M. de Montalivet, redevenu ministre de l'intérieur, confirma et compléta cette mission en adressant à tous les préfets cette circulaire : « Le culte des souvenirs qui se rattachent à l'histoire des arts ou aux annales du pays est malheureusement trop négligé dans les départements; on laisse en oubli des monuments précieux; on passe avec indifférence devant des vestiges qui attestent la grandeur des peuples de l'antiquité; on cherche en vain les murs qui ont vu naître les grands hommes dont s'honore la patrie ou les tombes qui ont recueilli leurs restes, et cependant tous ces débris vivants des temps qui ne sont plus font partie du patrimoine national et du trésor intellectuel de la France... Il importe de mettre un terme à cette insouciance... Je vous invite à recueillir tous les documents propres à me faire connaître les anciens monuments qui existent dans votre département, l'époque de leur fondation, le caractère de leur architecture

et les souvenirs historiques qui s'y rapportent... le fruit de vos recherches sera soumis à une commission que je viens d'instituer, et je me ferai un plaisir de diriger les fonds dont je puis disposer vers les départements qui auront le mieux apprécié l'importance de ce travail. »

On sent dans cette circulaire, dont M. Vitet fut probablement le rédacteur aussi bien que l'inspirateur, l'âme d'un patriote antiquaire et artiste, qui porte à l'histoire et aux monuments historiques de son pays un intérêt aussi tendre qu'intelligent, et qui connaît la puissance des souvenirs. La bonne intention ne demeura pas inefficace; le 29 septembre 1837, la commission des monuments historiques fut nommée; elle se composa de sept membres : MM. le comte de Montesquiou, Vitet, Auguste Le Prévost, le baron Taylor, Caristie, Félix Duban et Mérimée, tous très-compétents pour cette mission. Pour les mettre en mesure de l'accomplir en pleine connaissance de cause, M. Vitet avait déjà entrepris la visite des cinq départements, qu'en novembre 1830 M. de Montalivet lui avait spécialement désignés. « J'ai déjà parcouru, dit-il dans son premier rapport au ministre, les

départements de l'Oise, de la Marne, de l'Aisne, du Nord et du Pas-de-Calais. Comme le but de mon inspection n'était pas unique, et qu'indépendamment des monuments j'avais à visiter les bibliothèques, les musées, les écoles de dessin, je crois devoir, pour vous rendre compte avec plus de clarté de ce que j'ai vu, diviser ce rapport en quatre parties. Je parlerai : 1° des monuments ; 2° des bibliothèques et archives ; 3° des musées et objets d'art ; 4° des écoles de dessin, de musique, etc. » Il fut fidèle à ce plan dans la série des rapports qu'il adressa successivement aux divers ministres de l'intérieur et à la commission des monuments historiques.

Ces rapports ont été publiés en 1862 par le ministère d'État impérial, non pas en entier et textuellement, mais dans de longs extraits qui remplissent soixante et dix pages in-quarto. Ils contiennent des renseignements scrupuleusement recueillis et discutés : 1° sur l'origine et la date des monuments d'architecture, de sculpture et de peinture en France du xe au xvie siècle ; 2° sur l'état de ces monuments au xixe siècle et sur les mesures à prendre pour les conserver ; 3° sur le mode d'exécution des

travaux de conservation et de restauration; 4° sur le classement des monuments et les choix à faire pour procéder à l'œuvre successive de leur entretien. Il faut lire avec soin ces rapports pour reconnaître combien ils sont précis, complets et pratiques. Je n'en veux citer que trois passages où se révèlent la vivacité des sentiments de l'écrivain en présence de ces œuvres de l'art, et le mélange d'admiration tendre et de critique libre qui caractérise ses jugements.

Il rencontre à Tracy, près de Noyon, une charmante église de village. « Ce petit monument, dit-il, mérite une attention toute particulière; il est à peu près inconnu, et c'est presque à titre de découverte que j'en parle. On ne peut s'imaginer un travail plus suave et plus hardi, des proportions plus ravissantes. L'ogive s'y montre, mais à peine sensible et entourée de ce cortége d'ornements et de zigzags qui n'accompagnent d'ordinaire que le plein cintre. Il y a d'ailleurs dans l'église des parties purement à plein cintre... Il faut signaler cette petite église comme œuvre de l'art et comme preuve que cette élégante architecture qui, au XIIe siècle,

florissait sur les bords du Rhin, avait aussi pénétré en Picardie et y était cultivée avec plus de finesse peut-être, sinon avec autant de grandiose et de majesté, qu'en Normandie. »

« Les monuments de la sculpture, dit ailleurs M. Vitet, sont plus fragiles que ceux de l'architecture... Aussi faut-il s'estimer heureux quand le hasard vous fait découvrir, dans un coin bien abrité et où les coups de marteau n'ont pu atteindre, quelques fragments du noble et bel art du sculpteur. Ce plaisir, cette bonne fortune, j'en ai joui à Reims. Une partie du portail de la cathédrale exigeant quelques réparations, un échafaudage a été dressé jusqu'à mi-hauteur de la façade. Je suis monté sur cet échafaudage, et, dans les enfoncements des ogives, des festons et autres ornements architectoniques, j'ai trouvé une profusion de bas-reliefs et de statues dont le style, le caractère et l'expression m'ont causé l'admiration la plus vive. Le costume, aussi bien que le genre de travail, annonce que ces figures sont du XIIIe siècle, l'âge d'or de notre sculpture nationale, et, grâce à la manière dont elles ont été abritées, presque toutes sont dans un état parfait de conservation. »

De la sculpture, M. Vitet passe à la peinture, art dont les monuments sont encore plus difficiles à conserver ou à restaurer. « On ne comprend pas, dit-il, l'art du moyen âge, on se fait l'idée la plus mesquine et la plus fausse de ses grandes créations d'architecture et de sculpture, si, dans sa pensée, on ne les rêve pas couvertes, du haut en bas, de couleurs et de dorures. De toutes les importations de l'Orient, il n'en est peut-être pas qui se soient répandues avec plus de faveur et plus universellement que le goût et le besoin des couleurs. On en vint à vouloir que tout fût coloré, tout, jusqu'à la lumière, et les rayons du soleil ne pénétrèrent plus dans les habitations qu'à travers du rouge, du jaune et du bleu. L'usage des vitraux peints n'a pas eu d'autre origine. Déjà aux VIIe et VIIIe siècles, au commencement du IXe, puis au XIe, cette passion avait fait quelques conquêtes, mais partielles et peu durables ; au retour de la croisade, la couleur triompha, et pendant trois siècles la France en fut amoureuse, comme la Grèce l'avait été de tout temps. »

Nul ne saurait lire ces rapports sans être frappé du vif, profond et tendre sentiment pour

les chefs-d'œuvre qui s'y révèlent à chaque pas. M. Vitet avait lui-même la conscience du caractère particulier et original de sa sympathie pour l'art quand il disait de M. Mérimée, son collègue dans la commission des monuments historiques : « Mérimée admire les beaux monuments, mais il n'a jamais senti ses yeux se mouiller à l'aspect de leurs ruines. »

A la fin des rapports, on trouve la liste complète des monuments de la France énumérés et classés provisoirement par départements. Cette liste provisoire comprend 1,882 monuments [1], et dans le texte même des rapports on lit : « Les édifices qui peuvent être classés parmi les monuments historiques dignes d'être conservés s'élèvent, jusqu'à présent, au nombre de 1,420. Les tournées annuelles d'inspection.

1. *Liste des monuments historiques de la France classés provisoirement en 1862.*

Ain	8	Aube	3
Allier	21	Aude	1
Aisne	34	Aveyron	10
Basses-Alpes	13	Bouches-du-Rhône	42
Hautes-Alpes	4	Calvados	59
Ardèche	7	Cantal	9
Ardennes	9	Charente	25
Ariége	8	Charente-Inférieure	23

si elles font effacer quelques noms de cette liste, en font inscrire un bien plus grand nombre, et les progrès des études archéologiques appellent chaque jour l'attention des autorités sur de nouveaux édifices dont on fait, pour ainsi dire, la découverte... Jusqu'à ce jour (1860), quatre cent soixante-deux affaires seulement ont été suffisamment instruites pour que la commission soit en état d'apprécier exactement le chiffre des dépenses reconnues utiles et même nécessaires. Ces quatre cent soixante-

Cher	29	Indre-et-Loire	37
Corrèze	14	Isère	13
Corse	16	Jura	3
Côte-d'Or	36	Landes	5
Côtes-du-Nord	13	Loir-et-Cher	38
Creuse	8	Loire	8
Doubs	10	Haute-Loire	25
Drôme	13	Loire-Inférieure	10
Eure	42	Loiret	32
Eure-et-Loir	32	Lot	18
Finistère	23	Lot-et-Garonne	13
Gard	32	Lozère	3
Haute-Garonne	16	Maine-et-Loire	45
Gers	6	Manche	38
Gironde	39	Marne	29
Hérault	16	Haute-Marne	15
Ille-et-Vilaine	10	Mayenne	15
Indre	21	Meurthe	24

deux devis s'élèvent ensemble à la somme de 5,959,217 francs. »

En même temps qu'il adressait à l'administration ces *Rapports* qu'elle provoquait, M. Vitet se livrait, pour son propre compte, à une série d'*Études* sur les principales époques de l'histoire des arts, la vie, les œuvres et les divers caractères de leurs plus éminents acteurs. Publiées de 1826 à 1862 dans divers recueils, ces *Études* ont été réunies, de 1864 à 1868, en 4 volumes divisés en 4 séries distinctes :

Meuse	9	Seine	65
Morbihan	18	Seine-Inférieure	73
Moselle	22	Seine-et-Marne	46
Nièvre	23	Seine-et-Oise	58
Nord	17	Deux-Sèvres	26
Oise	57	Somme	32
Orne	10	Tarn	6
Pas-de-Calais	8	Tarn-et-Garonne	10
Puy-de-Dôme	39	Var	13
Basses-Pyrénées	16	Vaucluse	36
Hautes-Pyrénées	3	Vendée	9
Pyrénées-Orientales	15	Vienne	27
Bas-Rhin	23	Haute-Vienne	9
Haut-Rhin	12	Vosges	4
Rhône	14	Yonne	42
Haute-Saône	8	Algérie	35
Saône-et-Loire	33	Italie	1
Sarthe	12		

1° l'antiquité, 2° le moyen âge, 3° les temps modernes pour la peinture en Italie, en France et dans les Pays-Bas, 4° les temps modernes, pour les arts divers, y compris la musique. Ces *Études*, au nombre de trente-neuf essais séparés[1], forment, quoique fragmentaires, une histoire générale des arts aussi remarquable par la profonde connaissance des faits et les détails anecdotiques que par la richesse et l'élévation des vues sur la théorie des arts et par l'équitable appréciation en même temps que par l'admiration passionnée de leurs chefs-d'œuvre. Je ne terminerai pas cette notice sans en donner quelques

1. En voici la liste dans l'ordre des dates de la publication : 1825, *de la Musique théâtrale en France*; — 1826, *de l'Harmonie pratique et de l'harmonie scientifique*; — 1827, *Ch. M. de Weber*; — 1827, *des Nielles et de la gravure en taille-douce*; — 1828, *la Musique mise à la portée de tout le monde*; — 1828, *Rossini et l'Avenir de la musique*; — 1828, *de la Théorie des jardins*; — 1830, *de l'architecture lombarde*; — 1830, *l'Église Saint-Cunibert à Cologne*; — 1831, *les Monuments historiques du nord-ouest de la France*; — 1833, *le Musée de l'hôtel de Cluny*; — 1839, *l'Architecture du moyen âge en Angleterre*; — 1841, *Eustache Lesueur*; — 1842, *Paul Delaroche*; — 1847, *l'Art et l'Archéologie*; — 1850-1862, *Raphaël à Florence*; — 1851, *les Arts et les Artistes en France au seizième siècle, les Clouet*; — 1852, *Essai sur les anciennes*

frappants exemples; je reprends maintenant le cours des événements et des travaux qui ont rempli ou momentanément distrait de leur pente naturelle la vie et l'âme de M. Vitet.

Pendant qu'il s'adonnait à ces élégantes et paisibles études, la révolution de 1830 éclata. Il en comprit admirablement, dès les premiers jours, le vrai caractère, ainsi que les conditions du régime nouveau qui en devait résulter. Nous n'avons pas encore réussi, bien s'en faut, à reconnaître et à mettre en pratique tous les enseignements de cette grande époque, et il importe à notre avenir encore plus qu'à notre

notations musicales de l'Europe; — 1853, *de l'Architecture byzantine en France;*—1853, *de la Peinture murale;*—1854, *Histoire de l'harmonie au moyen âge;* — 1855, *Athènes aux quinzième, seizième et dix-septième siècles;* — 1856, *Marc-Antoine Raimondi;* — 1858, *Ary Scheffer;* — 1859, *M. Charles Lenormant;* — 1859, *Monuments antiques de la ville d'Orange;* — 1860, *Pindare et l'Art grec;*—1860, *les Marbres d'Éleusis;* — 1860, *l'Architecture chrétienne en Judée;* — 1860, *Nouvelle Explication des neumes;* — 1860, *les Peintres flamands et hollandais;* — 1861, *Nouvelles fouilles à Éleusis;* — 1861, *de l'Orfévrerie religieuse au moyen âge;* — 1862, *Projet d'un nouveau musée de sculpture grecque;* — 1862, *la Collection Campana;* — 1862, *la Chapelle des Saints-Anges, par Eugène Delacroix;* — 1863, *les Mosaïques chrétiennes de Rome.*

situation actuelle de nous en rendre exactement compte. La Restauration n'avait pas fait en France, en 1830, toutes les conquêtes que lui avait promises la Charte. Inactives, mais non résignées, les sociétés secrètes et révolutionnaires étaient encore là, prêtes, dès qu'une circonstance favorable se présenterait, à reprendre leur travail de conspiration et de destruction. D'autres adversaires, plus légaux, mais non moins redoutables, épiaient toutes les fautes du roi et de son gouvernement, et les commentaient assidûment devant le public, attendant et faisant pressentir des fautes bien plus graves qui amèneraient les conséquences suprêmes. Dans les masses populaires, les vieux instincts de haine et de méfiance pour tout ce qui rappelait l'ancien régime et l'invasion étrangère continuaient de fournir aux ennemis de la Restauration des espérances et des armes inépuisables. Le peuple est comme l'Océan, immobile et presque immuable au fond, quels que soient les coups de vent qui agitent sa surface. Cependant, même au milieu de la fermentation électorale de 1830, l'esprit de légalité et le bon sens politique avaient fait de notables progrès ;

le sentiment public repoussait toute révolution nouvelle. Jamais la situation des hommes qui voulaient sincèrement le roi et la Charte n'avait été meilleure ni plus forte : ils avaient, dans l'opposition légale, fait leurs preuves de fermeté persévérante; ils venaient de maintenir avec éclat les principes essentiels du gouvernement libre; ils possédaient l'estime et même la faveur publique; les partis violents par nécessité, le pays avec quelque doute, mais aussi avec une espérance honnête, se rangeaient et marchaient derrière eux. S'ils avaient, à ce moment critique, réussi auprès du roi comme dans les Chambres; si Charles X, après avoir, par la dissolution de la Chambre des députés, poussé jusqu'au bout le droit de sa couronne, avait accueilli le vœu manifeste de la France, et pris ses ministres parmi les royalistes constitutionnels, investis de la considération publique, je le dis avec une conviction qui peut sembler téméraire, mais qui persiste aujourd'hui, on pouvait raisonnablement espérer que l'épreuve décisive de la Restauration était surmontée, et que, le pays prenant en même temps confiance dans le roi et dans la Charte, l'ancienne dynastie et le gouver-

nement constitutionnel étaient fondés ensemble.

Mais ce qui manquait précisément au roi Charles X, c'était cette étendue et cette liberté d'esprit qui donnent à un prince l'intelligence de son temps et lui en font sainement apprécier les ressources comme les nécessités. « Il n'y a que M. de Lafayette et moi qui n'ayons pas changé depuis 1789, » disait un jour le roi, et il disait vrai ; à travers les vicissitudes de sa vie, il était resté tel qu'il s'était formé dans sa jeunesse à la cour de Versailles, sincère et léger, confiant en lui-même et dans ses entours, peu observateur et peu réfléchi, quoique d'un esprit actif, attaché à ses idées et à ses amis de l'ancien régime comme à sa foi et à son drapeau. Sous le règne de son frère Louis XVIII, il avait été le patron de cette opposition royaliste qui fit hardiment usage des libertés constitutionnelles, et il s'était fait alors en lui un singulier mélange de son intimité persévérante avec ses anciens amis, partisans de l'ancienne monarchie et de son goût pour la popularité nouvelle d'une physionomie libérale. Monté sur le trône, il se flatta sincèrement qu'il gouvernerait selon la Charte avec ses idées et ses amis

d'autrefois. M. de Villèle et M. de Martignac s'usèrent rapidement à son service dans ce difficile travail. Après leur chute, aisément acceptée, Charles X se trouva rendu à sa pente naturelle, au milieu de conseillers peu disposés à le contredire et hors d'état de le contenir. Deux erreurs funestes s'établirent alors dans son esprit : il se crut menacé par la Révolution plus qu'il ne l'était réellement, et il cessa de croire à la possibilité de se défendre et de gouverner par le cours légal du régime constitutionnel. De là les ordonnances de juillet 1830. La France ne voulait point d'une révolution nouvelle. La Charte contenait, pour un souverain prudent et patient, de sûrs moyens d'exercer l'autorité royale et de garantir sa couronne; mais Charles X avait perdu confiance dans la France et dans la Charte. Quand l'adresse des 221 sortit triomphante des élections, il se crut acculé dans ses derniers retranchements, et réduit à se sauver malgré la Charte ou à périr par la Révolution. Peu de jours avant les ordonnances de juillet, l'ambassadeur de Russie, le comte Pozzo di Borgo, eut une audience du roi. Il le trouva assis devant son bureau, les

yeux fixés sur la Charte ouverte à l'article 14. Charles X lisait et relisait cet article, y cherchant avec inquiétude le sens et la portée qu'il avait besoin d'y trouver. En pareil cas, on trouve toujours ce qu'on cherche, et la conversation du roi, bien que détournée et incertaine, laissa à l'ambassadeur peu de doutes sur ce qui se préparait.

La révolution de 1830 une fois accomplie, M. Vitet fut un des premiers à comprendre que ce que la France avait de plus pressé, c'était de la transformer en un gouvernement régulier et durable qui la terminât en la consolidant. Il comprit en même temps la condition vitale de ce gouvernement, que son pouvoir fût stable et efficace sous la double garantie de la libre discussion de ses actes et de la responsabilité de ses conseillers. La monarchie constitutionnelle offrait et avait déjà donné ailleurs pleine satisfaction à cette grande condition. M. Vitet se voua à la cause de la monarchie constitutionnelle, et les tentatives républicaines, si on en avait fait quelqu'une dès lors pour obtenir son concours, n'auraient pas même réussi à lui donner des tentations. Il n'avait contre le régime républicain aucune de ces objections de

principe que peut élever une philosophie haute et exigeante ; mais il savait trop bien l'histoire pour ne pas reconnaître que, de toutes les formes de gouvernement, la République est celle dont les conditions sont le plus difficiles à réunir, la durée plus incertaine et le succès plus rare. Dans l'antiquité européenne, la Grèce fut une collection de glorieuses petites républiques qui passèrent leur vie à se faire la guerre jusqu'au jour où elles succombèrent devant la monarchie macédonienne. La République romaine ne conquit le monde que pour tomber dans une sanglante anarchie, qui aboutit bientôt au despotisme et à la décadence de l'empire. Dans le monde moderne, trois républiques, la Suisse, les Provinces-Unies de Hollande et les États-Unis d'Amérique, ont seules réussi à acquérir la consistance et la durée d'États vraiment constitués. C'est qu'elles ont été des confédérations de petits États républicains unis pour certaines circonstances graves et déterminées, mais conservant pour leur régime intérieur leur séparation et leur autonomie. La France de 1830 n'avait aucune de ces bases historiques et ne se prêtait à aucune combinaison sem-

blable ; l'unité avait été l'œuvre lente, mais définitive de son histoire. Elle était et elle resta monarchique en 1830, malgré ses luttes révolutionnaires avec son ancienne monarchie, et malgré les coups que, soit en l'attaquant, soit en se défendant, elle lui avait elle-même portés.

En embrassant en 1830 la cause de la monarchie constitutionnelle, M. Vitet se conformait donc au vœu de son pays autant qu'à sa propre pensée. Je l'ai déjà dit et je prends plaisir à le redire, il le fit avec un désintéressement, un amour du vrai et du bien qui est de tout temps fort rare ; il n'apporta dans la vie publique point d'ambition du pouvoir et des honneurs, point d'amour-propre impatient et rival, point d'effort pour obtenir le succès populaire. Plus il observa et réfléchit, plus il demeura convaincu que le meilleur gouvernement, pour notre temps et pour la France, c'était le régime qu'assez improprement chez nous on a appelé *parlementaire*, le pouvoir exercé, de concert avec le roi, mais sous leur propre responsabilité, par les représentants les plus éminents et les plus éprouvés des principes d'ordre et de liberté inscrits dans la charte du pays et livrés dans les Chambres

à de constants débats. M. Vitet travailla sans relâche à la formation d'un tel gouvernement en le laissant incessamment soumis à la critique et à la concurrence de ses rivaux. Quand il crut le voir formé, il se dévoua à le soutenir, sans aucune prétention personnelle, à travers les difficultés et les luttes de la politique quotidienne. Il apporta dans cet assidu travail une habileté loyale et prudente, s'appliquant à prévenir les dissentiments entre ses amis conseillers de la couronne, à écarter les rivalités, à éclaircir les malentendus, à dissiper les ombrages et les doutes qui s'élèvent aisément, même entre les hommes en général sympathiques et engagés dans la même cause. Il excellait dans cet art délicat, et il exerçait ainsi dans le gouvernement une influence d'autant plus efficace qu'elle était moins aperçue.

Pendant qu'il s'acquittait ainsi, dans sa vie publique, d'un rôle volontairement limité, il lui arriva dans sa vie privée un grand bonheur bien justement mérité; le 30 octobre 1832, il épousa Mlle Cécile Périer, fille de M. Scipion Périer et nièce de M. Casimir Périer, qui venait de mourir cinq mois auparavant dans toute sa

gloire, car il avait su rétablir l'ordre sans attenter à la liberté. C'était ce qu'on appelle dans le monde un bon mariage; à l'épreuve, il fut excellent. Mlle Périer était belle, sérieuse, passionnée et digne, capable de comprendre et de conquérir son mari. Pendant vingt-cinq ans, ils se donnèrent l'un à l'autre ce qu'ailleurs j'ai appelé de son vrai nom, l'amour dans le mariage. M. Vitet perdit sa femme le 12 février 1858. Il ne chercha et ne trouva de consolation que dans le progrès de sa foi chrétienne et dans le pieux souvenir de son bonheur.

Aux joies du foyer domestique étaient venus s'ajouter pour lui les succès littéraires. Il publia, en 1833, son *Histoire de la ville de Dieppe*, en deux volumes; ce devait être le début d'une série d'histoires des principales villes de France destinées à montrer pourquoi et comment les divers régimes municipaux avaient été amenés à se fondre dans l'unité nationale. L'*Histoire de Dieppe* donnait l'exemple d'une narration claire et animée, sans lacunes et sans longueurs, propre à servir de guide dans une telle entreprise générale. Par malheur, l'entreprise ne fut pas continuée; l'exemple était trop difficile à

suivre. M. Vitet fut élu le 8 mai 1845 à l'Académie française, en remplacement de M. Soumet, et son discours de réception, prononcé le 26 mars 1846, surpassa l'attente publique. Après avoir mêlé de fines et justes critiques à la louange de son prédécesseur, il revint à l'éloge avec une dignité morale et une équité littéraire rares et saisissantes. « Où sont, dit-il, les hommes qui obtiennent sans condition les dons que le ciel leur envoie? Le plus divin de tous les peintres trouva-t-il jamais sur sa palette ces teintes suaves et profondes qui naissaient d'elles-mêmes sous le pinceau du Corrége?... Savoir aimer le beau dans les œuvres des hommes, c'est savoir accepter d'inévitables imperfections; les qualités ne s'achètent que par des défauts... Celles de M. Soumet partaient d'un principe unique, l'amour le plus vrai, le plus profond de son art... Ne l'oublions pas, messieurs, les qualités saillantes et exclusives sont, dans le domaine des arts, le plus sûr préservatif contre la médiocrité. M. Soumet appartenait à la famille des coloristes; il ne dessinait pas ses figures nues avant de les draper, il n'étudiait pas les mouvements de leurs muscles

jusque sous l'épaisseur d'une armure,... et en même temps il aimait tous les beaux vers, ceux des autres aussi bien que les siens; un grand succès était une fête pour lui, quelle que fût la main qui dût cueillir la palme... Cette généreuse passion, que purifiait encore le sentiment religieux, l'avait rendu comme étranger au monde; il ne vivait plus que dans cette atmosphère des idées désintéressées où notre âme se dépouille de nos mauvais penchants et n'est pas même accessible aux plus innocentes faiblesses. Des titres, des honneurs lui furent offerts quelquefois par le roi Louis XVIII, qui prisait fort ses vers; le poëte en fut presque offensé; il croyait trop à sa noblesse littéraire pour croire qu'il eût besoin d'une autre. Heureuse exaltation qui ne lui donnait pas seulement le premier des biens, l'indépendance, mais une vie sans orages, aussi naïve que sur les bancs des écoles, aussi calme que dans le fond d'un cloître! » Au nom de l'Académie, son directeur, M. le comte Molé, répondit dignement à ce noble état d'âme et à ce beau langage.

Deux ans après la réception de M. Vitet à l'Académie française, la révolution du 24 fé-

vrier 1848 éclata. J'en ai retracé, dans mes *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, les causes dominantes et les principaux incidents. Ce n'est pas ici le lieu d'y revenir. Je n'ai rien à changer dans ce que j'en ai déjà pensé et dit; le temps n'est pas venu où je pourrai porter plus loin ma pensée et mon récit; je n'ai nul goût aux réflexions et aux révélations prématurées qui aggraveraient, pour le gouvernement de mon pays, les difficultés de sa situation. Je ne ferai maintenant, sur le fait même de cette révolution, qu'une remarque : elle fut, pour les ministres que le roi Louis-Philippe nomma le 24 février 1848, en remplacement du cabinet conservateur du 29 octobre 1840, sinon une complète surprise, du moins un grave mécompte; ils avaient souhaité une réforme constitutionnelle, non une révolution républicaine; eurent-ils le tort de ne pas prévoir le mouvement républicain et ses conséquences, ou celui de ne pas le combattre quand il éclata? Je n'en déciderai pas. On assure que l'un d'eux, loyal et fier, dit aussitôt après la crise où ils s'étaient montrés si imprévoyants et si impuissants : « Nous n'a-

vons plus maintenant qu'à nous faire oublier. »

Quoi qu'il en soit, le succès momentané du mouvement républicain ne fonda point la république, et rejeta la France dans l'état révolutionnaire. Deux Assemblées nationales s'usèrent en quatre ans à ce rude service ; l'une, l'Assemblée constituante, fit la constitution républicaine du 4 novembre 1848; l'autre, l'Assemblée législative, essaya de la mettre en vigueur. Sous la première, M. Vitet ne reparut comme homme public que pour défendre le gouvernement de juillet dans son administration financière, en démontrant par les faits qu'elle avait été régulière, éclairée et favorable à la prospérité du pays [1]. Il avait qualité pour parler de la sorte, car, sous le gouvernement de juillet, il avait presque constamment été le rapporteur très-éclairé du budget, et il alliait à une organisation merveilleusement douée pour les arts une vraie capacité financière.

En 1849, M. Vitet fut élu par la Seine-Inférieure membre de l'Assemblée législative ; il y

1. Dans un écrit intitulé *la Vérité sur les finances du gouvernement de juillet,* publié d'abord dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1848.

rédigea le rapport sur la proposition des questeurs, et y siégeait comme un de ses vice-présidents, lorsqu'elle subit, le 2 décembre 1851, le coup d'État qui mit fin à son existence et inaugura l'Empire. M. Vitet prit part ce jour-là, avec l'autorité de sa fonction et la dignité de son caractère, à tous les actes de résistance légale qu'opposa l'Assemblée aux violences dont elle était l'objet ; arrêté comme la plupart de ses collègues, dans la salle de la mairie du Xe arrondissement, rue de Grenelle, il fut conduit au fort de Vincennes (arrestation analogue à celle qu'avait subie son grand-père au 18 brumaire an VIII) et mis bientôt en liberté. Ménager les personnes en même temps que violer les droits, c'est le procédé des pouvoirs qui se croient habiles tant qu'ils ne sont pas féroces et qui espèrent se faire pardonner l'iniquité générale de leur politique.

Tant que dura l'empire, de 1851 à 1870, M. Vitet resta complétement étranger au gouvernement, point conspirateur et point adhérent. Il était de ceux qui savent que la société humaine ne peut se passer d'un gouvernement, et que, lorsqu'elle en a un qui se maintient en conservant une certaine mesure d'ordre et de

légalité, elle l'accepte très-imparfait plutôt que de tomber dans l'anarchie. Durant toute cette époque, M. Vitet reprit sa vie vouée et dévouée aux lettres et aux arts; le public lettré et artiste lui en savait gré et lui témoignait une faveur marquée. De 1859 à 1868, il fut élu plusieurs fois directeur de l'Académie française, et à ce titre il eut à recevoir quatre académiciens nouveaux aussi distingués que divers; un poëte, M. de Laprade, deux romanciers, MM. Sandeau et Octave Feuillet, un philosophe chrétien, l'abbé Gratry. Ses quatre discours de réception, remarquables par l'élégance et la convenance du langage, ne le furent pas moins par la nouveauté et l'élévation des vues qu'il y sema à pleines mains et sans recherche factice. M. de Laprade, dans ses débuts poétiques, s'était particulièrement attaché à peindre la nature animale et végétale, les oiseaux, les fleurs, les fontaines, les arbres, les rochers. — « Vos plus sincères admirateurs, lui dit M. Vitet, avaient d'abord conçu quelque inquiétude de vos prédilections pour le désert; ils s'étaient demandé si vous ne risquiez pas, à votre insu, de porter dans les âmes certains principes énervants;

certaine contagion de molle rêverie. Vous auriez pu dire que la solitude, dont on a si grand peur, est aussi bien un baume qu'un poison, qu'elle amollit les faibles et fortifie les vigoureux. Vous avez mieux aimé, de bonne grâce, calmer toutes les craintes, prévenir tous les malentendus. De là, dans vos récents recueils, une légère transformation : la scène est encore la même, les horizons, les premiers plans, les forêts, les vallées, les montagnes, tout est là ; mais une autre lumière colore les objets, on lit mieux les salutaires conseils, les pensées généreuses que le spectacle de la nature vous inspire. Sans descendre encore dans les villes, vous entrez dans les métairies ; vous vous mêlez aux laboureurs ; vous prenez part à leurs plaisirs, et au milieu des joies de la famille vous donnez de solides leçons, vous prêchez le travail, le devoir, la vertu. Croyez-vous que vos paysages en soient moins pittoresques pour être peuplés de quelques habitants? Laissez-moi vous dire qu'en donnant aux acteurs humains plus large part dans vos idylles, ce n'est pas seulement le but moral de votre œuvre que vous avez rendu clair ; c'est surtout l'art lui-même que

vous avez mieux compris. La poésie, croyez-moi, ne remplit pas toute sa tâche, elle se prive à plaisir de sa plus vive source d'émotion et de puissance, si l'homme reste en dehors de ses créations, s'il n'y tient pas toute la place que Dieu lui a faite en ce monde... Ma pensée, malgré moi, me transporte devant un monument qu'un pieux respect protége encore, j'espère. Ce n'est qu'une masure à la porte de Rouen, à l'entrée du vallon de Bapaume ; un modeste gazon, trois ou quatre pommiers séculaires, en font tout l'ornement. C'est là que l'auteur de *Polyeucte* a mis au monde ses chefs-d'œuvre. Il ne se doutait guère, cet innocent génie, qu'il éteignait sa flamme et qu'il compromettait sa gloire à végéter dans ce manoir obscur, content de son frugal repas, craignant Dieu, respectant le devoir et la règle, sans voyager autrement qu'en pensée, sans autres aventures que celles de ses héros, et ne se croyant pas le cœur vide en ne cherchant pas d'émotions loin de lui lorsqu'il avait la joie de créer de beaux vers et de sentir autour de soi sa femme et ses enfants. »

Quand il reçut M. Sandeau, M. Vitet était

en présence d'un genre et d'un talent tout autre que celui de M. de Laprade ; ce n'était plus à un poëte rêveur, c'était à un romancier, à un peintre de portraits et d'incidents sociaux qu'il avait affaire. « Le roman, dit-il, s'était bien jusqu'ici introduit dans nos rangs, mais toujours à l'abri d'autres œuvres estimées moins légères et de meilleure réputation. Aujourd'hui, c'est grâce à vos romans, et à vos romans seuls, que vous êtes au milieu de nous... D'où vient qu'il a fallu deux siècles pour en arriver là ? Le roman n'appartient-il pas à cette famille littéraire dont le sanctuaire est ici ? N'en est-il pas un des enfants, comme la comédie, par exemple, à qui jamais nous n'avons refusé notre accueil fraternel ?... Ses règles sont moins étroites ; il n'est pas tenu de parler à voix haute devant tout un public ; il dit les choses à son lecteur comme à l'oreille, et il ose ainsi risquer souvent ce qu'il ferait mieux de taire. De là plus d'un danger ; mais, en revanche, quelle source intarissable de vérités sous forme de fictions ! Quel merveilleux moyen de peindre à fond le cœur de l'homme ! Il y a dans le roman, sans parler de ses autres charmes,

toute une veine littéraire si féconde et si variée, qu'on a vraiment peine à comprendre cette sorte d'exil qu'il subit depuis deux cents ans. L'Académie, je crois pouvoir le dire, ne demandait pas mieux que d'être moins sévère; mais elle a des devoirs qui contrarient ses goûts. Pour ne parler que de notre temps, jamais assurément elle n'avait senti plus forte tentation de donner droit au roman de siéger ici; jamais il n'avait fait ses preuves avec un tel succès... Il semblait que, pour l'Académie, le moment fût venu de lui tendre la main. Eh bien, jamais nous n'avions eu plus sérieux motif de persister dans la rigueur. Le roman de nos jours n'a pas grandi seulement en puissance, en crédit, en talent; il a fait des progrès plus rapides encore et d'un tout autre genre; les peintures les moins chastes du roman d'autrefois sont devenues presque innocentes, car elles n'offensent que la pudeur, tandis que maintenant on entremêle à la licence je ne sais quelles prédications cyniques et venimeuses contre tout ce qu'il y a de sacré en ce monde. Ainsi l'Académie, malgré ses désirs d'indulgence, devait se résigner à maintenir son in-

terdit ; mais, par bonheur, monsieur, elle s'est aperçue qu'en dehors de la foule quelques adeptes du roman échappaient à la contagion, et osaient s'imposer encore certain frein et certain respect. Vous étiez dans leurs rangs, marchant comme à leur tête, les soutenant de votre exemple et consacrant votre talent à prévenir les naufrages au lieu de pousser aux écueils. Par une contradiction heureuse, le public, tout en restant fidèle à de moins pures admirations, s'est laissé prendre aux charmes de vos gracieux récits, et vous avez eu le secret de lui faire aimer le remède au moins autant que le poison. Dès lors, pour l'Académie, la question changeait de face ; sans abandonner son rôle et sans rien compromettre de la sévère bienséance dont le dépôt lui est confié, elle pouvait tout concilier, accueillir le roman et ne pas laisser croire qu'elle encourage ses excès. Votre présence ici, monsieur, aura le double caractère d'un hommage et d'une protestation. »

Neuf ans après la réception de M. Sandeau, le 26 mars 1868, M. Vitet eut à recevoir à l'Académie française, non plus un poëte ni un romancier, mais un prêtre, un chrétien catho-

lique et philosophe, catholique fidèle et philosophe sympathique aux esprits émus des instincts naturels et des besoins profonds de l'âme humaine. M. Vitet le comprit admirablement et lui parla, en le recevant, la langue que le père Gratry lui-même devait comprendre. « C'est au secours de la raison humaine, lui dit-il, que vous avez été appelé. Fénelon l'a dit, nous manquons encore plus, sur la terre, de raison que de religion... L'abbé de Lamennais, lorsqu'il était encore le champion de la foi, ne concevait d'autre remède à notre indifférence philosophique, d'autre moyen de nous faire croire en Dieu que de nous forcer à douter de notre esprit, de nous en démontrer l'impuissance et de courber la raison sous un joug absolu. Au rebours de ce scepticisme étroit et anticatholique, vous soutenez que l'intelligence, telle que Dieu l'a créée et par la seule lumière qu'elle reçoit en naissant, est en état de percevoir l'existence d'une cause première, intelligente et libre, et toutes les grandes vérités qu'on peut appeler *les préambules de la foi*. Est-ce à dire que, par ses propres forces, la raison puisse monter plus haut, s'élever jusqu'à

Dieu lui-même et supplanter la religion? Vous ne lui permettez pas cet orgueil. Pour vous, la vraie philosophie est celle qui, dans le champ de l'invisible, s'arrête à un premier degré qui lui est vraiment propre, sans se dissimuler qu'il en existe un autre, et que les vérités où elle ne peut atteindre, les hommes peuvent les voir par une autre lumière que la sienne, par la lumière d'en haut. Cette lumière qui lui échappe, non-seulement la raison humaine l'admet, mais elle l'invoque, elle l'appelle, elle s'en autorise, sachant bien qu'à soi seule elle ne peut embrasser l'immensité des choses, pas plus le monde physiologique, où elle ne descend pas, que le monde théologique, où elle ne peut monter. A ses yeux, la faute est la même et le travers aussi grand de vouloir, comme les rationalistes, séparer la raison de la lumière surnaturelle, et l'isoler, comme les idéalistes, de la lumière terrestre et de la lumière des sens. Ce spiritualisme chrétien est, de tous les systèmes, le plus large et le moins incomplet, le plus soucieux de la dignité et de la liberté humaines, le plus apte à tenir compte de tous les faits moraux et intellectuels, si compliqués et si

mystérieux, dont l'esprit de l'homme est le théâtre, et cette conviction, vous n'avez pas craint de la dire hautement, et vous avez redressé le piédestal de tous les grands esprits qui, depuis tant de siècles, ont professé cette philosophie. »

Presque en même temps que le père Gratry tenait au public et M. Vitet à l'Académie ce digne et religieux langage, je publiais sur le christianisme, sur ses croyances fondamentales et son état actuel dans les sociétés modernes, trois *Méditations* qui firent quelque bruit dans le monde. En 1865, 1867 et 1869, M. Vitet en fit, dans la *Revue des Deux Mondes*, l'objet de trois articles où il en résumait les idées et leur donnait son entière approbation. Quoique séparés entre les deux grandes Églises chrétiennes qui se sont disputé le monde civilisé, nous nous étions placés l'un et l'autre au-dessus de leurs dissidences, et nous n'éprouvions aucun embarras à parler librement de leur foi et de leur destinée communes. Ce qu'en a pensé et dit M. Vitet, à l'occasion de mes *Méditations*, doit être réimprimé dans ce volume même, comme l'un des *Essais* où il a exposé les principes et les sentiments qu'il avait le plus à cœur.

La défense de sa foi chrétienne ne le détourna point de ses études favorites. Après la révolution de 1848, quand il disposa librement de son temps et de sa pensée, les arts, tous les arts sous leurs diverses formes et dans leurs diverses histoires, l'architecture, la sculpture, la peinture et la musique, devinrent son occupation habituelle et une distraction efficace à ses tristesses. Je viens d'énumérer ses nombreux travaux; je ne veux plus qu'en signaler le grand et original caractère.

Tout esprit de parti ou de coterie, tout système exclusif et préconçu, y furent étrangers. M. Vitet ne fut ni classique, ni romantique, ni grec, ni italien, ni anglomane, ni allemand, ni flamand, ni espagnol. Le beau, le vrai, le naturel, obtenaient seuls son admiration, et l'obtenaient, quels que fussent leur origine, leur date, leur nom propre, leur célébrité publique. J'ai dit quelle vive émotion le saisit lorsqu'en montant sur un échafaudage dans la cathédrale de Reims, il découvrit, « dans les enfoncements des ogives et des ornements architectoniques, une profusion de statues et de bas-reliefs dont le style, le caractère et l'expression

le pénétrèrent d'enthousiasme ». C'était de la sculpture française du XIIIe siècle. Plusieurs années après, en 1859, des fouilles grecques à Éleusis mirent à découvert un bas-relief de trois figures du style le plus pur : Cérès, Proserpine et Triptolème, appartenant au siècle de Périclès et groupées ensemble. A la vue de ce monument, M. Vitet éprouva un sentiment plus vif encore, mais analogue à celui que lui avaient inspiré les bas-reliefs du XIIIe siècle à Reims. « Bientôt, dit-il, l'émotion vous gagne; vous sentez ce frémissement secret qu'inspire la vraie beauté ; vous êtes tout entier au bonheur d'admirer ; bonheur si rare, même devant des antiques ! » M. Vitet savait goûter ce bonheur, que ce fût devant la Grèce du siècle de Périclès ou devant la cathédrale de Reims du moyen âge. Il savait plus, il était reconnaissant du bonheur d'admirer le beau, et il n'hésitait pas à témoigner sa reconnaissance à ceux qui le lui avaient procuré. C'était à M. Charles Lenormant, alors voyageur en Grèce pour la troisième fois, que la reconnaissance était due, et M. Lenormant mourut à Athènes le 22 novembre 1859, après avoir fait mouler et envoyer le bas-relief

d'Éleusis à Paris, à l'École des beaux-arts, où tous les amateurs du beau vinrent l'admirer. M. Vitet se donna le noble plaisir d'acquitter envers M. Lenormant la dette publique, en consacrant par un court *Essai* le souvenir des fouilles d'Éleusis et celui du voyageur qui avait payé de sa vie son voyage dans la patrie du monument qu'elles avaient découvert.

Je veux donner, à propos de l'architecture et de la peinture, deux autres exemples de ce sentiment et de ce jugement à la fois passionnés et impartiaux que portait M. Vitet dans l'étude des arts et dans la contemplation du beau. J'ai déjà parlé de la « charmante église qu'il découvrit à Tracy, près de Noyon, petit monument, dit-il, à peu près inconnu, du travail le plus suave et le plus hardi, et des proportions les plus ravissantes ». Je ne sais si ce fut la découverte de l'église de Tracy qui le détermina à porter sur l'église épiscopale de Noyon, plus célèbre historiquement, une attention spéciale et prolongée ; il a consacré à la fondation ou plutôt aux fondations successives de cette église, à l'histoire de ses évêques, une *Étude* de 232 pages, modèle accompli de la critique

la plus minutieuse et la plus scrupuleuse appliquée à la vie matérielle d'un monument ecclésiastique. — Cette étude a conduit M. Vitet à cette conclusion, que la reconstruction d'un grand nombre d'églises en France, du XIIe au XIIIe siècle, fut le résultat d'une révolution dans la classe des constructeurs, que les confréries *laïques* des francs-maçons prirent dans ces travaux la place des corporations ecclésiastiques, et que ce fut là une conséquence de la formation naissante des communes et une cause efficace de leurs progrès. Si cette conjecture, qui me paraît probable, est confirmée par de nouvelles études appliquées à d'autres églises que Notre-Dame de Noyon, ce sera un pas considérable dans l'histoire des communes elles-mêmes et la découverte de l'un des échelons par lesquels elles se sont successivement élevées.

La peinture est le plus populaire des arts, c'est-à-dire le plus soumis au jugement du grand nombre et à l'état si variable des goûts, des modes et des mœurs. Elle en fit l'épreuve dans les plus beaux temps du règne de Louis XIV; quatre grands peintres se disputaient alors le domaine de l'art, Nicolas Poussin, né en 1594,

Philippe de Champagne, né en 1602, Eustache Le Sueur, né en 1617, Charles Lebrun, né en 1619. M. Vitet projetait une histoire de ces peintres; il n'a écrit que la Vie d'Eustache Le Sueur.

Poussin avait vécu depuis 1624 à Rome, où il était arrivé à grand'peine : « A son air grave et recueilli, dit M. Vitet, on l'aurait pris pour un docteur de Sorbonne; mais son œil noir lançait, sous un épais sourcil, un regard plein de poésie et de jeunesse. Sa façon de vivre n'était pas moins surprenante que sa personne; on le voyait marcher dans les murs de Rome, ses tablettes à la main, dessinant en deux coups de crayon, tantôt les fragments antiques qu'il rencontrait, tantôt les gestes, les attitudes, les physionomies des personnes qui se présentaient sur son chemin... Son impassible austérité, l'audacieuse indépendance dont il faisait profession, avaient produit dans Rome un grand effet; en présence de l'orgueil délirant des ateliers, au milieu de leurs triomphes et de leurs colères, on l'entendait proclamer tout haut qu'il regardait comme non avenues toutes les écoles, toutes les traditions académiques, et ne travaillait qu'à se faire à soi-même sa

méthode, son style, sa poétique, sans vouloir ressembler à personne. C'était s'exposer à passer pour fou, pour visionnaire et, qui pis est, à mourir de faim. Cependant, après avoir bien ri de pitié, les gens de bonne foi s'aperçurent que l'artiste n'en était pas ébranlé, qu'il ne transigeait pas, qu'il persévérait comme Galilée; ils furent saisis de vénération pour sa personne, et bientôt il fallut reconnaître que cette constance ne provenait que du génie... A quelque titre qu'il se fût fait accepter, le grand homme avait accompli son œuvre, et, après quinze ans d'efforts et de patience, c'est-à-dire vers 1639, Poussin avait acquis dans Rome une célébrité presque populaire. »

Il avait laissé en France un jeune compagnon de ses goûts et de ses études, Philippe de Champagne, né à Bruxelles, et qui, après avoir un peu couru avec lui le monde, s'était fixé à Paris, où Marie de Médicis lui avait donné un logement au Luxembourg, la direction des peintures du palais et une pension de 1,200 livres. Content de son sort, Champagne avait poursuivi sur place ses travaux et ses succès; le cardinal de Richelieu en fut frappé et voulut

l'engager à quitter la reine mère et à ne travailler désormais que pour lui. « Si Votre Éminence, lui dit Champagne, pouvait me rendre plus habile peintre que je ne suis, c'est la seule chose que j'ambitionne; mais cela surpasse votre pouvoir, et je ne désire que l'honneur de vos bonnes grâces. » Richelieu, qui avait le cœur grand, lui sut gré de sa franchise. Philippe de Champagne persista dans sa voie modeste; quand la vieillesse vint, il se retira à Port-Royal, où sa fille était religieuse, et fit d'elle un portrait célèbre. Un de ses amis lui demanda aussi de faire le portrait de sa fille qui allait se faire religieuse; Champagne refusa, parce qu'il aurait fallu la peindre un dimanche. Sa piété était profonde, son talent justement admiré pour le naturel du dessin et du coloris, quoique un peu froid. Quand, à la fin de 1640, Poussin retourna momentanément à Paris, il y retrouva le compagnon de sa jeunesse en possession d'une bonne situation et d'une assez grande renommée, surtout comme peintre de portraits.

Il y trouva un autre peintre beaucoup plus jeune, moins célèbre et destiné à le devenir bien davantage. Né à Paris en 1617, Eustache Le

Sueur avait d'abord été mis à l'école de Simon Vouet, peintre de Louis XIII, école peu digne de recevoir et peu capable de former un tel élève. Le Sueur avait l'instinct qu'elle ne lui convenait pas. Il eut occasion de voir quelques peintures des maîtres italiens du xve et du xvie siècle, entre autres deux ou trois copies de Raphaël exécutées sous ses yeux. « De ce jour, dit M. Vitet, il comprit qu'il faisait fausse route; il devint soucieux, rêveur, mécontent de tout ce qu'il essayait. Il avait été comme frappé de révélation; la simplicité de l'ordonnance, le calme du dessin, la justesse des expressions lui étaient apparus comme des vérités; il se sentait intérieurement prédestiné. Ce genre de peinture était pour ainsi dire familier d'avance à son esprit, mais c'était une nouveauté pour ses yeux. » Pendant que telle était la disposition de Le Sueur, Poussin revint à Paris. On a beaucoup discuté pour savoir si, pendant les deux années qu'il y passa à cette époque, Le Sueur avait pu ne pas chercher à le connaître. « Il eût fallu presque un fâcheux hasard, dit M. Vitet, pour qu'il n'eût pas occasion de le voir, de lui parler, de s'en faire remarquer, et

du moment qu'entre eux certaines relations devenaient nécessaires, comment ne pas admettre qu'elles devaient être bienveillantes? L'élève de Vouet avait avec Poussin des affinités naturelles, et mille liens secrets les préparaient à s'unir. Chez eux; tous les instincts, tous les penchants étaient les mêmes; c'était même candeur, même sérieux amour, même respect de l'art, et d'un autre côté pas un seul germe de discorde, la différence d'âge excluant toute rivalité. » Quelques admirateurs passionnés de Le Sueur craignaient que le mérite de ses œuvres dans sa nouvelle méthode ne parût exclusivement le fruit de l'influence de Poussin. M. Vitet écarte cette crainte comme puérile et presque comme injurieuse. « Ne nous hâtons pas, dit-il, d'effacer toute trace de la rencontre de ces deux hommes et même de leur amitié. Et si la tradition nous dit encore qu'après le départ du grand peintre pour retourner à Rome, le jeune artiste se sentit tristement isolé, qu'en prenant un tel guide il avait encouru l'inimitié de son ancien maître, la froideur de ses camarades, la malveillance de toutes les médiocrités ameutées contre l'homme de génie, ne haussons

pas les épaules, il n'y a dans tout cela rien que de très-plausible; même à la rigueur nous admettons aussi, comme on l'affirme encore, que les amis de Poussin furent, après son départ, l'appui principal et comme le refuge de Le Sueur. Il est vrai que le nombre n'en était pas très-grand, et tout ce petit cercle était composé de personnages ou trop solitaires ou trop obscurs pour être d'un grand appui dans le monde. »

Pendant que Le Sueur hésitait, se cherchant pour ainsi dire lui-même, une fortune imprévue lui survint qui fit éclater sa vraie vocation et son génie. On ne sait pas bien quelles étaient alors ses relations avec les chartreux, et comment elles s'étaient formées : « Le prieur de cet ordre faisait restaurer, dit M. Vitet, le petit cloître de son couvent, qui dès l'an 1350 avait été peint à fresque et dont on avait renouvelé les peintures une première fois en 1508; les nouvelles réparations exigeaient ou qu'on blanchît les murailles ou qu'on les peignît de nouveau. Il fut décidé qu'on devait les peindre, et ce fut à Le Sueur qu'on en confia le soin. Le prix offert était modeste; mais Le Sueur accepta avec joie cette pieuse tâche sans regarder au salaire. Il

avait alors vingt-huit ans (1645); marié depuis un an, il allait être père. L'œuvre qu'il entreprenait eût demandé de longues préparations, beaucoup d'études de détail, beaucoup de réflexions; on ne lui en laissait pas le loisir, les frères étaient impatients de jouir de leur cloître. Dès 1647, la plupart des tableaux avaient reçu la dernière couche, et vers le commencement de 1648 les vingt-deux tableaux étaient complétement terminés. Ils excitèrent d'abord un sentiment de surprise encore plus que d'admiration; l'étonnement était respectueux, une œuvre si capitale n'est jamais traitée légèrement par la foule, même quand la foule ne la comprend pas. On louait la grande facilité de l'artiste, la promptitude de l'exécution; puis, comme les conceptions supérieures finissent toujours, sur un point quelconque, par triompher des préjugés, on convenait que ce style était bien approprié au sujet, que c'était de la peinture comme il en fallait aux chartreux; on admirait cette harmonie locale, cette unité d'impression qui est le premier mérite de ces tableaux. La curiosité et l'estime ne firent que s'accroître d'année en année, sans rien changer cependant

au goût du public ni à la direction d'études de nos peintres. Il est peut-être sans exemple qu'une production à la fois si neuve et si supérieure n'ait pas éveillé l'esprit d'imitation ; mais Le Sueur n'en vit pas moins croître presque aussitôt sa renommée, et de ce jour l'opinion générale le plaça à un rang éminent, même parmi les peintres en faveur. »

Un peu avant qu'il fût chargé de peindre le cloître des chartreux, une autre bonne fortune inattendue lui était survenue ; un riche magistrat, M. Lambert de Thorigny, avait fait récemment construire, à la pointe de l'île Saint-Louis, un hôtel ou plutôt un petit palais qu'il voulait, à l'exemple des Chigi et autres seigneurs romains, faire décorer par force peintures exécutées sur place.

Sa bonne étoile l'avait mis en rapport avec Le Sueur, alors encore à ses débuts, et c'était à lui qu'il avait confié le soin de décorer son hôtel. C'était avant 1645 et la grande entreprise du cloître des chartreux. Le Sueur, qui avait pris avec feu ce travail de l'hôtel Lambert, dut pourtant l'interrompre pour commencer sa *Vie de saint Bruno*, mais non sans s'y être fait déjà

grand honneur. Son cloître terminé, il revint chez M. de Thorigny; mais celui-ci, dans l'intervalle, voyant Charles Lebrun accueilli et vanté par tout le monde depuis son retour de Rome, l'avait prié de mettre aussi la main à la décoration de son hôtel, et la salle principale, la grande galerie qui offrait à la peinture un champ très-favorable, était devenue le partage de Lebrun. Heureusement, Le Sueur avait l'esprit bien fait; loin d'éviter la lutte, il la cherchait plutôt; il accepta la part qui lui était laissée, et dans ce modeste cadre il ne négligea rien pour la soutenir. Lebrun, de son côté, avait choisi le sujet le plus propre à le faire valoir, *l'Apothéose d'Hercule;* il le traita avec savoir, ampleur et majesté, tandis qu'à ses côtés Le Sueur redoublait de grâce, de distinction, de sentiment et de délicatesse. Il n'était guère possible, malgré les préjugés et les erreurs du goût, qu'on restât insensible à tant de séductions. Lorsque le président de Thorigny ouvrit sa maison au public, la foule, qui suit son plaisir et ne s'arrête qu'à ce qui la charme, passa rapidement devant les magnificences de la *galerie d'Hercule*, et ce fut dans les salons décorés par Le Sueur qu'elle

s'arrêta de préférence. Lebrun, après avoir fait au nonce du pape, qui visitait l'hôtel, les honneurs de sa galerie, se mit à doubler le pas en traversant les pièces peintes par Le Sueur; mais le nonce, l'arrêtant, lui dit : « Pas si vite, je vous prie; voici de bien belles peintures. »

« *Les Chartreux* et *l'Hôtel Lambert de l'île Saint-Louis*, voilà dans la vie de Le Sueur, dit M. Vitet, les deux points dominants, les deux œuvres où le regard s'attache. La lutte entre lui et Lebrun ne datait pas de ce jour, elle avait pris naissance dès leur rencontre à l'atelier de Vouet; lutte de convictions encore plus que de personnes, la meilleure volonté du monde ne pouvait faire qu'ils fussent du même avis. Ils vivaient bien ensemble et poursuivaient de concert une grande réforme de l'Académie royale de peinture et de sculpture, instituée en 1260, sous le règne de saint Louis, et déjà réformée plus d'une fois depuis cette époque; mais, en faisant campagne ensemble pour une réforme nouvelle, Le Sueur et Lebrun la poursuivaient chacun dans une intention toute différente : Le Sueur était franchement ami d'une large liberté de l'art; Lebrun ne travaillait à l'affranchir que

pour le mieux réglementer et l'organiser à sa mode... Littérairement parlant, le règne de Louis XIV semble, au premier aspect, empreint d'un même esprit : tous ces maîtres du style et de la pensée ont un air de famille, même grandeur et même perfection ; mais, à les voir de près et à les mieux connaître, bientôt on les distingue : ils sont de deux générations et presque de deux races. Avant et après l'établissement de Louis XIV et de sa cour à Versailles, c'est là le point de partage ; les uns plus châtiés, plus exquis, les autres plus indépendants et, à génie égal, plus simples et plus vrais. Ce que nous disons là des lettres, il faut le dire de nos arts du dessin ; là aussi, avant et après Versailles, deux générations, deux familles, deux esprits différents. L'Académie avant Versailles, c'est l'Académie de Le Sueur, l'Académie qui s'éclipse au même instant que lui, en 1655, celle dont personne ne parle plus, et dont il faudrait, selon nous, non-seulement mieux garder la mémoire, mais consulter plus souvent les leçons. Quant à celle qui lui succéda et qui domina dans les arts de la mort de Le Sueur à celle de Colbert (de 1655 à 1685), ce

fut l'Académie proprement dite, cette compagnie souveraine qui posséda, pendant un quart de siècle, l'exclusif privilége de faire tous les travaux de peinture et de sculpture commandés par l'État, et de diriger seule, d'un bout du royaume à l'autre, l'enseignement du dessin. Jamais un tel système d'unité et de concentration ne fut appliqué nulle part à la production du beau. Incompatible avec l'inspiration individuelle, ce système est funeste, on peut même dire absurde en théorie. En pratique, il a par exception, grâce à de merveilleuses circonstances, produit quelque chose de grand : grandeur abstraite, animée, qui étonne sans émouvoir, qu'on admire sans l'aimer, et qui semble le produit d'un mécanisme obéissant plutôt que l'œuvre d'intelligences disciplinées, mais libres. »

Malgré leur étendue, je n'hésite pas à faire ici ces citations, parce qu'elles caractérisent les idées et les jugements de M. Vitet sur le sujet dont il s'est le plus constamment et le plus affectueusement occupé, l'histoire de la peinture et le régime le plus favorable à la prospérité et à la gloire de l'art. Elles constatent en même

temps l'état actuel des faits et la libérale sagesse de nos lois et de nos mœurs modernes comparées à celles du siècle de Louis XIV. Nous aussi, nous avons une Académie des beaux-arts; mais elle ne porte atteinte à aucune liberté; elle ne possède aucun privilége, si ce n'est celui d'accorder à nos artistes, par des suffrages libres et librement discutés, l'honneur de siéger parmi leurs égaux. Quant à l'hôtel Lambert, il est encore debout, dans l'île Saint-Louis, avec ses magnificences un peu vieillies, mais toujours très-dignes et très-admirées, et il est maintenant habité, non plus par un riche financier, mais par les descendants de deux glorieuses familles royales, l'une française, l'autre polonaise, qui ne se font remarquer qu'en donnant à leurs voisins le spectacle de leurs bienfaits et de leurs vertus.

Ainsi se passait depuis 1848 la vie de M. Vitet, et telles étaient ses préoccupations habituelles; elles se partageaient entre les arts et les lettres ou même les méditations religieuses. Absent de Paris en 1869, il était très-curieux des nouvelles du concile réuni alors à Rome; il écrivait le 26 décembre à une personne de ses amies : « Je suis heureux de ce que vous me mandez;

l'évêque d'Orléans est héroïque, mais l'héroïsme n'est ni compris ni goûté du vulgaire; la grande moyenne des humains n'aime la vérité qu'à *mezza voce;* avoir raison si bruyamment, c'est, pour bien du monde, un trouble et un embarras. » Quelques mois après, il passait à Lourdes au moment du grand pèlerinage qui s'y était réuni. « J'ai pu visiter la fameuse grotte miraculeuse, écrivait-il, vous ne sauriez croire les proportions que prend cette dévotion. Vous dirai-je que, tout en me réjouissant de cette foi, encore si jeune et si puissante, je ne pouvais me défendre d'une grande tristesse; notre pays n'est donc qu'un grand enfant en religion comme en politique; je pensais à cette poignée d'évêques luttant pour la vraie foi, soutenant avec héroïsme les saintes vérités, et je me disais que la foule complaisante qui les opprime est bien la fidèle image de ces populations crédules, obéissantes et à moitié païennes au fond. Il y a sans doute un côté sublime dans ces dévotions populaires, et je comprends qu'on en soit parfois transporté; mais l'exploitation est toujours trop voisine, trop visible, et un certain désenchantement est par suite inévitable. »

Pendant que M. Vitet s'abandonnait à ses mélancoliques et véridiques réflexions, la foudre éclatait sur la France. Je ne prends nul plaisir à retracer les fautes du gouvernement de mon pays, même quand il est justement tombé. Je répugne encore plus à redire les revers de mon pays, même quand il a absolument besoin de les bien comprendre pour ne pas retomber dans les fautes qui les lui ont attirés. Il faut du temps aux leçons de l'expérience. J'arrive donc sans préface à la guerre engagée par le gouvernement impérial, à Paris assiégé par les Prussiens, après une campagne non pas sans honneur, mais sans succès pour l'armée française, morcelée et bloquée elle-même. M. Vitet était rentré dans Paris et il assistait, que dis-je ! il prenait part à ce siége de cinq mois, la plus imprévue et qui serait restée la plus belle de nos gloires, si elle ne se fût laissé ternir et presque effacer par les folies et les crimes de la démagogie parisienne ou accourue de toutes parts dans Paris. C'est la grande faiblesse de la France, dans tout le cours de son histoire, de n'avoir su ni prévenir ni réprimer les régimes odieux qu'elle devait maudire après les

avoir supportés sans résistance. Pendant toute la durée du siége, un seul sentiment, une seule passion régna dans l'âme de M. Vitet, la passion de la résistance patriotique au vainqueur étranger : les 15 octobre, 15 novembre, les 1er, 15 et 31 décembre 1870, et les 15 et 31 janvier 1871, il adressa à la *Revue des Deux Mondes* sept lettres, chefs-d'œuvre d'intelligence et d'éloquence politique, dont je n'ai pas besoin de parler ici. C'était au nom de la République, alors le seul gouvernement établi et agissant, que M. Vitet conseillait et invoquait la résistance, et, dans l'élan de son patriotisme, il acceptait pour l'avenir le gouvernement qui, dans le présent, était le seul pratique et efficace. « Que les libéraux sincères ne s'alarment pas, disait-il, la République qu'il leur faut soutenir, la seule qui puisse prévaloir, la seule que la France voudra sanctionner, ce n'est pas celle qui s'est toujours montrée étroite, jalouse, exclusive, sorte de monopole et patrimoine de quelques-uns ; c'en est une autre ouverte à tous, généreuse, impartiale, protectrice de tous les droits et de tous les intérêts, c'est-à-dire, je l'avoue et j'aime à le reconnaître, un genre

de gouvernement qui sera pour la France absolument nouveau : point de copie du passé; jeunesse, vie nouvelle, intelligence, travail, moralité, voilà le besoin du présent, la garantie de l'avenir, la condition du salut. »

Trois ans se sont écoulés depuis que M. Vitet tenait ce langage ; avons-nous marché vers le but qu'il nous indiquait? sommes-nous plus près d'une solution définitive que nous ne l'étions en 1871 ? plus près de considérer la République comme cette solution sérieusement et sincèrement adoptée par la France? Je ne le pense pas. Nous avons tenté la solution monarchique par la réconciliation et l'union des deux branches de la famille royale. Cette combinaison a échoué. M. le comte de Chambord n'a pas voulu en accepter les conditions nationales. Nous sommes rentrés dans la combinaison républicaine, mais en lui maintenant son caractère provisoire ; c'est pour sept ans seulement que la majorité de l'Assemblée nationale a remis à la loyauté de M. le maréchal de Mac-Mahon le soin de maintenir l'ordre en France sans y proclamer définitivement la République. Quand le maréchal aura accompli son septennat, nous

nous retrouverons en face de la même question, monarchique ou républicaine, ou mêlée peut-être de ces deux caractères comme au XVIIe siècle chez les Hollandais, quand ils ont fait du stathoudérat une institution permanente de la république des Provinces-Unies. Je n'ai garde de prédire laquelle de ces combinaisons prévaudra; tout ce qu'on peut affirmer aujourd'hui, c'est que nous ne sommes pas sortis de l'état provisoire; seulement, nous avons pris le temps de la réflexion, et un peu plus d'expérience des diverses combinaisons par lesquelles nous pourrions en sortir. Notre habileté n'a pas fait plus de progrès, et ma prévoyance ne va pas plus loin.

Honoré une troisième fois, et sans les avoir sollicités, des suffrages de ses concitoyens, M. Vitet siégea comme député de la Seine-Inférieure dans l'Assemblée élue en 1871; il fut l'un des membres de cette Assemblée désignés pour accompagner M. Thiers de Bordeaux à Versailles et auxquels était confiée la douloureuse mission de discuter et de régler, avec nos envahisseurs étrangers, les conditions de la paix.

Durant trois années d'efforts infructueux pour arriver à un régime définitif accepté par l'As-

semblée nationale, et acceptable sans violence ni mensonge par la France, M. Vitet se prêta, avec une grande largeur d'esprit et une complète absence de tout système préconçu et absolu, aux diverses tentatives dirigées vers ce but; mais, le 23 mai 1873, il fut atteint d'une bronchite qui l'obligea à se renfermer dans le repos.

Jusqu'au 4 juin, le mal ne parut pas grave; M. Vitet continuait à s'occuper, dans son lit, des affaires publiques. Il avait auprès de lui Mme Aubry-Vitet, sa sœur tendrement chérie et qui méritait toute sa tendresse; il dictait des lettres à son neveu, M. Aubry-Vitet, qu'il avait élevé comme son fils. On remarquait seulement que ses forces diminuaient de jour en jour et que la conversation le fatiguait. Dans la nuit du 4 au 5 juin, des symptômes plus graves apparurent; on craignit une lésion du rein. Le 5 juin, à huit heures du soir, toute espérance était perdue, le père Pétetot accourait de l'Oratoire; M. le curé des Missions étrangères était appelé et apportait le viatique; quand il s'approcha du lit du malade, M. Vitet ne prononçait plus qu'à grand'peine quelques paroles. Cependant, à la vue du prêtre et à l'ouïe des

prières, son âme se ranima, il s'unit visiblement, sans parler, aux actes pieux, reçut les sacrements et s'éteignit sans agonie, plus tranquille et plus serein dans la mort qu'il ne l'avait été pendant les dernières anxiétés de sa pensée en présence des épreuves de sa patrie.

C'était une belle âme, naturellement belle, et dont les expériences et les mécomptes de la vie n'avaient point altéré la moralité et la droiture. Il avait l'esprit très-libre, très-juste, très-fin et toujours grand quand les événements publics ou les circonstances personnelles l'y provoquaient. Fidèle à ses amis, naturellement juste envers tous ses contemporains, même envers ses adversaires, sans illusion sur les hommes et les jugeant sans complaisance en même temps qu'il vivait avec eux sans rigueur : je n'ai point connu d'esprit plus charmant sans prétention, ni de caractère plus sûr sans promesse et plus digne avec une simplicité plus généreuse et plus spontanée.

GUIZOT.

I

LA SCIENCE ET LA FOI[1].

Au temps déjà loin de nous où la vie politique semblait en ce pays la principale affaire, lorsque M. Guizot, à toute heure sur la brèche, défendant sa cause pied à pied, usait à ce labeur ses forces et sa vie, plus d'une fois nous l'avions entendu souhaiter, non pas que la lutte cessât, mais que la mort ne l'y vînt pas surprendre, l'esprit tourné vers ces questions d'un jour. Il demandait comme faveur suprême, comme dernier terme de son ambition, le temps de songer au départ, quelques années de calme et de retraite pour méditer à loisir et raviver en lui par les leçons de l'âge mûr les croyances de la jeunesse. Ce qu'il réclamait là, ce n'était que pour lui, pour le seul intérêt de sa propre conscience; rien alors ne faisait pressentir que, dans

1. A propos des *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne*, par M. Guizot. 1 vol. in-8°. 1864.

le champ des idées métaphysiques et religieuses, il y eût bientôt aussi des combats à livrer. La guerre, de ce côté, semblait presque endormie : non que le doute et l'incrédulité eussent mis bas les armes ; ils poursuivaient leur œuvre accoutumée, mais sans bruit, sans éclat, sans succès apparent ; c'était comme une trêve qui peu à peu avait laissé les convictions chrétiennes se ranimer, grandir et gagner du terrain. La preuve en éclata dans ces sombres journées où le flot populaire, qui venait de tant détruire, s'inclina devant les choses saintes, devant les ministres du culte, comme soumis et subjugué par un respect inattendu. Résultat naturel de la lutte acharnée, mais purement politique, qui s'était continuée depuis plus de quinze ans. Les assaillants n'avaient pas fait deux siéges à la fois, et le pouvoir était la cible où s'étaient dirigés tous les coups.

Il n'en est plus de même aujourd'hui. Le pouvoir est muni d'une armure qui décourage les agresseurs, et mieux il est couvert, plus ce qui reste vulnérable soit à côté, soit au-dessus de lui, est exposé et compromis. L'esprit d'audace et d'agression se dédommage comme il peut de l'abstention forcée que la politique lui impose. Il voit qu'en matière religieuse la place est moins gardée, il s'y sent plus à l'aise et serré de moins près ; de là des témérités d'un ordre tout nouveau qui scandalisent les croyants, et dont les plus indifférents s'étonnent, pour peu qu'ils se rappellent le calme précédent.

Ce ne sont plus maintenant des hommes, des ministres, ce n'est plus un gouvernement, c'est Dieu qu'on bat en brèche! Nous ne demandons pas, notez bien, que le pouvoir ajoute, même au profit des vérités que nous vénérons le plus, la moindre restriction nouvelle aux droits de la libre pensée. Nous constatons un fait, pas autre chose. Aussi bien ces attaques ne valent peut-être pas tout l'émoi qu'elles causent. Si vives, si nombreuses, si bien combinées qu'elles soient, elles n'ébranleront pas l'édifice et serviront plutôt à le mieux affermir en appelant à son secours des défenseurs plus éclairés et des gardiens plus vigilants; mais elles n'en sont pas moins un grand sujet de trouble. Cette inquiétude, ce malaise, ces craintes vagues que les agitations de la vie politique semblaient naguère pouvoir seules provoquer, nous les voyons renaître de ces débats nouveaux dans le sein des familles au fond des consciences. Ce ne sont plus cette fois les intérêts qui prennent peur, ce sont les âmes qui s'émeuvent. La crise, en apparence, est moins rude, moins vive; elle est au fond plus grave, plus menaçante, et nul dans ce conflit ne peut rester indifférent.

Aussi, voilà M. Guizot qui en veut prendre sa part et qui entre dans la mêlée. Il est de ceux qui, à certaines heures et sur certains sujets, ne sont pas maîtres de se taire. Qu'en politique il s'efface et s'abstienne, qu'il regarde passer les choses d'aujourd'hui sans dire tout haut ce qu'il en pense, rien

de mieux, sa dette en politique est amplement payée : tout au plus se doit-il à lui-même, aussi bien qu'à sa cause, de rétablir le véritable sens, la vraie physionomie des choses qu'il a faites. Mettre en lumière ses vues, ses intentions, ses actes, les expliquer, les commenter, on pourrait presque dire les compléter de son vivant, donner le ton, la note juste à ses futurs historiens, achever ses *Mémoires*, en un mot, il y a là un devoir qu'il a raison de ne pas ajourner. Ce n'en était pas moins à d'autres fins et en vue d'une œuvre encore plus haute qu'il convoitait il y a vingt ans, pour la fin de sa vie, la solitude et le repos. Son vœu est exaucé. Ces jours de calme et de retraite, il les a vus venir, non pas à l'heure qu'il eût voulu et encore moins aux conditions qu'il eût choisies, mais tels que pour sa gloire il les pouvait rêver, dignes, respectés, féconds, pleins de séve et d'ardeur : heureuse arrière-saison, où les souvenirs du monde, les échos de la politique ne sont plus que le délassement d'une âme incessamment aux prises avec de plus sérieux problèmes. C'est là, dans ces hauteurs, dans ces régions sereines, pendant qu'il s'interroge sur ses croyances et sur sa destinée, que la guerre l'est venue chercher, non la guerre personnelle et corps à corps comme autrefois, un autre genre de guerre moins directe, plus générale, et néanmoins peut-être plus provocante encore. Il n'est pas homme à refuser la lutte. Sous le poids des années qu'il porte

vaillamment, plus fort, plus résolu, plus jeune que jamais, le voilà descendu dans l'arène; il sera militant jusqu'au bout.

Que vient-il faire? quel est son plan? sur quel terrain se place-t-il? Le volume qui est là sous nos yeux répond à ces questions. Ce n'est qu'un premier volume, mais à lui seul il forme un tout, il est une œuvre qu'on ne peut étudier de trop près, qu'on ne peut mettre en trop vive lumière. Les développements, les additions, les suppléments de preuves que trois autres volumes apporteront bientôt, donneront sans doute à l'ouvrage une base plus large et plus solide encore; tel qu'il est, nous le tenons, sans autre commentaire, pour une efficace réponse aux attaques de tout genre récemment dirigées contre les fondements des croyances chrétiennes, ou, pour mieux dire contre l'essence même de toute religion.

Avant d'entrer au fond du livre, qu'on nous permette quelques mots sur la forme. Ce n'est pas du style que nous voulons parler. On n'apprend plus rien à personne en disant aujourd'hui que, depuis qu'il en a le temps et qu'il en prend la peine, M. Guizot écrit aussi bien qu'il parlait. Si donc dans ces *Méditations* il porte à un degré nouveau, plus haut peut-être que dans ses *Mémoires* mêmes, l'art de vêtir sa pensée d'un langage excellent, savamment travaillé, sans efforts ni recherches, vrai de couleur, sobre d'effets, toujours clair, et jamais banal, toujours ferme et souvent énergique, il n'y a rien

là d'extraordinaire, rien qui ne soit conforme à cette loi de progrès continu qui depuis bien des années déjà semble régir sa plume. Quelque chose de plus neuf, de plus particulier nous apparaît ici. Le livre au fond est une controverse, mais une controverse d'un genre absolument nouveau; c'est de la polémique plus que courtoise, de la polémique *impersonnelle*. Assurément, l'auteur s'est montré de tout temps plein d'égards pour ses contradicteurs; il a toujours admis que de très-bonne foi on pouvait être d'un autre avis que lui, et même à la tribune, au plus fort de la lutte, ses adversaires les plus habituels n'étaient pas les personnes, ce n'étaient vraiment que les idées; mais enfin les gens qu'il combattait alors, il les appelait sans scrupule par leurs noms : ici c'est autre chose, pas un nom propre, la guerre est anonyme. En changeant d'atmosphère, en passant de la terre au ciel pour ainsi dire, ou tout au moins de la tribune à la chaire, de la politique à l'Évangile, il change de méthode et fait un pas de plus. Il prétend s'affranchir tout à fait des personnes, qui, selon lui, ne sont qu'un embarras et enveniment les questions. Il oublie donc, ou du moins il ne veut pas nous dire quels sont ses adversaires; il les réfute, il ne les nomme pas.

N'est-ce là que du savoir-vivre, de la réserve, du bon goût? C'est quelque chose de plus encore. Sans doute, à ne parler ainsi que des idées et non de

ceux qui les professent, on perd un grand moyen d'action. Dans les matières abstraites, quelques noms propres, introduits çà et là, sont d'un puissant secours : ils éveillent et piquent l'attention, ils sèment l'intérêt et la vie ; mais ce qu'on gagne d'un côté, souvent on le perd de l'autre. L'intervention de ces noms propres, n'eût-elle rien d'irritant, risque toujours d'amoindrir le débat. Les questions se réduisent à la mesure de ceux qui les soutiennent. Mieux vaut prendre un parti tranché et tenir les personnes absolument dans l'ombre. M. Guizot s'en trouve bien. Nulle part dans son livre il n'y a sujet de regretter l'attrait et la vivacité d'une polémique plus directe, et cette urbanité, ces noms omis, sans rien changer au fond des choses et sans rien atténuer, répandent dans l'ouvrage une gravité calme, presque un parfum de tolérance qui met en confiance le lecteur et le dispose à se laisser convaincre. Il est vrai qu'on ne soutient ainsi ce genre de polémique qu'en suppléant par la grandeur des vues au défaut de passion dans la lutte. Il faut prendre son vol, monter au plus haut des questions, tout dominer, tout éclaircir. Tel est aussi le caractère de ces *Méditations*. Élévation du point de vue, largeur du plan, clarté du style, voilà ce qui leur imprime un vrai cachet d'originalité.

Ce n'est pas de la théologie que prétend faire M. Guizot. Il n'écrit pas pour les docteurs. Il ne disserte pas sur des textes, sur des points de doc-

trine; il ne cherche pas à résoudre de scolastiques difficultés; encore moins veut-il mêler sa voix à des débats de circonstance, descendre aux questions du jour et suivre pas à pas, dans ses diverses phases, la crise dont le monde chrétien est agité en ce moment. Ce sont des questions plus profondes et plus permanentes qu'il entend aborder; il veut mettre en lumière la vérité du christianisme dans son essence même, dans ses dogmes fondamentaux, ou, si l'on veut, dans sa simplicité, dans sa grandeur natives, en dehors de tout commentaire, de toute interprétation, de tout travail humain, par conséquent aussi avant toute dissidence, tout schisme, toute hérésie. C'est l'idée pure du christianisme qu'il entreprend d'exposer pour en mieux démontrer les divins caractères.

Tel est son but. Que fait-il pour l'atteindre? C'est au livre lui-même qu'on le doit demander. Ici, en quelques pages, que pourrions-nous en dire? Comment analyser une œuvre dont on serait tenté de citer chaque phrase? et d'un autre côté donner beaucoup d'extraits, c'est mutiler un livre et le faire mal connaître. Tâchons donc seulement d'en dire assez pour inspirer à ceux qui nous liront le désir beaucoup plus profitable de lire surtout M. Guizot.

I

Le début et la base de ces *Méditations*, ce qu'avant tout l'auteur tient à mettre hors de doute, c'est une vérité bien connue, mais qu'au temps où nous sommes il n'est pas inutile de promulguer encore. Cette vérité est que le genre humain, depuis qu'il existe et partout où il existe, se préoccupe de certaines questions qui lui sont, on peut dire, personnelles; questions de destinée, de vie plutôt que de science, questions qu'invinciblement il aspire à résoudre. Et, par exemple, pourquoi l'homme est-il en ce monde, et ce monde lui-même, pourquoi existe-t-il? D'où viennent-ils? où vont-ils l'un et l'autre? Qui les a faits? Ont-ils un Créateur intelligent et libre? Ne sont-ils qu'un produit d'aveugles éléments? S'ils sont créés, si nous avons un père, pourquoi ce père, en nous donnant la vie, nous la rend-il parfois si dure et si amère? Pourquoi le mal? Pourquoi la souffrance et la mort? L'espoir d'un sort meilleur au-delà de ce monde n'est-il que la chimère de quelques malheureux, et la prière, ce cri de l'âme en détresse, n'est-elle qu'un bruit stérile, une parole jetée au vent?

Ces questions et bien d'autres encore qui les développent et les complètent, non-seulement le genre

humain s'en préoccupe depuis qu'il est sur terre, mais seul il peut s'en occuper. Elles ne s'adressent qu'à lui : parmi tous les êtres vivants, seul il les sait comprendre, et seul il s'en émeut. Triste et beau privilége, incontestable signe de sa royauté terrestre, son tourment et sa gloire à la fois!

C'est cet ensemble de questions, ou plutôt de mystères, que M. Guizot place en tête de ses *Méditations*, et qu'il résume en ces deux mots : « Problèmes naturels. » L'homme en effet les tient de sa nature; il ne les crée ni ne les invente, il les subit. Ce qui ne veut pas dire que, pour l'espèce humaine en général, pour cette foule qui vit au jour le jour, qui va, qui vient, qui s'agite, vaquant à ses affaires, courant à ses plaisirs, ces problèmes ne soient le plus souvent obscurs, confus, sans forme ni contours, enveloppés d'une sorte de brume, pressentis plutôt qu'aperçus; mais il n'est pas un homme dans cette foule même, pas un, sachons-le bien, si peu éclairé ou si distrait qu'on le suppose, qui, un jour au moins dans sa vie, pour peu qu'il ait vécu, pour peu qu'il ait souffert, n'ait entrevu ces questions redoutables et ressenti l'ardent besoin de les voir résolues. Distinguez, tant qu'il vous plaira, entre les races, entre les sexes, entre les âges, entre les degrés de civilisation; coupez, divisez par zones, par climats, ce globe et ses habitants; vous noterez sans doute plus d'une différence dans la manière dont ces problèmes s'imposent à l'âme humaine, vous les verrez plus ou moins menaçants

plus ou moins écoutés, mais partout et chez tous vous en trouverez trace. C'est une loi d'instinct, une loi générale, de tous les temps, de tous les lieux.

Si tel est notre lot, si ces questions sont là qui pèsent sur nos têtes, ces questions, le grand fardeau des âmes, comme dit M. Guizot, ne faut-il pas forcément que nous tentions de les résoudre? Ce n'est de notre part ni vaine curiosité, ni capricieux penchant, ni frivole habitude : c'est un besoin tout aussi sérieux, tout aussi naturel que ces problèmes le sont eux-mêmes, besoin de respirer en quelque sorte, de soulever un poids qui nous oppresse; il nous faut à tout prix des réponses, il nous en faut : qui nous les donnera?

La foi ou la raison? Les religions ou la philosophie? Tout à l'heure on verra dans quelle mesure et jusqu'à quelle limite la raison, la science, les sources purement humaines suffisent à nous abreuver; dès à présent, vous pouvez dire que depuis les premiers temps des sociétés humaines, c'est aux religions, aux sources réputées divines et acceptées comme telles par la foi, que l'humanité demande ces indispensables réponses.

On voit dès lors quel intérêt s'attache à cette question des problèmes naturels. Qui osera nous dire que les religions procèdent d'un besoin factice et temporaire dont peu à peu les hommes s'affranchiront, si les problèmes auxquels elles correspondent sont inhérents au genre humain et ne peuvent périr

qu'avec lui? Aussi le travail constant, le mot d'ordre de tout système, matérialiste ou panthéiste, est-il de dénaturer les caractères de ces problèmes, d'en faire de simples accidents, purement individuels, des effets de tempérament, des résultats de circonstance. Jusqu'à ces derniers temps, on n'allait pas plus loin.

On n'osait pas nier, contre des témoignages par trop universels, l'existence persévérante des problèmes eux-mêmes. On en déguisait la portée sans aspirer à les détruire. Maintenant on fait un pas de plus. Pour avoir bon marché des réponses, on prétend supprimer les questions. C'est là le trait particulier, la touche originale d'un système qui fait bruit aujourd'hui, bien qu'il se borne à reproduire des tentatives plus d'une fois avortées, mais qui a du moins ce genre de nouveauté, cet avantage sur ses confrères, issus comme lui du panthéisme, qu'il n'est pas nébuleux et dit nettement les choses, sans équivoque, avec une franchise bien souvent salutaire, qui s'annonce et s'affiche jusque dans le nom qu'il se donne. C'est le positivisme dont nous voulons parler; c'est lui qui, du plus grand sérieux du monde, se promet, pour peu qu'on lui prête attention, de délivrer l'humanité de ces malencontreux problèmes qui la tourmentent aujourd'hui.

Son remède est bien simple; il dit au genre humain : Pourquoi chercher ainsi d'où vous venez, où vous allez? Vous n'en saurez jamais un mot. Prenez-en donc votre parti. Laissez là ces chimères; vivez,

instruisez-vous, étudiez l'*évolution* des choses, c'est-à-dire les causes purement secondes et leur enchaînement : la science, sur ce sujet, a des merveilles à vous dire; mais les causes finales et les causes premières, notre origine et notre fin, le commencement et le but de ce monde, pures rêveries, paroles vides de sens! La perfection de l'homme et de l'état social est de n'en tenir aucun compte. L'esprit s'éclaire d'autant plus qu'il laisse dans une obscurité plus grande vos prétendus problèmes naturels. Ces problèmes sont une maladie; le moyen d'en guérir est de n'y pas penser.

N'y pas penser! proposition candide! merveilleuse ignorance des éternelles lois de la nature humaine! Notre siècle, dit-on, incline à ces idées; n'en soyons pas inquiets. On ne prend pas les hommes en leur parlant si clair, pas plus que don Juan n'ébranle Sganarelle par ses sermons sur : « deux et deux sont quatre ». Le remède au positivisme, ce n'est pas seulement qu'il tente l'impossible, c'est qu'il le dit naïvement. Supposons même que, par miracle, il vienne à triompher, supposons que pour lui complaire l'homme renonce à tout souci de ces problèmes qui l'assiégent, à tout désir de les sonder, à toute solution religieuse ou seulement métaphysique, à tout élan vers l'infini, combien croit-on que cela durera? Jamais deux jours de suite l'esprit humain ne souffrira qu'on le mutile, qu'on l'emprisonne ainsi. Fussiez-vous tout-puissant, il vous échappera, il bondira

hors de l'enceinte où vous l'aurez parqué, il vous dira comme le poëte :

Je ne puis, l'infini malgré moi me tourmente.

Ainsi, quoi qu'il arrive, ce n'est pas le positivisme qui nous délivrera des problèmes naturels. Après comme avant son passage, les mystères de notre destinée préoccuperont le genre humain.

En face de cette tentative, M. Guizot nous en signale une autre d'un ordre tout différent, moins téméraire en apparence, mais aspirant aussi non pas à supprimer, à éluder les problèmes naturels. Ce n'est pas un système, c'est un état de l'âme assez fréquent chez certaines personnes de nature et d'esprit élevés, c'est la tendance à substituer ce qu'on appelle le sentiment religieux aux religions proprement dites. On ne méconnaît pas les grands mystères de cette vie, on les tient même pour très-sérieux et très-embarrassants ; mais au lieu de solutions précises, de réponses catégoriques qu'il faudrait demander à des dogmes trop arrêtés ou trop impérieux, on se borne, comme équivalents, à de fréquentes rêveries, à de longues contemplations. C'est là, dit-on, la religion des esprits éclairés : point de solutions, des émotions. Le contraste est complet avec le positivisme. Celui-ci vous recommande, comme hygiène morale, de ne jamais penser aux choses invisibles ; on vous invite ici à y penser beaucoup, à y penser toujours, sauf à n'en rien conclure.

Eh bien, le genre humain ne peut se contenter de ces façons d'entendre les secrets de sa destinée. Il lui faut autre chose que les aveugles négations des uns et que les vagues aspirations des autres. L'homme n'est pas seulement esprit ou sentiment, il est à la fois l'un et l'autre. Il lui faut des réponses et non pas de beaux rêves, de vraies réponses qui parlent à son intelligence en même temps qu'à son cœur, qui lui tracent sa route, soutiennent son courage, animent son espoir, enflamment son amour. Tout un système puissant et bien lié, tout un système de faits, de préceptes, de dogmes donnant satisfaction à tous les grands désirs que nous portons en nous, voilà l'idéal à trouver. Cherchons : c'est pour chacun de nous la question capitale, la question d'être ou de n'être pas. Nous l'avons déjà dit, deux sources se présentent, l'une purement humaine, l'autre à demi divine ; la première suffit-elle? Essayons.

II

Si la science peut répondre aux appels de notre âme, si, par ses propres forces, par ses propres lumières elle nous révèle le but de cette vie, nous fait voir clairement l'origine et la fin des choses, c'est pour le mieux, il faut s'en tenir à la science, sans rien demander de plus. Ce guide exact et sûr, nous l'avons sous la main; pourquoi chercher hors de nous-mêmes d'aventureux secours, d'inexplicables révélations? Tout le monde, il est vrai, ne peut pas être savant, mais tout le monde croit à la science. Pour peu qu'elle exhibe ses preuves, les plus rebelles sont forcés de se rendre. Point de schisme chez elle, point d'hérésie durable. Si parfois les savants se querellent, ce qu'ils font aussi bien, presque mieux que les autres hommes, le *holà* est bientôt mis entre eux : on prend une cornue, un microscope, une balance, on analyse, on pèse, on mesure, on compare, et voilà le procès terminé; jusqu'à de nouveaux faits, l'arrêt est souverain. Quelle admirable perspective s'ouvre donc à l'humanité, si ces questions occultes qui la troublent, la science désormais les éclaircit et les résout, si par l'action du temps, par la loi du progrès, nous possédons enfin un moyen si commode de mettre fin à nos perplexités,

si le fruit du divin savoir, l'ancien fruit défendu, nous pouvons maintenant le cueillir sans péril, et sans déchoir nous en rassasier !

Par malheur, tout cela n'est qu'un rêve. D'abord l'autorité de la science n'est pas, il s'en faut bien, toujours incontestée. Selon les sujets qu'elle traite, elle a plus ou moins de crédit. S'agit-il des choses naturelles, physiques, mathématiques, point de difficulté, ses décisions font loi ; est-ce au contraire hors du monde visible, dans l'intérieur de l'âme qu'elle porte ses regards, d'interminables controverses s'élèvent aussitôt : on lui conteste jusqu'à son droit de s'appeler science ; on veut ne voir en elle qu'un art conjectural, et la moitié du temps son principal effort consiste à démontrer qu'elle a droit d'être crue. Or, c'est précisément à ce genre de science qu'ici nous avons affaire. Les questions dont l'homme se tourmente ne sont pas des problèmes d'algèbre ou de chimie, ce sont d'autres mystères, des secrets du monde invisible. Ainsi ne comptez pas sur les solutions sans réplique que vous espériez tout à l'heure ; la science dans ces régions de la métaphysique n'a rien de tel à vous offrir.

Peut-elle au moins s'y donner carrière en liberté et sans limite ? Non, une barrière infranchissable l'arrête et l'emprisonne aussi bien dans le champ de l'invisible qu'au sein de la nature physique et matérielle. Toute science, quelle qu'elle soit, a pour terme fatal l'étendue des choses finies. Jusqu'à cette

limite, tout tombe sous sa prise; au delà, tout lui échappe. Et peut-il en être autrement? Produit de notre esprit, qui lui-même est fini, comment la science humaine serait-elle autre chose que l'éclaircissement du fini? L'induction, il est vrai, nous transporte d'un bond à l'extrême frontière de ce monde, au seuil de l'infini pour ainsi dire, et les données de l'induction sont à bon droit réputées scientifiques; mais que fait-elle, cette merveilleuse faculté, cette lumière de la science? Pas autre chose que de nous mettre en face de l'abîme inconnu fermé à nos regards. Elle nous le montre en perspective, nous en fait assez voir pour nous convaincre qu'il existe, pas assez pour que nous en sachions rien d'exact ni de précis, rien de pratique ni d'expérimental, rien de scientifique en un mot. L'invisible fini, c'est-à-dire l'âme humaine, le domaine du *moi* humain, la science peut l'atteindre; l'invisible infini, l'âme suprême et créatrice, lui échappe absolument. Or c'est tout justement cette sorte d'invisible qu'il s'agirait de pénétrer et de connaître à fond, si l'on devait jamais scientifiquement résoudre les grands problèmes qui touchent à notre destinée. Il est donc impossible, c'est plus qu'une illusion, c'est un non-sens, à notre avis, d'attendre de la science humaine la solution de ces questions.

Est-ce à dire que la philosophie, car c'est d'elle qu'il s'agit ici, soit impuissante à nous parler des problèmes naturels; qu'elle n'ait rien à nous dire

de notre destinée, de nos devoirs, de nos espérances? Non certes. Elle a qualité, elle a droit de traiter ces questions ; de les traiter, entendons-nous, non pas de les résoudre. Le plus hardi spiritualisme, dans son plus noble élan, ne peut franchir l'abîme; il en peut seulement éclairer les abords. Noble tâche, après tout! Une saine philosophie, qui s'abstient de vaines hypothèses, qui donne ce qu'elle peut donner, la preuve manifeste qu'un ordre invisible existe, que derrière ces mystérieux problèmes il y a des réalités, qu'ils nous inquiètent à bon droit, que nous avons raison de vouloir les résoudre, ce n'est là ni un stérile savoir, ni pour le genre humain un médiocre secours. Aussitôt que le spiritualisme devient florissant quelque part, ne fût-ce que dans un groupe de généreux esprits, le parfum s'en répand, et peu à peu, de proche en proche, tout un peuple en ressent l'influence, toute une société se ranime, s'épure, s'élève, s'ennoblit. Aussi la religion, ne craignons pas de le lui dire, est-elle mal conseillée et manque-t-elle de prudence non moins que de justice lorsqu'au lieu d'accepter le concours du spiritualisme, de l'accueillir comme un auxiliaire naturel, de voir en lui une sorte d'avant-garde qui lui prépare les esprits et lui aplanit les voies, elle le tient à distance presque avec jalousie, le combat, le harcèle, le prend entre deux feux, lui prodiguant le même blâme, les mêmes sévérités qu'aux doctrines les plus perverses et aux plus aveugles erreurs. Sans ces regrettables

méprises, peut-être ne verrions-nous pas certaines représailles, certains excès de confiance, certains oublis de ses propres limites, que le spiritualisme n'évite pas toujours, car s'il convient d'être juste envers lui, on n'a pas tort non plus de le tenir en bride. M. Guizot, en véritable ami, lui rend franchement ce service. Personne avant lui peut-être n'avait tracé d'une main aussi sûre la délimitation de la science philosophique; jamais, tout en revendiquant pour elle de plus sincères respects et en soutenant mieux son autorité légitime, on n'avait plus nettement marqué le point précis qu'elle ne saurait franchir.

Plus d'un spiritualiste en gémira peut-être. — Vous nous découragez, diront-ils. Si vous voulez que nous luttions, que nous défendions contre tant d'adversaires les invisibles vérités, ne nous enlevez pas nos armes; ne dites pas d'avance jusqu'où nous pouvons aller; laissez-nous l'espérance qu'un jour, sous nos efforts, cette porte de l'infini, où nous frappons depuis tant de siècles, finira par s'ouvrir.

— Si depuis tant de siècles, pourrait-il leur répondre, vous aviez fait seulement quelques progrès, on en pourrait espérer d'autres; on n'aurait pas droit de vous dire, sur le ton prophétique : « Vous irez jusque-là, pas plus loin. » Mais les progrès de la métaphysique, où sont-ils? Qui les a vus? Progrès de forme, c'est possible; plus de clarté peut-être, plus de méthode. Les grands génies

des temps modernes ont en ce sens ajouté quelque chose au fonds que leur avaient légué les grands génies du monde ancien : ce fonds n'en est pas moins resté toujours le même. Qui oserait aujourd'hui se vanter d'en savoir plus sur l'infini que Socrate, Aristote et Platon? Autant les sciences naturelles semblent nées pour grandir, faibles d'abord, et peu à peu, de conquête en conquête, se créant un empire toujours plus étendu et plus incontesté, autant les sciences métaphysiques, grandes à leur naissance et bientôt stationnaires, sont évidemment faites pour ne jamais atteindre, quoique toujours actives, le but qu'elles poursuivront toujours. Si quelque chose achève de mettre en évidence cette immobilité nécessaire de la métaphysique, c'est la constante réapparition des quatre ou cinq grands systèmes qui résument à eux seuls tous les milliers d'autres systèmes qu'a jamais inventés, qu'inventera jamais l'esprit humain. Dès les premiers débuts de la philosophie, vous les voyez éclore; à chaque grande époque, vous les voyez renaître, toujours les mêmes, sous d'apparentes diversités, toujours incomplets et partiels, toujours à moitié vrais, à moitié faux, comme le premier jour. Que veut dire cet éternel retour des mêmes tentatives, aboutissant toujours au même résultat, sinon l'éternelle impuissance de faire seulement un pas de plus? Évidemment l'homme a reçu d'en haut, une fois pour toutes et dès les premiers temps, le peu qu'il

sait de métaphysique, et le travail humain, le travail scientifique, n'y peut rien ajouter.

Si donc vous comptiez sur la science pour percer le mystère des problèmes naturels, votre espoir est déçu. Vous voyez ce qu'on peut en attendre : pas autre chose que de vagues notions, fortifiées, il est vrai, par la ferme assurance que ces problèmes ne sont pas illusoires, qu'ils reposent sur un fond solide, sur de sérieuses réalités.

Est-ce assez? Cette sorte de satisfaction suffit-elle à votre âme? Qu'importe que certains esprits, rompus à la philosophie, comprenant tout à demi-mot, s'en tiennent à ces préliminaires, que ce demi-jour les contente, qu'ils n'aient besoin ni d'autre guide, ni d'autre frein, pour traverser la vie, même aux jours des plus rudes épreuves? Nous voulons bien admettre ce qu'ils nous disent d'eux, mais qu'en conclure? Combien en comptez-vous d'esprits de cette trempe? C'est l'exception la plus rare. L'immense majorité des hommes, le genre humain proprement dit, ne vit pas d'un pareil régime, il est trop étranger à l'esprit philosophique; il a trop peu le sens de l'invisible. Toute abstraction est un grimoire pour lui. Et en supposant même que ces vagues réponses, issues de la science, fussent de forme plus accessible, le fond n'en serait pas moins pour la plupart des hommes sans couleur ni vertu, et de tous les secours le plus insuffisant.

Que va donc faire le genre humain si, d'une part, il ne peut se passer de réponses précises, de notions dogmatiques sur l'invisible infini, et si, de l'autre, la science est son seul moyen d'en tenter la conquête; s'il aspire à des vérités hors de toute expérience, et si l'expérience est son unique loi; si, en un mot, il ne reconnaît et n'accepte que les faits qu'il observe, constate et vérifie lui-même? Comment sortir de cette impasse?

III

Le moyen est trouvé. L'homme a le don de croire non-seulement à ce qu'il voit, à ce qu'il sait par lui-même, mais à ce qu'il ne voit pas, à ce qu'il ne sait que par ouï-dire. Il admet, il affirme de confiance, souvent même sans moyen de contrôle, sans vérification possible, les choses qui lui sont attestées, à la seule condition que le témoin lui semble compétent et sincère. Ainsi l'autorité du témoignage, voilà ce qui constitue la foi, aussi bien la foi proprement dite, la croyance aux vérités divines, que la foi purement humaine, la confiance dans le savoir d'autrui. C'est, du petit au grand, le même acte d'intelligence ; seulement, lorsqu'il s'agit des choses de ce monde, l'autorité du témoin s'établit aisément, il n'est besoin de justifier que de sa clairvoyance et de sa véracité, tandis que pour les choses surhumaines il faut qu'il soit lui-même surhumain, qu'il en donne la preuve, qu'on sente à la façon dont il parle du ciel qu'il le connaît et qu'il l'habite, qu'il en descend directement. S'il n'est qu'un homme, il est sans titre. Il faut des signes manifestes de sa mission, de son autorité, des signes insolites et incompréhensibles, commandant le respect, forçant les convictions, des actes

impossibles à la puissance humaine, des faits miraculeux.

Telle est la condition suprême et nécessaire de toute solution des problèmes naturels, ou, ce qui revient au même, de toute grande et vraie religion. Il faut l'apparition sur terre d'un être évidemment divin, manifestant par des miracles le caractère de sa mission et son droit à être obéi. Miracle et religion sont donc deux termes corrélatifs, deux termes inséparables : n'essayez pas de garder l'un en vous débarrassant de l'autre, la tentative est chimérique. Si vous opérez ce divorce, tout va s'évanouir. La religion sans les miracles n'est plus qu'une doctrine humaine, une simple philosophie qui n'a plus droit de pénétrer dans les mystères de l'infini, ou qui n'en peut rien dire que par voie d'hypothèse, sans prestige et sans autorité.

Il n'y a donc pas de milieu, il faut admettre les miracles. Voilà la pierre d'achoppement.

Passe encore, direz-vous, quand ce monde était jeune, quand l'homme ignorant et novice n'avait pas expérimenté pendant le cours de tant de siècles la fixité des lois de la nature ! Il pouvait supposer qu'une puissance occulte, à certains jours et pour certains desseins, se jouait de ces lois, les suspendait à volonté; mais aujourd'hui, à l'âge où nous voici, savants comme nous sommes, comment plier notre raison à ces crédulités ? comment donner à la science cet injurieux démenti ?

— Vous vous croyez donc bien savants ? vous pensez donc connaître à fond toutes les lois de la nature ? Parce que de temps en temps vous lui dérobez des secrets plus ou moins merveilleux, vous voilà convaincus qu'elle vous a dit son dernier mot ! Étrange outrecuidance ! Regardez en arrière, oui, vous avez raison, vous venez de parcourir une distance immense ; regardez en avant, le but est aussi loin que du temps de vos pères ; la distance à franchir reste toujours la même, vous n'avez point avancé d'un pas. Loin d'ajouter à votre présomption, ces progrès de votre savoir devraient ne rendre que plus profond le sentiment de vôtre ignorance. Plus vous aurez fait de conquêtes, plus votre impuissance radicale éclatera dans tout son jour. Et vous osez nous dire, comme si vous le saviez, ce que les lois de ce monde permettent ou ne permettent pas, tandis qu'à chaque instant des faits nouveaux, inattendus, constatés par vous-mêmes, déroutent vos calculs, déjouent vos prévisions et dérogent aux lois que vous teniez la veille pour absolues et éternelles !

Sans doute un ordre général et permanent règne en ce monde ; mais que cet ordre dans ses moindres détails soit fatalement déterminé, que rien ne le puisse altérer, qu'il doive à tout jamais rester toujours le même, vous ne le savez pas plus que nous, ou plutôt vous êtes, comme nous, le vivant témoignage qu'un inflexible mécanisme ne règle pas tout ici-bas.

Que faites-vous en effet, vous, faible atome, imperceptible créature, pendant que vous défendez au maître souverain, au grand ordonnateur des choses, le moindre écart, une infraction quelconque aux lois qu'il a créées ? Ne les violez-vous pas ces lois, dans les mesures de votre puissance, chaque jour, à toute heure et de toute façon ? Cet arbre, cette plante que l'ordre naturel fait fleurir en été, vous les couvrez de fleurs en hiver; vous changez la saveur, la forme de ces fruits, la couleur de ces fleurs ; vous contournez ces branches, ces rameaux, vous les faites pousser, grandir contre nature. Et ce n'est pas seulement sur la végétation, sur les objets inanimés que vous exercez vos caprices ; combien d'êtres vivants sont par vous transformés, détournés de leur voie régulière ! combien subissent par votre fantaisie les missions les plus inattendues, les plus étranges destinées ! Ce ne sont là sans doute que de petits miracles ; mais, proportion gardée, les plus grands se font-ils autrement ? Les uns comme les autres sont des infractions volontaires à l'ordre apparent de la nature : l'ordre réel en est-il altéré ? L'enchaînement des effets et des causes est-il interrompu, parce que nos jardiniers font certaines boutures, inventent et composent d'inexplicables variétés ? Non ; pourquoi dès lors ne pas admettre que dans un état au-dessus, dans un ordre plus général, d'autres genres de perturbations, des guérisons subites, des transformations incroyables, des actes de volonté ou d'intuition sans

exemple, se puissent accomplir sans que l'ordre universel soit menacé ni compromis ? Tout dépend du degré de puissance que vous attribuez à l'auteur de ces actes, à celui qui, tenant toute chose en sa main, peut aussi bien produire l'exception que la règle.

Pour nier absolument la possibilité des miracles contre le sentiment du genre humain, qui de tout temps, par instinct, par nature, s'est obstiné à y ajouter foi, vous n'avez qu'un moyen : supprimer Dieu, professer l'athéisme, soit l'athéisme pur et simple dans sa grossière crudité, soit cet autre athéisme plus délicat, mieux déguisé, plus en vogue aujourd'hui, qui fait à Dieu l'honneur de prononcer son nom sans lui donner d'autre besogne que la garde servile et le spectacle inerte des mondes qu'il a créés, mais qu'il ne gouverne pas. Si c'est ainsi qu'il faut comprendre Dieu, si le fatalisme est la loi de ce monde, ne parlons plus miracles, ne parlons plus surnaturel, tout est jugé ; qu'il n'en soit pas question. Si, au contraire, descendant en vous-même, vous vous sentez intelligent et libre, demandez-vous d'où vous tenez ces admirables dons, la liberté, l'intelligence ! vous viennent-ils de vous-même ? est-ce en vous qu'ils sont nés, et seulement pour vous ? les possédez-vous tout entiers ? ne proviennent-ils pas d'une source plus haute, plus abondante et plus parfaite, de la source suprême, de Dieu même en un mot ? Or si Dieu, si la toute-puissance est à

la fois l'intelligence souveraine et la souveraine liberté, comment oser lui interdire de se mêler des choses d'ici-bas, de suivre du regard les êtres qu'il a créés, de veiller à leurs destinées, et, au besoin, de leur manifester par quelque coup d'éclat ses solennelles volontés ? Il le peut à coup sûr, puisqu'il est libre et tout-puissant. L'idée de Dieu ainsi conçue, l'idée du Dieu complet, du Dieu vivant, la question se transforme : ce qui devient inadmissible, ce n'est plus d'établir la possibilité des miracles, c'est d'en prouver l'impossibilité.

Aussi nos grands critiques d'aujourd'hui, ceux-là du moins qui sont vraiment habiles, n'ont garde de tenter cette démonstration. Ils attaquent autrement les faits surnaturels, non pas comme impossibles, comme insuffisamment prouvés ; au lieu de les nier, ils tentent d'infirmer l'autorité de ceux qui les attestent. Quels témoins leur faudrait-il donc? Notez qu'en matière d'histoire, lorsqu'il s'agit de faits réputés naturels, même de faits extraordinaires et plus ou moins douteux, la preuve testimoniale, la tradition leur paraît suffisante, et en effet, dans la plupart des cas, que deviendrait l'histoire si cette sorte de preuve n'était pas admissible? Mais pour les faits surnaturels ils sont bien moins accommodants. Il leur faut d'autres garanties. C'est la preuve authentique, en bonne forme, dûment libellée, qu'ils déclarent exigible : sans quoi point de croyance. Ils n'offrent de se rendre qu'à cette condition. D'où il

suit que la Divinité, chaque fois qu'elle se proposerait de porter quelque atteinte aux lois de la nature, serait tenue d'en notifier avis à ses contradicteurs. Ceux-ci produiraient leurs témoins ; l'opération serait faite en leur présence, et, le miracle consommé, on dresserait procès-verbal. — Vous croyez que nous voulons rire, ou tout au moins que nous exagérons : nous ne sommes qu'un écho fidèle, et nous pourrions citer la page où ce système est exposé comme unique moyen de remettre en crédit les miracles. N'insistons pas : cette façon d'exiger des preuves impossibles, de se déclarer prêt à croire tout en mettant à sa croyance de chimériques conditions, est-ce autre chose qu'un subterfuge, un moyen d'éluder ce qu'on n'ose pas résoudre et de détruire par la pratique ce qu'en principe on semble concéder ?

Quant à ceux qui, plus francs, moins diplomates, peut-être aussi moins avisés, nomment les choses par leur nom, et proclament hautement comme un dogme nouveau, comme le grand principe de la critique régénérée, la négation absolue des faits surnaturels, il faut voir de quel ton, de quel air, avec quel magnifique dédain ils vous prennent en pitié, vous esprits assez simples pour croire que le Tout-Puissant pourrait bien être aussi intelligent et libre ! Comme ils vous signifient qu'entre eux et vous tout commerce est rompu, que vous n'avez rien à faire de leurs livres, attendu que, ne prenant souci ni

de vos censures, ni de votre approbation, ce n'est pas pour vous qu'ils écrivent. On serait bien tenté de rendre avec usure ces superbes dédains; mais il y a mieux à faire. Nous avons montré tout à l'heure que l'homme, dans les limites de sa puissance et de sa liberté, peut modifier les lois de la nature; voyons maintenant si Dieu, dans sa sphère infinie, n'a pas aussi même pouvoir, s'il n'en a pas donné quelque éclatant exemple.

Il en est un qui, par ordre de date et d'évidence, domine tous les autres. Ce n'est pas un de ces faits dont la preuve ne nous est parvenue que par récit, par témoignage, soit écrits, soit traditionnels. Tous les récits se peuvent contester, tous les témoins se peuvent récuser : ici le fait parle lui-même, directement, il est patent, irréfutable. C'est l'histoire de nos premiers parents, du commencement de notre race, car notre race a commencé : ceci ne fait pas question. Il n'en est pas de l'homme comme de l'univers, aucun sophiste n'oserait dire que l'homme ait existé de toute éternité. La science sur ce point est d'accord avec la tradition, et détermine à des signes certains l'époque où cette terre a pu être habitable. L'homme a donc pris naissance un certain jour, et il est né, cela va sans dire, tout autrement qu'on ne naît aujourd'hui, premier de son espèce, sans père ni mère, par conséquent. Dès lors, les lois de la nature, pour cette fois du moins, n'ont point eu leur effet. Une puissance supérieure agis-

sant à sa guise, a opéré, en dehors de ces lois, plus simplement, plus promptement, et le monde a vu s'accomplir un fait évidemment, nécessairement surnaturel.

Voilà pourquoi certains savants se donnent tant de peine, et depuis si longtemps, pour trouver un moyen plausible d'expliquer scientifiquement, comme un fait naturel, cette naissance du premier homme. Les uns voudraient que le mot de l'énigme fût dans la transformation des espèces : singulière façon d'échapper au miracle que de tomber dans la chimère! Si quelque chose en effet est prouvé et devient chaque jour de plus grande évidence, à mesure que le monde vieillit, c'est que la conservation des espèces est un principe constitutif de tout être vivant. Essayez d'enfreindre cette loi, vous en serez pour votre peine. Les croisements entre espèces voisines et les variétés qu'ils produisent ne sont-ils pas frappés au bout d'un certain temps d'une infaillible stérilité? Ces tentatives impuissantes, ces simulacres de créations aussitôt avortées, ne sont-ils pas le signe manifeste que toute création véritable d'une espèce vraiment nouvelle est interdite à l'homme? Et vous voulez que, dans les premiers âges, dans les temps d'ignorance, ces sortes de transformations se soient accomplies sans effort, lorsqu'aujourd'hui, malgré la perfection des instruments et des méthodes, malgré les secours de tout genre que nous tenons de la science, elles sont radicalement impos-

sibles ! Essayez donc de faire un homme. C'est une affaire de temps, dites-vous : soit ; commencez toujours, qu'on vous voie à l'ouvrage, et mettez-y le temps, mettez-y des milliards de siècles, jamais du plus intelligent des singes vous ne ferez un homme, même le plus borné.

Ce rêve évanoui, on en invente un autre. De la transformation des espèces on se rabat sur les générations spontanées, toujours avec même intention, pour établir qu'on peut faire naître un homme avec ou sans parents, que la nature, selon les circonstances, peut employer l'un ou l'autre moyen, et que l'un n'est pas plus miraculeux que l'autre. On sait, sur ce sujet, à quel degré de démonstration rigoureuse et de lumineuse évidence la science est parvenue, quelles expériences solennelles ont établi la vanité de cette conjecture trop souvent reproduite et prise au trop grand sérieux ; mais à supposer même que le doute fût encore possible et qu'on pût croire à l'éclosion de petits êtres naissant d'eux-mêmes, sans germe ni générateur, en quoi ce mode de production serait-il du moindre secours pour la question qui nous occupe, pour expliquer et rendre naturelle la naissance du premier homme? Quelle est la prétention suprême de la génération spontanée, ou, pour mieux dire, de ceux qui la patronnent? En quel état se vantent-ils de pouvoir mettre un homme au monde? A l'état d'embryon, de fœtus, ou tout au plus de nouveau-né. Personne encore

ne s'est permis de croire à l'éclosion subite d'un adulte, d'un homme fait, en possession de sa taille, de sa force et de ses facultés. Or c'est pourtant ainsi que le nouvel habitant de la terre a dû s'y trouver jeté; c'est à la condition de pousser d'un seul jet, d'être né homme et vigoureux, qu'il a pu vivre, se défendre, s'alimenter, se perpétuer, et devenir le père du genre humain. Faites-le naître à l'état d'enfance, sans mère pour le protéger, le réchauffer et le nourrir, il périra le second jour de faim, de froid, ou dévoré. La génération spontanée, fût-elle donc sortie victorieuse des épreuves où elle a succombé, fût-elle cent fois reconnue possible, ne servirait encore de rien pour éclaircir notre problème. Le seul moyen de le résoudre, le seul qui soit satisfaisant, même pour la raison, c'est d'avouer franchement qu'il y a là quelque chose de supérieur et d'étranger aux lois de la nature. Pour expliquer l'apparition sur terre du premier homme, il faut nécessairement l'homme de la Genèse, fait de la main du Créateur.

Ceci n'est point un jeu d'esprit, un artifice, un paradoxe, c'est de la pure vérité. On peut refuser d'y croire, mais à la condition de n'y point regarder. Tout esprit sain, de bonne foi, capable d'attention, étudiant froidement la question, est invinciblement forcé de la résoudre comme l'a résolue la Genèse. Il peut conserver des doutes sur l'exactitude matérielle de certains mots et de certains détails, mais le fait principal, le fait

surnaturel, l'intervention du Créateur, il faut que sa raison l'adopte comme l'explication la meilleure et la plus sensée, la seule explication possible de cet autre fait nécessaire, la naissance d'un homme dans la force de l'âge, ou tout au moins adolescent.

Voilà donc un miracle bien et dûment prouvé. N'y eût-il au monde que celui-là, c'en serait assez pour justifier la croyance au surnaturel, infirmer tout système d'absolu fatalisme, démontrer la liberté divine, et mettre l'homme à son vrai rang; mais il faut bien le dire si, depuis qu'elle existe, l'espèce humaine n'avait eu d'autre preuve de la sollicitude de son créateur, que cet acte miraculeux, par lequel elle a pris naissance, si d'autres communications, d'autres secours, d'autres clartés ne lui étaient pas venus d'en haut, que saurait-elle aujourd'hui des mystères de sa destinée, de tous ces grands problèmes qui l'assiégent et la préoccupent? Elle en aurait à peine quelques notions confuses, et le monde n'aurait encore vu naître que de grossières ébauches de religion.

La création de l'homme, en effet, ne suffit pas à révéler sa propre raison d'être. Elle n'est pas un de ces miracles d'où jaillit la lumière pour éclairer le monde; c'est une manifestation de la puissance divine, ce n'est pas un enseignement de ses volontés. Tout à l'heure, au contraire, nous verrons apparaître un autre fait non moins mystérieux qui parlera plus clairement. Ce ne sera plus au sortir du chaos, sur

la terre à peine affermie, mais en pleine civilisation, à l'époque la plus historique, la plus ouverte aux regards, que ce nouveau miracle aura lieu. Les ténèbres seront dissipées, et le jour se fera dans les cœurs : bienfaisante clarté, longtemps promise et attendue, sorte de complément de la création de l'homme, ou plutôt vraie création nouvelle, apportant à l'humanité, avec l'amour et le pardon célestes, des réponses à toutes ses questions, des solutions à tous ses doutes.

Pendant la longue série de siècles qui sépare ces deux mystères, ces deux grands faits surnaturels, la création et la rédemption de l'homme, le genre humain, réduit à ses propres lumières, n'en poursuit pas moins sans relâche la recherche des vérités divines et le secret de sa destinée ; mais il marche au hasard, il tâtonne, il s'égare. Chaque peuple, sur chaque coin de terre, résout l'énigme à sa façon, chacun se forge son idole ; c'est un incohérent spectacle, et de tous ces cultes informes et bizarres, parfois impurs et monstrueux, il n'en est pas un seul qui donne à l'homme la solution complète et sérieuse des problèmes moraux dont il est poursuivi. Ces prétendues réponses ne répondent à rien et ne sont qu'un amas d'erreurs et de contradictions.

Est-ce donc à de telles fins que l'homme a été créé? En le fabriquant de ses mains, en lui enseignant lui-même dans un commerce intime l'usage de ses facultés, le Créateur ne l'a-t-il pas formé à voir, aimer, servir la vérité? Oui, et de là ces lueurs

instinctives dont reste dotée notre race; mais en même temps que l'intelligence, l'homme a reçu la liberté, cet autre don, ce don suprême qui l'assimile à son Auteur et lui impose, avec l'honneur de la personnalité morale, le fardeau de la responsabilité. Mis à l'épreuve, l'homme a donc pu choisir, et il a mal choisi; il a failli, il est tombé. Évidemment un trouble immense, un désaccord profond a dû suivre sa faute, et le père offensé a retiré sa grâce au fils désobéissant : ils se sont éloignés l'un de l'autre, le coupable parce qu'il a craint son juge, le juge par horreur du péché; mais sous le juge reste le père. L'exil sera-t-il donc éternel? Non, la promesse en est faite à ceux-là mêmes dont la faute est punie, et l'heure de la miséricorde est annoncée d'avance, dès l'instant même du châtiment.

Tout n'est donc pas rompu entre le Créateur et cette race infidèle; un lien va subsister, une poignée de dignes serviteurs va garder le bienfait de son paternel commerce. En doutez-vous? Comment expliquer autrement, lorsque pendant plusieurs milliers d'années l'espèce humaine tout entière, en tous lieux et sous tous les climats, s'incline, se prosterne devant les forces de la nature, les déifie et les adore; comment expliquer, disons-nous, qu'un petit groupe d'hommes, un seul, reste fidèle à l'idée d'un seul Dieu? — Question de race, dites-vous; question plus générale qu'on ne pense, sémitique et non pas hébraïque. — Prenez garde; une philologie vrai-

ment impartiale et incontestablement savante affirme aujourd'hui le contraire. La preuve en est donnée, c'est aux Juifs seulement qu'appartient le monothéisme, fait unique, isolé, que la raison ne défend pas de croire providentiel, puisqu'il est tout au moins extraordinaire et merveilleux. Ainsi, pendant que l'antique alliance entre l'homme et son Créateur se perpétue sur un seul point du globe, point presque imperceptible dans l'immense famille humaine, pendant que la vérité divine, encore voilée et incomplète, mais sans mélange impur, se révèle comme en confidence et dans une sorte d'*a parte* à la modeste peuplade choisie par les desseins de Dieu, tout le reste du monde en matière religieuse est livré au hasard et marche à l'abandon.

Pourquoi donc seulement en matière religieuse? Parce que c'est là que la faute a eu lieu. C'est par la science du divin, de l'infini, de ces mystères dont nul regard ne peut sans Dieu sonder la profondeur, que follement l'homme a voulu se faire égal à Dieu. Quant à la science du fini, la science purement humaine, c'est autre chose : Dieu n'en est pas jaloux. Aussi que dit-il au rebelle en l'exilant et en le châtiant? Travaille, c'est-à-dire : Exerce non-seulement tes bras, mais ton esprit; sois habile, inventif, puissant, fais des chefs-d'œuvre; monte aussi haut que par toi-même ta pensée peut monter; deviens Homère, Pindare, Eschyle ou Phidias, Ictinus ou Platon. Je te permets tout, sauf d'atteindre sans

moi jusqu'aux choses divines. Là tu trébucheras, tant que tu n'auras pas pour te montrer la route le secours que je t'ai promis. Tu seras idolâtre; ta raison, ta science, ton bon sens même ne t'en sauveront pas.

N'est-ce pas, en effet, quelque chose d'étrange, dans ce monde de l'antiquité, que l'extrême infériorité des religions, eu égard aux autres conceptions de l'intelligence humaine? Ne voyez que les arts, les lettres, la philosophie; l'humanité ne peut pas aller plus haut. Vous êtes au sommet de la civilisation. Tout ce que la jeunesse et l'expérience réunies peuvent enfanter de noble et de parfait, vous le voyez éclore : ces coups d'essai sont des œuvres de maîtres qui vivront jusqu'aux derniers siècles et resteront inimitables. Maintenant, retournez-vous, voyez les religions, interrogez les prêtres : quelle étonnante disparate! Vous vous croyez chez des peuples enfants. Jamais d'un même sol, d'un même temps, d'une même société, vous n'avez vu sortir des fruits si peu semblables. D'un côté, la raison, la mesure, la justesse, l'amour du vrai; de l'autre, l'excès presque stupide, ou du mensonge, ou de la crédulité. Sous ces fables puériles percent bien çà et là de grands enseignements, débris de la primitive alliance entre Dieu et sa créature; mais ce ne sont-que vérités éparses noyées dans un torrent d'erreurs. Le grand défaut, l'infirmité de ces religions antiques, ce n'est pas seulement le symbolisme qui leur sert d'enveloppe, c'est avant tout l'obscurité et la stéri-

lité du fond. Elles ne sont pas capables de dire un mot net et lucide des problèmes de notre destinée. Loin d'en ouvrir l'accès à la masse des hommes, elles semblent prendre à tâche de les cacher aux yeux sous une couche épaisse d'énigmes et de superstitions.

Et c'est là cependant la seule nourriture morale qu'ait reçue pendant des milliers d'années ce genre humain, évidemment puni et séparé de Dieu! Il avait bien; comme compensation, pour lui parler devoir, à défaut de ses prêtres, des sectes, des écoles, des livres philosophiques; mais à combien d'élus profitait ce secours? Les meilleurs, les plus purs, les plus grands philosophes, par qui sont-ils compris? jusqu'où porte leur voix? En dehors de la banlieue d'Athènes, la parole de Socrate lui-même ne pouvait ni relever une âme, ni briser une chaîne, ni faire germer une vertu. Et que disons-nous, sa parole! sa mort même, une admirable mort, la mort d'un juste, reste inféconde et ignorée!

L'heure devenait critique : la société païenne entrait dans sa dernière phase et tentait son dernier effort; l'empire venait de naître, et, bien qu'il dût offrir au monde, dans sa longue carrière, à côté de spectacles hideux, bien des jours de repos et même de grandeur, on peut dire sans exagération, sans parti pris, que dès le règne de Tibère l'expérience était faite : tous les moyens humains de racheter l'espèce humaine étaient visiblement à bout. C'est alors que, non loin

des lieux où les traditions primitives plaçaient la création de l'homme, sous ce ciel d'Orient témoin du premier miracle, allait s'accomplir le second. Une voix douce, humble, modeste et souveraine en même temps fait entendre aux peuples de Judée des paroles inconnues jusque-là, des paroles de paix, d'amour, de sacrifice, de miséricordieux pardon. Cette voix, d'où vient-elle? quel est cet homme qui dit aux malheureux : « Venez à moi, je vous soulagerai, je porterai avec vous vos fardeaux? » Il touche de sa main les malades, et les malades sont guéris. Il rend la parole aux muets, il fait voir les aveugles et entendre les sourds. Ce n'est rien encore que cela. Cet homme sait à fond l'énigme de ce monde; il sait le vrai but de la vie et le vrai moyen de l'atteindre. Tous ces problèmes naturels, désespoir de la raison humaine, il les résout, il les explique sans effort et sans hésitation. Ce qu'il dit du monde invisible, il ne l'a pas seulement conçu, ses yeux l'ont vu, il le raconte comme un témoin fraîchement arrivé. Aussi, ce qu'il en dit est simple, intelligible à tous, aux femmes, aux enfants aussi bien qu'aux docteurs. D'où lui vient ce prodigieux savoir? de quels maîtres, de quelles leçons? Dès sa plus tendre enfance, avant les leçons et les maîtres, il en savait plus que la synagogue. Des études, il n'en a jamais fait. Il a travaillé de ses mains, gagnant son pain au jour le jour. Ainsi ne cherchez pas sur terre, son maître évidemment est au plus haut des cieux.

N'est-ce pas là ce témoin dont nous avons parlé plus haut, ce témoin surhumain, ce témoin nécessaire à toute solution des problèmes naturels et à l'établissement de vrais dogmes religieux? Dire qu'un tel homme est plus qu'un homme, qu'il est un être à part, supérieur à l'humanité, ce n'est pas assez dire : il faut voir ce qu'il est. Ouvrez donc ces récits, ces narrations candides qui vous gardent le souvenir de sa mission publique, de sa prédication à travers la Judée; ouvrez ces Évangiles où sont inscrits dans le moindre détail ses actes, ses paroles, ses travaux, ses souffrances et son agonie sans pareille; voyez ce qu'il y dit de lui-même : se donne-t-il seulement pour prophète? se croit-il inspiré? Non, il se dit Fils de Dieu, non pas comme aurait pu le dire tout autre homme à sa place, en souvenir d'Adam; non, Fils de Dieu, dans l'acception du mot la plus franche et la plus littérale, Fils né de Dieu directement, Fils engendré et de même substance.

Essayez de forcer, de torturer les textes, pour leur en faire dire moins, vous n'y parviendrez pas. Les textes sont formels, ils sont nombreux, sans équivoque. Pour refuser de croire à la divinité de cet homme, vous n'avez qu'à choisir entre ces deux moyens : attaquer son propre témoignage, si vous tenez pour vrais les Évangiles, ou bien mettre en soupçon les Évangiles eux-mêmes.

Attaquer son propre témoignage, c'est-à-dire supposer que, par défaut de clairvoyance, il aura pu

de bonne foi se méprendre sur son origine, ou bien encore que, par intention frauduleuse, il s'est attribué sciemment une fausse qualification. Dans les deux cas, tout l'édifice croule. Cet être dont les lumières incomparables vous forçaient à lui donner place au-dessus de l'humanité, le voilà qui n'est pas capable de discerner son propre père. Et d'un autre côté, ce moraliste inimitable, ce chaste et beau modèle de toutes les vertus, le voilà qui vous devient suspect d'une plate supercherie. Point de milieu : il faut que ce mortel soit Fils de Dieu, comme il le dit, ou qu'il descende au dernier rang, parmi les dupes innocentes ou les charlatans imposteurs.

Est-ce au contraire aux Évangiles eux-mêmes que vous vous attaquez? Rien n'est moins difficile si vous restez à la surface. Armez-vous d'ironie, provoquez le sourire, ne traitez rien à fond, vous aurez pour un temps la partie belle et les rieurs pour vous; mais si vous prétendez approfondir les choses et prendre, au nom de la science, les allures de l'impartialité, comme il vous faudra reconnaître que la plupart des faits évangéliques sont historiquement établis, qu'il n'y a là ni mythe ni légende, que le lieu, le temps, les personnes sont absolument hors de doute, de quel droit irez-vous refuser confiance à telle série de faits, lorsque telle autre, adoptée par vous, ne repose ni sur des preuves plus directes, ni sur de meilleurs témoignages, et n'a d'autre supériorité qu'une prétendue vraisemblance dont vous

réglez la mesure? Rien de plus arbitraire et de moins scientifique que cette façon de faire son choix, de décider que tel évangéliste mérite tout crédit quand il se borne à citer des discours, mais qu'il n'est plus croyable dès qu'il fait lui-même un récit; que tel autre, au contraire, falsifie les discours qu'il rapporte, mais qu'il dit certains faits avec l'accent d'un témoin oculaire. Tout cela n'est que pure fantaisie. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Évangiles, de si près qu'on les serre, résistent à la critique et demeurent à jamais d'indestructibles documents. Quel est le livre d'Hérodote ou la décade de Tite Live qui porte aussi profondément un caractère de bonne foi et de véracité que les récits de saint Matthieu et les souvenirs de saint Jean? Ne vous prenez pas corps à corps avec ces deux apôtres, ces cœurs simples et droits qui disent franchement ce qu'ils ont vu de leurs yeux et entendu de leurs oreilles. Si vous, qui n'étiez pas là et qui n'avez rien vu, vous vous croyez le droit de leur faire la leçon, de leur dire, en vertu de vos lois scientifiques, comment, à leur insu, tout a dû se passer, et par quel art, quel subterfuge, leur adorable maître les a pendant deux ans pieusement mystifiés, sachez bien quel danger vous attend : ce ne sont pas seulement les orthodoxes, les fidèles qui se révolteront et vous crieront : *Haro* ! du milieu de vos rangs, du sein de vos amis, des contradicteurs moins suspects, des voix plus redoutables, de libres penseurs s'il en fut, mais sincèrement per-

plexes et profondément honnêtes, vous donneront aussi d'absolus démentis [1].

Après tout, supposons qu'ils se trompent, et que le héros de ce grand drame ne soit vraiment qu'un thaumaturge habile, qu'y gagnez-vous ? Êtes-vous pour cela délivré des miracles ? Vous avez au contraire un miracle de plus, et bien autrement grand que tous les autres : il vous faut expliquer ce fait inconcevable, que la plus transcendante critique est impuissante à supprimer, l'établissement du christianisme dans l'empire romain. Prenez l'Évangile à la lettre, acceptez sans réserves ces faits surnaturels, ces guérisons, ces exorcismes, ces éléments pacifiés, ces lois de la nature violées ou suspendues ; ce n'est pas trop, ce n'est pas assez pour rendre intelligibles les progrès triomphants d'une telle doctrine dans un tel temps, dans une telle société. Il ne fallait pas moins que le souffle des miracles pour

1. « L'âme humaine, comme on l'a dit, est assez grande pour renfermer tous les contrastes. Il y a place dans un Mahomet ou un Cromwell pour le fanatisme à la fois et la duplicité, pour la sincérité et l'hypocrisie. Reste à savoir si cette analogie doit être étendue au fondateur du christianisme. *Je n'hésite pas à le nier*. Son caractère, à le considérer impartialement, répugne à toute supposition de ce genre. Il y a dans la simplicité de Jésus, dans sa naïveté, sa candeur, dans le sentiment religieux qui le possède si complétement, dans l'absence chez lui de toute préoccupation personnelle, de toute fin égoïste, de toute politique, il y a, en un mot, dans tout ce que nous savons de sa personne, quelque chose qui repousse absolument les rapprochements historiques par lesquels M. Renan s'est laissé guider. » —(M. Edmond Scherer, *Mélanges d'histoire religieuse*, p. 93-94.)

ébranler ainsi le monde, renverser toutes les idées reçues, changer de fond en comble l'état moral et social des peuples, et leur ouvrir des horizons non pas seulement plus larges et plus purs, mais absolument nouveaux. — Si donc vous dites vrai, si cette immense révolution repose sur une comédie, s'il faut tenir pour faux ces miracles partiels qui entourent et expliquent le miracle principal, qui le précèdent, le préparent et semblent lui frayer la voie, qu'en résultera-t-il ? Vous n'aurez pas détruit le miracle principal, il n'en sera que plus miraculeux.

IV

Ne perdons pas de vue notre point de départ. Nous cherchions un moyen pratique et populaire de résoudre les grands problèmes de notre destinée, et nous avons acquis la preuve que, pour suffire à cette tâche, la science humaine fait d'inutiles efforts, nous avons vu qu'il n'existe pour l'homme qu'un moyen de toucher le but, que les solutions véritables, c'est de la foi qu'il les doit attendre, de ce don merveilleux qui, sous l'autorité d'un témoignage surhumain, lui fait croire avec certitude aux choses que ni les yeux du corps, ni les yeux de l'esprit ne peuvent directement atteindre. Le témoignage qui sert de base aux convictions chrétiennes a-t-il l'autorité voulue ? en d'autres termes, est-il vraiment divin ? Nous croyons l'avoir établi, et la moindre lecture d'une seule page des Évangiles le démontre encore mieux que nous. Aussi, voyez l'admirable harmonie du système chrétien, et quelles réponses aussi claires que sublimes il oppose à tous ces problèmes restés si longtemps insolubles ! C'est par cette aptitude à percer les mystères, à lire dans l'invisible, à démêler l'inextricable, non moins que par sa miraculeuse victoire, que le christianisme

démontre et le vrai caractère de sa propre origine et la sincérité de son divin fondateur.

Il nous souvient, à ce sujet, d'une page touchante qu'on nous permettra de citer; elle est d'un homme qui, naguère, ici même, recevait un éloquent tribut de regrets et d'éloges, et dont tous les amis de la saine philosophie portent encore le deuil après plus de vingt ans. Dans une leçon restée célèbre, à propos de ces mêmes problèmes de la destinée humaine, M. Jouffroy parlait ainsi : « Il y a, disait-il, un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants et sur lequel on les interroge à l'église; lisez ce petit livre, qui est le catéchisme, vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait; où elle va, il le sait; comment elle va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas, ce qu'il deviendra après sa mort; il vous fera une réponse sublime qu'il ne comprendra pas, mais qui n'en est pas moins admirable. Demandez-lui comment le monde a été créé, et à quelle fin; pourquoi Dieu y a mis des animaux, des plantes; comment la terre a été peuplée; si c'est par une seule famille ou par plusieurs; pourquoi les hommes parlent plusieurs langues, pourquoi ils souffrent; pourquoi ils se battent, et comment tout cela finira; il le sait. Origine du monde, origine de l'espèce, questions des races, destinée de l'homme en cette

vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore de rien, et quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens, car tout cela sort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du christianisme. Voilà ce que j'appelle une grande religion : je la reconnais à ce signe, qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité [1]. »

Nous aimons à relire ces paroles d'un maître et d'un ami, qui, à son jeune âge, s'était nourri des vérités chrétiennes, et qui peut-être les eût encore goûtées si les épreuves de la vie s'étaient prolongées pour lui. Il faut se garder sans doute de prêter à ceux qui ne sont plus nos propres sentiments, mais il est bien permis de garder de leur âme un fidèle et complet souvenir. Même au temps où Jouffroy portait le poids du doute, lorsqu'il laissait sa plume nous dire avec complaisance « comment les dogmes finissent, » il eût fallu bien peu de chose pour qu'il apprît à ses dépens comment ils se perpétuent ! La croyance a ses mauvais jours ; ses rangs se déciment parfois, l'armée semble se fondre : elle ne saurait périr. Pour remplacer les déserteurs, pour la recruter sans cesse, n'y a-t-il pas les douleurs, les misères de ce monde, le besoin de prier et la soif d'espérance?

1. *Mélanges philosophiques*, par M. Th. Jouffroy. 1 vol. in-8°, 1833, p. 470.

Laissons là ce doux et profond penseur, dont nous aimons à suivre, à travers le passé, la lumineuse trace ; revenons au grand et ferme esprit qui aujourd'hui nous occupe et à qui tant de liens et tant de souvenirs nous attachent aussi. Sans l'avoir suivi pas à pas nous ne l'avons pas perdu de vue. Nous avons côtoyé son œuvre en essayant d'en exprimer l'esprit. Il faudrait maintenant revenir en détail sur chacune de ces méditations. Que de choses nous ont échappé ! que de traits de lumière, que d'aperçus, que de pensées ! Nous avons tout au plus rendu compte de la partie du livre où les limites de la science, la croyance au surnaturel et surtout la merveilleuse concordance entre les dogmes chrétiens et les problèmes religieux que l'homme apporte en naissant, sont exposées avec tant de grandeur et tant d'autorité. Ce que Jouffroy, dans la page que nous avons citée, indique d'un simple trait, M. Guizot l'établit par preuves convaincantes en mettant chaque dogme vis-à-vis du problème auquel il correspond. Personne encore n'avait donné à l'harmonieuse relation de ces demandes et de ces réponses un tel caractère d'évidence. Ce sont aussi deux morceaux qui demanderaient un examen à part que les deux méditations sur la révélation et sur l'inspiration des livres saints. Il y a là des idées d'une rare sagesse, des distinctions qui font la juste part à l'ignorance humaine sans que le vrai caractère d'inspiration qui brille dans les saints livres puisse

en souffrir la moindre atteinte. Mais le principal honneur de cette œuvre, ce qui lui donne à la fois sa plus franche couleur et son parfum le plus prononcé, ce sont les deux dernières méditations, *Dieu selon la Bible, Jésus-Christ selon l'Évangile.*

Ces deux tableaux sont de style différent comme les deux sujets le commandent. Rien de plus hardi, de plus abrupt, de plus vraiment biblique que le portrait du Dieu des Hébreux, de ce Dieu qui « n'a point de biographie, point d'aventures personnelles, » à qui rien n'arrive, chez qui rien ne change, toujours et invariablement le même, immuable au sein de la diversité et du mouvement universel. « Je suis Celui qui suis. » Il n'a pas autre chose à vous dire de lui-même, c'est sa définition, son histoire; nul n'en peut savoir rien de plus, comme aussi nul ne le peut voir, et malheur s'il était visible! son regard donnerait la mort. Entre l'homme et lui quel abîme!

Aussi la distance est grande pour passer d'un tel Dieu au Dieu selon l'Évangile, de Jéhovah à Jésus-Christ. Quelle nouveauté! quelle métamorphose! Le Dieu solitaire sort de son unité ; il se complète tout en restant lui-même; le Dieu courroucé dépose sa colère, il s'émeut, s'humanise; il rend à l'homme son amour, il l'aime assez pour se charger lui-même de racheter sa faute dans le sang de son Fils, c'est-à-dire dans son propre sang. C'est la victime, ce Fils obéissant jusqu'à la mort, qu'il s'agit de nous

peindre. Portrait sublime, essayé bien des fois, et toujours vainement. Dirons-nous que M. Guizot a touché ce but impossible? Non, mais il a pour l'atteindre essayé de moyens heureux. Il nous fait successivement passer devant son divin modèle, en lui prêtant, s'il est permis d'ainsi parler, les poses qui laissent le mieux voir les plus touchants aspects de cette incomparable figure. Il le met en présence tantôt de ses seuls disciples, de son troupeau d'élite et d'affection, tantôt de la foule assemblée au pied de la montagne, au bord du lac ou dans le temple, tantôt de femmes pécheresses ou de chastes matrones, tantôt de simples enfants. Dans chacun de ces cadres, il recueille, il rassemble, il anime, en les réunissant, les traits épars de Jésus-Christ. Son talent sobre et contenu, puissant par la raison, éclatant dans la lutte, semble, au contact de tant de sympathie et d'une charité si tendre, s'enrichir de cordes nouvelles, et ce n'est pas seulement d'une éloquence émue, c'est d'un genre d'émotion plus douce et plus pénétrante que vous ressentez l'influence en achevant ces pages profondément chrétiennes.

Aussi nous comprenons l'heureux effet que sur certaines âmes ce livre a déjà produit. Ce n'est pas jusqu'aux masses que l'influence en peut descendre. Ce style, ces pensées, cet accent, n'ont jamais aspiré aux succès populaires; mais depuis les hauteurs moyennes jusqu'aux sommets de notre société, combien d'âmes flottantes à qui ce guide inattendu peut

apporter secours ! C'est un chrétien comme il en faut pour opérer ce genre de guérisons : il n'est pas homme du métier, il n'a ni robe ni soutane ; c'est un volontaire de la foi, et de plus il déclare avoir connu lui-même les anxiétés du doute et les avoir vaincues ; chacun peut donc faire comme lui. Derrière les pas d'un homme qui, dans le domaine de la pensée, occupe une telle place, qui a donné de telles preuves de liberté d'esprit et de haute raison, on se hasarde volontiers, et pour certains catholiques intelligents, mais attiédis, ce n'est pas un médiocre aiguillon que de voir de pareils exemples de soumission et de foi venir d'un protestant.

Il est encore un service plus grand, plus général, que ces *Méditations* nous semblent avoir rendu. Depuis huit ou dix mois qu'elles ont vu le jour, ne vous paraît-il pas que la polémique antichrétienne a quelque peu baissé de ton ? On aurait pu s'attendre à l'explosion de certaines colères : il n'en a rien été. Les critiques les plus véhéments se sont tenus sur la réserve, et le moyen d'attaque a surtout consisté dans la conspiration du silence. De là une sorte de détente, au moins momentanée. Bien des causes sans doute y contribuaient d'avance, ne fût-ce que l'excès même de l'attaque et les impertinences de certains assaillants ; mais le livre, disons mieux, l'acte de M. Guizot a, selon nous, sa bonne part dans ce désarmement. Une profession de foi si nette et si vigoureuse ne peut pas être

attaquée mollement. Pour répondre à un homme, qui franchement se dit chrétien, il faut avoir pris son parti soi-même et déclarer tout haut qu'on est antichrétien. Or aujourd'hui, ceux qui le sont le plus n'aiment pas toujours à le dire. C'est quelque chose de bien tranché : notre temps se plaît aux demi-teintes; il a le goût des nuances; on lui fait baisser pavillon en arborant une couleur. Voilà comment le christianisme lui-même recueille un certain profit du peu de bruit qu'on fait autour de ces *Méditations*. Ce n'est pas pour l'auteur le moindre prix de ses efforts. Qu'il continue du même ton, dussent ses adversaires persévérer dans le silence; il les embarrassera de plus en plus, tandis qu'il donnera de plus en plus force et courage à ceux qui penchent du bon côté.

II

DE L'ÉTAT ACTUEL

DU

CHRISTIANISME EN FRANCE[1].

I

M. Guizot a publié, voilà déjà quelque temps, la seconde série de ses *Méditations sur la religion chrétienne*; il poursuit vaillamment, et bientôt il aura mis à terme la noble tâche qui lui valut, il y a deux ans, un succès si nouveau parmi tous ses succès, la meilleure gloire peut-être de son illustre vie. Cette profession de foi, calme et sereine, lucide exposition des dogmes fondamentaux du christianisme, vus de haut, dans leur simplicité et leur grandeur natives, fut accueillie, on s'en souvient, par les uns avec reconnaissance, comme le plus opportun secours; par d'autres, qui auraient pu la combattre, presque avec embarras et respect, si bien

1. A propos des *Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne*, par M. Guizot. 1 vol. in-8°. 1866.

que les vivacités de la polémique religieuse en furent pour un moment notablement calmées. C'était de l'essence même de la religion chrétienne que traitait cette première série; quel est le sujet de la seconde?

L'auteur, dans sa préface, avait ainsi tracé le plan général de l'ouvrage : d'abord l'essence du christianisme, ensuite son histoire, puis sa condition présente, puis enfin son avenir. C'était donc l'histoire du christianisme qui nous était promise cette fois. Le plan ainsi réglé avait peut-être un certain avantage. L'histoire du christianisme est aujourd'hui le point d'attaque que la critique antichrétienne veut faire passer pour vulnérable et qu'elle s'efforce d'entamer. Le public, il est vrai, après un moment de surprise, a déjà de lui-même fait à peu près justice de cette sorte d'agression, ou du moins de nouvelles tentatives, non moins habiles que les premières, ont rencontré une froideur qui semble de bon augure et qui atténue singulièrement la portée du succès précédent. N'était-ce donc pas le cas d'éclairer encore mieux ce public à demi revenu d'un premier engouement? de ne pas ajourner, même à court terme, une réfutation décisive? Nous avions hâte, quant à nous, de voir aux prises avec ces nouveaux venus de la critique et de l'histoire qui s'en disent les maîtres, presque les inventeurs, celui qui a vraiment chez nous, voilà près d'un demi-siècle, fondé par son exemple la critique historique moderne. Opposer à leurs légèretés les vraies et sévères lois de la cer-

titude historique, démolir pièce à pièce leurs plus savants échafaudages et mettre à néant leur crédit, n'était-ce pas, en fait de service à rendre au christianisme, un des meilleurs et un des plus urgents?

M. Guizot a pensé qu'il y avait quelque chose de plus urgent encore. Sans renoncer à son plan primitif, à ses quatre séries, il en intervertit l'ordre : c'est à l'état présent des croyances chrétiennes qu'il s'attache aujourd'hui. Plus tard, il reprendra les questions historiques, l'autorité des livres saints, la concordance des Écritures, les discussions techniques et le détail; plus tard encore il tentera d'entrevoir les perspectives de l'avenir; pour le moment, il n'a qu'un soin, qu'une pensée : il veut savoir ce qui se passe, ou, pour mieux dire, ce qu'on croit autour de lui. Mettre en pleine lumière l'état actuel du christianisme, faire le dénombrement, le relevé comparatif des forces qu'il possède et de celles qui lui sont opposées, sommer par là tous les chrétiens d'être en éveil sur le salut commun, leur apprendre à ne méconnaître ni leurs forces ni leurs périls, à se préserver aussi bien d'une sécurité trompeuse que d'un lâche découragement, voilà ce qui le préoccupe, ce qui est son premier souci et ce qu'il tient pour son premier devoir. Comme il le dit lui-même, il va au plus pressé, il se porte où la lutte s'engage, il se jette au milieu du combat.

Nous comprenons cette impatience. Toute question

pâlit devant un tel problème; il n'est pas de curiosité plus légitime que celle-là, et l'enquête qu'il s'agit d'entreprendre est à coup sûr la plus grave et la plus émouvante que nous puissions nous proposer; ajoutons qu'il n'en est guère non plus d'aussi complexe et d'aussi difficile.

Ce n'est pas seulement, en effet, l'état extérieur et apparent du christianisme qu'il faudrait constater : c'est sa vie, son action, sa puissance, toutes choses que la simple statistique est inhabile à exprimer. Elle peut bien dire quel est maintenant en France le nombre des églises, celui des prêtres, des communautés, des couvents; combien d'enfants reçoivent le baptême, combien de mariages sont religieusement bénis, à combien de mourants les secours spirituels sont offerts et administrés; mais quand ces faits sont établis, quelle en est au fond la valeur? La loi civile a beau n'imposer à personne le choix d'un culte, ce choix, bien qu'il soit toujours libre, est-il toujours sérieux et réfléchi? Tous ceux qui, soit à leur naissance, par l'organe de leurs parents, soit même dans le cours de leur vie et par leur propre volonté, ont, à certains jours solennels, fait officiellement acte de christianisme, en sont-ils pour cela de bons et vrais chrétiens? Combien en comptez-vous qui aient su ce qu'ils faisaient, qui n'aient pas simplement obéi à l'usage, et pour qui ce saint engagement ne soit pas aussitôt devenu lettre morte? Pour se former une juste idée des vraies forces du

christianisme, ce ne sont pas des registres qu'il faudrait consulter, c'est dans le sein des familles, au fond des consciences qu'il y aurait à descendre. C'est là qu'il faudrait sonder le véritable état des croyances chrétiennes. L'enquête ainsi comprise cesse d'être possible, nous le reconnaissons : il faut se contenter de données moins exactes et juger seulement sur les faits apparents. Comparez donc ce qu'était le christianisme au commencement du siècle et ce qu'il est aujourd'hui : jugez les deux époques d'après les mêmes bases; des deux côtés faites la part des fausses apparences, défalquez les croyants apocryphes qui n'ont de chrétien que le nom; si nombreux qu'ils puissent être aujourd'hui, vous n'en serez pas moins forcé de reconnaître que chez nous, depuis soixante ans, le christianisme a tout au moins repris racine, qu'il a recouvré la vie et que ses progrès ne sont pas contestables.

Cette résurrection, ou plutôt ce réveil, M. Guizot nous en décrit les phases avec une ampleur de vues et un bonheur d'expressions qui font de ce morceau largement développé la plus attachante lecture. Nous n'avons pas dessein d'en tenter l'analyse. Pour ces méditations nouvelles comme pour les précédentes, on voudrait vraiment suivre l'auteur pas à pas. Son œuvre seule peut dire ce qu'elle contient; il faut ou la lire elle-même ou renoncer à la connaître. Indiquons seulement le plan qu'il s'est tracé, l'ordre qu'a suivi sa pensée.

Et d'abord, par une division naturelle, le volume se compose de deux parts à peu près égales : l'une qui concerne le christianisme, l'autre qui parle de ses adversaires. Que voyons-nous dans la première? Le récit du réveil chrétien, ou plutôt l'exposé des croyances religieuses en France pendant les deux tiers de siècle accomplis depuis 1800. C'est une composition qui se suit et s'enchaîne, un vrai tableau d'histoire en même temps qu'une galerie de portraits d'après nature, comme sait les faire M. Guizot, de cette main ferme et concise qui, en quelques mots, caractérise aussi bien les idées que les hommes, portraits pleins d'accent et de vie, bien que toujours sobres de ton et contenus d'effet. Il a pu se donner carrière : les modèles ne lui manquaient pas. Évidemment la Providence avait à cœur, dès le début du siècle, de réparer, presque à vue d'œil, ce grand désastre du christianisme, ce cataclysme où il semblait avoir sombré. Que d'hommes, en effet, subitement éclos, et tous à la hauteur de la mission qui leur devait échoir! Quel contraste avec la période précédente, où n'apparaissait plus, pour ainsi dire, personne qui fût d'humeur à faire le moindre effort, à rompre la moindre lance pour cette antique religion encore pleine d'honneurs, de richesses et de vie apparente, mais sans crédit, sans action sur les âmes, sans adeptes nouveaux, délaissée peu à peu comme ces vieux édifices qu'un instinct prophétique, avant qu'ils s'écroulent, ordonne d'abandonner! Il fal-

lait l'échafaud pour lui rendre la vie! Ce fut comme un premier symptôme de régénération quand de modestes prêtres, d'humbles religieux, la veille encore insouciants, engourdis, quelques-uns même plus ou moins sybarites, se réveillèrent le cœur aussi intrépide, aussi préparé au martyre que s'ils avaient passé leur vie dans les austérités du désert ou dans la nuit des catacombes. Puis un autre signal plus éclatant et mieux compris allait venir de deux hommes qui, chacun dans sa sphère et selon sa mesure, sont vraiment les premiers promoteurs de ce réveil chrétien. Nous parlons d'un grand politique et d'un grand écrivain, du Premier consul et de M. de Chateaubriand, du *Concordat* et du *Génie du christianisme*. Ce rapprochement n'a rien d'artificiel ni de forcé : ce sont bien ces deux hommes et ces deux œuvres qui, à l'entrée du nouveau siècle, ont pris la part la plus considérable à la résurrection des traditions chrétiennes. M. Guizot en parle avec un rare esprit de justice et d'impartialité. N'ayant pour ces deux hommes qu'une médiocre sympathie, et ne dissimulant pas que les deux œuvres ont vieilli, à certains égards, et sont un peu passées de mode, il n'en soutient pas moins, et même avec chaleur, que le *Génie du christianisme*, en dépit de ses imperfections, est un grand et puissant ouvrage, comme il n'en apparaît qu'à de longs intervalles, une de ces œuvres qui, après avoir remué profondément les âmes, laissent derrière elles d'ineffaçables traces. Et

quant au *Concordat*, si les amis les plus sincères des croyances chrétiennes en relèvent aujourd'hui avec regret, presque avec amertume, les vices et les dangers, M. Guizot n'en admet pas moins qu'il était, en 1802, de la part du Premier consul, un acte d'intelligence supérieure bien plus que d'esprit despotique, et pour la religion l'événement le plus opportun et le plus nécessaire, la condition du salut. Il croit qu'après dix ans d'orgies révolutionnaires il ne fallait pas moins que la reconnaissance solennelle de l'État pour lui restituer l'influence, la dignité et la stabilité qu'elle avait absolument perdues.

Nous le croyons comme lui, mais non sans nous permettre de certaines réserves. Le Concordat fut un bienfait sans doute; on n'en peut contester ni l'opportunité ni la nécessité : pourquoi ? Parce que deux ans auparavant le mouvement national de 1789 s'était brusquement transformé en une abdication au profit d'un seul homme. Si, au lieu d'accepter ce sauveur, moitié par lassitude, moitié par enthousiasme, la France avait eu l'énergie, au prix d'un suprême effort et de nouvelles calamités peut-être, de se sauver soi-même et de rester maîtresse de ses destinées, les transactions du Concordat cessaient d'être un bienfait nécessaire. Le christianisme aurait eu plus de peine, il eût mis plus de temps à recouvrer sa place sur notre sol, il ne fût pas rentré d'emblée, d'un trait de plume et du soir au matin, dans tous ses presbytères, dans

toutes ses églises; il les eût reconquis peu à peu, après avoir conquis les âmes; il n'eût rien négligé, sans autre appui que son propre troupeau, pour le rendre plus fort, pour en grossir le nombre; on l'aurait vu se ménager la confiance des populations, se faire accepter par elles comme un consolateur nécessaire, comme un père, un ami, et non comme un émigré, amnistié, réintégré par tolérance et par faveur, par acte d'autorité, et devenu l'obligé d'un homme et le vassal de son pouvoir. Ce n'est pas tout d'être guéri d'une maladie mortelle, il faut encore que le remède, en triomphant du mal, ne lègue pas à celui qu'il délivre une constitution altérée, une vie languissante. Le Concordat nous a guéris sans doute d'une grande plaie pour un peuple, le complet divorce avec Dieu; il a rendu le christianisme à la France, mais il le lui a rendu moins robuste et moins aguerri, moins vivace et moins populaire, moins en état de tenir tête au danger que si les anciennes croyances avaient dû, pour renaître, se frayer elles-mêmes leur chemin. En religion ainsi qu'en politique, la France se ressent encore, peut-être même se ressentira toujours, d'avoir été sauvée par le 18 brumaire.

Ce qu'il faut reconnaître avec M. Guizot, c'est qu'aujourd'hui, quand nous jugeons les œuvres de nos pères qui remontent à plus de soixante ans, nous en parlons bien à notre aise. Les résultats sont là qui nous éclairent. C'est en 1802 qu'il se faut

transporter, devant ces populations sans pasteurs, ces tombes sans prières, ces berceaux sans baptêmes! Quel chrétien assez fier et assez prévoyant eût alors repoussé comme un présent funeste, au nom de ses croyances et dans l'intérêt de sa foi, un régime qui restaurait le christianisme et d'un coup de baguette réparait tous ses maux? Personne alors ne se fût permis ce paradoxe et n'en eût eu seulement la pensée. Ne blâmons donc qu'avec indulgence et mesure ceux qui inventèrent ce compromis; mais les faits qui en découlent n'en subsistent pas moins, et, quand nous constatons l'état présent des croyances chrétiennes, nous ne pouvons pas faire qu'à chaque pas nous ne trouvions en elles les traces encore vivantes de ce défaut d'origine, de cette résurrection par voie d'autorité. De même que le gouvernement de la restauration, malgré ses plus sincères efforts et sa constante bonne volonté, n'a jamais pu se faire absoudre par la France de la compromettante amitié de l'empereur Alexandre et de lord Wellington, de même le christianisme chez nous, depuis soixante ans, doit en partie ses faiblesses et les préventions qu'il excite à l'honneur d'avoir eu pour parrain l'empereur Napoléon Ier. Recueilli, réchauffé sous l'abri de sa pourpre, et devenu son pensionnaire, il a pris malgré lui certains besoins de protection, certaines habitudes de soumission et presque de complaisance qui, le rendant sous nos divers régimes solidaire du pouvoir, lui ont fait

partager la responsabilité des fautes et les périls de l'impopularité.

N'a-t-on pas vu pendant ces soixante ans, par un exemple passager, ce qu'aurait gagné la religion à rester vis-à-vis du pouvoir dans des termes moins compromettants et à savoir franchement se passer de ses faveurs? Un gouvernement s'est trouvé, plein de respect au fond, pour les intérêts religieux du pays et toujours prêt à rendre aux ministres du culte la plus bienveillante justice, mais exposé dès sa naissance aux froideurs et aux hostilités d'un certain nombre de catholiques et d'une grande partie du clergé; ne sait-on pas combien cette attitude est devenue favorable au catholicisme lui-même? Il a passé pendant ces dix-huit ans pour être sans crédit, et par là même il n'a cessé d'en acquérir chaque jour davantage, non pas dans les bureaux et dans les antichambres, mais dans les consciences. On peut dire hardiment que les plus grands et les plus sérieux progrès dont la religion chrétienne ait à se glorifier depuis le commencement du siècle, c'est dans cette période qu'ils se sont accomplis. Nous n'en concluons pas que l'hostilité systématique au pouvoir soit une condition nécessaire à la propagation des idées religieuses : toute guerre intestine est un mal, et nous n'en provoquons aucune; mais il faut au ministère sacré, pour qu'il ait action sur les âmes, un certain genre d'indépendance allant jusqu'à la fierté, et mettant en complète évidence

son détachement des choses de la terre, son oubli des intérêts mondains.

Depuis 1830 jusqu'en 1851, quels que fussent au fond les motifs de son éloignement, de son indifférence, le clergé catholique avait acquis le bénéfice de cette situation. Il avait prospéré et grandi, il s'était concilié, au grand profit des croyances chrétiennes, l'estime, le respect, l'adhésion même d'esprits jusque-là rebelles et dénigrants. Savait-il bien d'où lui venait cette insolite bienveillance? comprenait-il combien pour sa cause et pour lui elle était préférable aux anciennes faveurs de cour? s'est-il depuis toujours tenu sévèrement en garde contre les tentations qui ont pu l'assaillir? a-t-il persévéré partout à n'encenser que Dieu, à n'adorer que sa puissance? des enthousiasmes plus terrestres et d'apparence moins désintéressée ne lui ont-ils pas déjà fait perdre une partie du terrain conquis? Ce sont là des questions qu'il est peut-être bon de ne pas approfondir; mais on en sait assez pour comprendre que, depuis les quinze dernières années, le vice radical du Concordat, l'esprit dans lequel il a été conçu, cette prétention d'établir entre le christianisme et le pouvoir absolu une alliance soi-disant naturelle, une sorte de complicité nécessaire, ait soulevé chez certains cœurs chrétiens des objections, des craintes et des antipathies plus vives que jamais.

Nous voici en présence d'un des grands incidents de ce réveil chrétien dont M. Guizot nous retrace

l'histoire. Que le Premier consul ait relevé les autels, moitié pour obéir aux grandes vues de son génie, moitié pour obéir à ses instincts de despotisme; que M. de Chateaubriand ait ému et charmé la société française en lui révélant les trésors d'une poésie chrétienne qu'elle ignorait; que M. de Bonald ait fait aux traditions gouvernementales de l'ancien régime l'honneur de les traduire en théories métaphysiques; que M. de Maistre, enfin, ait versé dans des flots de fougueuse éloquence des invectives accablantes contre l'esprit de révolution, il n'y a dans tout cela qu'un hommage à de nobles ruines, un cri d'indignation contre les destructeurs, une généreuse tentative de réhabiliter le passé, de le glorifier, de lui rendre la vie; mais les graves questions, les questions de l'avenir ne sont pas encore posées. Ce n'est pas tout d'avoir restauré le christianisme, il faut le faire vivre, le faire vivre en bonne intelligence avec une puissance désormais hors de pair, une force irrésistible, la civilisation moderne. Comment faire accepter par l'Église chrétienne, et en particulier par l'Église catholique, les libertés de la société civile telle que l'a constituée la révolution française? Comment faire respecter par cette société les justes droits de l'Église? Tel est le double problème qui ne pouvait manquer d'apparaître bientôt.

Jusqu'en 1830 on ne fit que le pressentir : la solution n'en avait rien d'urgent. La religion catholique ayant repris sous le gouvernement de la res-

tauration son ancien privilége de religion d'État, il n'était pas question de conciliation, de tolérance réciproque entre elle et la société. C'était de haute lutte qu'on entendait lui faire sa part, et le bras séculier était à son service, sans violence, avec modération, mais non pas sans dommage pour son autorité, pour son empire sur les âmes. Elle avait à la fois les charges et les profits de sa situation privilégiée. Après 1830, ce fut tout autre chose. Les mots religion de l'État disparaissant du pacte constitutionnel, aucun culte ne pouvait plus prétendre à des immunités particulières, à une position dominante. Tous ils avaient les mêmes droits. Quel que fût le nombre de leurs adhérents, du moment qu'ils étaient reconnus et subventionnés par l'État, la loi les tenait tous pour également sacrés, également respectables. Cette neutralité du pouvoir fit jeter les hauts cris à certains catholiques. Pour eux le privilége était l'essence même, l'état normal, la condition vitale de leur croyance. Les réduire à ce maigre régime d'égalité et de droit commun, c'était plus que de l'indifférence, plus que de l'abandon, c'était de la spoliation, de la persécution. Ils se plaignaient d'autant plus fort, que leurs adversaires affectaient de triompher plus bruyamment. Les extrêmes se touchent : de part et d'autre on croyait fermement que, sans l'appui particulier, sans les faveurs des magistrats et des gendarmes, il n'y avait pour le catholicisme aucune chance de salut, que jamais à armes égales

il ne résisterait au choc de ses ennemis. Seulement, les uns se posaient en martyrs, maudissant l'athéisme du pouvoir et lui imputant d'avance l'inévitable ruine de la foi, tandis que les autres reprochaient à ce même pouvoir ses prétendues faiblesses pour l'ancien culte privilégié, l'accusant de prolonger son existence en le favorisant sous main.

C'est au milieu de ce conflit qu'on vit se former peu à peu un groupe de catholiques envisageant les choses sous un aspect absolument nouveau. Ils étaient jeunes, ils étaient de leur temps; leurs cœurs battaient à ces nobles idées de liberté et d'indépendance dont la France, pour la seconde fois, paraissait alors enivrée et qui semblaient la reporter à l'aurore de 89 : chrétiens fervents, sincères et résolus, qu'allaient-ils faire? Devaient-ils sacrifier à leur foi religieuse cette foi politique qui venait d'éclore en eux? Pourquoi? Qui donc les empêchait d'être à la fois catholiques et libéraux? Où était l'incompatibilité entre les principes de l'Évangile et ceux d'un gouvernement libre? N'était-ce pas du choix libre des fidèles qu'était né dans les premiers siècles le gouvernement de l'Église? Le respect de la liberté humaine, l'amour du droit, la lutte contre la force tyrannique et barbare, n'était-ce pas la gloire, l'essence même des croyances chrétiennes? Ceux-là n'avaient-ils pas faussé le catholicisme qui, depuis trois siècles, l'avaient associé et comme identifié à la fortune et aux préceptes de l'ancienne monarchie?

Quand ils se furent bien convaincus que non-seulement il n'y avait rien d'inconciliable entre leur foi et leurs opinions, mais que c'était leur devoir de chrétiens et le plus grand service qu'ils pussent rendre à l'Église que de l'arracher à ses tendances rétrogrades et de la réconcilier avec le monde et les idées modernes, ils entrèrent franchement en campagne, déployèrent leur drapeau, formèrent un comité et fondèrent un journal, ne négligeant aucun moyen de propager leurs idées et de grossir leurs rangs. S'ils avaient eu la bonne chance de se choisir un chef non pas plus éloquent, mais d'un jugement plus sûr, moins passionné, moins téméraire que l'abbé de Lamennais; si les nobles esprits, les cœurs d'élite, les merveilleux talents qui se groupèrent autour de lui avaient eu seulement quelques années de plus, moins d'impatience et moins de feu, moins de préventions contre un pouvoir nouveau, encore mal affermi et plein d'un tel esprit de la vraie liberté que chaque jour il mettait son existence en jeu pour ne pas attenter au droit de ses adversaires, pour ne pas faire un pas en dehors de la légalité; s'ils avaient compris quels services leur cause en pouvait attendre à la seule condition de ne pas lui demander l'impossible, de ne pas le harceler et le gourmander à tout propos, de ne pas prêter main-forte à ses démolisseurs; en un mot, si le même talent, la même ardeur, la même sincérité, le même dévouement s'étaient alliés à plus d'expérience, à

plus de mesure et de sens pratique, peut-être, après trente-six ans, cette grande œuvre de la conciliation de l'Église et de l'esprit moderne serait-elle mieux comprise et plus avancée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ce qui a grossi la difficulté et compliqué le problème, c'est la vivacité des opinions que professèrent, dès le début, les catholiques libéraux. Leur entreprise était déjà bien assez difficile, même en la réduisant à ses plus simples termes! N'était-ce pas assez que de faire accepter par le gros du clergé et des fidèles les résultats définitifs de la révolution, les droits à jamais acquis de la société civile, les bienfaits de la liberté telle que l'avait comprise le gouvernement de Juillet, telle que la comprendra tout gouvernement vraiment libre, de la liberté fondée sur la souveraineté de la loi, sur le respect des droits de tous, aussi bien des droits du pouvoir que de ceux du moindre citoyen? Prêcher à des catholiques le libéralisme à outrance, sans limite et sans garantie, le libéralisme utopique, absolu, agressif et révolutionnaire, tel que le patronnait l'*Avenir*, l'organe de l'abbé de Lamennais et de ses jeunes amis, c'était tout compromettre, couper court à toute propagande, effrayer ceux qu'on voulait convertir et donner prétexte aux fidèles, si l'occasion s'en présentait jamais, de se jeter par prudence dans les bras du pouvoir absolu.

Cette même ardeur qui les poussait, en politique, jusqu'à la liberté sans frein, les entraînait, en reli-

gion, à l'excès de l'obéissance. Jamais ils n'osèrent se passer de l'approbation explicite de Rome, son silence ne leur suffisait pas. Ce silence expectant que le saint-siége aime à garder, non sans raison, chaque fois qu'il est en présence d'une entreprise nouvelle, ils voulurent le lui faire rompre. Il leur fallait un avis, une décision formelle : c'était jouer le tout pour le tout, n'importe; ils n'eurent ni paix ni trêve jusqu'à ce que le saint-père leur eût donné tort ou raison. Puis, quand l'arrêt fut prononcé, quand ils furent censurés, comme on devait s'y attendre, ils durent, sous peine de révolte, se soumettre, courber la tête et renoncer à la lutte, au grand détriment de leur cause. Non-seulement ils avaient perdu leur autorité sur l'esprit de certains fidèles, comme on le vit lorsqu'au bout de quelques années, las de leur inaction, ils rentrèrent dans la lice, mais ils avaient causé un bien autre dommage : ils avaient fait entrer la cour de Rome avant le temps, sans à-propos et sans nécessité, dans la voie qu'elle suit aujourd'hui, engagée par ses propres paroles. N'était-il pas possible qu'interrogée plus tard, en d'autres termes, dans d'autres circonstances, elle eût autrement répondu?

On ne peut donc se le dissimuler, si depuis le commencement du siècle le christianisme a fait en France de grands et de réels progrès, s'il lui est né de vaillants serviteurs, d'illustres champions, s'il a recouvré peu à peu une partie de son domaine, s'il

a même à certains égards étendu ses conquêtes, il est un succès qui lui manque, une victoire qu'il n'a pas remportée : l'œuvre commencée en 1830 reste toujours inachevée, la question n'a pas fait un pas, la bonne entente, l'harmonie ne sont pas établies, la paix n'est pas signée entre la foi chrétienne et l'esprit de notre temps.

Il y a des gens qui s'en consolent : la tentative leur semble chimérique, et rien pour eux n'est moins extraordinaire que le désaccord qu'on voudrait faire cesser. N'a-t-on pas toujours vu cette sorte de guerre entre l'esprit laïque et l'esprit religieux ? n'est-ce pas la destinée du christianisme depuis qu'il est au monde, n'est-ce pas son rôle, sa mission, on peut même dire son honneur que de blâmer et de combattre dans chaque siècle les idées et les goûts dominants? Pourquoi vouloir changer ce qui a toujours existé? La foi chrétienne est aujourd'hui ce qu'elle était hier, peu tolérante pour son temps : laissez-la faire, il doit en être ainsi. — A quoi nous répondons que c'est jouer sur les mots et se payer d'équivoque que de confondre deux choses aussi parfaitement distinctes que l'esprit du siècle, généralement parlant en d'autres termes, l'esprit mondain, ce cortége de passions et de vices toujours les mêmes à toutes les époques sous de légères diversités de formes, et l'esprit de chaque siècle pris en particulier, c'est-à-dire l'ensemble des idées, des mœurs et des institutions qui impriment

à la société de chaque époque une physionomie différente. Que le christianisme soit l'adversaire naturel, permanent et nécessaire de l'esprit mondain, des vices et des passions des hommes, qu'il le soit en tout temps, en tout lieu, aujourd'hui comme hier, que lui conseiller sur ce point la moindre innovation fût une méprise et un oubli de sa vraie raison d'être, de sa mission et de sa dignité, rien de plus incontestable; mais prétendre qu'il soit de sa nature incapable de s'accommoder à l'esprit de telle ou telle époque, qu'il ne sache que blâmer et combattre les idées, les tendances, les lois des siècles où il vit, c'est donner aux témoignages de l'histoire, aux faits les plus clairs et les plus authentiques un trop étrange démenti. Comparez donc les derniers siècles de l'empire d'Occident et les premiers de l'époque féodale : sont-ce les mêmes mœurs, le même état de société, les mêmes institutions? y a-t-il rien de plus dissemblable, de plus contradictoire? Eh bien, le christianisme n'a-t-il pas tour à tour soutenu l'empire jusqu'à sa dernière heure et prêté le concours le plus franc et le plus efficace à l'établissement de la féodalité? Puis, quand le système monarchique a peu à peu pris le dessus et triomphé de l'anarchie féodale, le christianisme s'est-il mis en travers? a-t-il fait à cette nouveauté le moindre obstacle, la moindre résistance? ne l'a-t-il pas acceptée de bonne grâce? ne s'est-il pas associé aux idées, aux principes, aux devoirs, à la for-

tune même, aux grandeurs de la royauté? Ce que nous lui demandons aujourd'hui, c'est de faire une fois de plus ce qu'il a toujours fait, d'accepter sans regret et sans hostilité un changement nécessaire, irrévocable, conforme à la nature des choses et par là même légitime; de traiter en un mot l'esprit moderne d'aujourd'hui comme jadis il a traité tous les autres esprits modernes qui ont successivement apparu en ce monde.

Pourquoi la conciliation lui serait-elle cette fois plus difficile et plus embarrassante? Les idées de liberté sont-elles donc étrangères et inconnues au christianisme? ne les a-t-il jamais pratiquées? n'ont-elles pas au contraire entouré son berceau? n'est-ce pas au sein même de l'Église qu'est né ce système d'élections, de discussion, de contrôle qui est aujourd'hui l'honneur et la juste ambition de notre esprit moderne? Faire sa paix avec liberté, s'accommoder à son régime, comprendre et bénir ses bienfaits, est-ce donc absoudre ses erreurs, est-ce approuver ses crimes, est-ce faire la moindre concession au désordre et à l'anarchie? — N'importe, dira-t-on; ne mêlez pas la religion aux questions de parti, ne l'intéressez pas à ce genre de querelles. Plus elle s'abstiendra des affaires de ce monde, plus son empire s'affermira. — Nous en tombons d'accord, et tout à l'heure nous-même nous insistions sur cette vérité; mais, si dégagés qu'ils soient de toute politique, de tout intérêt mondain, si absorbés

qu'on les suppose par la prière et les bonnes œuvres, les esprits les plus religieux et le clergé lui-même peuvent-ils vivre ici-bas en complète ignorance de tout ce qui s'y passe? Pour s'attaquer aux vices, aux bassesses, aux désordres du siècle, ne faut-il pas qu'ils les connaissent, et de leurs propres yeux? Nous le demandons à ces âmes pieuses qu'effarouche le plus l'association de ces deux mots, libéralisme et religion : trouvent-elles donc mauvais que des voix éloquentes condamnent et flétrissent, du haut de la chaire sacrée, les égarements de l'esprit moderne, le délire révolutionnaire, ces doctrines impies, la plaie de la famille et de la société? Si la religion doit faire ainsi la guerre à la mauvaise liberté, ne faut-il pas l'autoriser à parler aussi de la bonne? Ne faut-il pas l'encourager à n'en parler qu'en termes bienveillants, à faire valoir ses côtés généreux, à la faire aimer et comprendre? Qu'est-ce donc que le christianisme, et quel sort lui réservez-vous? N'en faites-vous qu'une étroite doctrine, privilége de quelques élus, consolation tardive et solitaire de ceux que sépare du monde ou la vieillesse ou la douleur? Si vous ne lui demandez pas autre chose, s'il vous suffit de le faire vivre tout juste assez pour ne pas mourir, comme une de ces ruines que l'archéologie protége et qu'on tient hors d'usage tout en les respectant, alors séparez-le des générations qui s'élèvent, de cette démocratie qui s'avance à pleins bords, laissez-le s'isoler et vieillir, laissez-le

s'enfouir et se complaire dans la louange du passé, dans le dédain du présent, grondeur sans indulgence, chagrin, morose, impopulaire! Mais si, comprenant mieux sa véritable destinée, vous voulez qu'il exerce une action salutaire, non pas seulement sur vous et vos amis, mais sur le genre humain tout entier, qu'il entre au cœur de tous vos frères, jeunes et vieux, petits et grands, qu'il les pénètre de l'esprit de justice et de vérité, qu'il les transforme, les redresse, les purifie, les régénère, alors souffrez qu'il leur parle leur langue, souffrez qu'il s'intéresse à leurs idées, qu'il s'accommode à leurs penchants, sans faiblesses ni flatteries, mais comme un tendre père qui attire à lui ses enfants en se rajeunissant pour eux, en se prêtant à leurs goûts, tout en corrigeant leurs défauts, tout en les détournant des dangers de la vie, et en leur enseignant les voies étroites et sévères de la sagesse et de la vérité.

Que ceux pour qui la foi chrétienne n'est qu'une croyance comme une autre, une œuvre purement humaine, par conséquent mortelle et périssable, se flattent d'en avoir plus promptement raison, s'ils la tiennent isolée de la partie vivante de notre société, et séquestrée, pour ainsi dire, dans le cercle des idées rétrogrades et absolutistes; que ceux-là poursuivent de leurs sarcasmes le catholicisme libéral, traitent ses projets de chimères et triomphent de ses échecs, il n'y a rien que de très-naturel : ils

jouent leur jeu, ils soutiennent leur cause ; mais que de vrais chrétiens, de sincères croyants se coalisent avec eux ou tout au moins suivent la même ornière, marchent au même but, repoussant, eux aussi, toute paix, toute conciliation avec l'esprit moderne, se raillant des pacificateurs et s'opposant à leurs desseins comme à des tentatives non pas seulement impraticables, mais coupables, impies, sacriléges, c'est plus qu'une erreur, plus que de l'aveuglement, c'est pour l'avenir des croyances chrétiennes un grave et alarmant symptôme.

Il n'y aurait pas à y prendre garde si un petit nombre de fidèles, quelques esprits chagrins, quelques vieillards moroses s'obstinaient seuls à ces idées : le temps en ferait justice ; mais ne vous y trompez pas, c'est la masse qui penche de ce côte. Les idées de conciliation ne sont encore à la portée que d'une certaine élite. Le groupe où elles sont nées, voilà plus de trente ans, n'est pas beaucoup plus nombreux, et peut-être est-il moins en faveur, moins soutenu par l'opinion. Que de raisons cependant pour le mieux accueillir ! N'est-il pas aujourd'hui tout autrement conduit qu'à ses débuts ? Qui peut-il effrayer par ses témérités ? En politique, il n'aspire qu'aux libertés les plus modestes ; en religion, il n'est ultramontain que dans la juste mesure exigée par la foi. Que lui manque-t-il donc ? sa cause est-elle obscure, mal exposée, mal défendue ? Jamais il n'en fut peut-être de mieux mise en lumière. Dieu lui a

suscité d'incomparables défenseurs. Quand une idée est patronnée par l'infatigable énergie, la pénétrante éloquence de Mgr l'évêque d'Orléans, par des maîtres de la parole comme M. de Montalembert et le P. Lacordaire, des écrivains comme M. Albert de Broglie et le P. Gratry, quand elle a déjà vu mourir à son service de jeunes et vaillants champions, comme Charles Lenormant, Frédéric Ozanam, Henri Perreyve, si elle n'attire pas tout à soi, si elle ne fait pas d'emblée de larges et rapides conquêtes, si elle ne s'empare que de l'approbation des connaisseurs et n'obtient de la foule que des applaudissements stériles, il n'y a pas à s'y méprendre, son temps n'est pas venu, les esprits ne lui sont pas ouverts. S'ensuit-il qu'ils soient acquis à la cause contraire, et qu'en dehors de ce groupe il n'y ait contre les lois et les idées modernes qu'hostilité et guerre ouverte? que tous les autres chrétiens acceptent sans réserve les doctrines de certains journaux violemment rétrogrades, qui font à la religion le tort de passer pour ses confidents? Non, les masses, par instinct, échappent aux opinions extrêmes; mais, sans rompre en visière avec les idées modernes, la grande majorité des fidèles les tient pour dangereuses et s'en écarte avec ombrage. Entre la société civile et la société religieuse les rapports sont froids et contraints : il y a comme un défaut de confiance et de sympathie; le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles vivent en deux camps séparés.

C'est déjà beaucoup trop. Ne comptez point sur un nouvel élan, sur un complet réveil des croyances chrétiennes sans un retour de sincère harmonie entre l'Église et la société. Le désaccord actuel, pour peu qu'il se prolonge, semblerait accuser comme un déclin du christianisme : on pourrait dire qu'il perd pour la première fois et ce discernement des besoins de son époque et cette puissance de rajeunissement qui lui ont valu pendant dix-huit siècles sa longévité sans exemple. Pour que les prédictions qui précédèrent sa naissance reçoivent leur accomplissement, pour qu'il vive autant que cette terre où rien ne vit et ne dure que ce qui change et se modifie, ne faut-il pas qu'il soit soumis à la commune loi et que, restant au fond toujours le même, lui aussi, au moins à sa surface, il se transforme et se renouvelle? Le condamner à l'immobilité, de peur qu'il ne s'altère, le pétrifier pour le garder plus pur, c'est prononcer sa déchéance, autant vaut le tenir pour mort. Cesser d'être ou vivre en léthargie, n'est-ce pas à peu près même chose?

D'où vient donc, malgré tant de sujets d'alarme, qu'au fond de l'âme nous nous sentions tranquilles, et qu'à nos inquiétudes se mêle tant d'espoir? Est-ce une foi non raisonnée, un pur instinct qui nous soutient? Non, c'est le christianisme lui-même, le christianisme de nos jours, qui par ses actes nous rassure. Malgré ce désaccord avec son temps, qui entrave ses progrès, malgré toutes les plaies

dont il souffre, toutes les froideurs qu'il endure, tous les cœurs qui lui sont fermés, partout où il pénètre il est encore si bien lui-même, si plein de vie et de lumière, il verse de tels trésors de compassion et de tendresse, fait répandre de si douces larmes, enfante de tels dévouements, qu'évidemment il n'est pas en déclin. L'arbre prêt à mourir ne nourrit pas de pareils fruits, ne porte pas de tels rameaux. Ici la séve abonde et jaillit des racines; une éternelle jeunesse se trahit à des signes certains. Ne les cherchez pas, ces consolants symptômes, ailleurs qu'au foyer domestique ou bien à l'ombre des autels, dans le secret de la maison de Dieu. N'en demandez pas l'expression officielle et publique; ni les institutions, ni les lois, ni les monuments, ni rien d'extérieur, en un mot, dans le mouvement de la vie sociale, ne vous en donnerait un suffisant indice. Sous ce rapport, le contraste est frappant entre l'époque où nous vivons et les siècles qui nous ont précédés. Il y a quatre-vingts ans, pendant que les chrétiens, isolément et pris à part, se détachaient de plus en plus de Dieu, pendant que la croyance en Voltaire régnait au fond de presque tous les cœurs, la société restait extérieurement chrétienne, la religion présidait à tous les actes de la vie commune, les consacrait par sa présence et par ses bénédictions; tout se faisait en son nom, sa souveraine autorité était inscrite et proclamée partout; aujourd'hui, c'est à peine si à longs intervalles, et

encore pour des cérémonies où, par vieille habitude, on veut qu'elle figure et qu'elle seule peut d'ailleurs décorer convenablement, on lui concède un simulacre de ses préséances d'autrefois; tout le reste du temps il n'est plus question d'elle, on s'en passe comme d'une superfluité, on l'évite comme un embarras, son nom n'est même pas prononcé; vous la croyez tombée dans le dernier oubli, déchue, abandonnée, sans vie et sans honneur; mais ce n'est là qu'une apparence : si vous portez vos regards plus avant, si vous soulevez certains voiles, la condition du christianisme va vous sembler tout autre. Pendant que le monde extérieur lui échappe, le monde de la confiance lui revient. Ce que les institutions lui refusent, les âmes commencent à le lui rendre : que d'esprits rebelles ou perplexes qui peu à peu s'inclinent devant lui et bravement lui demandent secours! Que de cœurs fatigués qui déjà lui doivent le repos! Ne voyez-vous pas des familles entières, presque ignorantes jusque-là des douceurs de la foi, qu'un nouveau baptême semble avoir transformées? C'est aux enfants presque toujours que sont dues ces métamorphoses : l'éducation chrétienne, qui par eux s'introduit au foyer, remonte jusqu'aux parents. La mère apprend les vérités qu'on explique à ses filles, elle s'y attache en les comprenant mieux, et pour les mieux enseigner, les pratique; le père lui-même sent la nécessité de ne pas troubler ses fils par la contradiction de ses propres exemples, et, devenu chrétien par devoir, il le demeure par affection.

C'est ainsi que sans bruit, sans éclat, par un travail latent dont les résultats seuls se laissent apercevoir, la foi s'étend et se propage. Il faut bien que ses rangs se recrutent et que les générations nouvelles, par le contingent qu'elles y portent, fassent plus que compenser les vides que produit la mort, puisque l'enceinte des églises, dans les grands centres de population, devient presque partout trop étroite. Ne parlons pas des jours de fête, de ces solennités qui, par l'attrait d'une sorte de spectacle, attirent peut-être autant d'oisifs que de croyants; bornons-nous aux jours les plus modestes, aux offices les moins brillants : pouvez-vous contester que d'année en année ils sont suivis avec plus de zèle et que le nombre des assistants s'accroît ? ne remarquez-vous pas aussi combien d'hommes sont mêlés aux femmes? La présence d'un homme dans une église au commencement du siècle faisait événement: on aurait aujourd'hui trop à faire s'il fallait encore s'en étonner, et ce n'est certes pas un médiocre triomphe de la foi sur le respect humain que ce retour des hommes dans l'asile de la prière. Bien d'autres nouveautés du même genre pourraient sembler non moins extraordinaires, et, par exemple, dans nos écoles, dans nos camps, des étudiants, des militaires confessant hautement leur foi; dans telle de nos grandes villes, non-seulement une magistrature, mais un barreau qui compte en majorité, parmi les membres de son conseil, des chrétiens pra-

tiquants; un corps de médecine, ce qui est peut-être encore plus rare, où le même calcul donne le même résultat. S'il y avait un profit quelconque à passer aujourd'hui pour chrétien, si nous étions seulement aux jours de la restauration et qu'on eût quelque chance de se faire mieux noter et de mieux servir sa famille en affichant la piété, nous pourrions ne pas tenir grand compte de ce redoublement de ferveur apparente, de ces églises de plus en plus peuplées, de ces saintes communions de plus en plus nombreuses; mais en sommes-nous là, et n'est-il pas d'un bien meilleur calcul, quand on veut parvenir, de se faire aujourd'hui franc-maçon que de se commettre dans quelque conférence de *Saint-Vincent-de-Paul?* Qu'il y ait encore des hypocrites, de faux dévots, qui le conteste? Il y en aura toujours; mais ce n'est pas le vice à la mode. Il faut par le temps qui court, pour entrer souvent à l'église, avoir vraiment besoin de prier Dieu. Nous défions les plus sceptiques, même en leur laissant toute marge pour critiquer, trier, élaguer autant qu'il leur plaira, de ne pas reconnaître comme de franc et bon aloi les progrès, limités sans doute, mais néanmoins incontestables du christianisme de nos jours. Il est d'ailleurs une pierre de touche qui ne permet guère de s'y tromper : des trois vertus théologales, la moins facile à contrefaire est celle qui puise à notre bourse et qui nous force à être généreux. Demandez au clergé, ce trésorier des

pauvres, ce qu'est aujourd'hui la charité; s'il la croit endormie, languissante; si chaque jour il ne la sent pas plus ardente et plus animée à mesure que dans certaines âmes et à certains étages de la société, les sentiments chrétiens se réveillent eux-mêmes. Demandez-lui si ces largesses ne lui sont confiées que par la vanité et l'envie de paraître, si ce n'est pas plutôt la modestie la plus cachée qui les verse le plus abondamment, signe évident que la source est chrétienne. Sans doute on peut donner, donner beaucoup même sans croire, l'un est plus malaisé que l'autre; mais la vraie charité est comme inséparable des deux vertus dont elle est sœur : celui qui donne bien espère et croit en même temps.

Soyez donc rassurés, la foi chrétienne existe encore; elle vit, elle agit, elle gagne des âmes; elle n'a pas oublié son antique secret, elle peut se rajeunir encore et s'associer aux destinées du monde. Il faut seulement lui en laisser le temps. Si elle hésite à se ranger aux modernes idées, ce n'est ni stérilité ni paresse d'esprit. La faute en est d'abord à ce siècle lui-même, qui s'explique si mal et ne sait pas encore dire clairement ce qu'il veut. « Les principes de 89 », ce sont des mots bien élastiques. Quel sens leur donne-t-on? comment veut-on les appliquer? Est-ce à la liberté et à ses devoirs sévères, est-ce aux caprices de la démagogie, ou bien encore à l'esprit militaire que le siècle entend appartenir? Le 2 décembre, ce temps d'arrêt dans notre appren-

tissage des institutions libres, n'a pas laissé non plus que de compliquer les choses et d'ajouter une cause de plus au trouble et aux incertitudes des esprits religieux. Qu'allait faire ce nouvel empire? Prendrait-il exemple du premier et verrait-on la papauté une seconde fois gardée à vue par des gendarmes? N'était-ce pas plutôt la tradition de Charlemagne qu'il se proposait de suivre, et n'apportait-il pas aux croyances chrétiennes un véritable Eldorado? On l'avait si bien dit que la plupart s'y laissèrent prendre. Mais tout commence à s'éclaircir: ce n'est déjà plus l'espoir, encore moins la reconnaissance qui enchaîne les croyants et les rend incrédules aux bienfaits de la liberté. Encore un peu de temps, et la lumière sera complète. Si, comme il le faut croire, la vraie destinée du siècle, devenue claire à tous les yeux, se concilie avec les grands principes qui constituent le christianisme et devient un progrès nouveau dans la marche de l'humanité, ne craignez rien, le christianisme n'y sera pas rebelle, il s'en fera le promoteur. Du moment qu'il est encore vivant, qu'il existe autrement que de nom, — et nous venons d'en acquérir la preuve, ce n'est pas la vie qui lui manque, — l'intelligence ne lui fera pas défaut.

Savez-vous le vrai sujet d'alarme, le vrai péril? C'est que le christianisme n'est pas seul à gagner du terrain. Sans doute il marche, il agit, il travaille; ses progrès ne sont pas contestables; ce

qui l'est encore moins peut-être, ce sont les progrès, les conquêtes, l'ardeur, la confiance de ceux qui le combattent. Étrange contradiction! ces deux forces sont en présence: ce que l'une paraît gagner, l'autre devrait sembler le perdre: Il n'en est rien: de part et d'autre on grandit, on s'avance. A qui restera la victoire? de quel côté est le progrès réel? Nous n'avons point le moindre doute, malgré cette apparente égalité de chances, que les chrétiens, s'ils le veulent, ont l'avenir pour eux. Mais à quel prix? Il faut le leur dire franchement.

Avant d'en venir à cette confidence, entrons avec M. Guizot dans le camp des antichrétiens, estimons-en les véritables forces, examinons la formidable armée dont il s'agit d'avoir raison.

Ce qui distingue aujourd'hui la guerre qu'on fait au christianisme, c'est le nombre et la diversité des doctrines qui lui sont opposées. Ses adversaires se bornaient autrefois à essayer de le détruire, ils cherchent maintenant quelque chose de plus, ils travaillent à le remplacer. De là cette multitude de systèmes qui, chacun à sa guise, en termes plus ou moins obscurs et plus ou moins contradictoires, s'évertuent à trancher les grands problèmes naturels qu'agite le genre humain depuis qu'il est au monde, et que le christianisme a résolus d'une façon si simple, si complète et si lumineuse. La prétention de ces systèmes n'est pas d'être des religions; ils se flattent seulement de devenir pour l'homme des guides suffisants, de lui expliquer l'énigme de ce monde, de pourvoir à tous les besoins de son cœur et de son esprit. Comme ils n'exigent ni sanction, ni pratique, ni responsabilité, comme ils sont indulgents et faciles pour les faiblesses de la nature humaine, on comprend qu'ils soient en faveur. Ils ont leurs croyants, leurs adeptes, disons-le même, leurs dévots. C'est là un des caractères de l'incrédulité moderne: en même temps qu'elle nie, elle affirme. Rien n'est

plus rare de nos jours qu'un véritable incrédule, ne croyant absolument à rien, combattant la foi chez les autres et s'en abstenant pour lui. Nos incrédules d'aujourd'hui croient tous un peu à quelque chose : outre l'antipathie qu'ils ont vouée au christianisme et qui est pour eux comme une foi commune, ils ont chacun leur foi particulière : les uns croient au panthéisme, les autres au rationalisme, ceux-ci au positivisme, ceux-là au matérialisme, sans compter tant d'autres ramifications de ces doctrines principales qui ont toutes aussi leurs croyants. Nous ne voulons pas dire que les antichrétiens se soient tous affiliés à la philosophie, que chacun ait sa secte, sa bannière, son *Credo ;* nous verrons même tout à l'heure que les plus dangereux sont peut-être ceux qui ne philosophent pas, ceux qui n'opposent aux progrès des saintes vérités qu'indifférence et inertie ; mais ce n'en est pas moins un fait étrange et digne d'attention que l'éclosion simultanée de tous ces systèmes antichrétiens. Isolément, il n'y a pas à s'en préoccuper : ils ont au fond si peu de nouveauté, si peu de consistance ! Vus d'ensemble, ils forment comme un front de bataille qui ne laisse pas que d'être imposant. Aussi nous comprenons que M. Guizot, voulant se rendre compte des forces antichrétiennes, prenne à part chacun de ces systèmes et s'arrête à les interroger ; mais on méconnaîtrait, ce nous semble, sa plus évidente intention, si l'on voyait dans les esquisses qu'il en trace autant de réfutations en

règle et de traités *ex professo*. Il n'a voulu que donner la mesure de ces divers systèmes en les faisant passer sous la toise du sens commun. Discuter plus à fond, c'eût été un hors-d'œuvre : il y avait mieux à faire, et sa préface sur ce point avait clairement annoncé sa pensée. Peu importe après tout que ces systèmes soient jugés de l'une ou de l'autre façon, le résultat reste le même : qu'on les effleure à la surface, qu'on en pénètre les secrets, qu'on en sonde l'appareil scientifique, l'opinion qu'on s'en fait ne peut guère varier. Ils gagnent même à n'être qu'entrevus. Plus on les creuse, plus on en met à nu les frêles fondements, les lacunes et les misères, l'impuissance et la vanité. Encore un coup, ce n'est pas de ce côté qu'il y a beaucoup à craindre. Certains esprits peuvent s'y laisser prendre; la contagion ne peut chez nous s'en étendre bien loin. Les ténèbres du panthéisme, les rêves de l'idéalisme, les sécheresses du positivisme, les froideurs du rationalisme, les grossièretés du matérialisme, ne séduiront, n'entraîneront jamais la masse des esprits français. Il y a là plus de bruit que de danger réel; seulement l'ensemble de ces systèmes, si discordants, si opposés qu'ils soient entre eux, par cela seul que contre le christianisme ils sont tous également hostiles, devient une puissance dont il faut tenir compte. Ils font faisceau : c'est quelque chose de nouveau, c'est une coalition, une ligue qui n'appartient qu'à notre temps.

Est-ce à dire que le christianisme ait jamais manqué d'ennemis, et d'ennemis concertant leurs attaques? Sans remonter bien haut dans son histoire, à ne parler que du siècle dernier, n'est-ce pas une ligue antichrétienne, si jamais il en fut, que ce concert de tous nos beaux esprits enrôlés par Voltaire pour affranchir le monde des superstitions religieuses? peut-être même ce mouvement du XVIIIe siècle semble-t-il au premier abord plus violemment antichrétien que celui de nos jours. On y sent plus le parti pris, il va plus droit au but. Ses armes sont légères, mais il en use à tout propos, sans trêve ni relâche. C'est un feu roulant d'ironie, une pluie de sarcasmes; rien ne résiste, personne ne risposte; la peur du ridicule ferme la bouche aux plus hardis; le sauve-qui-peut est général, la terreur se fait par le rire. Aussi quels résultats! quel désastre! Les autels renversés, tout culte anéanti, le clergé dispersé, traqué ou mis à mort, une nation entière sans temples, sans pasteurs, sans lien visible avec le ciel! N'est-ce donc pas assez? que voudrait-on de plus?

On ne veut pas mieux faire, on veut que l'œuvre dure; on prétend en finir avec le malade, couper court à toute guérison, à toute résurrection possible. De même qu'après 1848 ces fougueux démagogues, qui avaient cru l'occasion propice à démolir la société, se consolaient de leur échec en proclamant bien haut que si pareille chance s'ouvrait jamais pour eux, ils sauraient en user autrement et

ne manqueraient pas leur coup une seconde fois, de même nos destructeurs de religion se gardent bien d'imiter leurs pères, qui n'ont fait, disent-ils, les choses qu'à moitié. Le persiflage, l'ironie sont des moyens usés, des armes trop légères, qui blessent et ne tuent pas : c'était bon pour entamer la guerre ; il faut d'autres engins pour la mener à fin. Le public a d'ailleurs changé depuis soixante ans de caractère et d'habitudes. Il est devenu, à ses dépens, plus réfléchi, plus sérieux : on a plus de peine à le faire rire, et, pour lui, la plaisanterie n'est pas toujours un argument. Bien plus, on lui devient suspect à badiner sur toute chose, et peu s'en faut qu'on ne le révolte au lieu de le séduire. Il faut s'accommoder à sa nouvelle humeur, il faut le prendre par son faible, et son faible aujourd'hui est qu'on le traite en homme et non plus en enfant.

La science, voilà le grand moyen ! La science est le seul guide, la seule autorité que les esprits de nos jours acceptent tous de bonne grâce. Cela se comprend : ils lui voient faire de tels miracles, elle répand sur l'humanité des biens si manifestes, elle ouvre à l'homme de telles perspectives, et confirme si incontestablement son droit de souveraineté sur ce monde, qu'il lui doit en retour de se soumettre à ses arrêts, de lui garder obéissance et de ne pas rougir de l'hommage qu'il lui rend. Mais entre les mains de ceux qui le veulent soustraire à toute autre croyance, le détourner de toute soumission à

une autorité plus haute, à l'invisible souveraineté du Créateur de toutes choses, quelle arme redoutable que cette foi de l'homme en la science ! Aussi, pour être apte aujourd'hui à s'enrôler avec honneur parmi les adversaires des croyances chrétiennes, pour y jouer un rôle, agir sur les esprits, troubler les consciences, ce n'est plus assez d'avoir quelque talent, une plume élégante et moqueuse, il faut être savant, ou tout au moins passer pour l'être, ce qui est plus facile, beaucoup moins rare, et partant beaucoup plus dangereux. Si le christianisme, en effet, n'avait affaire qu'aux vrais savants, aux grands esprits, la science et lui ne seraient jamais en véritable désaccord. Les soi-disant contradictions, les faits inconciliables disparaissent à mesure qu'on s'élève à certaine hauteur, dès qu'on ne prend plus les mots seulement à la lettre, qu'on en saisit l'esprit et qu'on remonte au point où le malentendu commence. La science ainsi comprise et pratiquée n'est pas seulement inoffensive au christianisme et aux Écritures, elle vient à leur aide et leur rend témoignage, donnant parfois à certains faits, en apparence fabuleux, un caractère presque historique. Ainsi Cuvier a confirmé, par la plus rigoureuse induction tirée de faits incontestables, tels récits de la Bible que les croyants seuls jusque-là acceptaient par pure obéissance, que les indifférents tenaient pour très-suspects, et dont les grands docteurs du XVIIIe siècle aimaient à faire des gorges chaudes. Le malheur veut que

pour un de ces génies conciliateurs par clairvoyance, pour un Cuvier, un Kepler, un Leibnitz, un Newton, vous ayez des milliers d'esprits qui ne voient que les apparences, se buttent aux contradictions, et, souvent même sans malice, ne font servir le peu qu'ils savent qu'à la ruine des saintes vérités. Or ceux-là sur la foule ont autant de crédit, peut-être plus, que les véritables maîtres : c'est avec eux que le public est en commerce continuel ; ils sont nombreux, ils sont partout, dans toutes les professions ; la race des demi-savants fait le fond de la race humaine, sans compter ceux qui, plus habiles, mais cherchant le succès à tout prix, même au besoin dans le scandale, empruntent à la science le vernis nécessaire à mettre en vogue leurs écrits. Tout cela constitue une façon nouvelle de faire échec au christianisme, une méthode qui rajeunit les traditions de Voltaire. Les mieux intentionnés s'y laissent prendre : c'est l'appât qu'il leur faut, un appât sérieux ; on ne parle qu'à leur raison, ils croient se rendre à l'évidence. Que voulez-vous? ce ne sont pas des contes qu'on leur fait, des épigrammes qu'on leur débite ; on ne se joue pas d'eux, on ne leur dit pas le mot pour rire : ce sont des faits, des faits palpables. Tant pis pour les croyances chrétiennes si ces faits les mettent à néant ! Peut-on s'inscrire en faux contre les lois de la science ? n'est-elle pas la vérité ?

Voilà la moderne tactique : point de moquerie, point d'impatience, un grand air d'impartialité ; ce

n'est plus une escarmouche, une surprise, c'est un siége, un siége en règle : on investit la place, on s'avance, on chemine avec l'autorité et sous l'abri de la science. Ce n'est pas tout. L'expérience du dernier siècle inspire encore bien d'autres précautions, d'autres ménagements. On reconnaît maintenant que notre pauvre nature humaine n'a pas encore fait d'assez grands progrès, même en France, pour se sentir heureuse et fière de ne croire absolument à rien. C'est une infirmité dont le temps la pourra guérir, mais une infirmité avec laquelle il faut compter. Peut-on faire, par exemple, que la plupart des cœurs de femmes ne soient obstinément soumis au besoin de prier et de croire ? L'homme lui-même, sous le coup de certaines douleurs, ne sent-il pas un cœur de femme naître et s'éveiller en lui ? Quand la mort le sépare de ceux qu'il aime, quand il survit et quand il souffre, peut-il ne pas chercher, les yeux levés au ciel, un peu de force dans l'espérance ? Ces penchants, ces instincts peuvent sembler étranges, absurdes même si l'on veut; ils sont indestructibles, et c'est perdre sa peine que de prétendre les supprimer. On le sait aujourd'hui, et les habiles en profitent. Faire table rase une seconde fois, renverser les autels, persécuter les prêtres, œuvre de dupes ! c'est de ses propres mains préparer d'inévitables réactions et la résurrection certaine de tout ce qu'on veut détruire. Il n'y a plus que quelques fous, quelques enfants perdus

qui prêchent ces vieux moyens. Au lieu de heurter de front le besoin de croyance, mieux vaut s'en emparer, le flatter, lui offrir de séduisantes transactions. Pourquoi s'en prendre au christianisme ? pourquoi le battre en brèche ouvertement ? pour plaire aux libertins ? N'est-on pas toujours assuré de les avoir pour soi ? C'est aux chrétiens candides qu'il s'agit de complaire. Loin donc de laisser voir contre le christianisme la moindre arrière-pensée, il en faut exalter les beautés, faire de son fondateur un portrait admirable, le reconnaître pour le modèle de toutes les vertus, le type de toute perfection, trouver en en parlant de ces accents qui vont au cœur, et pour prix de ces touchantes concessions demander quoi ? Un léger sacrifice, un modeste *erratum* au texte des Évangiles, un simple changement d'un mot ou plutôt l'abandon habile et raisonnable d'un titre sans valeur, d'un parchemin usé, d'une lettre de noblesse purement nominale, de la soi-disant divinité de cet homme admirable ! Pourquoi tenir à cette fiction ? Renoncez-y, nous serons tous d'accord. La raison n'aura plus rien à dire : avec vous nous nous inclinerons devant ce merveilleux mortel, et si vous voulez même, nous l'appellerons divin sans que cela tire à conséquence. Nous vous passerons l'épithète si vous nous concédez le dogme.

Voilà comment avec du savoir-faire, avec un certain mélange de scepticisme philosophique, de rêveries mystiques et de zèle affecté pour les idées

chrétiennes, on espère aujourd'hui saper le christianisme. Le procédé n'est pas nouveau. L'année même où Constantin dans sa toute-puissance semblait, par son crédit, assurer à l'Église la paix et la sécurité, un seul homme, avec quelques paroles, jetait la foi chrétienne en bien d'autres périls que les licteurs et les bourreaux de ses plus farouches persécuteurs. Lui aussi prétendait ne faire la guerre à Jésus-Christ que par amour pour sa doctrine, ne le dépouiller de sa divinité que pour mieux assurer son triomphe, mieux propager ses bienfaits, et rendre en même temps la foi moins difficile et la raison plus satisfaite. C'était exactement la même transaction qu'on croit inventer aujourd'hui. Et telle est la puissance de ces doctrines énervantes, que, même en ces temps de foi encore jeune et vivace, le monde s'y laissa prendre. Un demi-siècle à peine après la mort d'Arius, la contagion avait gagné l'Orient tout entier, une partie de l'Occident, et en dehors de l'ancien monde romain tous les peuples barbares récemment convertis. Transportez-vous à ce moment de crise où se jouait la destinée du monde, cherchez à deviner ce qui allait arriver : à ne consulter que les lois humaines, les calculs de probabilités, le christianisme n'est-il pas perdu? Son adversaire avait pour lui la faveur de Constantin lui-même, l'adhésion ardente de son fils, toutes les forces de l'empire, tous les ressorts par qui le monde se laissait encore gouverner. Pour maintenir la foi, pour sauver

du naufrage la divinité de Jésus-Christ, il fallait un miracle, une sorte de révélation nouvelle, une autre prédication de saint Paul. Ce miracle, il eut lieu : ce qu'un homme avait fait, un homme le défit; Athanase eut raison d'Arius. Mais le christianisme n'avait pas moins paru près de périr, et l'arianisme moderne peut très-bien se flatter qu'il aura cette fois meilleure chance, qu'un Athanase, un Basile, un Grégoire, un Jérôme ne seront pas toujours là pour foudroyer ses arguments et reconquérir le monde au profit de la vérité. Ses menaces, ses prédictions sinistres ne sont donc pas de pures forfanteries : le danger est réel; l'hérésie de nos jours dispose d'auxiliaires qui doublent sa puissance. Ce n'est plus corps à corps, en champ clos, avec les armes purement théologiques qu'elle combat l'orthodoxie; la lutte est générale; tout le monde s'en mêle, toutes les armes font feu. Une coalition formidable s'acharne contre la foi; les sciences naturelles étroitement comprises, les sciences métaphysiques orgueilleusement conduites, la critique historique habilement romanesque, autant de forces qui font faisceau au profit du nouvel arianisme. Ne voit-on pas que cette ligue est autrement puissante et fait d'autres blessures que les frivolités railleuses du dernier siècle? Ce n'est plus seulement par la tactique et l'armement qu'elle est en notable progrès, le sol lui-même, le terrain de la lutte est également changé à son profit. Chrétiennement parlant, on

peut dire que la société est aujourd'hui démantelée. Tous les abris, toutes les positions qui appartenaient au christianisme il y a cent ans, dans l'État, dans les institutions, dans les mœurs, tout ces moyens de crédit, d'influence et de légitime résistance qui lui étaient acquis par un droit séculaire, et dont ses adversaires, même en le chansonnant, ne songeaient pas à le déposséder, il n'en reste plus trace. Le niveau séculier a passé par-dessus. C'est en rase campagne qu'il s'agit maintenant de soutenir l'assaut.

Si dans de telles conditions, en face de tels périls, les chrétiens n'ouvrent pas les yeux, si l'instinct de la conservation ne les pousse pas à s'entendre au moins sur les points essentiels de leur foi, si à tant d'efforts conjurés ils n'opposent encore que leurs divisions et leurs discordes, nous le disons sans la moindre hyperbole, il faut se voiler la face, considérer ce monde comme ayant fait son temps, et la civilisation, malgré ses apparents triomphes et ses hautaines espérances, comme frappée au cœur et menacée d'un prompt déclin.

En sommes-nous donc là? Non, cent fois non, si nous le voulons bien, si nous savons comprendre la grandeur du péril, ce qu'il a de vraiment neuf, et ce qu'il faut aussi pour le vaincre de jeunesse et de nouveauté.

III

Et d'abord point de méprise entre chrétiens. N'allez pas croire que le catholicisme soit seul en cause, que lui seul excite des colères et que la guerre ne soit faite qu'à lui. C'est le christianisme lui-même, la foi chrétienne tout entière et sous toutes ses formes qu'on se promet d'anéantir. Toute secte protestante qui prend au sérieux l'Évangile, sans réserve et sans restriction, est pour le moins aussi suspecte que le plus pur catholicisme. Il n'y a de tolérance et d'amnistie que pour le christianisme qui ne croit pas en Jésus-Christ, celui dont certains pasteurs, en chaire évangélique, font aujourd'hui publique profession. Les protestants éclairés et sincères n'ont sur ce point aucun doute. Ils ont fait du chemin depuis le XVIe siècle : sans être dans leur foi ni moins zélés, ni moins ardents, ils ne croient plus que l'Antechrist et l'Église romaine soient une seule et même chose. L'Antechrist aujourd'hui, c'est l'ennemi commun : veut-on lui résister, il faut serrer les rangs, ce n'est pas le temps des discordes entre frères. Les protestants amis de l'Évangile, quelque nombreux qu'ils soient dans certains États de l'Europe, savent ce qui leur manque de cohésion et d'unité ; ils sentent

que pour la chrétienté le vrai rempart sera toujours cette puissante Église contre laquelle on s'acharne aujourd'hui. Pendant que tous les coups portent sur elle, ils respirent, elle les met à l'abri : qu'on la renverse, ils sont à découvert. De là chez les plus clairvoyants cette sollicitude pour tous les intérêts chrétiens sans distinction, et cette solidarité défensive qui semble vouloir naître entre ceux qui, sur le fond des choses, sont animés de convictions communes.

Par malheur, ce bienfait tout moderne, une des rares conquêtes qui dans l'ordre moral pourraient honorer notre temps, n'est pas encore très-répandu. Chez ceux-là mêmes que révolte la coalition antichrétienne, l'idée de s'entr'aider, de s'unir, de se coaliser aussi, d'ajourner les querelles intestines, de se prêter main-forte entre frères, ne fait, il faut le dire, que de faibles progrès. L'habitude, les préjugés, l'esprit de secte sont de telles puissances! Si quelques-uns s'en affranchissent, si une certaine élite qui voit les choses de plus haut se plaît à pratiquer ces idées tolérantes, la foule les suit-elle? et l'élite elle-même ne donne-t-elle jamais que des exemples généreux? Si c'était seulement parmi les catholiques qu'on remarquât cette tendance à l'exclusion, cette aversion du schisme poussée jusqu'à l'oubli des intérêts actuels de la foi, bien des gens s'en diraient peut-être moins surpris qu'affligés, car pour le catholique, s'il va trop loin dans cette voie, on peut tou-

jours invoquer une excuse : il a pu croire qu'en s'isolant, en évitant le contact de l'erreur, il faisait acte d'obéissance et se rendait plus agréable à Dieu! Tandis que pour le protestant, quel prétexte inventer? Lui qui affirme si haut son droit de croire comme il lui plaît, peut-il s'effaroucher que son prochain en fasse autant? L'intolérance qui chez l'un nous afflige sans beaucoup nous surprendre, chez l'autre nous révolte. Comprenez-vous un protestant instruit, lettré, sain d'esprit et de cœur, professant de généreux principes, poussant même jusqu'à l'énergie l'amour et le respect du droit, et qui, dès qu'on lui parle de concéder aux catholiques ce qu'il croit juste et vrai pour tout le genre humain, le droit d'exercer leur culte avec la liberté et dans les conditions que ce culte réclame, pousse un cri de haro, fait appel à la force brutale, admet sans sourciller qu'elle tranche ces questions, et d'avance en sanctionne et légitime les arrêts; parfaitement sensé sur toute autre matière, déraisonnable sur celle-là, et parlant au XIXe siècle de l'Église romaine, comme un inquisiteur du XVIe aurait parlé de l'hérésie? Quel étrange spectacle et quelle leçon d'humilité! Est-il plus accablante preuve de la misère de notre esprit?

Le rôle est pourtant si beau pour le protestant de nos jours qui veut servir le christianisme et prendre corps à corps ses véritables ennemis! Tout conspire à lui donner créance, tout semble préparé pour ajouter à ses paroles comme un surcroît d'autorité.

Ces jalousies, ces mesquines colères, il les ignore, il les oublie. Il veut faire triompher la divine parole, en démontrer l'éternelle vérité, la transmission séculaire : à quoi bon contester à l'Église catholique les droits qu'elle s'arroge? Pourquoi lui faire d'insidieuses questions, de captieuses querelles? Au lieu de raviver ces insolubles procès, ne fait-il pas mieux de chercher sur quels points l'accord subsiste encore, quels dogmes ont échappé à toute controverse, survécu à toute rupture? Ces dogmes, il s'y attache; ils sont pour lui le cœur, le fond même de la foi, la base d'un christianisme de paix et de concorde que tout vrai chrétien ne peut s'empêcher de défendre, puisque nécessairement il le doit professer. Que la réforme, il y a trois siècles, ait eu sa raison d'être, qu'elle fût l'aiguillon qui, pour sauver la foi, devait stimuler le sommeil de l'Église, s'ensuit-il, quand les temps sont changés, que la conduite doive rester la même; que, pour sauver aujourd'hui cette même foi chrétienne, un chrétien, parce qu'il est protestant, soit tenu d'épouser les haines de ses pères, de ne combattre que ce qu'ils ont combattu, et, devant l'incendie nouveau qui menace la chrétienté, de se croiser les bras, parce que c'est avant tout sur le catholicisme que les flammes semblent se diriger? Laissez-le répudier cet absurde héritage. Laissez-le rompre avec cette routine. Non-seulement il faut qu'il s'abstienne envers l'Église catholique de toute attaque, même indirecte, de tout reste d'acrimonie

par la simple raison qu'il fait campagne avec elle et qu'on ne tire pas sur ses alliés; il lui doit plus encore, plus que des égards, plus que des ménagements, il lui doit éclatante justice. C'est à lui d'exposer avec franchise et loyauté les grands côtés, les beautés, les splendeurs de ces traditions dont il est séparé. Des restrictions et des réserves se mêleront à ses éloges, tant mieux, son témoignage en aura plus de poids. Soit qu'il rappelle les services rendus, soit qu'il se porte fort contre les calomnies, à ne dire que la pure vérité, même atténuée, il fera plus pour le catholicisme qu'un panégyriste attitré.

Ce n'est pas tout : pour tenir tête au faux esprit philosophique, nulle position n'est meilleure que la sienne. Il n'a pas à lutter contre les préventions que soulève l'obéissance présumée au principe d'autorité, et, quand il professe hautement et sans réserve sa croyance aux faits surnaturels, il produit un tout autre effet, il est autrement écouté, on compte autrement avec lui que s'il n'avait pas ses coudées franches en matière de libre examen. Qu'est-ce donc lorsqu'à ces avantages de situation s'en ajoutent de tout personnels, lorsque ce protestant est un puissant esprit rompu aux plus grandes affaires et conservant au déclin de la vie, outre les trésors amassés de l'expérience et du savoir, les fécondes ardeurs du jeune âge! Dès lors s'explique ce qu'il y a de particulier dans ces *Méditations* de M. Guizot : ce n'est pas un livre religieux comme un autre. Les

meilleurs prêtres, les plus onctueux prédicateurs, les plus profonds théologiens ont un défaut irrémédiable, ils sont religieux de profession ; les vérités qu'ils soutiennent semblent être leur patrimoine, et, en plaidant la plus sainte des causes, ils n'ont l'air que de plaider pour eux ; tandis qu'un historien, un philosophe, un homme d'État, et avant tout un esprit libre, qui, après mûr examen et longues réflexions, non sans combat, non sans effort, est devenu chrétien, et qui démontre à la clarté du jour, par preuves surabondantes, que ni son esprit ni sa raison n'en souffrent le plus léger dommage, que le penseur et le chrétien vivent chez lui, sans peine, dans la meilleure intelligence : voilà de quoi donner courage à bien des gens, dissiper bien des doutes, affermir bien des hésitations ; c'est à la fois le meilleur des sermons et la plus sûre des propagandes.

Comptez pourtant que des voix discordantes se mêleront au bienveillant concert qui doit accueillir un tel livre. Il y aura des récalcitrants, il y en aura d'abord parmi les réformés. Cette largeur de vues, cette suprême tolérance n'y seront pas du goût de tout le monde. L'auteur s'entendra dire : — Vous nous abandonnez, vous êtes catholique d'esprit et d'intention, soyez-le tout à fait. — Pauvre querelle assurément, triste façon de reconnaître le dévouement le plus fidèle, les services les plus signalés. En fait d'ingratitude, l'esprit de secte est passé

maître. Aussi ne soyez pas surpris qu'autour de l'urne électorale qui quelquefois les rassemble, tous les protestants de Paris n'aient pas toujours à cœur d'exprimer à M. Guizot, par un vote unanime, leur juste et respectueux orgueil de le compter dans leurs rangs. N'oublions pas d'ailleurs que si ces *Méditations* ont le tort pour quelques protestants d'être trop catholiques, certains catholiques en revanche les voudraient encore moins protestantes. Nous ne disons pas que les catholiques, même les plus exclusifs, ne soient au fond du cœur pleins d'estime et de reconnaissance pour une œuvre aussi évidemment utile à la cause du christianisme, seulement cette estime et cette reconnaissance, ils ne s'y livrent qu'à leur corps défendant. Ils louent très-haut les intentions et le courage de l'auteur; quant à l'œuvre elle-même, ils ne se bornent pas à mettre prudemment dans l'ombre les points de dissidence, ils laissent malgré eux percer d'inopportunes objections. Nous nous permettons de leur dire que ce n'est pas là comprendre les circonstances où nous sommes et le besoin suprême d'alliance et de concorde qu'impose au christianisme la formidable guerre allumée contre lui. Que dans les temps ordinaires, quand il n'y a de lutte engagée que sur les questions de forme et non sur le fond des choses, les croyants se complaisent à n'accepter, à ne glorifier que les écrits où résonne le pur et fidèle écho de leur foi, rien de mieux; chacun alors dans la république

chrétienne peut se permettre de veiller aux intérêts de sa province plutôt qu'à ceux de la patrie; mais quand on est en face et sous le coup d'une invasion, tout change : c'est le salut commun qui est la première loi. C'est le moment d'appeler franchement, à bras ouverts, les auxiliaires, quels qu'ils soient, dont on peut se promettre un sérieux concours. Ne vous y trompez pas, les chrétiens, même unis et marchant tous d'accord, ne suffiront que tout juste à leur tâche; car ils n'ont pas seulement à repousser des attaques, — s'en tenir à la défensive serait être à demi vaincus, — ils ont à marcher en avant, à envahir, à subjuguer les âmes. Le monde est à reconquérir une seconde fois, et quel monde! plus léger, plus frivole, plus endormi peut-être qu'il y a dix-neuf cents ans!

Encore un coup ce n'est pas la guerre antichrétienne dont il faut nous préoccuper. Cette nuée de systèmes, ces rêves, ces chimères, ces combinaisons maladives, ces désordres philosophiques n'ont rien qui nous effraie. Le spectacle en est triste, mais ce n'est pas du sommeil. A cette activité fébrile vous pouvez opposer une saine activité, vous pouvez en avoir raison; sans compter que vos adversaires eux-mêmes vous font la partie belle et infirment les coups qu'ils veulent vous porter. Quelle timidité au fond de leur audace! comme ils ont peur de leurs énormités! comme ils reculent devant les plus directes, les plus inévitables conséquences de leurs

doctrines! comme ils crient à la calomnie dès qu'on leur présente un miroir où la laideur de ces doctrines est reproduite au naturel! Laissez-les parler et écrire, ils provoquent d'accablantes réponses; laissez-les altérer l'histoire et les Écritures, c'est leur autorité, leur crédit qu'ils altèrent : ils sont pris à leurs propres embûches. Tout ce qui agite et secoue les esprits, tout ce qui les éveille même en les irritant tourne au triomphe de la vérité; il n'y a de profitable à l'erreur que l'insouciance, la torpeur, l'engourdissement des âmes. Et c'est là par malheur la plaie qui nous dévore, la vraie maladie du siècle. N'essayons pas de le dissimuler, les ravages en sont trop manifestes. Autant l'impiété proprement dite, malgré ses apparents progrès et les éclats de son cynisme, ne fait en ce moment chez nous que de rares prosélytes, autant l'insouciance se propage, s'étend et s'acclimate. C'est une contagion : quiconque en est atteint ne vit plus que de la vie terrestre, n'est absorbé que par les soins, les affaires, les plaisirs de ce monde; les grands problèmes de notre destinée, ces merveilleux mystères, notre tourment et notre honneur, n'existent plus pour lui; il ne connaît, il ne cultive que ses instincts frivoles et grossiers; la partie divine de son être est en complète léthargie. Çà et là, même au milieu de ces indifférents, vous rencontrez encore quelques cœurs agités, quelques esprits perplexes. La perplexité est à l'insouciance ce que le crépuscule est à la nuit, une

lueur incertaine qui lutte avec les ténèbres, tantôt vaincue, tantôt victorieuse. Rien de moins assuré que ce genre de victoire. Les esprits perplexes vous échappent encore plus vite que vous ne les prenez. N'importe, plût à Dieu que cet état de l'âme fût notre plus grand mal! C'est à l'insouciance, c'est-à-dire au néant, à la mort, que tout nous pousse et nous entraîne!

Vous demandiez tout à l'heure quel est l'état présent du christianisme en France : comptez ceux qui occupent les deux camps opposés où un reste de vie se manifeste encore, ici pour attaquer, là pour défendre la foi chrétienne; puis, en dehors de ces deux camps, voyez, que reste-t-il? une innombrable foule, inerte, inanimée, sorte de grand désert, véritable mer Morte qu'aucun être vivant n'habite. Voilà le monde qu'il faut reconquérir, voilà ceux qu'il faut se disputer. Comment agir sur eux? comment les émouvoir? comment s'en emparer? Le secret de l'avenir est là.

Cherchez donc, essayez : quel est sur les insouciants le moyen d'action le plus sûr? Sont-ce les pratiques de haute piété, les écrits destinés à l'édification des croyants émérites? Espérez-vous que d'un seul bond vous en ferez des fidèles accomplis? que vous les lancerez dans la sainte ferveur? Ne parler que la langue de la pure dévotion, ne pas sortir du diapason des sacristies, c'est perdre votre peine. Montez sur les hauteurs, faites briller ces vérités universelles

devant lesquelles tout être doué de raison qui se recueille et réfléchit se sent forcé de fléchir le genou. C'est en montrant dans toute leur grandeur, dans toute leur beauté primitive, les bases de la foi qu'on peut séduire certaines âmes à venir y prendre un abri. Or, c'est en cela justement que ces *Méditations* excellent. Elles portent la lumière sur les sommets mystérieux, qui, pour les engourdis, semblent enveloppés d'impénétrables brumes. On peut dire qu'elles les leur révèlent et leur inspirent une secrète envie de les connaître de plus près. En un mot, si ce livre n'a pas le don, à peu près impossible, de satisfaire à la fois dans chaque communion tous ceux qui sont en possession d'une croyance définie, il a une vertu plus précieuse et plus rare, dont nous parlons à bon escient pour en avoir nous-même vu plus d'un témoignage, il touche les indifférents.

C'est déjà beaucoup, mais il faut plus encore. Un livre, quelque puissant qu'il soit par le style et par la pensée, ne peut, dans la crise où nous sommes, que préparer les voies. Pour entrer plus avant, pour agir sur la foule, pour l'arracher à son sommeil, il faut plus que des livres, il faut des actes, des exemples, d'éclatants témoignages, d'incontestables preuves d'abnégation, de dévouement, de charité, de sacrifice. Voilà les prédications qui réveillent les âmes, voilà les armes qui triomphent du monde, si léger, si frivole, si endurci qu'il soit. Jadis elles l'ont vaincu sous la toge romaine, sous

le sayon barbare, seules encore aujourd'hui elles peuvent le dompter. — Que demandons-nous là ? Y pensons-nous ? — La prédication par les œuvres ! L'apostolat des premiers temps ! De vrais apôtres, d'héroïques confesseurs, au besoin des martyrs ! En ce temps-ci ! Est-ce possible ? — Pourquoi pas ? — Quelle est la contradiction, la disparate, la surprise qu'on ne puisse attendre de ce temps ? N'est-ce pas sa destinée que d'aller à tous les extrêmes, d'être ardent pour le mal et même pour le bien, d'obéir tour à tour, souvent même à la fois, aux courants les plus opposés, aux principes les plus inconciliables ? C'est justement parce qu'il semble tombé presque au dernier degré de la mollesse et de l'affaissement, parce que vous le voyez descendre de jour en jour plus bas, qu'il y a chance pour lui de quelque élan sublime. La Rome impériale était-elle donc moins corrompue, moins efféminée, moins docile, alors que s'élevaient dans l'ombre, sous son sol, les vengeurs et les restaurateurs de la dignité humaine, les futurs maîtres du monde ? Rassurez-vous, même en ces jours de doute et d'égoïsme, ce n'est pas une chimère qu'une grande et vraie résurrection du christianisme en France. Non-seulement ce miracle est possible, on peut dire qu'il est nécessaire.

De deux choses l'une : ou il faut supposer que nous touchons à la dernière phase du développement de l'humanité, que la décadence aujourd'hui

commencée sera la dernière, qu'elle n'aura pas, comme tant d'autres avant elle, son temps d'arrêt, sa renaissance, qu'une pente continue nous entraîne irrésistiblement à la ruine et à l'abaissement de notre race, ou il faut de toute nécessité trouver moyen de restituer aux masses populaires la foi religieuse. Et, en effet, que sert à la démocratie d'avoir cause gagnée, d'être bientôt souveraine maîtresse du globe entier, si elle est hors d'état de maintenir et de régler sa conquête, faute de pouvoir soi-même se régler et se gouverner? La démocratie sans croyances, sans frein religieux, sans autre garde-fou que la morale indépendante, c'est un torrent déchaîné, c'est l'anarchie, le despotisme, le retour à la barbarie. Et, d'un autre côté, ce frein sauveur, quand il est vermoulu, comment le remplacer? Ne crée pas qui veut une foi religieuse. C'est folie seulement de le tenter. Ces chimériques créations ne pourraient jamais être que d'impuissantes parodies. A quoi bon rêver l'impossible? Pourquoi chercher si loin ce qu'on a sous la main? Cette foi nouvelle qu'on attend, qu'on espère, qu'on appelle à grands cris, elle est là, nous la possédons; c'est le christianisme lui-même, toujours neuf si nous savons comprendre ses éternelles clartés, si nous savons nous-mêmes être nouveaux. Ce n'est pas l'objet de la croyance qu'il faut renouveler, c'est la routine des croyants. Le christianisme au fond est aussi jeune qu'à son premier jour; il n'a

de vieux que ce qui n'est pas lui, cette rouille terrestre dont peu à peu l'ont revêtu ses interprètes, ses ministres, ses serviteurs de tous les temps. Il faut l'en délivrer, il faut lui rendre son aspect et sa vertu première. Comment faire? User, pour le rétablir, des moyens qui jadis ont réussi à le fonder. Le parti est rude et violent. Pas de milieu pourtant : toute autre tentative serait illusoire et vaine. Rester dans les moyens termes, ménager les abus, flatter les habitudes, n'améliorer qu'à la surface, c'est faire du christianisme un de ces édifices qu'on soutient en les étayant et dont on bouche les lézardes : autant vaudrait le laisser choir. Pour lui rendre la vraie puissance, la vraie stabilité, pour qu'il puisse braver encore une longue série de siècles, il n'y a qu'un moyen, reprendre l'œuvre franchement à nouveau.

Que l'Église s'arme donc de courage : qu'elle recommence comme elle a commencé, aussi modestement et aussi saintement; qu'elle soit chaste, austère, laborieuse, savante, intelligente et libre; sans goût pour les honneurs, sans souci des richesses; prodigue de ses peines, de son sang, de ses larmes; aussi indépendante, aussi fière vis-à-vis des puissants qu'indulgente et tendre pour les faibles, aussi étrangère aux superstitions, aux pratiques étroites, à tout vestige d'idolâtrie, qu'ardente et sincère dans sa foi! Qu'elle s'avance ainsi armée, s'acheminant pas à pas, allant aux âmes, aux âmes seules, et le monde

lui appartient une seconde fois. Ne craignez pas de mécomptes, les mêmes causes auront mêmes effets; seulement, hâtez-vous, ne perdez pas une heure, l'instant est solennel. Que ce cri : « L'Église recommence! » ne soit pas un vain mot; que les effets ne s'en fassent pas attendre. Ne croyez plus honorer Dieu en dressant pour lui dans les airs d'orgueilleuses coupoles, en le logeant dans des palais étincelants de marbre et d'or; c'est à la crèche, c'est à la grotte de Bethléem qu'il faut convoquer les pasteurs. Que tous les vrais chrétiens, tous les fils de l'Église le sachent bien et se le disent : c'est d'eux que tout dépend, c'est par eux que tout est possible, c'est sur eux que tout repose; ils ont entre leurs mains non pas seulement le sort de leur chère et vénérée croyance, mais l'avenir du monde civilisé.

III

LE CHRISTIANISME ET LA SOCIÉTÉ[1].

Depuis que le christianisme existe, il est en proie aux disputes des hommes. Cette guerre qu'on lui fait de nos jours a commencé dès sa naissance, du vivant même de son divin auteur. Les mêmes arguments, les mêmes railleries, la même ardeur à le combattre, le même espoir de l'étouffer, se sont produits de siècle en siècle avec plus ou moins de violence et de bruit, mais sans jamais cesser, depuis les pharisiens et les scribes jusqu'à nos docteurs d'aujourd'hui. C'est un assaut qui dure voilà bientôt dix-neuf cents ans. L'œuvre chrétienne en est-elle ébranlée? Sans doute elle a souffert: elle est, sur certains points, affaiblie, mutilée ; jamais atteinte au cœur, jamais frappée à mort : toujours debout,

1. A propos des *Méditations sur la religion chrétienne dans ses rapports avec l'état actuel des sociétés et des esprits*, par M. Guizot. 1 vol. in-8°, 1868.

toujours la même au fond, une sorte de vie nouvelle sortant de ses blessures mêmes et lui rendant sans cesse, souvent avec usure, ce qu'elle paraît avoir perdu.

N'y a-t-il pas là matière à réfléchir? Quelle autre doctrine en ce monde a jamais eu pareille destinée, soutenu de tels chocs, livré de tels combats et survécu toujours à tous ses adversaires? Qu'est-ce qu'une institution qui vieillit sans s'user, qui répare ses brèches à mesure qu'on l'attaque, et qui, lorsque autour d'elle tout ce qui a pris naissance est sujet à la mort, ne cesse pas de vivre et dure indéfiniment?

En sera-t-il toujours ainsi? Les chrétiens en ont pleine assurance. Pour eux, quoi de plus simple? Le christianisme n'étant pas œuvre humaine, peut-il être soumis aux lois de l'humanité? S'il subit l'influence terrestre, en ce sens qu'il peut languir ou prospérer, porter des fruits ou devenir stérile, selon que la race humaine, usant de sa liberté, le néglige ou lui reste fidèle, jamais, aussi longtemps que ce monde vivra, à travers tous les siècles des siècles, jamais, en aucun cas, il ne saurait périr, c'est-à-dire tomber en désuétude et en complet oubli, disparaître, en un mot, de la terre civilisée, comme le paganisme, par exemple. Puisque telle est leur certitude, ne semblerait-il pas que les chrétiens, quand on s'acharne à les combattre, agiraient sagement en laissant faire à Dieu et n'opposant aux attaques

des hommes que l'abstention et le silence? A la bonne heure s'ils étaient fatalistes, mais le fond même de leur croyance est qu'ils sont libres au contraire, libres et responsables. Il leur importe donc, chacun pour son salut d'abord, puis pour celui de ses semblables, autre intérêt non moins sacré, il leur importe que la foi chrétienne non-seulement ne s'éteigne pas et conserve ici-bas une place, mais qu'elle y soit vivante, efficace, honorée; que les âmes l'acceptent et lui restent soumises, que son règne s'étende, s'affermisse et se perpétue. Nécessité de se défendre, nécessité de conquérir; polémique constante et propagande infatigable, voilà le devoir des chrétiens.

Ce devoir, comment l'ont-ils rempli dans le cours de ces dix-neuf cents ans? De deux façons bien différentes : d'abord, pendant trois siècles, sans autre force, sans autre appui que leur doctrine même, l'autorité de leurs paroles et la vertu de leurs exemples; puis — il faut bien le dire — pendant quinze autres siècles, sous la protection et avec l'assistance des puissants de ce monde, à l'ombre du privilége, aidés, encouragés, soutenus, défendus par la faveur des hommes et au besoin par la rigueur des lois. De ces deux modes de propager leur croyance et de combattre leurs adversaires, l'un a produit la plus pure des victoires, ce triomphe inouï, ce consolant miracle, la vérité, la simple vérité s'emparant de l'empire du monde, sans secours étranger, par

son seul ascendant; l'autre se vante, à bon droit, d'avoir donné aux hommes, pendant longues années, le spectacle imposant d'une vaste unité à peine entremêlée de quelques dissidences; mais, si grand, si prospère que semble alors le christianisme, s'associer de si près à la force matérielle n'était-ce pas l'oubli de son essence même et l'emploi d'un moyen plein d'illusions et de périls? N'est-ce pas pour s'être si longtemps abritée derrière ce rempart que l'Église a soulevé contre elle tant d'injustes colères, tant de rancunes et tant de préjugés? Elle a donné prétexte à des populations, trop souvent malheureuses et durement éprouvées, de la confondre avec leurs oppresseurs, avec ceux qui lui prêtaient main-forte et dont elle avait l'air de briguer l'alliance. De méprise en méprise, on a perdu mémoire de ses bienfaits, de ses services, de ses maternelles bontés; on a méconnu son esprit, ses intentions, son caractère; on l'a prise pour un instrument de tyrannie et de corruption. De là ce malheureux divorce, ce déchirement de la famille chrétienne dont fut témoin le XVIe siècle, et, dans un temps plus rapproché, il y a quatre-vingts ans, lorsque la royauté absolue, impuissante à tenir en bride la société nouvelle, et succombant sous le poids de fautes accumulées, fut brisée en un jour de colère, ne vit-on pas la foi chrétienne, non-seulement entraînée dans sa chute, mais exposée aux mêmes haines, aux mêmes violences, aux mêmes persécu-

tions, partageant son impopularité, ses angoisses et son martyre?

Quels que soient donc les avantages que le pouvoir, en ce pays, puisse jamais offrir au christianisme pour l'associer intimement à lui, les chrétiens, s'ils sont avisés, déclineront ce dangereux honneur et repousseront ces avances. Par malheur, il ne dépend pas d'eux de se donner dès aujourd'hui complète indépendance, puisque l'État se charge de salarier les cultes tout justement pour ôter aux fidèles la faculté de s'en donner le soin, et qu'un clergé sévèrement déchu du droit de posséder est bien contraint de rester fonctionnaire. Il y a donc à cette heure, chez nous, entre le pouvoir et la religion, un certain reste d'alliance, qui prive celle-ci d'une partie de sa liberté; mais ce lien, quelque puissant qu'il soit, n'établit, à vrai dire, entre les deux parties, aucun rapport intime, ni sujétion, ni solidarité. Le point essentiel est qu'en matière de foi, dans le domaine vraiment religieux, les fidèles sachent rester jaloux du droit de faire seuls leurs affaires, et n'aient pas l'ambition malheureuse d'être patronnés d'office. Par tradition, par habitude, ils y sont presque tous enclins; qu'ils apprennent à ne charger personne, ni l'État, ni aucun pouvoir, des intérêts de leurs croyances; que toute polémique et toute propagande ne partent que d'eux seuls, et n'aient d'autre cachet, d'autre couleur, d'autre mobile et d'autre raison d'être que le pur amour de la foi,

Ce qui nous permet d'espérer qu'il n'y a rien là de chimérique et que les fidèles sauront faire cet effort, c'est que nos lois modernes leur en font, à vrai dire, une nécessité. Bien des gens se désolent de la froideur impartiale et presque indifférente que l'État aujourd'hui est tenu d'observer en matière religieuse; leur piété s'en alarme, et cette nouveauté, cette conquête de la révolution française n'est pour eux qu'un effrayant symptôme, une défaillance de la foi, un abandon de la vérité. Nous croyons, quant à nous, que la vérité peut n'y rien perdre, si les hommes le veulent bien. Il est vrai qu'au lieu de nous faire peur, la liberté des cultes nous semble ici l'instrument de salut, l'aiguillon nécessaire. Ne fût-elle pas ce qu'elle est devenue, incontestable, incontestée, un de ces principes qu'on ne discute plus, éclatant témoignage d'un des plus grands progrès de la raison humaine, nous ne l'appellerions pas moins de tous nos vœux, nous bénirions sa bienvenue par cela seul qu'elle nous paraît ouvrir aux croyances chrétiennes, grâce à l'affranchissement qu'elle leur impose, la perspective d'un réveil généreux, d'une nouvelle vie. C'est notre ferme conviction que désormais le christianisme n'a qu'une chance, mais une chance assurée, de recouvrer, comme il lui appartient, sa vraie place en ce monde, son empire sur les âmes, et d'arrêter ce flot qui monte et l'envahit de plus près chaque jour; c'est de prendre exemple de lui-même, en remontant le cours des siècles, de

s'abreuver aux sources vives, de rentrer dans son indépendance, dans son austérité première, ces deux secrets de ses anciens triomphes, et d'étonner encore le monde à force d'héroïsme, de douceur et de résignation.

Dès lors on doit comprendre que, si, dans ses rapports avec l'Église, l'État, s'exagérant les devoirs de son nouveau rôle, semble parfois pencher, à force d'impartialité, du côté le moins religieux, nous n'en sommes qu'à demi mécontent. Est-ce à dire que nous souhaitons la guerre ouverte et les persécutions? Non certes : bien qu'il en pût sortir d'heureuses nouveautés, de salutaires secousses où se réveilleraient peut-être, où se transformeraient bien des cœurs, ce serait jouer gros jeu. Nous sommes plus modeste et ne prétendons pas rétrograder si vite jusqu'aux trois premiers siècles. Nous nous bornons aux simples conséquences de la liberté des cultes; c'en est assez pour conduire nos fidèles, non pas aux catacombes, mais, proportion gardée, à quelque chose d'équivalent, à un état d'isolement qui les déshabitue d'énervantes tutelles, et peu à peu les aguerrisse à la nécessité de se suffire à eux-mêmes. Aussi, lorsque certains esprits, qui, du plus grand sérieux du monde, croient qu'il y a du courage à défendre aujourd'hui la liberté des cultes et à veiller sur elle en sentinelles infatigables, reprochent au pouvoir ses prétendues faiblesses envers le christianisme et le poussent en revanche aux malveillances et aux partialités,

savent-ils bien ce qu'ils font? On ne peut s'empêcher d'en sourire : ils travaillent à faire revivre ce qu'ils voudraient mettre à néant.

Personne, de part ni d'autre, ne semble avoir encore le vrai mot de l'énigme, personne ne veut comprendre à quel point est nouvelle la situation que nous a faite cette liberté des cultes, profondément gravée et déjà vieille dans nos lois, mais à peine entrée dans nos mœurs. C'est un apprentissage à faire. Depuis le commencement du siècle, on s'y exerce plus ou moins, on tâtonne, on s'essaye, sans avoir pris encore franchement son parti de laisser là les vieilles habitudes, les façons de parler, de discuter, d'argumenter, que rien ne justifie plus. D'un côté, les adversaires du christianisme, et surtout du catholicisme, s'imaginent toujours qu'il n'y a rien de changé, que la religion est encore un pouvoir de ce monde avec lequel il faut matériellement compter, comme avec l'autorité préfectorale ou judiciaire; ils se croient menacés dans leur personne et dans leurs biens, pour peu qu'en chaire on leur prédise quelques rigueurs dans l'autre vie; le refus de les laisser passer d'emblée en paradis leur paraît un déni de justice, une atteinte à l'égalité : ils seraient tentés d'en appeler aux tribunaux des foudres qu'on leur lance, les prenant à la lettre, et oubliant qu'ils n'y croient pas. D'autre part, les chrétiens, les catholiques surtout, ont bien grand'peine à se persuader que désormais ils ne sont plus les maîtres, qu'ils

n'ont plus le droit de commander, qu'entre eux et leurs dissidents, si peu nombreux, si divisés qu'ils soient, il y a, légalement parlant, égalité parfaite; que si, dans leur propre sein, entre eux et pour eux-mêmes, ils pratiquent l'obéissance, au dehors ils n'ont rien à attendre, rien à obtenir des autres que par persuasion et libre consentement. L'habitude du privilége ne se perd pas si vite et comme on veut. C'est quelque chose de si commode que d'avoir droit de dire aux gens : « Croyez-moi, sinon je vais vous y contraindre. » Prouver qu'on a raison demande plus de temps, plus de peine et quelquefois plus de péril aussi. C'est pourtant là le sort des chrétiens de nos jours. Il faut qu'ils s'y résignent. Leurs frères des premiers âges s'en sont-ils mal trouvés? Ces proscrits, ces suspects, n'ont-ils pas su se faire comprendre et peu à peu gagner leur cause? Faites comme eux, et ne faites pas moins, car les temps ne sont guère meilleurs, et votre tâche peut bien être aussi rude.

Nous ne prétendons pas qu'aujourd'hui, à certains égards, notre condition ne soit autre qu'au temps où les premiers chrétiens entreprenaient de fonder leur Église. La plaie de l'esclavage n'offense plus nos yeux ; il y a parmi les masses moins de misère, moins d'ignorance, et, dans les rangs intermédiaires comme aux plus élevés, à côté de frivolités non moins extravagantes et de cupidités non moins basses, un certain fond moral tout autrement solide, un vieux fond de préceptes chrétiens, affaiblis, alté-

rés, mais persistant de siècle en siècle, genre d'héritage dont le monde romain, courbé sous ses Césars, même sous les meilleurs, n'a jamais eu la moindre idée. La différence est donc très-grande, et néanmoins, si vous lisez ce qu'on écrit aujourd'hui, si vous entendez ce qu'on dit, si vous suivez les progrès et l'audace de cette ligue antichrétienne qui s'organise presque en tous les lieux, convenez-en, la folie n'est pas beaucoup moins grande de prétendre, à cette heure, rendre le christianisme puissant et populaire que d'avoir entrepris, il y a dix-neuf cents ans, de faire agenouiller les patriciens et la plèbe de Rome devant la crèche de Jésus-Christ. Disons-le même, on pouvait croire, il y a quelques années, que la polémique religieuse allait se transformer : elle prenait des voies nouvelles, habiles, captieuses et modérées ; professait grand dégoût de ces façons badines et grossières dont le siècle dernier parlait des choses saintes ; affectait de grandir, d'élever le débat, de le porter dans les régions de la science, au-dessus des passions du vulgaire, et, grâce à ce moyen moins usé et plus digne, elle se promettait des succès plus certains. Les intentions restaient les mêmes ; seulement, la forme était de meilleur goût. Nous n'en sommes plus là. Cette stratégie savante poursuit son œuvre assurément, mais elle est débordée. On la laisse à ses abstractions pour revenir au vieux système, et, depuis quelque temps, en fait de calomnies, de plaisanteries et d'invectives, on

descend chez nous aussi bas qu'en nos plus mauvais jours. On n'invente pas, on exhume; ce sont de plates diatribes qui s'imprimaient il y a cent ans, dont on refait des nouveautés. Même intention, même parti pris de ne rien discuter à fond, d'équivoquer sur tout et de tronquer les faits pour égarer les simples, pour éveiller de funestes colères et mettre en mouvement les plus aveugles passions. Il faut donc ne pas s'y méprendre, ni se faire aucune illusion, la crise où nous entrons est une des plus graves et des plus compliquées qu'aura jamais peut-être subies le christianisme. C'est un feu qui s'allume sur un front de bataille immense, et ceux-là mêmes qui ont la foi la plus ferme sur l'issue de la lutte ne sauraient voir sans émotion quelles épreuves il en peut sortir.

Les chrétiens les supporteront; ils auront patience et courage; ce n'est pas là ce qui nous inquiète; mais cette liberté dont on use si bien contre eux, sauront-ils en user à leur tour? en demanderont-ils, en accepteront-ils franchement les services? Il dépend d'eux d'abréger la crise ou de la prolonger sans fin, selon qu'ils renonceront ou qu'ils s'obstineront à attendre du ciel, au lieu du secours nouveau qu'il leur offre, une assistance incompatible avec des vérités désormais nécessaires. Tous les regrets, tous les reproches, toutes les récriminations du monde ne feront pas renaître le passé. Il ne faut, même en face de ce dévergondage, de ces provoca-

tions, de ces calomnieuses insultes, ni anathèmes, ni menaces. Point de représailles, même en paroles. De simples explications, des raisons lumineuses, de sages et bienfaisants conseils, douceur constante, même en réprimandant, sévérité tendre et compatissante, voilà les foudres dont l'Église doit s'armer aujourd'hui, voilà le genre de polémique qui déconcerte ses ennemis. Il s'agit de convaincre et de convaincre encore. Ne rien tenter, bien entendu, sur les incorrigibles, sur les aveugles volontaires et sur les sourds de parti pris : à ceux-là silence et pardon, ainsi que le veut l'Évangile ; mais à cette masse honnête et sans passions, facile à se laisser surprendre et non moins prompte à revenir pour peu qu'on lui montre la route, à ces cœurs qui seraient chrétiens sans l'épaisse enveloppe des préjugés et de faux savoir qui les entoure et les enlace, à ceux-là fervente assistance ; ni paix ni trêve à leurs erreurs : tout discuter, tout éclaircir, et s'attaquer d'abord à l'idée qu'avec prédilection les adversaires propagent, précisément parce que plus que toute autre elle trouble les esprits sincères et modérés, à cette soi-disant incompatibilité des institutions libres et de la foi chrétienne.

Est-ce donc là qu'est l'obstacle aux légitimes vœux des sociétés modernes ? Loin de contrarier dans sa marche et dans ses progrès la liberté civile et politique, le christianisme, par son esprit, son but et son essence même, n'en serait-il pas,

pour peu qu'on le voulût, l'instrument le plus sûr et l'auxiliaire le plus vaillant? Ce n'est pas un divorce, c'est un accord plus intime avec lui qui servirait la liberté. Voilà ce qu'il faut montrer, ce qu'il faut établir, ce qui doit devenir aussi clair que le jour. C'est là combattre utilement sans se commettre dans l'arène avec les violents. C'est abréger la lutte en en supprimant le prétexte. Rendez aux vérités morales et religieuses l'adhésion confiante des nouvelles générations, et vous aurez, du même coup, rétabli la seule autorité qui puisse encore donner au monde la stabilité et la paix.

Pour une partie notable du clergé catholique, ces idées n'ont rien de téméraire. Elles sont adoptées, propagées avec zèle, souvent même avec rare éloquence par de clairvoyants prélats. Nous souhaiterions que cet assentiment devînt bientôt plus général encore. C'est au sein du clergé qu'il importe surtout que ces idées pénètrent et se naturalisent; c'est par son patronage qu'elles sont assurées du plus rapide succès; mais d'autres défenseurs, dans d'autres rangs, ne laissent pas non plus que de leur être utiles. Ne parlons pas de ceux qui en sont en quelque sorte les champions nécessaires, et que chacun s'attend à trouver sur la brèche dès qu'il s'agit de liberté et de catholicisme, de ce groupe d'élite où l'âme de Lacordaire n'a pas cessé de vivre, et qu'un autre lui-même anime et soutient à son tour du feu de son talent, même au

milieu d'héroïques souffrances; que ceux-là, sans relâche, soient prêts à servir la cause qu'ils défendent avec honneur depuis près de trente ans, rien de plus évident et de moins nécessaire à dire; mais nous voulons parler d'un tout autre secours, moins attendu, moins naturel et par là même, osons-nous dire, plus efficace encore.

Chacun sait l'émotion que produisit, il y a quelques années, l'apparition de M. Guizot dans cette arène religieuse où jusque-là jamais il n'avait figuré. On l'avait vu, sans doute, toujours respectueux envers les choses saintes, mais surtout, croyait-on, par déférence à l'ordre, par amour de la règle et du droit, par esprit politique, et plutôt en conservateur conséquent et sincère qu'en véritable adorateur soumis et convaincu des vérités évangéliques. Il a voulu ne pas quitter ce monde sans avoir fait cesser cette méprise, sans s'être montré tel qu'il est, sans avoir dit bien haut que d'efforts il avait tentés pour obtenir de la science humaine une réponse satisfaisante au problème de notre destinée, et comment ce travail recommencé sans cesse n'avait fait que le fortifier dans sa croyance au christianisme et rajeunir sa foi première. De là ces trois volumes, ces trois séries de *Méditations* qu'une quatrième complétera bientôt, et où l'illustre auteur fait profession publique de l'état de son âme en matière de religion. Ce n'est plus le philosophe cherchant à suppléer par les données de la raison

aux clartés de la foi; il a compris la vanité de cette tentative : c'est le chrétien, acceptant sans réserve le christianisme tout entier, ses dogmes, ses devoirs, son origine, ses miracles, et déclarant à tous, aux savants comme aux simples, que l'énigme de cette vie demeure impénétrable, que toute solution en est vaine et puérile, tant que l'homme ne se résout pas à reconnaître l'action surnaturelle de l'infinie puissance qui fait vivre et marcher ce monde, que seule elle a pu créer.

M. Guizot n'eût-il fait autre chose que cette franche déclaration, sans dire un mot de plus, ce serait déjà, pour ces croyances que tant de gens regardent en pitié et ne pardonnent tout au plus qu'aux enfants et aux femmes, ce serait une fortune et presque une victoire que ce puissant esprit s'inclinant devant elles. Il a fait mieux encore : ce n'est pas en si peu de paroles qu'il a professé sa foi; il nous en a donné amplement les raisons, et les a revêtues de cette noble langue dont le secret lui appartient, et qui ajoute aux pensées qu'elle exprime comme un degré de plus de force et d'élévation. On peut s'en rapporter à lui, il a tenu la forme à la hauteur du fond, et la beauté de ses commentaires est pour le moins égale à la franchise de ses déclarations.

Nous n'avons le dessein d'examiner ici ni chacun de ces trois volumes, ni l'ensemble de l'œuvre; ce serait recommencer ce que déjà nous avons dit

ailleurs avec plus de développement peut-être que les bornes de ce recueil ne permettraient d'en donner. Nous aimerions sans doute à insister encore sur ce qu'il y a de lumineux et de vraiment nouveau dans ce premier volume, dans l'exposé comparatif des faits et des principes qui constituent, selon l'auteur, l'essence même du christianisme, en d'autres termes, des dogmes essentiellement chrétiens, et de ces autres dogmes qu'on peut appeler naturels, ceux dont le genre humain, dès sa première enfance, et chaque homme, presque dès son berceau, porte l'empreinte et la notion. Quel témoignage de l'excellence du christianisme que la parfaite concordance de ces deux sortes de dogmes, des vues spontanées de notre nature et des enseignements de la foi? Ce serait aussi une attrayante étude que de suivre à nouveau, dans le second volume, ce réveil de la vie et de la foi chrétienne, auquel nos pères ont assisté au commencement du siècle, et qui se poursuit de nos jours, même au milieu des menaçants progrès de l'esprit irréligieux, même en présence de tant de faux systèmes, de tant de rêves métaphysiques, dont l'impuissance est constatée, mais qui, ressuscitant sous des noms rajeunis, n'en aspirent pas moins à remplacer le christianisme. Si étrange que soit ce spectacle, si vivante qu'en soit la peinture, ce n'est pas ici le lieu de nous y arrêter : il faut nous en tenir à la série de ces *Méditations* qui a paru la dernière, et

qui tout justement nous ramène au point d'où nous sommes parti, aux idées dont nos premières pages ont entretenu nos lecteurs.

M. Guizot, en effet, dans ce troisième volume, ne considère le christianisme qu'au point de vue de ses rapports avec l'état actuel des sociétés et des esprits ; on comprend donc que, dès ses premiers pas, il soit aux prises avec ce grand problème, cette inévitable question : le christianisme et la liberté sont-ils, oui ou non, conciliables? Bien que le doute à ce sujet lui semble peu intelligent et la discussion presque oiseuse, il s'y met tout entier, ne néglige aucune objection, va droit aux difficultés, n'élude rien, répond à tout ; si bien que les plus prévenus, les plus enclins à suspecter ici une incompatibilité radicale, sont forcés, ce nous semble, pour peu qu'ils lisent cette première méditation intitulée : *Le christianisme et la liberté,* de reconnaître au moins avec eux-mêmes, que la liberté et la religion chrétienne non-seulement n'ont rien d'inconciliable, mais sont absolument nécessaires l'une à l'autre. Sans le christianisme, en effet, sans l'idée qui lui sert de base et que seul il a mis au monde, l'idée de la dignité de la nature humaine et des hautes destinées de l'homme, sans cet amour et ce respect des âmes, de toutes les âmes, sans ces notions d'égalité et de fraternité dont il est le premier, le véritable auteur, sans la sanction pratique qu'il donne à ces principes, en admet-

tant toujours, en sanctifiant parfois le droit de résistance à l'oppression, où en seraient les sociétés modernes? Les verrions-nous en possession, auraient-elles seulement l'intelligence et le désir de ces droits dont, à si juste titre, elles sont aujourd'hui aussi fières que jalouses? Et ce n'est pas seulement dans le passé, pour les aider à conquérir ce qu'elles possèdent de libertés, que le christianisme a été leur patron nécessaire; dans le présent, dans l'avenir, pour compléter ces libertés, pour en étendre, en affermir les bases, n'est-ce pas du christianisme encore qu'elles peuvent espérer le plus réel, le plus sérieux concours? Voilà ce que M. Guizot établit et démontre avec une abondance, une largeur de vues, une force de raisons qui nous paraît sans réplique; et le même soin qu'il prend à nous donner la preuve que la liberté fait fausse route en s'éloignant du christianisme, qu'elle a besoin de lui et ne peut s'en passer, il se l'impose aussi pour mettre en évidence les signalés services que le christianisme à son tour doit attendre de la liberté.

Que d'inquiétudes cependant, que d'ombrages, que de méfiances mutuelles entre les plus sincères amis et de la liberté et de la foi chrétienne! qu'ils sont loin de s'entr'aider et même de s'entendre! C'est ici que M. Guizot redouble d'attention pour s'assurer si ces dissentiments sont l'effet naturel, le résultat inévitable, soit des principes essentiels, soit des rapports obligés du christianisme et de la liberté,

ou si plutôt ils ne proviennent pas de longs malentendus, de fautes réciproques, d'un état de choses, en un mot, dont on peut se promettre d'éviter le retour. Ce qu'on gagne à lire ce morceau, un des plus achevés de l'œuvre, la plus complète, la plus développée des six méditations dont est composé ce volume, ce n'est assurément pas l'espoir de voir cesser bientôt, comme par enchantement, ces défiances invétérées; le mal est trop profond pour céder aussi vite, même aux plus saines influences, aux plus éloquentes paroles; mais de cette lecture, de cette discussion si pleine et si lumineuse, résulte une impression tout au moins rassurante, une sorte de sécurité d'avenir. Quand la preuve est si bien acquise que les discordes présentes n'ont aucune cause sérieuse, comment s'imaginer qu'elles soient éternelles? et, lorsque, avec une évidence égale, on voit quelle féconde alliance pourrait remplacer ces discordes, que l'avenir du monde, l'honneur de notre race, le triomphe de la civilisation, l'accomplissement de nos plus nobles rêves, réclament cette alliance, la préparent et l'exigent; comment ne pas admettre qu'un jour pourra venir où les amis de la liberté tendront franchement la main à cette religion mieux comprise, et où, de leur côté, les vrais chrétiens professeront pour les institutions libres, au lieu d'un respect forcé et d'une adhésion soupçonneuse, un affectueux et sincère dévouement?

Mais ce n'est pas le seul grief dont on s'arme contre le christianisme que sa prétendue incompatibilité avec l'esprit des sociétés modernes, en d'autres termes, avec la liberté ; on veut qu'il soit inconciliable aussi avec l'esprit scientifique, l'esprit de recherche et d'analyse, la méthode expérimentale, avec la science, en un mot. Et ce n'est pas encore tout : pour mieux le battre en brèche, on tient à établir qu'il y a toujours profit à se passer de lui, qu'il n'est utile à rien, pas même à fonder la morale, sorte d'emploi que, jusqu'ici, ses adversaires, au moins pour la plupart, se résignaient à lui abandonner. Ce dernier genre d'attaque est une nouveauté trop grave pour que M. Guizot n'y regarde pas de près. Il en fait le sujet de sa seconde étude.

La tentative est double, et, quoique la même au fond, se présente sous deux aspects et à deux degrés différents. Les uns se bornent à séparer, dans la religion chrétienne, la morale du dogme ; à faire de Jésus-Christ un moraliste de premier ordre, un admirable législateur, et à professer ses préceptes sans parler de sa divinité. S'ils se disent chrétiens, c'est un nom qu'ils se donnent : ils sont chrétiens à leur manière et de leur propre autorité ; les autres ne conservent ni le mot ni la chose : antichrétiens et antireligieux, ce n'est pas du christianisme seulement, c'est de toute religion, soit naturelle, soit révélée, qu'ils prétendent séparer la morale, n'entendant lui donner pour origine et pour sanction

que ce qu'ils appellent les lois de la nature humaine. Ainsi, morale chrétienne séparée de la foi chrétienne, morale philosophique séparée de toute foi religieuse, voilà ce qu'aujourd'hui on prône, on exalte, on propage comme une grande et utile nouveauté, voilà cette *morale indépendante* dont on fait tant de bruit et qu'on espère acclimater chez nous.

Et notez bien que la plupart de ceux qui travaillent à cette propagande ne le font pas à mauvaise intention. On leur a si bien dit et répété sur tous les tons, c'est pour eux un tel lieu commun, une vérité si banale, que les religions ont fait leur temps, et qu'en particulier le christianisme est vermoulu ; ils s'attendent si bien à le voir choir un de ces jours et se briser en mille pièces, qu'ils prennent leurs précautions. Ils s'effrayeraient de voir le monde sans règle de conduite, sans frein, sans garde-fous ; maintenir une morale, chrétienne ou autre, leur semble une nécessité ; de là ce zèle ardent à conserver intact, avant la ruine générale, ce précieux accessoire, à l'isoler, à l'affranchir d'une dépendance dangereuse. C'est une sorte de sauvetage qu'on se hâte d'organiser, et, conme le dit M. Guizot, cette morale indépendante est un radeau qu'on offre à l'âme humaine et à la société pour les sauver du naufrage de leur vieux navire.

Triste ressource ! « L'idée est fausse, ajoute-t-il, et le travail funeste. » La morale a sa place dans l'ensemble des choses, sa place et ses racines ; elle

ne vit pas de sa propre substance, elle se nourrit aux sources qui l'entourent. S'imaginer qu'on peut à volonté la détacher, l'extraire et la déraciner soit des dogmes chrétiens, soit du principe religieux au sein duquel elle a toujours vécu, qu'en l'arrachant ainsi, en la mettant à part et en la transplantant, on la conservera vivante et efficace, c'est donner la mesure d'un médiocre discernement, d'une observation imparfaite et légère des faits les plus essentiels de la nature humaine. Les défenseurs de la morale indépendante soutiendraient-ils leur thèse, s'ils faisaient avec M. Guizot un examen contradictoire, sérieux et approfondi des bases sur lesquelles ils se fondent ? Nous ne le supposons pas, car nous aimons à croire à leur sincérité. Qu'ils lisent donc cette méditation, ils y verront, en quelques pages, non pas de simples généralités, des aperçus sommaires et dogmatiques, mais un traité complet où la question est discutée jusque dans ses détails et sous tous ses aspects. Sans s'écarter d'abord de la pure psychologie, du cercle où se renferment les théoriciens qu'il combat, M. Guizot montre que l'âme humaine à elle seule, par sa propre vertu, ne produit pas ces lois morales par lesquelles nous sommes gouvernés, qui, chaque fois que nous agissons, nous apparaissent et s'imposent à nous avec un caractère obligatoire ; que ces lois ne sont ni d'invention ni de convention humaine ; qu'elles ne sont pas non plus fortuites et spontanées ; qu'elles n'existent pas

par elles-mêmes, et ne portent pas en soi leur raison d'être; qu'il faut, par conséquent, qu'elles proviennent et dépendent d'une puissance supérieure qui les a faites et les maintient ; que l'homme, en les subissant, sent bien qu'il n'en est pas l'auteur, qu'il n'y peut rien changer ; qu'il est libre, à la vérité, de leur désobéir, mais à la condition de ne pas échapper au sentiment du démérite, tandis qu'en les accomplissant il sent qu'il a bien mérité, et qu'en lui tout cela s'opère sans qu'il y soit pour rien. Dès lors quelle étrange méprise, quel oubli des faits psychologiques les plus notoires et les moins contestés que cette indépendance dont on nous gratifie en matière de morale ! Oui, la morale est indépendante, nous le voulons bien, dit M. Guizot, « mais c'est de l'homme qu'elle est indépendante : » l'homme libre est son sujet. »

Sait-on d'où vient l'erreur ? De l'idée incomplète qu'on se fait de notre nature. On ne veut voir dans l'homme qu'un être intelligent et libre; on oublie qu'il est en même temps un être dépendant et soumis; dépendant, dans l'ordre matériel, de forces supérieures à la sienne; soumis, dans l'ordre moral, à ces lois dont il n'est pas l'auteur, auxquelles il ne peut se soustraire, bien que libre de les enfreindre, mais non sans trouble dans son cœur et sans péril dans sa destinée.

Les choses ainsi rectifiées, la complexité de notre nature justement rétablie, la psychologie satisfaite,

tout n'est pas encore dit, il s'en faut bien. Ce n'est pas assez de rendre à la loi morale son caractère et sa vraie provenance; de reconnaître qu'elle ne peut émaner que de la divinité; que la distinction du bien et du mal, le sentiment de la liberté et de la responsabilité morale, du mérite et du démérite, supposent nécessairement un législateur, un témoin et un juge supérieurs à l'humanité, par conséquent un Dieu; que dès lors l'union intime et essentielle de la religion et de la morale ne peut pas faire question; tout cela, encore un coup, n'est, à vrai dire, qu'un premier pas considérable, mais insuffisant, et, quand il en est là, M. Guizot n'a dit encore que la moitié de ce qu'il pense; il n'est qu'au seuil de la vérité. Ce n'est pas seulement à la religion que la morale, par son essence même, est unie et comme incorporée; ce n'est pas seulement de l'idée de Dieu qu'elle a besoin pour exercer sur nous son bienfaisant empire, il lui faut quelque chose de plus, l'assistance et l'action continue d'un dieu ami de l'homme, d'un dieu touché de sa misère, jaloux de son salut, en un mot, du Dieu des chrétiens. La morale chrétienne fortifiée, soutenue, vivifiée par la foi chrétienne, voilà le but où il faut tendre, et plus que jamais aujourd'hui. Ce n'est pas trop de ces deux forces unies pour raffermir les esprits de nos jours ébranlés par de telles épreuves, de tels spectacles, de telles contradictions, que toutes les convictions restent faibles et toutes les espé-

rances obscures. Quand même il serait vrai que l'idée morale peut vivre séparée de l'idée religieuse; qu'il peut exister telle chose qu'une *morale indépendante* dans l'acception qu'on donne actuellement à ces mots; qu'au lieu d'être un non-sens psychologique, c'est une théorie qui soutient l'examen, dont on peut faire l'essai, il faudrait se garder d'en courir l'aventure. Quel profit en pourriez-vous tirer? quelle action auriez-vous sur les âmes en leur parlant ce froid langage, en leur prêchant de dompter leurs passions, de vaincre leurs appétits au nom d'un mot, d'une prétendue loi, d'une abstraction métaphysique sans vie, sans cœur et sans entrailles? Ce qui fait de la foi chrétienne un auxiliaire incomparable de la morale, c'est qu'elle a des trésors d'espérance, des perspectives de bonheur, des émotions, des joies de l'âme dont aucun moraliste, aucun réformateur humain, pas plus Socrate que Confucius, n'a droit de disposer. Ceux-ci mettent en lumière les principes rationnels de la morale, donnent à leurs disciples des règles de conduite, fondent des écoles et des sectes : l'œuvre chrétienne est autre chose, elle embrasse un tout autre horizon et professe pour le genre humain une ambition morale bien autrement immense; au delà même de ce monde, elle prétend le guérir, le sauver. Jésus-Christ ne ressemble en rien aux moralistes philosophes; il ne se fait pas, comme eux, soit le censeur amer, soit le froid observateur, encore moins

le flatteur de la nature humaine; il ne lui dit pas qu'elle est naturellement bonne et que les institutions sociales sont seules causes de ses vices; il ne lui conseille pas de prendre pour seul mobile et seul but de ses actes l'intérêt personnel; il ne s'amuse pas de ses travers, ne fait pas rire à ses dépens : son regard, en face de l'homme, est autrement sérieux, profond et charitable. Il le contemple avec une émotion à la fois sévère et tendre, sans illusion et sans indifférence, connaît à fond ses misères et ses forces, et voit sa plaie originaire, source incessante de périls, sans la tenir pour incurable. Impitoyable au péché, il est pour le pécheur plein d'indulgence et d'amour, et, s'il met l'homme aux prises avec de dures épreuves dans les angoisses de la vie, il lui fait entrevoir des espérances et des satisfactions réparatrices de ses mécomptes et supérieures à ses souffrances.

Voilà la morale chrétienne mise en pratique par la foi : et c'est d'un tel secours qu'on prétend se passer! et l'on croit faire merveille, on croit ressusciter, raviver les sentiments honnêtes, régénérer l'humanité, en opérant ce malheureux divorce, cette rupture avec la religion, en évitant tout contact avec elle, pour reléguer les lois morales dans un chimérique isolement, dans une indépendance imaginaire! Disons-le bien aux promoteurs de la morale indépendante : avant de nous offrir ce prétendu secours, ce frêle et médiocre radeau, que fera som-

brer le moindre coup de mer, assurez-vous si le navire est vraiment en détresse, s'il n'a pas, au contraire, conservé dans ses flancs une indomptable vitalité, et si le vrai service à rendre ne serait pas plutôt de franchement aider ceux qui gardent l'espoir de le conduire au port.

Mais poursuivons : nous avons dit que la guerre au christianisme avait aujourd'hui pour prétexte trois griefs principaux : qu'on l'accusait d'être à la fois hostile à la liberté, inutile en matière de morale, incompatible avec la science. Sur les deux premiers chefs nous supposons le lecteur édifié; il sait de quelle valeur sont les accusations; reste à parler du troisième.

M. Guizot, bien entendu, ne peut, à ce sujet, manquer d'intervenir : il consacre deux méditations à déterminer les rapports de la science et de la foi chrétienne, l'une qu'il intitule tout simplement : *le Christianisme et la Science*, l'autre qui porte un titre dont le sens, au premier abord, semble moins clairement établi. Il faut même qu'avant d'aller plus loin nous nous donnions la licence de dire franchement à l'illustre écrivain qu'en adoptant ce titre : *l'Ignorance chrétienne*, il nous semble avoir fait la part un peu trop large à l'intelligence de ses lecteurs. Il est de certains mots que l'usage condamne à n'avoir qu'un sens malheureux, et qu'on essaye en vain de remettre en honneur : le mot ignorance est de ceux-là. Nous verrons tout à l'heure

combien M. Guizot le prend en bonne part et en quelle haute estime il tient ce qu'il appelle *l'Ignorance chrétienne;* mais il ne peut pas faire que ce mot ne trouble ses lecteurs, et qu'avant qu'ils sachent le sens qu'il lui assigne, une sorte d'hésitation et de malentendu ne s'établisse entre eux et lui. Cela dit, voyons s'il y a prétexte à soutenir que le christianisme est hors d'état de s'accommoder avec la science; que, quoi qu'on fasse, il faille opter entre ce que l'une exige et ce que l'autre commande; si bien qu'un savant chrétien serait condamné nécessairement à n'être qu'un chrétien médiocre ou un pauvre savant.

Sur quoi se fonde cette prétention ? Sur deux raisons principales : la première, que la foi chrétienne, en matière de physique, de chimie, de géologie, d'astronomie, etc., ordonne à ses adeptes de croire à certains faits qui se seraient passés au commencement du monde, ou même à des époques plus rapprochées de nous, et que ces faits, chacune de ces sciences les déclare aujourd'hui impossibles et controuvés; la seconde, que cette même foi chrétienne persuade à ses fidèles qu'il y a des bornes en profondeur et en étendue dans le champ scientifique ouvert à l'esprit humain, que l'esprit humain lui-même n'est pas illimité non plus dans la portée de son regard, et que, par conséquent, le christianisme a pour objet d'engourdir le génie investigateur de l'homme et de paralyser l'essor de la science.

A ces deux sortes d'acusations correspondent les deux méditations de M. Guizot, l'une s'attachant spécialement au reproche de contradiction entre les assertions des saintes Écritures et les données des sciences naturelles, l'autre, à la question de savoir si c'est vraiment porter atteinte à la science que de ne pas laisser l'homme dans cette illusion que son regard soit sans limite et qu'il soit fait pour tout savoir.

Sur la première de ces questions, M. Guizot n'accepte le débat qu'en distinguant dans les Livres saints la partie qui, selon lui, est vraiment d'inspiration divine, et celle où les plus grands Pères de l'Église ont eux-mêmes reconnu et signalé les traces de l'imperfection humaine. En nous donnant les saintes Écritures, « Dieu, » dit-il, « n'a pas voulu, par cette voie » surnaturelle, enseigner aux hommes la grammaire, » et pas plus la géologie, l'astronomie, la géogra- » phie et la chronologie que la grammaire. C'est » sur leurs rapports avec leur Créateur, sur leurs » devoirs envers lui et entre eux, sur la règle de » leur foi et de leur vie, qu'il les a éclairés d'un » divin flambeau. Il a dicté à Moïse les lois qui » règlent les devoirs de l'homme envers Dieu et en- » vers les hommes; il a laissé à Newton la décou- » verte des lois qui président à l'ordre du monde. » C'est sur la religion et la morale, sur la religion » et la morale seules, non sur aucune science hu-

» maine, que porte l'inspiration des Livres saints[1]. »

D'où il suit que, s'il existe dans l'Ancien ou dans le Nouveau Testament, soit des fautes de syntaxe, des solécismes, comme saint Jérôme, par exemple, en signale dans les épîtres de saint Paul, soit, en matière de sciences naturelles, des assertions en désaccord avec les vérités que ces sciences démontrent aujourd'hui, il n'y a pas lieu de s'étonner; ce n'est pas là que Dieu a porté sa lumière; ce n'est pas là la parole de Dieu; « c'est le langage » des hommes du temps, selon la mesure de leur » savoir et de leur ignorance, le langage qu'ils » parlaient et qu'il fallait leur parler pour être » compris d'eux. » Ce que M. Guizot accepte dans les Livres saints comme divinement inspiré et par conséquent comme absolument vrai, c'est tout ce qui concerne la loi religieuse et morale de l'humanité, tous les préceptes dont les deux Testaments sont remplis, et même aussi certains grands faits, certaines traditions, telles que la création, la révélation primitive, la révélation évangélique. Ces traditions n'ont-elles pas pris, par le témoignage des siècles, un caractère de certitude, en quelque sorte? ne sont-elles pas devenues les données premières, des bases scientifiques aussi légitimes que les faits physiques ou psychologiques constatés par les observations de la science contemporaine? M. Guizot le

1. *Méditations*, t. I, 6e méditation, p. 151-167.

croit, sans se dissimuler l'objection qui l'attend. Cette objection, on la connaît, c'est toujours celle-ci : la science ne peut admettre des faits surnaturels; les lois permanentes de la nature et de la raison ne permettent de croire à de telles traditions qu'à titre de simples légendes. Que fait M. Guizot? entreprend-il à ce propos une polémique en règle? revient-il sur ce qu'il a dit, en grands détails, dans la première série de ses *Méditations?* Non, il y renvoie ses lecteurs; puis, à son tour, il fait aux adversaires systématiques du surnaturel les deux objections que voici :

Refuser de croire que Dieu puisse modifier ou suspendre les lois ordinaires de la nature, ce n'est pas seulement le dépouiller de sa toute-puissance et l'affubler d'une fonction limitée et conditionnelle, en faire un dieu pour rire, un dieu mythologique: c'est aussi lui refuser la liberté, le rejeter au-dessous de l'homme, dans la catégorie des êtres mécaniques, réglés par des lois extérieures et fatales; c'est, pour mieux dire, le supprimer et l'abolir lui-même. Athéisme et refus de croire à la possibilité de l'action surnaturelle de Dieu sont, pour peu qu'on y réfléchisse, deux choses absolument identiques. Cette conséquence, nous le savons, ne fera pas reculer certains antagonistes du christianisme. Qu'importe aux matérialistes, par exemple, si, en niant la possibilité des miracles, ils nient du même coup l'existence de Dieu? Font-ils donc autre chose tous

les jours ? Qu'importe aux positivistes, qui, sans refuser absolument toute réalité aux faits psychologiques et ontologiques, les déclarent inaccessibles à notre entendement, rebelles à toute recherche scientifique, et les traitent avec une insouciance qui équivaut à une négation ? Qu'importe enfin aux sceptiques, eux qui doutent de tout et s'en font gloire ? Le mot d'athée peut-il leur faire peur ? Non. Mais, parmi les sectes philosophiques en lutte avec le christianisme, il en est une à qui ce mot, et surtout le sens qu'il exprime, ne saurait être indifférent. Nous parlons du spiritualisme, non pas du spiritualisme en général, ce qui comprendrait le christianisme avant tout, mais du spiritualisme rationaliste. Ne tient-il pas à honneur d'admettre la réalité de Dieu aussi bien que la distinction de l'esprit et de la matière ? Ne se vante-t-il pas de pouvoir à lui seul, par sa propre vertu, par les seuls moyens rationnels, l'observation interne et le raisonnement, parvenir non-seulement jusqu'à l'idée de Dieu, mais presque jusqu'à Dieu lui-même, suppléant du même coup l'ontologie el la théologie ? Dès lors lui démontrer, comme le fait M. Guizot, qu'en niant absolument, *a priori*, dans tous les cas possibles, l'action surnaturelle de Dieu dans l'univers, il ne fait autre chose que professer le plus pur athéisme, n'est-ce pas le toucher au défaut de la cuirasse ?

A cette objection principale ajoutons la seconde,

et, pour la présenter dans toute sa force, empruntons les termes de l'auteur : « Il faut que les adver-
» saires systématiques du surnaturel affirment que
» les lois qu'ils proclament comme les lois géné-
» rales, immanentes et permanentes de ce qu'ils
» appellent la nature, sont, en effet, les lois essen-
» tielles de toute la nature, de l'univers entier et
» de tous les êtres qui y sont semés. On n'aurait
» pas le droit de repousser absolument des faits
» comme surnaturels s'ils n'étaient pas surnaturels
» nécessairement et partout, s'ils étaient quelque
» part en harmonie avec des lois de la nature
» autres que celles de cet imperceptible coin de
» l'univers où réside l'homme. Si les lois de notre
» monde ne sont pas universelles et absolues, qui
» oserait dire qu'elles ne peuvent être changées ou
» suspendues là même où elles règnent. La science
» humaine est-elle prête à affirmer que les lois
» qu'elle découvre de son infiniment petit obser-
» vatoire sont, en effet, universelles et absolues
» partout où la matière existe et où la vie se ma-
» nifeste au sein de l'espace et du temps ? »

Les spiritualistes-rationalistes sont-ils en mesure de faire cette déclaration, et, s'ils ne la font pas, se sentent-ils le droit de proclamer encore l'impossibilité de l'action surnaturelle de Dieu dans l'univers, en d'autres termes, d'affirmer ce qu'ils ignorent ? C'est une question de bonne foi : nous ne parlons ici, bien entendu, qu'à des esprits sin-

cères, vraiment amis de la vérité. Nous prions donc ces loyaux adversaires de tout surnaturel, les seuls, encore un coup, dont le christianisme ait à prendre souci — un abîme trop grand le séparant de tous les autres, — nous les prions de vouloir bien nous dire s'ils savent un moyen de sortir du dilemme où les voilà placés. Pour notre part, nous n'en connaissons qu'un, et nous nous hâterions d'en user, si nous étions à leur place; nous confesserions tout simplement notre ignorance, notre ignorance nécessaire et absolue devant un tel problème; nous avouerions que les lois de la nature, telles qu'elles apparaissent en ce monde, peuvent très-bien n'être pas, partout et en tout temps, nécessairement les mêmes; que, sans nous interdire aucun libre exercice de notre intelligence, aucune libre recherche de la vérité, de tous les genres de vérités, nous n'en sommes pas moins, quoi que nous puissions faire, un être limité, une intelligence finie, et par là même hors d'état de saisir l'infinie toute-puissance de Dieu. Voilà ce que nous dirions; mais, en parlant ainsi, nous cesserions d'être spiritualiste-rationaliste, nous deviendrions spiritualiste chrétien. La différence est tout justement là entre ces deux façons d'être spiritualistes. Les uns supposent l'esprit de l'homme sans limite, ou, ce qui revient au même, l'univers tout entier, tous les secrets, tous les mystères de la création accessibles à la science humaine; les autres, se faisant de l'immensité des

choses et de leurs propres forces une plus juste idée, admettent dans ce même univers un incommensurable inconnu, une variété infiniment possible, et chez l'homme une insuffisance radicale à tout voir et à tout savoir. Lesquels sont les plus vrais savants, les plus amis de la science, comprenant mieux sa gloire, la plaçant le plus haut et pouvant lui faire faire les plus sérieux progrès ? De quelle modestie n'avons-nous pas besoin, et que devient notre savoir, lorsqu'on mesure tout ce que nous ignorons ! Si vaste et si variée que soit la science humaine, l'univers sera toujours plus varié et plus immense encore.

Des lors on doit comprendre ce que M. Guizot nous semble vouloir dire par ces mots : l'ignorance chrétienne. Cette ignorance n'est autre chose qu'un suprême degré du savoir. Ce n'est ni par obéissance aveugle, ni par timide soumission, ni par excès d'humilité que le spiritualisme chrétien se résigne à ignorer ainsi, c'est parce qu'il voit les choses de plus haut, qu'il y entre plus avant et en pénètre mieux l'essence; c'est parce qu'il sait la vanité, la stérilité nécessaire de tout effort tendant à conquérir scientifiquement, par les yeux de l'esprit et de la raison, ce que l'homme en ce monde ne peut à peine apercevoir que par la vue du cœur et l'intuition de l'âme. Cette ignorance, ou, pour mieux dire, cette *résignation scientifique*, est donc d'un tout autre ordre que l'impuissante curiosité et la confiance

présomptueuse qui s'obstine à chercher ce qu'elle n'obtiendra jamais. Cette résignation est un titre d'honneur, un signe de supériorité : le christianisme ne s'y élève que parce qu'il lui est donné de voir plus nettement que toute autre doctrine les grandeurs insondables de Dieu.

Mais, s'il faut le louer de ce genre d'ignorance, n'y a-t-il pas lieu, en même temps, de le tenir en garde contre un penchant contraire ? Dans le champ de la théologie, ne voit-on pas ses doctes interprètes oublier, eux aussi, la résignation scientifique et vouloir quelquefois trop comprendre et trop expliquer ? Nul doute que la théologie n'ait puissamment servi la cause de la foi chrétienne, qu'elle n'ait mis en lumière des vérités sublimes, et soutenu en maintes occasions de fécondes et redoutables luttes; mais ces limites de la science humaine qu'elle proclame et impose aux autres, M. Guizot prétend que, pour son propre compte, elle les a plus d'une fois méconnues, croyant, par ses explications, rendre plus claire l'œuvre divine, et ne faisant que l'obscurcir. Nous n'acceptons ce jugement que s'il s'applique, comme on doit le penser, à toutes les théologies chrétiennes sans distinction, et s'il laisse en dehors de ses sévérités et de ce qu'il appelle les ambitions compromettantes de la science théologique, certaines explications décisives en matière de dogme, qui ne sont entachées, selon nous, d'aucune subtilité individuelle, et ne doivent passer que

pour les commentaires lumineux et nécessaires des saintes Écritures. C'est là peut-être de notre part une prétention bien ambitieuse aussi, que de supposer l'auteur, même en ce point, d'accord avec Bossuet; mais ces réserves sont commandées par un certain défaut de clarté, un certain vague d'expression qui, çà et là et dans quelques passages seulement, se mêlent aux grandes vues, aux vérités incontestables qui brillent dans ces méditations.

Nous voilà donc au terme des trois questions posées. On doit le voir, le christianisme n'est, à parler sérieusement, pas plus incompatible avec la science qu'il n'est inutile à la morale et inconciliable avec la liberté. Maintenant, pour achever notre tâche et donner de ce troisième volume une complète idée, il y aurait à parler encore et des dernières et des premières pages : des dernières, c'est-à-dire de deux méditations sur la foi et sur la vie chrétienne, servant en quelque sorte d'épilogue à l'ouvrage; des premières, c'est-à-dire d'un ample et brillant morceau qui serait à lui seul presque un livre, et qui, sous forme de préface, aborde de plus près que le livre lui-même certains principes et certaines questions d'un intérêt vital qui se débattent sous nos yeux.

Ne nous hasardons pas dans l'examen des deux méditations, la première nous conduirait peut-être encore à des réserves dont on grossirait l'importance; mieux vaut ne pas troubler cette bonne

harmonie qui règne entre l'auteur et nous; la seconde, au contraire, si nous n'en parlons pas, c'est par crainte d'être comme entraîné à la citer tout entière. Elle est le développement de cette idée que la vraie pierre de touche où se peut reconnaître la légitimité d'une doctrine, c'est la mise en pratique. Que la pensée devienne vie, que l'idée se transforme en fait, et vous pouvez juger ce que vaut la doctrine, ne fussiez-vous ni lettré ni savant. Or, cette épreuve de la mise en pratique, quelle doctrine l'a jamais soutenue aussi victorieusement que le christianisme? N'a-t-il pas régénéré le monde, fait de la vie humaine quelque chose d'absolument nouveau, tiré la femme de son abaissement, sapé le despotisme du mari et du père, recréé la famille, refait la société? Et tout ce qu'il y a de bon et de généreux dans ces trois mots que la Révolution française croit avoir inventés, *droits de l'homme*, *liberté*, *égalité*, *fraternité*, ne l'a-t-il pas donné au genre humain? et n'a-t-il pas en même temps repoussé et condamné tout ce que ces mots cachent de faux et de funeste? N'est-ce pas lui, enfin, qui le premier a proclamé et pratiqué avec le même respect les deux principes, en apparence contradictoires, sur lesquels repose l'ordre moral de ce monde, l'autorité et la liberté, rendant à Dieu et à César le tribut qui leur appartient? N'insistons pas sur ce tableau dont le lecteur pressent les compléments et la conclusion; tâchons plutôt, avant de terminer, que cette remar-

quable préface, où l'auteur touche à tant de questions et les aborde de si haut, ne passe pas ici sous silence.

M. Guizot se demande si ce n'est pas de sa part une étrange méprise que d'offrir au public un tel travail, dans un temps comme le nôtre, au milieu des préoccupations qui nous absorbent et nous agitent. Qu'attendre d'une étude abstraite et spéculative sur le passé et l'avenir religieux de la France, lorsque le sort présent, l'état social et politique de cette même France est pour chacun de nous un sujet tout pratique de continuelles appréhensions? Regardez autour de vous, n'êtes-vous pas frappé de rencontrer partout, chez tout le monde, un même sentiment de fatigue et d'incertitude, pendant que les questions grandissent d'heure en heure et se compliquent d'une façon sans exemple. Tous les siècles sans doute ont eu leurs embarras, leurs mauvais jours et leurs épreuves ; mais ils n'avaient affaire qu'à un courant d'idées, à un flot dominant contre lequel se concentraient la résistance et les efforts : la lutte était ardente, mais limitée, les systèmes opposés, mais clairs, les positions franchement dessinées : notre siècle n'en est pas là, notre épreuve est tout autre. « C'est dans un véritable » labyrinthe de questions et d'idées, de faits et de » systèmes divers, confus, incohérents, contradic- » toires, qu'est plongé de nos jours le monde civi- » lisé. »

Voyez plutôt, à l'extérieur, dans les relations de peuple à peuple, dans les questions territoriales, sur le vieux sol de la diplomatie, quelle confusion et quel chaos! Ces problèmes de races et de nationalités, nouveautés téméraires mal définies, mal éclaircies, se heurtant aux maximes désormais surannées de l'équilibre européen; la souveraineté populaire invoquée comme règle suprême des conflits internationaux; les peuples invités à changer de frontières et de gouvernements, selon le vent qui souffle, au gré de leurs caprices et de leurs intérêts, à n'avoir désormais que des patries temporaires qu'on quitte, en donnant congé, comme un logement incommode; en un mot, l'abolition de toute règle, l'oubli de toute tradition, en face des protestations hésitantes de l'expérience et du droit; à l'intérieur, mêmes complications, mêmes fluctuations, même confusion de tentatives et d'idées incohérentes ou contraires : la monarchie, la république, la monarchie constitutionnelle, la dictature populaire, toutes les formes de gouvernement s'essayant tour à tour sans avoir encore réussi, pas plus l'une que l'autre, à prendre solidement possession des esprits, à conquérir un droit incontestable à la confiance et à la durée. Et, comme l'observe M. Guizot, c'est dans la disposition du pays, encore plus que dans les fautes des gouvernements que réside la cause de cette hésitation et des nombreux avortements qui, depuis soixante ans, semblent la justifier. « Notre

» vie révolutionnaire, dit-il, ses ambitions et ses
» mécomptes, également immenses, nous ont laissés
» à la fois très-excités et très-fatigués, pleins d'im-
» patience en même temps que d'incertitude; nous
» ne savons bien ni ce que nous pensons ni ce
» que nous désirons; nos idées sont compliquées
» et confuses, nos volontés flottantes et faibles;
» nous n'avons ni points fixes dans l'esprit ni but
» déterminé dans la conduite; nous cédons molle-
» ment, souvent contre notre prévoyance et notre
» propre gré, aux pouvoirs qui prennent possession
» de nous; mais, bientôt après, nous n'en sommes
» pas, envers eux, moins exigeants ni plus équi-
» tables; dès que nous nous sentons délivrés de nos
» plus pressantes inquiétudes, nous nous précipitons
» dans le mécontentement aussi vite qu'au jour du
» péril nous nous sommes jetés dans la soumission.
» Nous redevenons querelleurs et pressés tout en
» continuant de douter et d'hésiter. Nous n'avons
» appris de nos révolutions ni à résister ni à
» patienter. »

Et maintenant, si vous passez des questions politiques, soit extérieures, soit intérieures, aux questions sociales, vous retombez dans le même chaos, ou plutôt dans des contradictions moins explicables et plus tristes encore. Un régime est tombé, complétement tombé, régime d'exclusions, de priviléges, d'étroits compartiments, d'infranchissables bornes entre lesquelles les hommes étaient parqués selon

leur origine, leur nom, leur religion ou telle autre qualification accidentelle ou factice; ce régime est tombé, pour l'éternel honneur de notre temps et de notre pays; à jamais il a disparu : toute barrière est détruite, toute carrière est ouverte; tout homme peut aspirer à tout : c'est l'œuvre, la grande œuvre, la conquête de 1789. Eh bien, cette conquête, sans cesse on la célèbre et sans cesse on l'oublie chez ceux mêmes qui en profitent le plus. On dirait qu'elle est encore à faire. La jalousie, la défiance, l'irritation persistent. On ne compte pour rien d'avoir détruit les divisions artificielles qui séparaient les hommes; ce qu'on prétend abolir, ce sont les barrières naturelles et légitimes qui séparent et sépareront toujours la paresse et le travail, la débauche et la sobriété, le désordre et l'économie : c'est là l'iniquité dont on s'indigne; c'est contre elle qu'on invoque ces malheureuses théories déjà souvent produites dans ce monde, et qui, comme le remarque M. Guizot, n'ont jamais servi qu'à l'agiter sans le satisfaire. La propriété et le capital, le travail et le salaire, la répartition du bien-être entre les hommes, servent de texte soit à d'iniques récriminations, soit à de folles utopies. « On attaque ce qu'on n'a pas » le devoir de prendre; on promet ce qu'on n'a » pas le pouvoir de donner. »

A cette plaie, quel remède? Évidemment il n'y a que de fortes impressions morales, de fortes habitudes religieuses qui puissent préserver les classes

ouvrières des tentations, des séductions qu'excite en elle le spectacle du monde qui les entoure. La foi, la discipline qu'elle maintient, les espérances qu'elle nourrit, les satisfactions morales qu'elle assure, voilà le frein, le seul frein dont il faudrait user. Et c'est précisément la croyance et la discipline religieuses, la foi et la loi chrétiennes qui, maintenant chez nous, dans les régions obscures encore plus qu'aux étages brillants de la société, sont attaquées et minées sans relâche, tantôt ouvertement, directement, avec violence, tantôt sous l'apparence d'une modération affectée, avec des ménagements presque toujours perfides et quelquefois sincères, car là aussi vous retrouvez l'incohérence et la contradiction. Le christianisme a des ennemis de toute sorte : il en a de fanatiques, qui ne veulent que l'anéantir; il en a de prudents, qui « s'in- » quiètent des coups qu'ils lui portent et essayent » de les atténuer tout en les portant. » Ceux-là voudraient le démolir seulement à moitié et conserver certains pans de muraille qui leur semblent d'un utile abri; mais leurs coups portent comme les autres : fanatisme ou modération, l'effet produit est le même. De toutes parts, à l'heure qu'il est, le christianisme sous toutes ses formes, catholique, protestante et même philosophique, est battu en ruine. Son droit et son empire, dans le monde populaire comme dans le monde savant, sont mis en doute et en péril plus sérieusement que jamais.

Est-ce à dire, reprend M. Guizot, que la décadence et l'impuissance soient telles aujourd'hui parmi nous, que, pour sauver le christianisme, nous n'ayons rien à faire ni rien à espérer? Il s'en faut bien que telle soit sa pensée. En même temps que souffle un mauvais vent et qu'un mauvais courant entraîne une partie de la société française à l'incrédulité, situation déplorable qu'il ne faut ni méconnaître ni atténuer, et qu'on ne peut trop souvent rappeler et dénoncer au sens moral et au bon sens public, à côté de ce triste symptôme, il s'en produit un autre tout contraire : « il y a aussi un bon vent qui souffle, un » bon courant qui nous pousse ; en même temps » que les théories violentes et révolutionnaires se » répandent, les principes d'ordre légal et de libertés » contrôlées sont proclamés et soutenus : les maximes » de l'esprit de paix parlent au moins aussi haut » que les traditions de l'esprit d'aventure ; la saine » économie politique a de zélés défenseurs aussi » bien que les rêveries socialistes ; à côté du maté- » rialisme, le spiritualisme s'affirme hautement ; en » même temps que l'incrédulité, le christianisme » est en progrès. Vers l'un et l'autre but, dans l'une » et l'autre voie, il y a des groupes convaincus, » actifs, influents, qui espèrent et poursuivent le » triomphe de leur cause...

» Il y a là de quoi donner courage au bon génie » de la France. A coup sûr, malgré ses lacunes et » ses tristesses, l'état actuel de notre patrie laisse

» un grand champ ouvert aux efforts et aux
» espérances des esprits élevés, fermes et hon-
» nêtes qui se préoccupent sérieusement de ses
» destinées. »

Arrêtons-nous à ces paroles, où se trahit la ferme confiance, nous ne voulons pas dire l'optimisme, de l'illustre écrivain. Pour le suivre plus loin, jusqu'au terme de sa préface, il faudrait nous permettre une sorte d'incursion dans un domaine qu'un recueil purement scientifique n'a ni le droit ni l'habitude d'aborder. C'est à la politique, en effet, c'est au triomphe plus ou moins prochain d'une vraie liberté, d'institutions franchement libres que M. Guizot se confie pour fortifier chez nous le bon courant, arrêter les conquêtes de l'incrédulité, nous arracher à cet état d incertitude, de mollesse et d'hésitation, où nos âmes s'énervent, et nous rendre le sentiment de l'impérissable grandeur, de l'importance pratique des croyances religieuses. Il a raison : les peuples seuls qui croient à quelque chose deviennent libres et sont dignes de l'être, et réciproquement ceux qu'un heureux hasard ou un généreux effort mettent en possession de la vie politique, ou retombent en tutelle ou savent être religieux. Puissent les espérances de ce grand et noble esprit s'accomplir doublement! mais sachons-lui, quoi qu'il arrive, un véritable gré de ses éloquentes tentatives; demandons-lui d'y persévérer tant que Dieu, nous conservant sa verte et lucide vieillesse, lui permettra

d'ajouter de nouveaux services à tous ceux que lui doivent déjà ces deux grandes causes qui, à ses yeux, n'en sont qu'une, la cause de la foi chrétienne dans les âmes et celle de la liberté dans son pays.

IV

SEPT LETTRES

SUR LE SIÉGE DE PARIS[1].

I

Paris, le 15 octobre 1870.

MON CHER MONSIEUR,

N'êtes-vous pas, comme moi, profondément ému du grand spectacle que Paris nous donne? Le mois va s'accomplir; encore deux jours, il sera plein. Un mois de siége, un mois de réclusion! Ce Paris qui s'ignorait lui-même, qui, aux yeux du monde, n'était que la ville des plaisirs, un atelier de modes, un foyer de théâtre, une Sybaris immense, égoïste

1. Adressées au Directeur de la *Revue des Deux Mondes*.

et frivole, aussi énervée de cœur qu'élégante d'esprit, le voilà qui n'est plus qu'un arsenal de guerre, une caserne, un camp.

Depuis un mois, cerné, bloqué, emprisonné, Paris se voit, sans trouble ni murmure, séparé du monde des vivants. Cette séquestration sans exemple d'une cité de deux millions d'âmes, ce fait de guerre inouï donne au premier abord une idée gigantesque de la puissance des assiégeants; on croit y voir le dernier terme, le complément lugubre de nos revers et de nos humiliations; mais, comme en cette guerre tout renverse et confond les prévisions humaines, l'investissement de Paris, si prodigieux qu'il semble, n'est, à vrai dire, et ne sera, j'en ai la certitude, que la condition éclatante et la rançon nécessaire de notre honneur ressuscité et de notre libération.

Il y a là tout un grand mystère qu'on ne saurait trop méditer, et, n'en déplaise aux superbes esprits qui se révoltent pour peu qu'on mêle à la conduite de ce monde le nom de celui qui l'a fait, je me permets de croire que ce mystère, c'est Dieu lui-même qui le propose à nos méditations. Dans l'impitoyable série de catastrophes et de hontes qui s'est prolongée pour nous du 2 août au 1er septembre, je reconnais un châtiment; aussi, pour moi, l'unique et suprême question est de savoir si, maintenant que Paris est bloqué, la justice divine se tient pour satisfaite, si nos faiblesses et nos servilités, notre incurie et notre suffisance, nos corrup-

tions et notre orgueil ont reçu toute leur punition, et si la main du juge est lasse de frapper. Eh bien, j'ose le dire, des signes manifestes autorisent à croire que ce n'est plus sur nous que s'appesantit cette main redoutable; qu'un nouveau souffle enfle nos voiles, et que le flot qui nous avait jetés au bas de l'abîme commence à nous soutenir et à nous relever. J'aimerais à vous convaincre que ma confiance n'est pas seulement instinctive, que ce n'est de ma part ni lassitude de gémir ni besoin d'illusions; j'aimerais à vous dire les faits et les symptômes qui me soutiennent et me rassurent. Puisque vos colonnes ne sont qu'à demi pleines, si vous voulez, nous allons en causer.

Et d'abord, jusqu'au 1er septembre, je ne vois pas un jour, pas une heure où notre expiation se soit interrompue. Échec sur échec, faute sur faute, pas le moindre répit, pas un sourire de la fortune, pas l'ombre d'une consolation. Bazaine lui-même, ce fécond capitaine, et ses héroïques soldats, s'ils vengent notre honneur dans des flots de sang ennemi, sont impuissants à nous porter secours.

Nous voyons là, vivants, nos meilleurs généraux, notre plus ferme armée, et n'en pouvons rien faire; c'est comme une ironie du sort.

Eh bien, notre supplice ne se borne pas là : tout n'est pas expié. Nous fûmes agresseurs, nous en devons porter la peine, il faut un affront de plus : il faut encore Sedan, l'ignominie suprême, le dernier

mot, la digne fin de l'Empire. Pour cette fois, du moins, la mesure paraît comble : l'Empire n'est plus, tout va changer.

Regardez nos envahisseurs : que font-ils depuis Sedan? qui les conduit? Est-ce encore la fortune, la bonne chance, tranchons le mot, l'esprit de Dieu? Non; d'apparence, ils sont encore les mêmes; ils marchent, ils s'avancent avec le même aplomb, la même discipline : ils sont aussi prudents, aussi rusés, aussi habiles; mais la cause qu'ils servent, ils en ont conscience, n'est plus la même depuis Sedan. Ils ne sont plus les soldats de l'Allemagne, ils sont les instruments d'un autre Napoléon III; au lieu de répondre à un défi de souverain, ils s'attaquent à un peuple; de provoqués, on les a faits provocateurs. Le droit et la justice ont déserté leur camp pour passer dans le nôtre.

Croyez-vous que ce changement de condition et de consigne ne se trahisse pas dans leurs actes? Vous me direz qu'ils ont sans coup férir entouré de leurs lignes cette vaste capitale dont l'investissement passait pour impossible. J'en conviens; mais, depuis cet exploit, qui n'était que la suite de leur première veine, et que nous étions encore hors d'état de leur disputer, depuis ce succès facile, depuis tout à l'heure un mois, qu'ont-ils fait? Des tentatives incertaines, des ouvrages aussitôt démolis; pas une approche sérieuse. Au lieu de nous étreindre chaque jour davantage, leur cercle tend à s'élargir.

N'allez pas croire que je me leurre d'être déjà délivré d'eux!

Nous n'avons pas leur dernier mot, nous essuierons leur feu, j'en suis certain : en fait de surprise et de ruse, je sais ce qu'on peut en attendre. Derrière les travaux visibles démolis par nos forts, il doit s'en trouver d'invisibles que bientôt ils démasqueront; mais, quelle qu'en soit la force et la portée, ce n'en est pas moins péniblement, sans entrain et sans grande assurance qu'ils les ont établis. Rien ne ressemble moins à l'activité foudroyante des premiers temps de la campagne que les tâtonnements et les retards d'aujourd'hui.

Ajoutez un autre symptôme peut-être encore plus éloquent que les changements d'allure de cette immense armée, je veux parler de l'inconcevable faute dont n'a pas su se garantir l'habile auteur de cette guerre, celui qui en silence la prépara si bien, qui la gouverne et la conduit encore, l'âme et le bras, le chef réel de son pays. Que le roi Guillaume ait quelque peine à porter le fardeau de sa gloire inespérée, qu'il en perde la tête, et que son orgueil se berce d'insolentes chimères, de prétentions outrecuidantes, il n'y a rien là rien qui m'étonne, rien qui trompe mes prévisions; mais M. de Bismark, s'enivrer de la même fumée, s'abandonner aux mêmes appétits, tomber dans ces excès vulgaires, ne plus se posséder, ne plus se contenir, oublier l'A B C de la diplomatie, et, comme un écolier,

donner en plein dans le plus transparent des piéges, voilà qui signifie quelque chose de plus qu'une simple défaillance d'un éminent esprit. J'y vois le signe indubitable des voies nouvelles où nous entrons et des revanches qui pour nous se préparent.

Si le chancelier fédéral, répondant à M. Jules Favre, à ce loyal ultimatum si noblement posé, eût laissé voir quelque modération, ne fût-ce qu'en paroles, sans même s'engager à fond, grâce aux ressources du métier, sait-on ce qu'il y gagnait? Il nous lançait un brandon de discorde, il nous semait la guerre civile. Des conditions à demi tolérables pouvaient alors séduire tant de gens! Les impatients, les timides, les travailleurs sans ouvrage, les intérêts en souffrance, eussent exigé qu'on traitât, tandis que les résolus, les fermes cœurs se seraient indignés. De là de sérieux conflits, des troubles, des querelles, au grand profit de M. de Bismark. Le comble du savoir-faire dans cette heure solennelle, qui aura sa date dans l'histoire, était donc de ne rien surfaire, de dire tout net son dernier mot, de simuler surtout un grand respect du droit, de singer les sentiments honnêtes. S'il se fût imposé cette tâche, il nous ruinait du coup; mais il a préféré la stérile jouissance d'exhaler ses rancunes et de goûter devant son interlocuteur le plaisir de dépecer la France, sinon de fait, au moins en conversation. Il a commis ainsi, en proclamant ses folles exigences, la même faute, la même exacte-

ment, que l'ex-empereur Napoléon en déclarant la guerre à la Prusse.

Il faut qu'il se résigne à ce parallèle désobligeant, les deux déclarations se valent : l'une a produit d'un seul coup l'unité allemande, ce danger que depuis quatre ans il s'agissait de conjurer; l'autre, aussi promptement, a fait éclore en France l'unité des partis, utopie généreuse à peine rêvée jusque-là. Ne fût-elle que temporaire, cette unité bienheureuse, elle aura fait notre salut et la ruine, à coup sûr, de l'invasion prussienne. Grâces en soient rendues à l'illustre ministre; c'est lui qui nous l'aura donnée. Il a fait mieux encore, il a du même coup fondé sérieusement chez nous la République. Pour ceux-là mêmes à qui ce nom rappelait de tristes souvenirs, du moment qu'il sera prouvé que nos discordes sous cette égide ont meilleure chance de s'étouffer, que ce gouvernement du pays par le pays, cette noble institution si belle en théorie, n'est pas dans la pratique nécessairement incompatible avec l'ordre et la paix, qu'elle ne fait pas tomber nos têtes et qu'elle sait vaincre nos ennemis, croit-on qu'après la délivrance l'idée leur vienne de chercher mieux ailleurs? Qui de nous lui serait infidèle une fois qu'elle nous aura sauvés? Ainsi M. de Bismark aura fait à l'Europe cette galanterie d'implanter enfin pour de bon la République en France. Tout cela, vous en conviendrez, n'est pas d'un politique. Or, comme en ce moment je ne vois pas en Europe

un esprit plus vraiment politique que le chancelier fédéral, j'en conclus que depuis Sedan il a cessé d'être lui-même, et qu'il subit la sévère influence d'un pouvoir supérieur qui, pour le châtier à son tour, commence par l'aveugler.

Mais ce n'est pas assez que l'armée prussienne nous paraisse hésitante et que son chancelier se fourvoie; nous avons pour prendre confiance un motif encore plus décisif, c'est de regarder Paris. Dans les premiers jours de septembre, on peut en convenir maintenant, le dessein d'engager Paris dans un siége à outrance n'était qu'une crânerie tant soit peu théâtrale, qui supportait mal l'examen; aussi personne n'y voulait croire. Quand vous disiez aux gens de faire des provisions, il fallait voir de quel œil et avec quel sourire ils accueillaient votre conseil.

Peut-être alors en avaient-ils le droit, car, à vrai dire, rien n'était prêt. Nous n'étions pas à Paris mieux en état de soutenir un siége au lendemain de Sedan que nous n'étions le 2 août en position d'attaquer l'Allemagne. Néanmoins, cette crânerie, que les Prussiens évidemment auront prise pour une gasconnade, est aujourd'hui l'acte le plus sensé, le plus réel, le mieux justifié, et la raison l'approuve aussi bien que le patriotisme. Non-seulement nos remparts sont maintenant achevés, fortement protégés à tous les points vulnérables, munis de bons canons, de poudrières, de munitions sans fin, d'abris,

de casemates, mais nous avons, ce qui est plus rare, de merveilleux pointeurs, d'héroïques canonniers de marine ; nous avons une armée de ligne qui a repris sa vigueur, ses goûts de discipline et l'amour du métier, ne se souvenant plus de nos désastres que par la soif de les venger; nous avons d'innombrables mobiles, avant-garde des armées de secours que la province nous envoie, milice aux mâles et honnêtes visages, marchant de ce pas décidé qui n'appartient qu'aux gens de cœur. Le courage semble les faire grandir, tant ils sont tous de haute taille : ils sont arrivés enfants, et les voilà déjà transformés à vue d'œil en vieux et solides soldats.

N'oublions pas enfin cette haute et puissante enceinte qui couvre la cité, les poitrines de la population virile tout entière, ces 300,000 gardes nationaux rivalisant, eux aussi, à la manœuvre et aux remparts avec nos meilleurs vétérans.

Tout ce que Paris pouvait faire, il l'a fait en quelques semaines avec une constance, un calme, une énergie que personne, sans en être témoin, ne peut imaginer. Pas la moindre forfanterie, plus de cris, plus de bravades; une résolution sérieuse se lit sur tous ces visages. Nous n'avions qu'une crainte, les démences démagogiques, les criminelles entreprises des clubs et des énergumènes. Peut-être même aurions-nous souhaité que le pouvoir, vis-à-vis d'eux, prît dès l'abord l'excellente attitude que nous lui voyons aujourd'hui ; mais le résultat nous

suffit. Grâce au bon sens et à l'intelligence de la population parisienne, avertie par le bruit du canon, cette sorte de danger, cher à la Prusse et, je le crois, sa meilleure espérance, est désormais entièrement conjuré. Paris, sans se démentir, complétera son œuvre; il ira jusqu'au bout, jusqu'au bombardement, s'il faut que nous l'endurions, — jusqu'aux privations les plus dures et les plus stoïques, si le triomphe n'est qu'à ce prix.

C'est à la France maintenant d'achever la besogne. Qu'elle frappe un grand coup, sans rien précipiter, sans compromettre ses précieuses ressources imprudemment et au hasard. Mieux vaut nous imposer un surcroît de patience et ne pas risquer un échec qui serait pour le coup notre ruine.

Quoi qu'il arrive cependant, et quand le sort s'acharnerait à nous être contraire, quand la loterie des batailles nous refuserait encore ses faveurs, il est une conquête qui nous est assurée : l'honneur est sauf, grâce à Paris. Nous ignorons ce que l'Europe, au delà de l'épais rempart qui, depuis un mois, nous en sépare, pense, imagine et dit; nous ignorons ce qui s'imprime à Londres et à Berlin à propos des affaires de France et d'Allemagne; mais nous avons la plus entière certitude que le *Times* lui-même n'ose plus rire de nous, et qu'il n'est pas sans laisser voir certaine appréhension sur le succès définitif de ses commanditaires.

Ne pensez-vous pas aussi, mon cher monsieur,

que, sans beaucoup nous compromettre, nous pourrions également affirmer que, si la conférence de Ferrières devait se tenir aujourd'hui, il s'y prononcerait de tout autres paroles, et que nous n'aurions pas à reprocher cette fois au chancelier fédéral son défaut de modération? Je crois que, s'il pouvait reprendre ses téméraires propos, il les paierait un beau prix.

Ne bornons pas là notre espoir : le trouble de nos ennemis devant notre attitude n'est pas ma seule consolation. Je pense à l'avenir, à notre chère France, et je me dis : Sortir vainqueurs de cette horrible crise, ce sera déjà bien; mais ce qui vaut mieux encore sera d'avoir racheté nos faiblesses passées : l'expiation sera complète, mais nous serons régénérés.

— II

Paris, 15 novembre 1870

Mon cher Monsieur,

Nous en sommes donc bientôt à nos deux mois de siége, et Paris, je l'espère, n'en est pas à crier merci. Est-ce à dire que cette confiance, ce ferme espoir qu'on se sentait naguère renaître au fond de l'âme, ne soient pas aujourd'hui ébranlés quelque peu? Évidemment, nous n'avions pas encore assez souffert : l'épreuve n'était pas complète. Metz est venu mettre le comble aux douleurs de Sedan : échec moins triste, mieux disputé, plus fatal à nos ennemis, mais pour nous plus navrant, peut-être, parce qu'il détruit un rêve consolant, cette perspective d'une puissante armée que nous pensions voir à toute heure s'élancer hors de sa prison pour nous aider à secouer la nôtre. De ce côté désormais rien à attendre, rien que des agresseurs de plus, marchant déjà sur nous pour renforcer et mieux serrer les mailles de la chaîne qui nous étreint.

Si du moins par compensation nous avions obtenu quelque fidèle avis du concours efficace et prompt que nous attendions des provinces! mais non, le voile qui nous cachait la France ne s'est un instant soulevé que pour nous laisser voir, en même temps que la reddition de Metz, et, je me hâte de le dire, en même temps aussi que de nombreux exemples d'élan patriotique et de mâle héroïsme, certains signes d'indifférence trop souvent provoqués par les emportements d'une démagogie tapageuse qui crie beaucoup et ne fait rien; puis çà et là quelques vieux restes de ces mesquines jalousies dont Paris fut de tout temps l'objet ou le prétexte; certains vestiges mal déguisés de routines bonapartistes, et avant tout, ce qui n'est que légitime, une invincible antipathie de ces façons proconsulaires, de ces parodies jacobines que le Gouvernement de Tours a partout tolérées, parfois même encouragées, comme s'il n'avait pas su que cet absurde anachronisme dégoûterait, révolterait et par là même engourdirait nos campagnes et même aussi nos villes! N'allez pas croire pourtant que ces armées qu'on nous promet ne soient qu'un leurre et un vain mot : elles existent, elles s'exercent, l'effectif en est considérable; des hommes autant qu'il en faut, moins d'officiers qu'il n'en faudrait, et par suite une instruction moins prompte, un retard d'organisation. De là sur certains points le penchant regrettable à perdre de vue Paris, le vrai cœur de la France, à rester sur

la défensive, à se fortifier chacun chez soi, sans concert, sans ensemble, et à faire dévier le mouvement national en lui donnant un faux courant.

Voilà les révélations qui en seul jour, le 31 octobre, sont à la fois tombées sur nous. Ajoutez-y un chétif incident, un de ces faits que l'émotion des masses grossit outre mesure et façonne à la taille d'un véritable événement, la prise et l'abandon d'une bicoque à trois lieues de Paris; affaire conduite sans soin, sans vigilance, leçon sévère qui portera ses fruits, nous l'espérons. Rappelez-vous cette triste journée, tant de hasards funestes groupés comme à plaisir, et vous m'accorderez que ce mot d'armistice, prononcé juste à ce même moment, ne pouvait guère manquer d'être le bienvenu. On le salua sans réfléchir, sans bien peser ce qu'il valait, ou plutôt on n'en eut pas le temps, car à peine prononcé, il devint le signal et l'occasion, depuis longtemps guettée, d'une tempête à la fois furieuse et ridicule qui pendant quelques heures nous mit tous en émoi. Glissons sur cette échauffourée dont le bon sens public a sitôt fait justice; malencontreux échantillon de la prévoyance un peu trop confiante des hommes honnêtes qui nous gouvernent. Ce sera le dernier, nous dit-on; espérons-le, tout en nous préparant à revoir même fête aussi longtemps qu'on prétendra punir nos incorrigibles brouillons en leur parlant chapeau bas.

Pour aujourd'hui ce n'est que l'armistice dont il

y a lieu de s'occuper, et vous trouverez bon, j'en suis sûr, que je vous dise à ce sujet ma pensée tout entière.

Est-ce un bien grand malheur que le refus de la Prusse, dont tant de gens paraissent consternés? Pour ma part, je n'en ai qu'un médiocre regret. Que pouvions-nous, au vrai, attendre d'un armistice? Était-ce donc la paix? une paix équitable? Les conditions de cette paix étaient-elles ébauchées et la suspension d'armes en serait-elle devenue l'acheminement nécessaire? J'en doute et à bon droit. Si la puissante intervention du czar, flanqué de ces trois grands monarques, n'a pas mieux réussi à nous faire accorder ce qui est de droit commun dans les conventions de ce genre, un modeste ravitaillement limité et proportionnel; si, en prenant la peine d'écrire de sa propre main, il n'a pas obtenu qu'on nous livrât passage pour quelques sacs de farine et quelques paires de bœufs, comment veut-on que par son seul crédit le moindre droit nous fût rendu d'avance sur ces deux chères provinces que nos âpres vainqueurs prétendent nous ravir, et qu'ils détiennent entre leurs mains?

Ce n'était donc pas la paix. Non, me répondrez-vous, mais c'était le moyen d'élire une assemblée, et par cette assemblée d'arriver à la paix. Illusion, croyez-moi. Je nie d'abord qu'en vingt-cinq jours on pût, en ce moment, en France, improviser une assemblée régulièrement élue, la convoquer, la

réunir et lui faire seulement vérifier ses pouvoirs. Le temps y manquerait, telle diligence qu'on y mît; et, si par impossible on faisait ce miracle, si pour loger cette assemblée on trouvait un lieu sûr que, pour ma part, je cherche en vain en dehors de Paris, Paris étant exclu par la raison du siége; si, tout réglé, tout aplani, la délibération s'ouvrait, je nie que la paix en pût sortir. On oublie donc ce que sont les hommes réunis, combien par la tribune les courages s'exaltent même au delà du vrai. Consultée sur cette question brûlante du démembrement de la France, une assemblée française, même élue par les moins belliqueux des hommes, ne ferait qu'affirmer, tenez-vous-le pour dit, et d'une façon peut-être plus solennelle encore, le noble *ultimatum* de M. Jules Favre, ces deux mots inflexibles contre lesquels s'irritent les impatients, les affamés de paix. Une assemblée peut traiter de la paix quand elle dicte des conditions, son rôle devient par trop pénible alors qu'elle en subit. On peut lui demander tout haut à la tribune d'être modérée dans la victoire; dès qu'il s'agit de concession, le huis clos devient nécessaire : c'est par délégation, par commissaires qu'un tel débat peut se vider, et, s'il convient de demander un vote, soit pour délivrer les pouvoirs, soit pour ratifier le traité, il faut le demander de la façon la plus sommaire et plutôt au pays lui-même qu'à l'assemblée de ses élus.

Ne nous plaignons donc pas si aujourd'hui l'oc-

casion nous échappe d'élire une assemblée dont le temps n'est pas venu, et ne pensons plus à l'armistice, puisqu'il n'avait d'autre vertu que de devenir pour nous un sauf-conduit électoral. Je vais plus loin : non-seulement je suis tout consolé d'avoir perdu cet armistice; mais je me désole qu'on nous en ait parlé, et celui dont l'autorité justement reconnue, le zèle désintéressé et l'activité courageuse nous ont valu ce premier témoignage de la sympathie européenne serait de mon avis, j'en suis certain, s'il était dans nos murs et s'il voyait les désolants ravages dont ce mot non suivi d'effet est devenu la cause inattendue.

Comme un de ces corps qui interceptent l'action de l'électricité, ce mot a tout à coup rompu le courant de patience et de résignation, de courage et de discipline qui depuis le commencement du siége semblait s'être glissé par mille canaux secrets dans la population tout entière, jusqu'à pénétrer même un tant soit peu dans Belleville. Que dirai-je? la presse aussi semblait en subir l'influence : à trois ou quatre exceptions près, chaque journal à sa façon prêtait un concours sincère à la cause de la défense : c'était à qui donnerait du cœur aux combattants, à qui prêcherait le dévouement et la persévérance. Eh bien, parce qu'il a plu à M. de Bismark ou bien à M. de Moltke, peut-être même au roi Guillaume, de faire la sourde oreille au désir des quatre puissances, parce que la Prusse, quelque

impatiente qu'elle puisse être d'avoir en face d'elle un gouvernement investi des pouvoirs de la France, n'a pas voulu, ce que je comprends fort, payer cet avantage au prix d'un *statu quo* de vingt-cinq jours et de vingt-cinq nuits les pieds dans la boue glacée, le corps transi et l'esprit plus ou moins troublé de la situation incommode où notre résistance prolongée la réduit, voilà tous ces organes de la publicité, ces maîtres de l'opinion, qui tombent en défaillance, lèvent la crosse en l'air et sonnent la déroute! Les meilleurs y sont pris, à des nuances près : que d'exigences! que d'aigreurs! quel abandon et quel énervement! C'est une vraie contagion, un lamentable exemple. On en rougit vraiment quand on pense que les Prussiens sont là. Tâchons, s'ils en triomphent, que leur joie ne dure pas longtemps, pas plus qu'au lendemain de cette nuit lugubre, cette nuit de l'hôtel de ville qui les avait tant réjouis! Rentrons au droit chemin, et reprenons notre mot d'ordre : tenir, quoi qu'il arrive, aussi longtemps que nous pourrons.

N'est-ce pas là justement ce que les Prussiens redoutent? Ce refus d'armistice nous apprend leur secret. C'est de temps qu'ils sont avares, forçons-les d'en dépenser. Ils sont pressés, ne hâtons rien. Jamais consigne ne fut mieux indiquée et plus impérative. Toute impatience de notre part est un enfantillage, presque une trahison. Nous devons dire, et plus haut que jamais : Encore un mois de

siége, et deux mois, s'il le faut. Les vivres, à la façon dont ils sont ménagés, suffiront amplement. Le calcul en est fait.

On peut sans peine, même à défaut de ravitaillement, atteindre au terme de l'année et, s'il en est besoin, encore fort au delà. Ce serait, en vérité, bien la peine d'avoir, depuis deux mois, au prix de tant d'efforts, de tant de sacrifices, complété, affermi et l'armement et les ouvrages de notre immense citadelle, de l'avoir rendue imprenable et de nous être conquis, ce qui n'était pas plus facile, l'involontaire estime de nos juges les plus prévenus, pour tout abandonner, tout perdre d'un seul coup, à cette seule fin d'avoir le beau plaisir de reprendre plus tôt chacun son train de vie, ses habitudes, ses voyages, son régime accoutumé.

Je sais bien que cette fièvre de paix prend un autre prétexte. A quoi bon résister, dit-elle, si vous n'avez aucune chance, soit de vous délivrer vous-mêmes, soit d'être secourus par d'autres? Mais, d'abord, est-il bien certain que l'une et l'autre de ces chances nous manquent absolument? Sans approuver des projets de sorties qui ne seraient que meurtrières, on en peut concevoir que la prudence n'exclurait pas, surtout si quelque intelligence venait à s'établir avec des forces extérieures. Ce n'est pas, quoi qu'on dise, un espoir chimérique que ces armées en formation; à la seule condition de leur en laisser le temps, rien n'est moins impossible que

d'entendre bientôt parler d'elles. Combien de fois n'a-t-on pas vu qu'au moment même où, par dépit, par lassitude, on allait quitter la partie, le jeu vous venait dans la main!

Pour moi, si je demande un supplément de résistance, c'est avant tout pour la question d'honneur; car j'ai la bonhomie, je l'avoue, de croire encore à ce vieux mot et d'être pris d'une douleur profonde devant l'abaissement de mon pays. Ce ne sont pas là des phrases, n'en déplaise à nos pacifiques. Pour les nations aussi bien que pour l'individu, l'honneur c'est la vie même, la première des réalités. Je voudrais bien les voir, ces raffinés, ces sybarites, devenus citoyens d'un peuple qui tout à coup perdrait le sentiment de sa force et de sa dignité! Quelle chute même pour eux! que seraient-ils et que serions-nous tous?

Mais, quand je me révolte contre ces défaillances, quand je supplie Paris de tenir ferme jusqu'au bout, ce n'est pas seulement l'honneur qui me préoccupe, j'entends aussi servir nos intérêts. Si vous voulez que l'ennemi n'abuse pas de sa victoire, ne vous dépouille pas, ne vous pressure pas sans pitié, ne lui laissez pas voir, pas même deviner que vous mourez d'envie de n'être plus en guerre. Vous n'avez qu'un moyen de gagner quelque chose avec lui : c'est de le faire attendre. Il vous surfait, ne cédez pas. Persuadez-le que vous subirez tout, dangers et privations, aussi longtemps qu'il ne sera pas trai-

table et modéré. Ne voyez-vous donc pas qu'il a ses plaies aussi? quelque avisé qu'il soit à les cacher, nous en savons bien quelque chose. Que de déceptions depuis qu'il est devant nos murs! Paris par sa résistance, l'émeute par son impuissance, ont déjoué tous ses projets. Et n'est-ce rien aussi que de sentir derrière soi son royaume rongé de misère, s'épuisant dans la fiévreuse attente de cette paix qu'on lui avait promise et qui n'arrive pas?

Ne craignez point qu'il s'aventure jusqu'à vous prendre par famine; ce serait trop long; vous traiterez avant, si vous tenez bien; à moins, pourtant, qu'il ne brusque les choses et n'essaye de la force ouverte. C'est possible, je ne dis pas non; mais j'ose croire que, s'il s'y décide, ce ne sera pas sans quelque hésitation. Voilà deux mois que M. de Bismark se vantait à M. Jules Favre de pouvoir, dès qu'il lui plairait, prendre en deux jours un de nos forts. Il est au moins assez extraordinaire que ce désir bien naturel ne lui soit pas venu pendant un si long temps, et, malgré moi, je suppose qu'à Ferrières l'illustre chancelier, si bien instruit en toute chose, ne savait pas exactement encore ce qu'étaient ces forts dont il parlait. Pour que depuis deux mois les formidables batteries construites, nous dit-on, avec un si grand luxe de précautions et de science n'aient pas encore tonné contre nous, il faut que les effets de cette attaque à si longue portée ne soient pas parfaitement assurés, et que la crainte

d'un insuccès, qui pourrait altérer le prestige d'une armée jusque-là si chanceuse, arrête l'ordre de faire feu; ou bien que par hasard, pour la première fois depuis l'ouverture de la campagne, cédant à l'opinion du monde civilisé, nos adversaires ressentent quelques sérieux scrupules à lancer des bombes sur Paris.

J'aime à croire qu'il en est ainsi, et que l'honneur en revient, tout au moins en partie, à l'influence officieuse de ces quatre puissances qui paraissent enfin avoir prêté une attention émue aux conséquences de cette guerre, à la sauvagerie des moyens employés tout d'abord contre nous, et à ces prétentions hautaines, attentatoires au repos de l'Europe, que le vainqueur n'a pas craint d'afficher. Espérons qu'un premier essai, suivi d'un prompt mécompte, n'aura pas fait perdre courage aux représentants de ces quatre puissances, et que la cause du droit, de la justice, des traditions européennes, trouve en eux, même encore aujourd'hui, de zélés défenseurs. Si nous pouvons compter sur leur franche entremise, je ne demande qu'une chose, c'est qu'ils ne s'épuisent pas en de nouveaux efforts pour enfanter un armistice, préliminaire qui n'achèverait rien. Je sais un plus grand service à rendre aux belligérants, c'est d'aller droit au fait et de poser les bases de la paix elle-même. Qu'ils disent à la Prusse : « Vous voulez en finir et vous avez raison. Votre gageure est déjà pleine de fatigues, elle peut l'être

demain de dangers. Dites-nous votre dernier mot, et faites avec nous un projet de traité. Que le gouvernement de la défense nationale y demeure étranger, s'il le veut; mais, pourvu que les bases lui en semblent acceptables, que la France soit consultée.

» Elle ratifiera le projet ou le repoussera, en votant *oui* ou *non;* ce sera l'affaire de quelques jours; seulement, ne l'oubliez pas, il nous faut une France qui puisse supporter sa condition nouvelle, c'est-à-dire dignement l'accepter, et réparer son désastre dans un repos utile à elle-même et rassurant pour ses voisins. Cette France, nous la voulons, nous en avons besoin. La place qu'elle occupe en Europe, nulle autre qu'elle ne la tiendrait. La démembrer, la réduire, c'est lui infliger une soif de vengeance qui ne s'éteindrait plus; c'est la guerre à perpétuité. Si vous êtes sincère, si vous ne cherchez vraiment qu'un moyen de garantir la paix à l'Allemagne et non l'agrandissement de votre propre puissance, vous n'avez pas besoin d'enlever à la France la Lorraine et l'Alsace, qui lui sont intimement soudées et qui ne veulent pas de vous. Contentez-vous de demander pour la sécurité commune qu'à titre de sol limitrophe ces deux provinces, tout en restant françaises, soient cependant neutralisées comme deux autres territoires français, le Chablais et le Faucigny, le sont au profit de la Suisse. Cette garantie purement pacifique, la France, sans ombrage, la pourrait accepter, surtout si sur la frontière alle-

mande une bande de terrain de profondeur à peu près égale était soumise aux mêmes conditions. »

Ce n'est là, notez bien, que l'imparfaite esquisse d'une idée dont un ample développement pourrait seul faire sentir les sérieux avantages, aussi bien pour la France elle-même que pour ces deux malheureuses provinces si justement impatientes de respirer et de fermer leurs plaies sous le bienfaisant abri d'une vraie sécurité. Une fois revêtu de la sanction plébiscitaire, cet acte diplomatique pourrait, si je ne m'abuse, résoudre l'immense et douloureux problème qui nous opprime tous. Il faut, pour échapper aux ténèbres où nous sommes, pour conjurer le cataclysme qui nous menace évidemment, il faut un moyen simple, un moyen tout pratique, c'est-à-dire clair et prompt.

J'entends pousser un cri d'alarme, un cri prématuré, mais à coup sûr intelligent : Notre unité française est en péril, dit-on, notre unité, ce foyer de lumière, de vie sociale, de civilisation. Entre Paris et la France, et même aussi de ville en ville, de province à province, on nous signale un travail dissolvant, un travail de divorce, de désagrégation, et, pour parer à ce danger suprême, à ce fédéralisme énervant, on ne voit qu'un moyen, — le seul, le meilleur sans doute en un temps ordinaire, si les Prussiens n'étaient pas là, nous serrant à la gorge, — ce moyen, c'est une Assemblée convoquée sur-le-champ, on ne sait où ni comment, par élection di-

recte ou par délégation, vaille que vaille, en un mot ; pourvu qu'une Assemblée fonctionne, existe quelque part, on pense avoir tout sauvé. Dieu sait que, si j'en doute, ce n'est pas scepticisme antiparlementaire ; les Assemblées, pour moi, sont désormais la vie, le ressort, le contrôle nécessaires, et aussi légitimes que nécessaires, de tout gouvernement ; mais le cas aujourd'hui est inouï, sans pareil : il ne s'agit pas de dénouer, il faut trancher le nœud, et ce genre de besogne, il n'est pas d'Assemblée qui soit apte à la faire. Encore une fois, il n'y a de possible que le *oui* ou le *non*. De deux choses l'une : ou la France dira *oui*, et le traité terminera la guerre, traité pour nous d'autant plus acceptable que l'ennemi, pour y souscrire, aura plus rabattu de ses prémières prétentions ; ce n'en sera pas moins un acte de raison, pénible encore à beaucoup d'entre nous ; mais, par amour de la concorde, par respect du verdict national, on s'y résignera, sauf à préparer en silence, à force de patriotisme, un meilleur avenir ; ou bien la France dira *non*, et alors ce sera la guerre, la guerre rallumée, ardente et à outrance. Cette guerre, les Prussiens seuls devront la redouter, car la France elle-même, engagée cette fois, y donnera vraiment son dernier homme et son dernier écu.

En attendant et quoi qu'on fasse, je demande à Paris de reprendre au plus vite cette mâle attitude, qui pendant six semaines lui a fait tant d'honneur.

Qu'il se pénètre des paroles d'un accent si noble et si vrai que lui adresse aujourd'hui son gouverneur, son général. Confiance et discipline, voilà les armes qui, en donnant à l'ennemi de sérieux soucis, prêteront main-forte aux négociateurs, si, comme je le suppose, il s'en trouve encore à Versailles. Laissons-là ces idées d'atermoiements, de suspension du siége, d'armistice et d'accommodement; pensons à la défense, et ne pensons qu'à elle.

Ne rêvez plus théâtres réouverts, promenades, voyages, libres correspondances; ne laissez pas votre imagination savourer ces fruits défendus; parcourez le rempart et, du dehors surtout, regardez cette ville à l'aspect si nouveau, si désolé, si nu, si grandiose et si fier. Regardez cet immense espace qui vous sépare des bastions, puis, en levant la tête, ces longues lignes horizontales qui vous transportent en idée au fond des grandes landes ou devant les dunes de la mer.

Il y a des gens à qui ce spectacle, ces audacieux travaux et ces canons montrant leur gueule aux échancrures des tertres de gazon, causent une sorte de serrement de cœur; qui en détournent les yeux, ne pensant qu'aux douleurs et aux larmes dont ils ont devant eux le triste avertissement; sans me croire insensible, je confesse que, chez moi, le premier mouvement devant ce Paris transfiguré est une sorte de satisfaction intérieure que tout cela soit comme sorti de terre, si promptement, si noblement,

sous les yeux et avec le concours de cette population frivole et généreuse. Tout n'est donc pas perdu, puisque de tels élans partent encore de nous! Aussi, quand il m'arrive de penser que peut-être nos maux auront un terme, et qu'on pourrait encore s'occuper quelque jour des embellissements de Paris, le premier que je rêve est de lui maintenir sa couronne guerrière, ses ponts-levis, ses cavaliers et ses glacis immenses qui l'isolent et lui forment un si beau piédestal. Cette parure lui sied, je veux qu'il la conserve, en expiation, j'ose le dire, du luxe efféminé qui, depuis dix-huit ans, corrompt nos monuments.

Mais savez-vous, mon cher monsieur, ce qui trouble ma confiance, même en contemplant ces remparts à qui nous devons tant? C'est beaucoup, j'en conviens, d'avoir fait cet effort d'arrêter l'ennemi et de lui opposer de si fortes murailles; mais pour vaincre, est-ce assez? Si nous ne comptons que sur nous-mêmes, sur nos bras et sur nos canons, ne sentons-nous pas que c'est bien peu de chose? Et pour nous assurer un secours autrement puissant, que faisons-nous? qu'osons-nous faire? Dieu, je le crois, ne veut pas que la France périsse : il l'a tant protégée et sauvée tant de fois, d'une façon si visible, jusqu'à nous délivrer d'envahisseurs non moins tenaces, non moins puissants que ces Prussiens, par le bras d'une jeune fille; mais nous attendre, nous, à pareille assistance, c'est, vous en conviendrez, le croire

bien généreux! car, s'il voulait que dans notre détresse des prières publiques montassent jusqu'à lui, et qu'il mît à ce prix sa clémence, notre république française serait hors d'état de les lui offrir. Sa sœur de l'Atlantique faisait plus largement les choses lorsqu'elle, aussi, subissait la torture d'une guerre qui la dévorait. Si vous jetez les yeux sur cette immense lutte, vous y voyez le jeûne et la prière à la veille de tous les grands combats. Espérons qu'à défaut de ces démonstrations publiques, la ferveur isolée suffit à fléchir Dieu. Celle-là, du moins, ne manque pas en France, même au milieu de tant d'aveuglements, d'impiétés et d'indifférence : il faut compter sur elle et garder bon espoir.

III

Paris, 1er décembre 1870.

Mon cher Monsieur,

Sans m'écarter de notre pensée constante, sans sortir de Paris et des devoirs du siége; je dis mieux, comme un moyen de plus de vous parler courage, énergie, résistance, je voudrais aujourd'hui dire d'abord quelques mots d'un homme dont la perte subite me remplit de tristesse et qui laisse un vide véritable non-seulement chez ses vieux amis, mais chez tous ceux qui ont à cœur cette cause sacrée de la défense nationale qu'il savait si chaudement servir de sa personne et de ses vœux. C'était, au temps où nous vivons, une figure peu vulgaire que M. Piscatory. Il portait dans ses opinions constamment modérées et toujours libérales, dans sa façon de les défendre et de les exposer, je ne sais quoi de hardi, de brusque, d'imprévu, de martial et de cavalier qui était en singulier contraste aussi bien avec le

fond solide et tempéré de ses convictions qu'avec la trempe délicate et acérée de son esprit. Plein de culture et de finesse sous cette vigoureuse écorce, épris des lettres et du beau, observateur sagace, abondant, varié, sa conversation avait un charme rare. Depuis bientôt vingt ans, depuis le 2 décembre, depuis nos incarcérations, il s'était retiré non-seulement des affaires publiques, mais de ce monde même où il avait passé sa vie et rencontré si constamment tant de faveur, de bonne grâce, tant d'amitiés et de succès. La vie des champs, les devoirs agricoles s'étaient emparés de lui. On ne le voyait plus qu'en passant et à longs intervalles. Paris en particulier, Paris depuis l'Empire, ne lui inspirait plus qu'éloignement et dégoût. Il y rentra pourtant, il vint s'y établir dès que nos désastres l'avertirent que le siége pourrait commencer. Oublieux de son âge, ne consultant que sa vigueur d'esprit, il rentra dans les rangs de cette garde nationale où il avait laissé, voilà plus de vingt ans, de si vaillants souvenirs; et ce fut aux fatigues actives qu'il prétendit s'astreindre, n'acceptant pas de devenir vétéran. Une nuit au rempart, sous une humidité glacée, détermina dans sa constitution sourdement affaiblie de graves accidents; et, bien qu'en apparence, au bout de quelques jours, il fût sorti de cette crise, le pronostic des gens de l'art était resté peu rassurant, et par son propre instinct il prédisait lui-même le coup prochain et foudroyant qui allait nous l'enlever.

C'est donc au champ d'honneur, on peut le dire, que cette vie s'est éteinte : il avait droit à ces derniers devoirs qu'un long cortége de gardes nationaux est venu rendre à son cercueil. Sans doute il va manquer à ses compagnons d'armes : un tel exemple, si fortifiant, ne se perd pas impunément; mais les services d'un autre ordre qu'il pouvait encore rendre, l'influence qu'à certains jours et sur certains esprits il pouvait exercer par son entrain, sa décision, sa verve communicative et je ne sais quel mélange d'allure chevaleresque et de bon sens pratique, c'est là bien plus encore ce qui provoque mes regrets. Peu d'hommes pouvaient avoir une action plus heureuse, aujourd'hui même, dans nos angoisses, dans ces ténèbres qu'il nous faut traverser, sa perspicacité devenant plus réelle, plus active et plus efficace à mesure que le danger croissait. Si le temps était calme, il fallait ne le prendre pour guide qu'à bon escient et sans trop se hâter, car alors volontiers sa fantaisie se donnait carrière; mais, à l'heure du péril, quand l'orage grondait, on pouvait se commettre à lui et monter dans sa barque, du premier coup, sans louvoyer, il vous mettait au droit chemin.

C'était bien là, depuis trois mois, le continuel exemple qu'il nous donnait. Au milieu de ces alternatives de défaillance et de forfanterie où tant de gens tombaient autour de lui, pas un seul jour il n'avait vacillé. C'était plaisir de le trouver, aux

heures les plus critiques, toujours ferme et toujours décidé, sans illusion aussi bien que sans crainte. Une seule fois peut-être, il me parut perplexe, presque troublé, et c'était, ce me semble, la dernière que nous nous soyons vus : il ne savait comment accommoder ensemble deux choses qu'il avait à cœur presque au même degré, la convocation la plus prompte d'une Assemblée nationale, la continuation la plus ferme de la résistance à l'ennemi.

C'est qu'en effet, mon cher monsieur, il y a là pour les vrais amis de notre malheureuse France le plus ardu problème qui se puisse imaginer. Depuis que, dans ma dernière lettre, je vous ai laissé voir de quel côté je penchais, croyez que je n'ai cessé de me mettre à l'épreuve, de m'interroger, de me sonder, de retourner en tous sens les termes de l'énigme. Il m'en coûtait de me sentir en désaccord avec tant d'hommes dont je prise si fort les lumières et les intentions. Assurément, ils ont raison; rien aujourd'hui ne serait d'un plus puissant secours qu'une Assemblée munie de pouvoirs réguliers, représentant la France, délibérant en lieu sûr, n'importe dans quelle ville, pourvu que l'ennemi ne pût la menacer; avec cette Assemblée, tout serait plus facile, le présent semblerait moins lourd et l'avenir moins sombre; elle resterait, quoi qu'il pût arriver, le centre d'action et l'âme de la France; devant les élus du pays, les coteries rentreraient dans l'ombre; les vraies capacités seraient

mises en lumière, et la réalité du gouvernement républicain se produirait peut-être au lieu d'une apparence un peu trop nominale; cette Assemblée, qu'on nous la donne; la France en a besoin, elle y a droit; mais, par malheur, ce n'est pas du ciel qu'elle tombera toute faite! Il faut l'élire, l'élire sérieusement, non pas à la légère, au hasard, en brusquant le scrutin, déplorable origine qui infirmerait dès sa naissance ses actes et son autorité; il faut qu'elle sorte du moins d'un certain mouvement de vie électorale; il faut qu'on se concerte, qu'on cherche des candidats, qu'on les entende et qu'on les interroge. Tout cela n'est pas l'affaire d'un jour : c'est l'entreprise la plus grave, la plus absorbante, et, je le dis à mon corps défendant, la moins conciliable avec le devoir urgent, impérieux, le plus sacré des devoirs civiques, la résistance à l'ennemi.

Sans armistice, il n'y faut pas songer, l'œuvre est impraticable : M. Jules Favre l'a démontré en termes péremptoires. Avec la poste aérienne pour seule communication entre elle et sa capitale et près du quart de ses départements, vous imaginez-vous la France procédant à ses élections! Pas une explication possible, pas un éclaircissement arrivant juste à point! de continuels malentendus, la confusion, le chaos! Il est vrai que M. de Bismark daigne nous dire que, dans ce cas, il ferait le bon prince, qu'il fermerait les yeux et qu'électeurs et candidats

pourraient vaquer à leur besogne sans être tous, du premier coup, nécessairement fusillés. J'aime mieux ne pas mettre sa parole à l'épreuve. C'est plus digne et plus sûr. Ainsi pas de question, pas de doute possible; sans armistice, point d'élections.

Même avec armistice, je vous l'ai déjà dit, ce ne serait pas un présent sans danger que cet intermède électoral, de vingt à vingt-cinq jours au moins, coupant court aux mâles habitudes, aux devoirs du soldat, à la vie du rempart acceptée par nos Parisiens avec une constance que, sans la moindre flatterie, je ne puis m'empêcher d'admirer. On risquerait évidemment de les laisser se refroidir, mais l'occasion serait si belle d'assurer à la France la sauvegarde d'une Assemblée, que si, par impossible, l'armistice nous était offert, nous ne pourrions guère, ce me semble, ne pas en profiter. Seulement, point d'illusion: M. de Bismark a repoussé d'une façon si superbe l'indispensable condition d'un ravitaillement équitable, que, malgré son évident désir de nous voir embarqués dans une affaire électorale et de nous ménager cette distraction, je doute qu'il fût d'humeur à se donner un démenti, à nous faire amende honorable; comptez donc sur son refus, il n'en démordra pas; et quant à nous, prendre au rabais ses concessions et passer sous ses fourches, accepter l'armistice sans ravitaillement, c'est une extrémité que personne, à coup sûr, n'oserait souhaiter, encore moins conseiller, d'abord par respect pour

nous-mêmes, puis par justes égards envers notre gouvernement de la défense nationale, à qui cette exigence, cet appel aux élections *quand même* semblerait, je le crains, un signe de défiance dont tout bon citoyen, même en faisant à part lui ses réserves, doit savoir aujourd'hui s'abstenir.

Il faut donc, quoi qu'il nous en coûte, renoncer à la perspective d'une Assemblée prochainement élue. Déjà l'agitation soulevée à ce propos dans la presse paraît tout à fait calmée, et c'est presque de l'histoire ancienne que d'en parler aujourd'hui. Je suis même tenté de croire, car nous sommes ainsi faits, que ceux qui voulaient hier enlever d'assaut les élections, vont dès demain n'y plus penser, et qu'il ne sera dorénavant pas plus question d'électeurs, d'Assemblée, de comices, que si jamais la France ne devait plus s'en occuper.

Opposons-nous, je vous en prie, à cette brusque revirade. Si, pour concentrer nos efforts sur le seul soin de la défense, nous renonçons quant à présent à la lutte publique d'où seraient sortis nos représentants, ce n'est pas une raison pour que chacun de nous, dans sa sphère privée, dans le cercle de ses relations, sans se distraire d'aucun devoir, ne prenne pas quelque peine pour assurer d'avance des défenseurs à ses convictions. Qui peut dire à quel jour, à quelle heure l'intervention d'une Assemblée ne deviendra pas tout à coup nécessaire? Il faut donc être prêt.

Rappelons-nous que sans organisation — nous en avons une trop cruelle preuve — les meilleurs, les plus braves sont bien vite vaincus! Préparons-nous, travaillons à nos listes, formons des comités, cherchons des adhérents, élargissons nos préférences, n'excluons que les exclusifs, de quelque couleur qu'ils soient, et prêchons les concessions mutuelles, seule chance assurée de succès. C'est un genre de travail qui peut se faire partout, à l'exercice, au corps de garde, aussi bien, encore mieux que chez soi ; ne négligeons rien, en un mot, pour n'être pas surpris, et pour qu'à l'improviste, en quelques jours, s'il le fallait, nous puissions avec bonne chance improviser pour la France cette ancre de salut.

Voilà pour les citoyens ; mais le gouvernement, qu'il me permette de le lui dire, a bien aussi, sur ce même terrain, ses précautions à prendre et quelque chose à préparer. Jamais, d'abord, il ne redira trop ce qu'en mainte occasion, j'aime à le reconnaître, il a déjà franchement répété, savoir, que sa responsabilité lui pèse, qu'il lui tarde de s'en décharger, et qu'il comprend que la France a de son côté quelque hâte de reprendre possession d'elle-même. S'il n'y avait à l'Hôtel de ville que trois ou quatre personnages que je m'abstiens de nommer, cette précaution, à bon droit, pourrait paraître superflue; mais, à côté de ces esprits assez larges et assez dégagés pour s'incliner avec respect et sans restriction devant l'arrêt, quel qu'il soit de la sou-

veraineté nationale, il en est d'autres, nous dit-on, qui placent la loi suprême dans une souveraineté de toute autre nature, abstraite, préconçue, sorte de droit divin en costume profane, devant lequel ils s'agenouillent et que dévotement ils voudraient soutenir envers et contre tous, si le suffrage universel se permettait jamais de n'être pas suffisamment docile à cette mystérieuse autorité. Est-ce vrai? je n'en sais rien et n'en voudrais rien croire, n'étaient certains échos venus de Tours et certaines paroles échappées à l'Hôtel de ville, à l'entourage au moins et d'un certain côté, édifiant concert où le suffrage universel est traité de la belle façon, comme un pauvre écolier qu'il faudra faire attendre et mettre en pénitence s'il ne sait pas sa leçon ; ajoutez-y bien d'autres gentillesses non moins respectueuses et toutes en parfait accord, sur un mode plus doux, avec les cyniques menaces que chaque jour les feuilles radicales, autoritaires et montagnardes lancent à la liberté et aux droits du pays. C'est donc un vrai devoir pour le gouvernement de ne perdre aucune occasion de prévenir toute équivoque et, sans crainte du pléonasme, de constater sans cesse combien, même à ses yeux, son titre reste toujours précaire, qu'il n'entend pas le perpétuer, et que la convocation des colléges électoraux, dès que les circonstances la rendront praticable, est son plus cher espoir et son premier mandat.

Permettez maintenant, puisque j'ai pris cette li-

cence de donner un avis à ceux sur qui repose le fardeau redoutable de veiller à nos destinées, permettez que je leur adresse encore une prière. Je voudrais, quand ils sont réunis, qu'ils se fissent lire souvent à haute voix les nobles et fermes paroles qu'au lendemain du 3 novembre, de ce scrutin qui venait de leur donner un éclatant baptême, ils signèrent tous et adressèrent à la population parisienne : « Désormais, disaiens-ils, c'est l'autorité de votre suffrage que nous avons à faire respecter... Nous ne souffrirons pas qu'une minorité brave les lois et devienne par la sédition l'auxiliaire de la Prusse. » Cette proclamation est pour moi comme un diapason qu'il faudrait faire sans cesse sonner à leur oreille, pour qu'ils y accordassent en toute circonstance leurs actes et leurs discours. N'est-il pas évident que cette minorité dont ils parlent, à demi factieuse, à demi entraînée, quelle qu'en soit la faiblesse relative, et si découragée qu'elle dût être par l'écrasante majorité qui la condamne et qui la combattrait, n'en poursuit pas moins son dessein? En ce moment, par exemple, — les clubs s'en cachent-ils, et le doute se peut-il admettre? — elle se prépare à profiter de la passion la plus aveugle et la plus douloureuse, du levier le plus redoutable et le plus apte à remuer les masses populaires, la terreur de la faim et les excès égalitaires qu'elle peut engendrer.

Si des mesures prévoyantes et fermes ne sont pas prises dès à présent pour qu'aux premiers symptômes,

aux plus légères tentatives de ces perquisitions violentes qu'on ose provoquer et prôner tous les soirs, la répression la plus sévère protége incontinent les droits du domicile et la liberté du foyer, je n'ose dire dans quel affreux régime nous pouvons être engagés, et quel secours imprévu, ou plutôt, je me trompe, attendu, espéré, peut-être même aidé, la Prusse peut ainsi recevoir! C'est là ce qu'elle guette; la sédition dont à Versailles, dès le 28 octobre, à propos de la chute de Metz, on se promettait le triomphe, on se flatte aujourd'hui qu'elle prendra sa revanche par la question alimentaire. Cette odieuse espérance sera certainement déçue, j'y compte; mais, cette fois, de grâce, prévenons au lieu de réprimer; prévenons par un langage net et précis, par une attitude au moins froide vis-à-vis d'hommes qui nous ont séquestrés et qui nous ont tenus sous le canon de leurs fusils pendant des heures entières. Comment ne pas savoir qu'on ne gagne rien avec ces hommes à paraître les craindre, et surtout à leur prodiguer les faveurs et les priviléges, les compliments et les douceurs? Certain drapeau, que je pourrais citer, si bien brodé qu'il puisse être, n'aura pas converti, j'en réponds, un seul de ces mécontents, ils en auront ri dans leur barbe, ils en font encore gorge chaude; tandis que tant de dévouements sincères — et j'en citerais par milliers — l'ont encore sur le cœur, ce drapeau, et en seront contristés pour longtemps! Je n'insiste pas; il s'agit de peu de chose et je ne veux rien

grossir. Quand je signale l'approche d'un danger, Dieu sait que c'est avec le seul désir d'en être délivré, n'importe le moyen; seulement, dès qu'on me parle d'exécuter les lois et qu'on m'en fait la promesse, je dois croire, ce me semble, que pour tenir parole on n'est pas résolu à ne jamais punir.

Et maintenant, mon cher monsieur, confiance, croyez-moi; ne nous arrêtons pas aux détails, nous risquerions de mal juger. Il y a toujours tant de points en souffrance, même quand les choses vont le mieux! C'est sur l'ensemble qu'il faut porter la vue. Regardons ainsi notre siége : il est encore vieilli de quinze jours et n'en est vraiment pas plus malade. J'aperçois même d'une façon plus nette deux points à l'horizon qui jusque-là se cachaient dans la brume : c'est d'une part nos armées de province, de l'autre l'action de l'étranger.

Je supposais, vous vous le rappelez, que ces armées qu'on nous avait promises n'étaient, malgré le dire des pessimistes, ni des fantômes ni des soldats sur le papier, ni même des foules incohérentes, que la pénurie des cadres devait seule les avoir retardées, et que, selon toute apparence, le moment approchait où elles feraient parler d'elles. En effet, le soir même, le bruit se répandait d'un glorieux combat qui constatait en même temps et l'existence de l'armée de la Loire et la reprise d'Orléans.

Depuis lors, des données plus ou moins fidèles nous ont permis de suivre au moins par conjecture

la position de quatre ou cinq grands corps organisés et manœuvrant en Flandre, en Normandie, sur la Loire et dans les Vosges. Nous savons que ces armées existent et qu'elles font de sérieux efforts; où sont-elles exactement? que font-elles? que peuvent-elles? nous l'ignorons, et c'est un vrai supplice, il faut en convenir. Ce qu'on souffre par ignorance en ce moment à Paris, ce qu'une séquestration si longue et presque cellulaire, une privation si constante d'informations précises, inflige de disette à l'esprit et au cœur, on ne pouvait par prévision s'en faire aucune idée. C'est un genre de torture et d'épreuve qui n'est complet que de nos jours, car, pour qu'il soit porté à toute sa puissance, il faut le subir dans un temps qui s'est accoutumé à cet inconcevable luxe d'ubiquité en quelque sorte où la vapeur et l'électricité nous ont fait parvenir. Mme de Sévigné reviendrait à la vie et tomberait dans Paris assiégé, je soutiens qu'elle aurait beaucoup moins à souffrir que le moins épistolaire d'entre nous. La poste de son temps et les ballons du nôtre, en fait d'exactitude et de régularité, se distinguent à peine à un degré sensible; tandis que pour nous qui naguère, en quelque lieu que fussent les objets de notre affection, conversions avec eux minute par minute, la chute est grande de n'en plus rien savoir. J'en dis autant de nos armées: nous sommes sur leur compte dans le même dénûment qu'à l'égard des santés qui nous touchent; mais, enfin, nous savons que la

France est en armes, qu'elle résiste au joug : c'en est assez pour prendre patience.

Elle essuiera peut-être des échecs ; préparons-nous aux fâcheuses nouvelles; nous passerons encore par plus d'un mauvais jour ; n'importe, si la France le veut, elle a beau paraître vaincue ; ses ressources et sa vitalité étonneront encore le monde, au moins autant que l'incurie stupide de son dernier gouvernement.

Quant à l'action de l'étranger, c'est également au travers d'un brouillard que nous sommes réduits à nous en rendre compte. Nous ne savons pas même quelles sont au juste les puissances qui nous témoignent le plus de sympathies. D'abord nous avions pensé que c'était la Russie et les États-Unis, nous en avions même eu des preuves; mais aujourd'hui, sur la Néva et sur l'Atlantique, on paraît peu songer à nous. D'un côté, c'est, dit-on, calcul électoral, la peur de perdre quelques voix allemandes dans un prochain scrutin ; de l'autre, le traité de 1856, ce dernier solde de la guerre de Crimée dont on veut s'affranchir avec l'assentiment et grâce aux bons offices que la Prusse se sera hâtée d'offrir à sa voisine. Après tout, ces mécomptes sont plus que compensés, puisqu'en ce moment l'Angleterre, sinon par amour pour nous, du moins grâce aux desseins qu'elle prête à la Russie, paraît enfin s'apercevoir que, pour le repos de l'Europe, ce serait un affreux danger que de laisser démembrer la France.

Je ne parle pas du cabinet anglais, dont le langage, moins froid que d'habitude, n'a rien encore de vraiment efficace; mais l'organe de la cité, le fauteur passionné de la Prusse, l'insolent applaudisseur de nos revers, ne s'est-il pas tout récemment permis de penser et de dire en termes énergiques qu'avec la France mutilée il n'y avait pas de paix, que ce ne serait pas même une trêve à long terme, que c'était souffler la guerre au lieu de l'étouffer. Ceci est considérable; c'est un pas tout nouveau et un progrès immense pour le triomphe de notre droit. Je ne doute pas qu'à Versailles cette révolte éclatante d'un agent si fidèle n'ait provoqué de violentes colères. N'en remarquez-vous pas le reflet, j'ose dire, dans les moindres paroles échappées depuis cette époque à l'illustre chancelier du Nord? Jamais, assurément, il n'avait donné lieu d'admirer sa douceur et son aménité; mais ce surcroît subit d'humeur atrabilaire, ce luxe de mensonge, le mot n'est pas trop fort, ces inqualifiables rigueurs, ce jeune magistrat et ces aéronautes expédiés en Prusse et livrés à des juges siégeant dans les fossés de quelque forteresse, tout cela n'est pas d'un homme que rien ne contrarie, dont les plans s'accomplissent et qui n'a pas sur son chemin rencontré quelque gros obstacle. Aussi je ne sais pas de symptôme meilleur, rien qui mieux nous permette de nous attendre enfin à un sérieux effort de la diplomatie.

Mais n'y comptons pas trop. La vraie grande puis-

sance qui plaidera pour nous, c'est, ne l'oublions pas, d'abord notre propre effort, puis encore mieux notre bon droit lui-même. Le *Times* a raison : jamais ce ne sera la paix si notre France est mutilée. Ne sentez-vous pas jusqu'au fond de vous-même l'effrayante vérité de cette prophétie? Je croyais aimer mon pays quand il était prospère et respecté, mais de quel amour tout autre je me sens pris pour lui depuis qu'on le menace de cette flétrissure! Il est des malheurs qui s'effacent; on oublie l'affront d'un tribut; on oublie même des pierres renversées; mais le sol qui nous est volé, comment l'oublier jamais? Cette France, dont la figure vous est si bien connue pour l'avoir toujours vue depuis votre naissance et l'avoir reçue de vos pères, quand vous en apprendrez l'histoire à vos enfants, et que du doigt sur la carte vous suivrez la fatale échancrure, ne leur soufflerez-vous pas malgré vous un esprit de vengeance et de haine qui ne pourra s'éteindre de dix générations?

Qu'on respecte au contraire notre sol, et, si j'en juge par moi-même, les souffrances d'orgueil s'apaiseront et s'éteindront. Notre honneur satisfait, au lieu de nourrir nos rancunes, nous pourrons, tête haute, professer l'horreur de la guerre, et, si l'Europe veut des gages de notre bonne foi, cette zone neutralisée dont je parlais l'autre jour pourrait sans nous blesser, pour nos voisins et pour nous-mêmes, inaugurer une ère nouvelle de paix et de sécu-

rité. Puisse l'effort qui, en ce moment même, se tente sous nos murs venir en aide à notre droit! Puisse Dieu nous rendre la victoire surtout pour n'en pas abuser et pour prendre sur nos vainqueurs une digne et vraie revanche, celle de ne pas les imiter! J'entends des gens nous dire : « Regardons bien comment ils s'y prennent et tâchons d'en faire autant qu'eux. » Non, jamais; ce n'est pas forfanterie, jamais la victoire à ce prix. Corrigeons nos défauts, mais gardons les faveurs que nous tenons du ciel et qui sont notre raison d'être. Restons nous-mêmes; car, en vérité, croyez-moi, plus je vois ces barbares mécaniques, plus je demande à Dieu que jamais nous ne leur ressemblions.

IV

Paris, 15 décembre 1870.

Mon cher Monsieur,

Vous croyez donc que, sans lasser vos lecteurs, on peut vous écrire encore, et toujours, sur le même sujet? En est-il un autre après tout? Que dire aujourd'hui, que faire, que penser, de quoi parler, sinon de cette France qu'on nous dévaste, et de ce Paris qu'on prétend affamer? Tout pâlit, tout s'éteint, tout intérêt est mort devant ce terrible drame, l'invasion de notre pays. Parlons-en donc, ne fût-ce que pour nous aguerrir aux épreuves qui nous attendent, pour élever nos cœurs à la hauteur de nos devoirs, et, avant tout, pour payer notre dette à ceux qui se font tuer pour nous.

Cette noble armée, nous l'avons vue naître et grandir, nous tous habitants de Paris ; nous avons suivi, jour par jour, son laborieux apprentissage, ses transformations, ses progrès. Elle est notre enfant, j'ose dire, par la sollicitude et l'amour que

nous lui portons. Je les vois encore entrer, vers les premiers jours de septembre, je les vois cheminer par nos rues, ces longues files de jeunes gens, vêtus de toile, en sarraux et en blouses, l'air étonné, honnête, même un peu gauche, marchant à peine au pas, sans tambour ni musique, et, le soir, encore presque en famille, prenant gîte dans nos maisons. Qui aurait alors osé dire que c'étaient là des soldats? Et pourtant ce sont eux, ce sont ces enfants, ces novices, qui, sur les coteaux de la Marne, ont fait plier les Prussiens; mais aussi quel travail! Vous les avez vus, comme moi, dans leurs nouveaux habits, au Carrousel, au Louvre, sur nos avenues, sur nos places, s'exerçant du matin jusqu'au soir, et se donnant à la manœuvre si franchement et de si grand cœur, que la foule en battait des mains; puis, à Cachan, à Bagneux, à l'Hay, prenant leur dernière leçon et passant au sérieux exercice sous la mitraille de l'ennemi.

Je ne parle ici que de nos mobiles; mais ce qui ne vaut guère moins que d'avoir en si peu de temps transformé des conscrits en bonne et solide troupe, c'est, avec une troupe presque dégénérée, d'avoir refait des soldats. Où sont ces traînards de Sedan, ces débris de Reichshoffen, ces rebuts de nos dépôts, qui, dans les premiers jours du siége, par l'oubli de toute discipline, par leur démarche hésitante, énervée et quelquefois plus affligeante encore, portaient le deuil dans nos esprits? Demandez aux

Prussiens stupéfaits ce qu'ils sont aujourd'hui, et quelle était leur attitude à Villiers et à Champigny. Vient enfin cette autre surprise, qui n'est pas la moindre à coup sûr : du milieu de notre garde nationale, de cette immense foule armée, homogène sans doute par le cœur, animée du même dévouement, du même esprit, mais inégale et bigarrée d'âge, de taille, d'instruction militaire comme de costume et d'armement, voilà qu'il s'est formé, et que nous voyons sortir, sans qu'on sache en vérité comment, cent mille hommes d'élite, d'une tenue aussi parfaite, d'un équipement non moins irréprochable, d'une allure aussi décidée que les plus fermes, les plus anciens soldats, et ceux d'entre eux qui, plus tôt prêts et déjà mis en ligne, ont naguère essuyé le feu, semblaient le voir pour la dixième fois.

Savez-vous ce qui me pénètre de gratitude et de consolation devant cette sorte de prodige? Ce n'est pas seulement une armée que j'admire; les services qu'elle est prête à nous rendre dès aujourd'hui et dès demain ne sont pas ce qui me touche le plus, tout en m'affligeant avec elle lorsque le froid, la neige, le verglas, comme ces jours passés, l'emprisonnent et la paralysent; ce qui me tient au cœur avant tout, c'est l'étrange puissance qu'un tel effort suppose, c'est la veine profonde et cachée de création et d'organisation qui, pour moi, se révèle dans notre cher pays. Je ne sais rien de plus rassu-

rant, de mieux fait pour nous donner courage. Mettons toute chose au pis : un peuple qui possède de tels jets de fécondité, qui, dans l'enceinte d'une ville bloquée, calfeutrée, impénétrable à tout secours, trouve moyen, en si peu de temps, de s'aider ainsi soi-même et par son propre fonds, de fabriquer tant d'armes, de fondre tant de canons et de dresser tant de jeunes courages, un tel peuple n'est pas de ceux que Dieu met au rebut et qu'il entend abandonner. Il a des vues sur nous, sans quoi il tarirait, il nous supprimerait ces facultés vivantes et créatrices.

Ainsi je ne puis vous dire ce que, pour ma part, j'ai gagné à ces précieux progrès de notre jeune armée, à ses épreuves successives, et surtout aux dernières, ces deux formidables luttes de Champigny et de Villiers. Il est presque de mode parmi certains esprits de les croire inutiles : laissez-moi vous montrer l'utilité qu'elles ont pour moi. Vers le début de nos désastres, et même encore il y a deux mois, je n'osais, en vérité, consulter ma mémoire, ni porter ma pensée sur une guerre encore récente, ouverte à tous les regards, guerre sans modèle qui, par le nombre des combattants, par le caractère des engins, par la grandeur et l'originalité des manœuvres, mérite qu'on la consulte, peut-être avant toute autre, dès qu'on en est réduit à la triste nécessité de chercher en ce genre d'instructives comparaisons. Eh bien, je le confesse, le

cœur me faisait défaut pour suivre dans ses diverses phases cette grande querelle. Ceux qui la soutenaient et qui ont triomphé, les successeurs de Washington, me semblaient des modèles par trop décourageants.

A côté d'analogies frappantes entre leur situation et la nôtre, des différences redoutables se dressaient devant moi.

La guerre, comme nous, les avaient pris au dépourvu; un espionnage habile, prémédité de longue main, s'était exercé chez eux; la trahison avait soustrait leurs armes, vidé leurs arsenaux; comme nous, une confiance aveugle jusqu'au dernier moment les avait endormis, et en toute rencontre dans les débuts de ces longues campagnes ils avaient, comme nous, été battus, toujours battus. Mais comme ils avaient pris grandement leur désastre! avec quelle énergie, quelle foi en eux-mêmes, quelle inaltérable confiance, quelle invincible ténacité! Comme au bout de l'année ils avaient, en frappant du pied, fait sortir de leur sol par centaines de mille et les soldats et les fusils! Quelles fournaises ils avaient allumées pour vomir sans relâche de monstrueux instruments de mort! Allions-nous faire comme eux? en serions-nous capables? L'idée n'osait guère m'en venir. Je voyais fondre nos armées, l'espoir d'en voir renaître me semblait hasardé, et, malgré moi, j'étais tenté de croire que de si gigantesques efforts n'étaient pas faits pour nos

races vieillies, qu'il y avait dans ce nouveau monde je ne sais quel filon de jeunesse et d'audace désormais inconnu à l'ancien hémisphère, où l'heure peut-être commençait à sonner d'obéir à l'éternelle loi, vieillir, végéter et périr.

Non, croyez-moi, nous n'en sommes pas là. Nous pouvons sans baisser la tête assister à ce grand spectacle; nous pouvons étudier à fond les campagnes de Grant, de Sherman ou de Mac Clellan, suivre les rives du Potomac, visiter les champs de bataille de Bull-Run ou de Faïr-Oakes, de Richmond ou de Harper's Ferry. Ces grandes armées, subitement levées et en quelques semaines armées, équipées, instruites, menées au feu, n'ont plus rien qui dépasse la mesure de notre croyance, rien surtout qui nous humilie. Ce que Paris vient de faire depuis deux mois, ce que, de son côté, j'en suis sûr, la France est en train de faire, ce qu'elle prépare, ce qu'elle accumule de moyens de défense, de tentatives d'agression et de délivrance, tout cela n'est pas d'un peuple décrépit. J'en avais déjà pleine assurance même avant ces derniers combats; rien qu'à voir l'aspect de nos troupes, et nos remparts et nos canons, je commençais à ne plus craindre les souvenirs de l'Atlantique; mais, depuis ces éclatantes preuves de l'élan, de la solidité, des vraies qualités militaires de nos soldats improvisés, je me sens encore plus dispos à me rafraîchir la mémoire de ces faits d'armes merveilleux. Il n'est pas, que je sache,

lecture plus profitable, plus fortifiante et qu'il faille aujourd'hui recommander davantage. C'est un cordial souverain. Et pourquoi? parce que vous y voyez ceux qui, à coup sûr, avaient le droit pour eux, les défenseurs du pacte fédéral, même après ces efforts inouïs, après d'incroyables sacrifices, après avoir réparé leurs échecs et à peu près rétabli leurs affaires, tomber encore deux ou trois fois dans de nouveaux abîmes de plus en plus profonds, sans cesser de lutter, persévérant toujours et finissant par triompher.

Leur secret fut bien simple : toujours combattre et ne désespérer jamais.

Que de fois ils se sont vus perdus sans douter de leur cause, espérant mieux, luttant toujours, supportant les rechutes comme les premiers désastres, avec la même confiance, la même résolution! Leur force était de croire et de se dire sans cesse que la Providence était juste et que leur cause l'était aussi; que Dieu pouvait les éprouver, qu'il ne pouvait pas les détruire ; qu'il devait vouloir au contraire que leur pays, créé par lui pour être le refuge, le libre et puissant asile de tous les opprimés, une fois purifié, amélioré par le malheur, se relevât plus grand et plus prospère dans un nouvel et saint éclat. Voilà les convictions qui ont soutenu leur courage. Est-ce donc un privilége qui n'appartient qu'à eux? n'avons-nous pas le droit de nous dire, nous aussi, que cette même Providence

nous a donné notre mission? et qui de nous peut la croire terminée? L'esprit conquérant et barbare, l'esprit de despotisme et d'oppression, de ruse et de mensonge armé ne menace-t-il pas l'Europe, et, pour l'en garantir, Dieu n'a-t-il pas besoin de nous? N'est-ce pas notre éternel mot d'ordre — cette noble Amérique en sait bien quelque chose — que de porter secours aux autres et de combattre en généreux champions pour la justice et pour la liberté? Cette mission vraiment divine, toujours nous y serons fidèles, et, quand nous nous serons sauvés, on nous verra, soyez-en sûr, si notre cœur nous le commande, plus d'une fois encore porter au loin quelque utile assistance même à ceux-là peut-être qui, dans notre détresse, nous abandonnent et nous oublient le plus.

Ceci me fait penser que, dans ces derniers temps, par une de ces rares fortunes qui quelquefois nous laissent entrevoir ce qui se passe hors de nos murs, nous avions appris tout à coup que dans le ciel de l'Europe une éclaircie venait de se produire, non pas à notre intention, mais dont peut-être nous pouvions profiter. Que sera devenue cette orageuse affaire? quel cours aura-t-elle pris? Vous vous souvenez des colères du *Times* et de la découverte ingénue que le protocole moscovite lui avait subitement inspirée : il s'était aperçu, en faisant mieux son compte et tout examiné, que nous pouvions bien n'être pas encore morts et lui servir une se-

conde fois d'auxiliaires et de soldats pour mettre le czar à la raison: M. de Bismark se sera hâté sans doute de réparer l'imprudente incartade de son allié du Nord; l'aura-t-il supplié de mettre des sourdines à ses hardis projets, de lui laisser, pendant qu'il nous assiége et qu'il a nos armées sur les bras, le bénéfice des bons rapports et des procédés de famille dont le gratifie l'Angleterre? Qu'aura dit la fierté du czar? se sera-t-elle accommodée d'un replâtrage et d'un atermoiement? Sur tout cela, que dire, que penser? Pas l'ombre d'une information, pas la moindre donnée, de pures conjectures reposant sur le vide. Je ne vois qu'une chose claire, c'est que M. de Bismark a trouvé très-mauvais que nous ayons lu le *Times* du 10 novembre, et qu'il a pris ses précautions pour qu'à l'avenir ce faux frère ne pénétrât plus chez nous. C'est depuis ce temps, en effet, que, absolument sevrés de nou velles étrangères, nous ne jugeons plus qu'à tâtons aussi bien des mouvements de la diplomatie européenne que de la marche de nos propres armées.

Cette clôture hermétique, ce surcroît de silence, ne signifient-ils pas qu'on a des choses à nous cacher, des choses que nous pourrions, selon toute apparence, apprendre avec plaisir? J'aime à le supposer, bien qu'à vrai dire, à l'heure où nous voici, après bientôt six mois d'expérience, tout ce qui peut nous venir de l'Europe ne nous doive inspirer qu'un médiocre intérêt. Supposons même que, pen-

dant qu'on se cache si soigneusement de nous, il s'y passât des choses d'une vraie gravité, que la nécessité d'un congrès, par exemple, ne fût pas tout à fait chimérique, que les signataires du traité de 1856 nous demandassent de prendre part aux délibérations, et que l'Angleterre surtout y eût sérieusement besoin de nous; n'aurions-nous pas la tentation de lui fausser compagnie, non sans sourire, et de lui conseiller de s'en tirer à son tour sans nous, comme elle pourrait? Ou je me trompe fort, ou ce serait là le premier mouvement de la France entière, ni plus ni moins, des sages comme des fous. Eh bien, prenons-y garde, le premier mouvement, quoi qu'on dise, n'est pas toujours le bon. Autant je voudrais garder envers notre partenaire de Crimée une digne et froide attitude, autant je m'abstiendrais de déserter, par puérile rancune, par vain plaisir de représailles, les sérieux intérêts et la vraie politique de la France, si, comme il est probable, ces intérêts et cette politique nous commandaient d'appuyer l'Angleterre. A quoi bon jouer au fin? pourquoi prendrions-nous ces allures ambiguës qui conviennent aux aventuriers guettant un profit illicite, une alliance de contrebande? Pourquoi ne pas planter franchement notre drapeau? Rien de commun jamais, quelle que soit leur puissance, avec ces contempteurs du droit, ces propagateurs de la force qui traîtreusement complotent de jeter sur l'Europe entière leur lourd et stupide filet.

Que nous offriraient-ils pour nous faire leurs complices? Quelques promesses de gain matériel, quelque honteux partage. Mieux vaut de plus nobles profits, ceux qu'on ne trouve qu'en compagnie de la droiture même égoïste et sans attrait. Cette Grande-Bretagne veut-elle, pour conjurer les ambitieux ligués qui se démasquent et cet envahissement qu'elle redoute à bon droit, veut-elle jouer son ancien grand jeu, sortir de son étroite et mercantile ornière, prendre en main la cause des faibles, des opprimés, du droit contre la force, sauver la civilisation, et par là même changer les destinées de ses industrieux habitants, leur assurer de futurs bénéfices vraiment solides et durables, fondés sur la vraie paix, l'avenir libéral du monde? Alors, nous lui montrerons ce que vaut cette France qu'elle n'a su qu'envier dans la prospérité et insulter dans le malheur. Tout en prêtant main-forte à ses œuvres quand nous les croirons bonnes, nous nous abstiendrons envers elle de trop justes récriminations, et nous nous donnerons la jouissance de la vaincre dans son orgueil en nous montrant plus généreux, plus nobles, plus vraiment fiers qu'elle-même.

Mais, bon Dieu! où me laissé-je aller! En sommes-nous donc là? au lieu de penser à l'Europe qui nous oublie si volontiers, au lieu de chercher au loin qui nous pourrons aider, qui nous peut secourir, songeons à nous aider nous-mêmes. Rentrons dans nos remparts, assez de soins nous y attendent.

D'abord les soins de la défense, et puis aussi, marchant de pair, les soins de la charité, ou mieux encore, changeons le mot, c'est fraternité qu'il faut dire. Sainte parole si froide à lire sur les murailles, mais, quand elle est écrite au cœur, si féconde et si chaude ! entre assiégés surtout comme on la comprend bien ! Les liens de la parenté commune se resserrent si vite dès qu'on souffre en commun ! Assistons-nous les uns les autres des deux manières, par la parole et par le pain. Que les plus forts communiquent aux autres le superflu de leur espoir. Donnons enfin chez nous à ce mot république sa signification chrétienne et patriote, et, si nous voulons porter nos regards au dehors, si nous voulons franchir l'espace, que ce soit pour étudier de près, je le demande encore, pour nous approprier l'exemple de ces républicains du Nord, plus malheureux que nous, puisque c'était contre leurs frères qu'ils livraient ces prodigieux combats. Apprenons d'eux à nous tenir en garde contre nos deux fléaux, l'abattement et l'excès d'espoir, l'illusion et la panique. Sachons, comme eux, quoi qu'il arrive, nous armer de constance, et ne trouver dans les mécomptes qui certainement nous attendent encore, qu'un motif de plus de tenter davantage et de toujours persévérer. Qu'on ne me dise pas cette banale excuse : « Ils sont d'une autre race, ils sont Anglo-Saxons. » Pour être Anglo-Saxon, il ne faut que le vouloir.

Cependant le temps marche; l'heure devient solennelle, c'est le moment de ne pas faiblir. Que Paris tienne bon, qu'il n'oublie pas ce que, depuis septembre, depuis trois mois de séquestration, il a déjà conquis d'honneur et pour lui-même et pour la France. Qu'il n'aille pas en un jour, au contagieux exemple de quelques défaillances, perdre une gloire qui déjà nous console, un poste qui peut nous sauver. Dût-il n'être pas secouru et forcément succomber à la peine, que ce soit aussi tard que possible, même au prix de sérieuses souffrances, celles de l'ennemi l'en payeront largement; qu'il garde jusqu'au bout cette calme attitude, cette fierté sans jactance, que tant de gens n'attendaient pas de lui et dont il donne chaque jour de plus étonnantes preuves; puis enfin, si tout lui fait défaut, au lieu d'entraîner dans sa chute le pays tout entier, au lieu de lier la France à sa disgrâce, qu'il s'en détache et s'en isole, en lui laissant le soin de le venger.

Le salut de la France, le salut de l'unité française, du nom et de l'honneur français, voilà le but, marchons-y tous. Que peut la force contre le droit, si le droit a du cœur et s'il s'obstine à se défendre? Sur une partie du territoire, sur le quart, sur le tiers peut-être, sur la moitié si vous voulez, la force triomphera, la force organisée, cet infernal et moderne mélange de science et de barbarie dont je sais trop bien la puissance; mais fût-elle cent fois

encore et plus savante et plus barbare, si la justice n'est pas de son côté, ne craignez rien, son succès sera fragile; courage et patience, le droit l'emportera, si mal organisé, si mal servi qu'on le suppose.

De cette vérité, ne l'oublions pas, mon cher monsieur, nous avons un garant que ne peut récuser la Prusse, la propre mère de ce monarque humanitaire, de ce pieux émule d'Attila, qui pousse en ce moment ses Huns sur nos cités en cendres et sur nos champs ensanglantés. Il vous souvient sans doute d'une admirable page écrite il y a trois mois, presque au début du siége, par l'éloquent prélat qui est lui-même, à cette heure, aux prises avec la guerre, lui disputant son troupeau; il nous révélait des paroles que la reine de Prusse, alors au plus profond de ses misères royales et des calamités de son peuple, écrivait en 1810, en parlant de Napoléon Ier : « Cet homme tombera, disait-elle, il n'agit pas selon les lois de Dieu, mais selon ses passions. Aveuglé par la bonne fortune, il est sans modération, et qui ne se modère pas perd nécessairement l'équilibre et tombe... Je crois en Dieu, je ne crois pas à la force; la justice seule est stable. » Ces grandes et sévères paroles, c'est à Versailles, c'est à son fils que la noble femme aujourd'hui les adresse; elles n'y seront pas comprises, je le sais trop d'avance; mais l'heure viendra, et plus tôt qu'on ne croit, où, comme témoignage

d'admiration et de respect, nous les graverons, ces paroles, sur les tables d'airain qui porteront la date de notre délivrance; ce qui fut prophétie pour la Prusse le sera pour notre pays, puisque devant Dieu, comme devant les hommes, depuis Sedan, surtout depuis Ferrières, il est prouvé, et de toute évidence, que, dans cette horrible guerre, le droit est de notre côté.

V

Paris, 31 décembre 1870.

Mon cher Monsieur,

J'ai vu déjà bien des années finir et de tristes années, mais je n'éprouvai jamais, à changer de calendrier, le soulagement étrange que je sens aujourd'hui. Être enfin délivré de ce chiffre néfaste : 1870; ne plus le voir, ne plus l'écrire à tout propos, c'est déjà presque un bien. S'est-il gravé dans nos mémoires en caractères assez sanglants! Portera-t-il à nos arrière-neveux d'assez lugubres souvenirs! Et quelle date assez sombre dans toute notre histoire pourra lui servir de pendant? Je ne parle même pas d'incendies, de pillages, de dévastations, d'industries ravagées, de capitaux détruits, de ruines, de catastrophes : ces blessures matérielles, un jour peut-être, à force de labeur, elles se pourront guérir; nos cœurs eux-mêmes, qui jamais n'auront autant saigné, le temps en adoucira les souffrances; ces affections

brisées, ces plaies de nos familles, n'infligeront de vivantes douleurs qu'à nos générations d'aujourd'hui; tandis qu'il est une blessure dont la profonde cicatrice ne s'effacera plus tant que vivra notre pays.

Pensez à lui, à notre nom, à l'éternelle injure que lui ont faite ces revers inouïs, et vous devrez comprendre que je sois sans pitié pour ce millésime odieux. Eh bien, faut-il l'avouer? malgré toutes ces raisons d'écouter ma rancune, quand je mets en regard les maux qu'elle me rappelle, cette désastreuse année, et les biens qui, j'espère, découleront de ces maux, que dis-je! ceux-là mêmes que nous goûtons déjà, j'hésite à la maudire, et j'entrevois un temps où, du milieu de nos tristesses, tout compte fait, tout bien pesé, croyez-moi, nous la bénirons.

Et d'abord n'a-t-elle pas vu tomber l'Empire? Que de choses dans ce peu de mots! Ce qu'était l'Empire, le premier comme le second, et le second surtout, lui qui nous promettait repos, lucre, plaisirs en échange de notre virilité; ce qu'il y avait dans ce grossier régime de poisons et de piéges pour un malheureux peuple qui par sa faute, hélas! s'y était laissé prendre; ce que ce peuple y contractait de lâches habitudes, de faiblesses d'esprit, de vices énervants et destructeurs, la France ne pouvait l'apprendre qu'à ses dépens, par une horrible crise. Il est des maladies qui, sous une apparence de trompeur embonpoint, vous rongent les viscères ou vous

carient les os ; il leur faut d'héroïques remèdes; sans ces tortures bienfaisantes, point de retour à la santé.

La France en était là : encore quelques années de césarisme, de mollesse et de docilité, d'opium et d'hébètement, c'en était fait de son rôle en ce monde, c'était sa mort.

Et notez bien que l'Empire est tombé comme il importait qu'il tombât, pour n'avoir plus à tenter de renaître, non par hasard, par accident, par un coup de parti, surpris par des adversaires qui, en le jetant bas, n'auraient enlevé ni à lui tous ses partisans ni au pays toutes ses illusions, ne renversant que l'homme sans ruiner le système : non, sa chute est venue de lui et de lui seul, du système aussi bien que de l'homme; il est tombé dans les désastres provenant de sa propre faute, de sa faute évidente et notoire, et de plus dans la honte et dans la lâcheté : autant de boue que de sang! C'est donc une libération complète et définitive; les intrigants auront beau faire, nous sommes quittes de l'Empire; un mur infranchissable se dresse désormais entre la France et lui. Eh bien, convenez-en, l'année qui a cet honneur de porter à son compte une telle délivrance, si meurtrière et si fatale qu'elle soit d'ailleurs, n'est pas une année stérile : il ne faut la maudire qu'à demi et ne lui lancer l'anathème qu'en y mêlant la gratitude.

Ce n'est pas tout : outre les maux dont elle a vu la chute, il en est d'autres qui nous ont menacés, qui

pouvaient être irréparables, et qu'elle a vu s'évanouir; par exemple, avant tout, une paix trop hâtive, la paix après Sedan.

Où en serions-nous, mon cher monsieur, si la Prusse, après ses succès, ses étourdissantes victoires, restée sobre et modeste, éclairée sur ses vrais intérêts, fidèle à sa parole, n'oubliant pas qu'un mois auparavant elle avait déclaré à la face du monde qu'elle faisait la guerre à un homme et non pas à un peuple, nous eût proposé la paix, une paix acceptable, onéreuse seulement à nos bourses; si ces vainqueurs eussent fait preuve, preuve effrayante, à mon avis, de force irrésistible et de modération, où en serions-nous, je vous le demande? Presque aussi bas dans notre propre estime et dans l'opinion de l'Europe que l'homme de Willehmshœhe! Nous aurions accepté notre chute sans avoir fait le moindre effort pour nous remettre debout, et aujourd'hui nous douterions de nous, nous ne saurions pas même s'il reste dans nos veines quelques gouttes de sang; nous nous croirions non-seulement amollis par nos vingt ans d'empire, mais énervés jusqu'à la moelle, dégénérés et gangrenés. D'un seul coup, nous serions tombés au rang de ces misérables peuples indignes de leur passé, qui n'osent regarder en face les exploits de leurs pères; les beautés de notre histoire nous seraient devenues une honte de plus.

C'est donc une fortune parmi tant de disgrâces que d'avoir échappé à cette tentation, échappé de

si près! Quelle chance aurions-nous eue, si l'offre eût été faite, de l'avoir refusée? Vous vous en souvenez, nous étions sans ressources, presque aux derniers abois; les cœurs les mieux trempés, les esprits les plus fermes ne songeaient à la résistance que par pur point d'honneur. Tout espoir de succès, de revanche immédiate, de réhabilitation prochaine, leur paraissait un rêve; ils ne comptaient que sur l'avenir pour entreprendre notre vengeance, et ne demandaient au présent que de subir la paix, pourvu qu'elle fût prompte et seulement tolérable. Oui, nous étions bien bas, et pour nous faire tomber plus bas encore, et pour nous donner le coup de grâce, il ne fallait chez nos ennemis, même à défaut d'honnêteté, qu'un peu de clairvoyance. Ils parlent de nous détruire, de faire de nous une puissance de troisième ou de quatrième ordre; mais c'est alors qu'ils le pouvaient, et d'un seul coup. Ils n'avaient qu'à terminer la guerre sans nous laisser le temps de reprendre nos esprits, sans nous marchander la Lorraine et l'Alsace, en ne nous accablant que du poids de leur victoire, de notre soumission à leur payer tribut, de notre aveu public d'impuissance et d'énervement. Quand je pense que cette paix, qui serait aujourd'hui, si nous l'avions conclue, notre tourment, notre cauchemar, non-seulement ils pouvaient nous l'offrir, mais que nous-mêmes, nous l'avons demandée! je n'ai garde d'en faire reproche à ce serviteur du pays qui, n'écoutant que sa conscience, a pris

sur lui ce voyage à Ferrières. Son inspiration était bonne, puisqu'il a contraint l'ennemi à confesser tout haut ses projets spoliateurs. La France avait besoin qu'on les lui révélât. Elle avait pris trop à la lettre les mielleuses paroles de son doux conquérant. Il lui fallait apprendre que ces batailles n'étaient pas un duel de souverains, qu'au fond c'était à elle qu'on déclarait la guerre, à sa grandeur, à sa prospérité, à ses aïeux, à ses enfants, à son passé comme à son avenir.

Le colloque de Ferrières a fait tomber le masque. Il a mis tout au grand jour. Nous devons donc rendre grâce à qui l'a provoqué, tout en reconnaissant que c'était jouer gros jeu. Pour ma part, je l'avoue, même aujourd'hui ce n'est pas sans émotion que je me représente quel risque nous avons couru, et combien l'occasion était belle de nous faire accepter un outrage que peut-être plus tard nous n'aurions pas lavé, même dans bien d'autres flots de sang que ceux qui pourront couler pour ne le pas subir.

Dieu a permis que ces barbares manquassent cette fois de perspicacité; il ne leur a laissé que leurs grossiers instincts. Vaniteux et cupides, ils ont vu que la France n'avait plus d'armée, qu'elle avait encore ses richesses; la convoitise les a pris, et l'esprit de rapine les a jetés sur elle; puis aussi la vaine gloriole de trôner à Paris, ne fût-ce qu'un seul jour!

Voilà les beaux motifs, les nobles causes de cette invasion furieuse, de ces massacres, de ces égorgements! Voilà pourquoi depuis cinq mois notre France est à sac! et vous croyez qu'ils s'en excusent? Quelle idée! Il n'y a de coupables que nous. Leur thèse est admirable. « Laissez-nous faire, disent-ils, ne nous résistez pas, nous ne brûlerons rien, nous ne tuerons personne. C'est vous, paysans, vous, citadins, qui, avec votre humeur guerroyante, votre goût de la poudre et du bruit, égorgez, par nos mains, vos malheureux compatriotes, vos femmes, vos enfants. L'attentat à l'humanité, c'est vous qui le commettez; le sang versé retombera sur vous. » Ne croyez pas que je plaisante, mon cher monsieur. Cette grotesque théorie, M. de Bismark et son auguste maître ont pris la peine, plus de dix fois depuis la guerre, de l'exposer eux-mêmes doctement. Notre ténacité les révolte. Ils trouvent très-mauvais que nous nous défendions. Ce qui leur semble contre nature, ce n'est pas de trahir sa patrie, de l'abandonner sans défense aux outrages de l'étranger, c'est de se battre pour elle sans mesure et sans discrétion. Le vrai devoir de tout peuple envahi, et surtout envahi par la Prusse, est de ne pousser la résistance que tout juste assez loin pour que le vainqueur ait droit de se proclamer tel, de choisir son moment pour quitter la partie, et de faire *charlemagne* en se coiffant de lauriers. Quel sot orgueil est donc le nôtre! Ne pas vouloir nous déclarer vaincus! ne pas abaisser notre épée! n'est-

ce pas manquer aux règles les plus strictes du combat singulier entre gens comme il faut, du duel au premier sang?

Ils oublient, ce roi et ce chancelier, qu'entre eux et nous depuis septembre il n'en est plus question, de cette sorte d'escrime, que le duel est à mort, le combat à outrance. Qui l'a voulu? Est-ce nous par hasard? Il leur plairait d'en être quittes, je le comprends, le temps leur semble long, l'hiver commence à être rude, et puis c'était avec la France impériale qu'ils entendaient croiser le fer, et c'est une autre France qu'ils trouvent sur le terrain.

M. de Bismark évidemment ne peut encore y croire. Ses souvenirs de Biarritz le troublent et le déroutent. Il lui faut des Français de ce temps-là, songeant à leurs affaires, soigneux de leur bien-être, s'abritant de l'émeute sous l'aile d'un sauveur. Où sont-ils, ces Français? que sont-ils devenus? Ces Français-là se cachent ou se sont transformés. Il n'y peut rien comprendre. Mais lui, du moins, déguise sa surprise et ne la montre qu'à mots couverts, tandis que le monarque dit les choses avec plus de grandeur. Le genre naïf est son triomphe. Vous avez lu cette paternelle proclamation en date du 6 décembre, allocution du prince à ses soldats, et vous êtes touché, j'en suis sûr, des sentiments qu'il y exprime à l'égard de nos laboureurs. Comprend-on ces gens-là! Courir aux armes, et laisser là ces *paisibles travaux des champs* si bien protégés par la Prusse!

Je regrette vraiment que nous ayons l'âme si triste, il y aurait de quoi rire dans cette idylle de caserne, et de quoi s'indigner aussi! Notez que c'est en décembre, après cinq mois de vol à main armée! Le chef de bande oser dire à sa troupe : « Ayez confiance, car votre cause est juste! » Que dites-vous de ce mot *juste?* Ceci n'est plus du genre naïf, c'est du genre révoltant. — Jusqu'à Sedan, si bon leur semble, qu'ils parlent de leur juste cause, je leur concède l'apparence, mais l'apparence seulement, car, s'il fallait aller au fond des choses, je soutiens que les vrais agresseurs, les spoliateurs en espérance, les convoiteux du bien d'autrui, n'étaient pas de ce côté du Rhin. Redoublement d'espionnage, effort démesuré d'armement, tout le dit, les preuves surabondent. N'importe, l'ineptie du pilote engage le navire : le nôtre a si bien fait, qu'il s'est mis dans son tort, passons condamnation; mais, une fois hors de Sedan, cette harangue en convient elle-même, la guerre est entrée dans une phase nouvelle; elle a changé de prétexte et de but. Changeons donc aussi de paroles, n'appelons pas justice ce qui n'est que brigandage. N'y aura-t-il pas dans toute cette armée, parmi ces automates, une seule voix libre qui réponde à ce roi : « Confessez donc la vérité; dites-nous que, depuis Sedan, c'est vous qui êtes l'agresseur, que vous faites aujourd'hui ce qu'hier vous reprochiez aux Français. Dites-nous que c'est votre orgueil qui nous traîne à la boucherie. » Nous aussi, nous,

Français, nous avons eu cette triste fortune de nous laisser conduire à de pareils attentats, séduits par le génie; — n'insistons pas sur cette circonstance; — pour tout le reste, il y a similitude : notre chef, comme le roi Guillaume, parlait à ses soldats, mais, lorsqu'il les poussait à la violence et au mépris du droit, qu'il fût à Berlin ou à Vienne, il ne leur parlait pas comme un saint; il leur parlait de gloire, de récompenses, de titres et d'honneurs; ce mot sacré, ce mot justice, il avait au moins la pudeur de ne le prononcer jamais. Est-il rien d'aussi misérable que la force brutale s'enveloppant d'hypocrisie? Ne lui suffit-il pas d'inspirer la terreur? Qu'a-t-elle besoin d'y joindre le dégoût?

Mais je suis bien ingrat de faire à ce royal discours un si rude procès, car je lui dois assurément la plus douce, la plus profonde joie qui depuis longtemps me fût entrée dans le cœur. C'est lui qui le premier, et en termes authentiques, avec l'autorité d'un ennemi contraint par l'évidence à dire la vérité, m'a donné ce consolant avis que notre France, depuis plus de trois mois que nous sommes séparés d'elle, enfante des prodiges, qu'elle nous tient parole, et soutient sa querelle aussi résolûment que nous. Jusque-là, pour y croire, nous n'avions d'autres documents que certains rapports confus dont l'emphase méridionale infirmait tant soit peu la teneur officielle, ou bien d'autres récits de source encore moins sûre. Ajoutez, il est vrai, encore un témoi-

gnage, cette prise d'Orléans, qui nous avait comblés de si juste allégresse; par elle, nous avions su que l'armée de la Loire n'était pas un vain mot, que l'ennemi n'était pas invincible, mais rien de plus, rien d'exact, rien de précis. — Cette victoire elle-même, qu'était-elle? Une heureuse surprise ou bien le résultat de combats sérieux ? nous faisait-elle connaître ce que valait l'armée, quelle en était la force et la solidité? Non, sur tous ces points nous en étions toujours réduits aux conjectures. Nous sentions même que notre joie devait être fragile, car presque en même temps que la bonne nouvelle nous avions su que les bords de la Loire seraient bientôt le rendez-vous des masses ennemies devenues libres par la chute de Metz. De là presque aussitôt de vives appréhensions, et, lorsque M. de Moltke eut l'extrême obligeance de nous apprendre sans délai qu'elles étaient confirmées, sa dépêche n'étonna personne parmi ceux qui jugeaient les choses sainement, et même elle rassura ceux qui surent la lire comme il fallait; mais que d'esprits chagrins et aux instincts timides conclurent de cet échec que nous avions été déçus par un mirage, que la France après tout faisait la sourde oreille, et que jamais cette armée de la Loire n'avait réellement existé!

Aussi, lorsqu'il y a huit jours, la veille de Noël, dans les colonnes du *Journal officiel*, mes yeux tombèrent sur la proclamation adressée de Versailles

aux soldats des armées confédérées allemandes, je ne puis vous dire l'étonnement radieux où me jeta cette lecture. Le monarque lui-même dissipait tous les doutes. Il attestait que, des trois phases où la guerre était entrée déjà, la troisième, celle où nous sommes depuis la capitulation de Metz, lui semblait de beaucoup la plus sérieuse et la plus difficile; que la France avait fait dans cette période les efforts les plus extraordinaires, et que les armées improvisées par elle étaient les plus nombreuses et les plus opiniâtres que les vainqueurs eussent encore rencontrées. Un tel aveu, d'une telle bouche, dépassait tellement mon espoir, qu'au premier moment, je le confesse, il me sembla presque suspect. Je ne pouvais croire que ce roi me voulût faire un tel plaisir, et je me demandai si ce n'était pas un leurre, si la pièce n'était pas ou apocryphe ou frelatée. Puis, lorsque j'en vis clairement la provenance et que mes doutes sur ce point ne purent subsister, je poussai la défiance jusqu'à chercher si ce roi qui, malgré ses scrupules, donne parfois à ses paroles, comme on l'a vu plus haut, certaine élasticité, n'avait pas tant soit peu exagéré les choses pour prêter à ses troupes une plus grande gloire en grossissant l'obstacle qu'elles avaient surmonté. La thèse était subtile, elle ne tint pas debout, car, dans la même feuille, à la suite de la proclamation royale, et mieux encore dans le numéro du lendemain, venaient de longs extraits de toutes les gazettes les plus accré-

ditées en Allemagne, gazettes de Cologne, de Silésie, de Breslau, de Leipzig, racontant les nombreux combats, les batailles acharnées qui ont précédé et suivi la reprise d'Orléans, et donnant par des détails techniques et sur la position des corps et sur leur marche stratégique, aussi bien que par les observations personnelles de leurs correspondants, une idée encore plus favorable de nos armées nouvelles que ne l'avait fait le roi dans sa proclamation. Comment voudrait-on que toutes ces feuilles, de provenance et d'esprit si divers, se fussent donné le mot pour inventer tous ces détails et supposer une résistance qui n'eût pas existé, pour simuler l'étonnement, pour rendre un faux hommage à ces nouveaux soldats, elles qui toutes jusque-là ne parlaient de nos troupes qu'avec dénigrement et dédain? Non, ce n'est pas un jeu joué, l'hypothèse est absurde. Il faut donc, n'en déplaise à nos alarmistes, à nos sceptiques, à tous ces beaux esprits gouvernés par leurs nerfs, qui semblent s'exercer à voir toujours en noir pour s'épargner, je crois, l'ennui des déceptions, ou pour se ménager d'agréables surprises; il faut, malgré leurs dires, leurs sourires et leurs dénégations, tenir pour vrai, pour établi de par nos ennemis eux-mêmes, et partant pour incontestable, que Paris n'est pas seul à s'être mis en tête de ésister à ces barbares, que la France en fait autant que lui, qu'au fond de nos provinces tout comme dans nos murs on s'enrôle, on s'arme, on s'exerce,

on brave avec entrain, avec abnégation, et les rigueurs de la saison et les hasards de la bataille, les privations, les sacrifices, tous les maux de la guerre, par le seul amour du pays.

Eh bien, cette certitude qui maintenant m'est acquise, je ne puis vous dire tout ce qu'elle vaut pour moi. La France en armes comme Paris, la France émue de sa détresse, noble et fière, prenant sa délivrance à cœur et résolue à s'affranchir, cela vaut la victoire, bien que ce n'en soit que la promesse, car c'est l'honneur sauvé. Je ne prétends certes pas que ce bien, tout réel qu'il est, suffise à faire vivre un peuple, mais je dis que pour un peuple qui n'a plus ce bien-là, aurait-il tous les autres, il n'est pas de véritable vie.

Maintenant vous comprenez ce qui me rend indulgent pour l'année qui nous quitte, quelque odieux souvenir qu'elle me laisse. Je l'amnistie du mal qu'elle a fait en faveur du bien qu'elle a vu commencer. L'Empire tombé, la paix trop hâtive évitée, c'était déjà, entre elle et nous, deux grands motifs de réconciliation; ce qui plaide encore mieux pour elle, c'est cet involontaire hommage rendu par l'ennemi à nos armées nouvelles. Dans cette attestation, outre le témoignage d'un noble et viril effort qui nous honore, j'en trouve un autre d'un plus grand prix, j'y vois comme un premier signe de notre régénération. Or, tout est là, mon cher monsieur, ne l'oublions pas. Dieu va-t-il s'apaiser?

trouvera-t-il bientôt que l'épreuve est complète? Ces excès de rigueur dont il a l'air de nous poursuivre, nous accablant de tous ses fléaux, suscitant contre nous jusqu'aux hivers de Sibérie, est-ce la fin du châtiment? Depuis trois mois sans doute, nous nous sommes aidés nous-mêmes ; en avons-nous fait assez pour qu'il nous aide à son tour? Je n'oserais pas en vérité, empruntant à Bossuet une de ses familiarités sublimes, me permettre de dire : « De quoi vous plaignez-vous, ô Seigneur? » Je craindrais trop que le Seigneur ne répondît; il en aurait encore tant à dire! mais au moins n'avons-nous pas acquis quelques droits à son indulgence? Voilà des jeunes gens qui naguère, j'en conviens, menaient une triste vie, plus que frivole, indigne de leur naissance; mais voyez comme ils se rachètent et comme ils meurent en héros! Ces prêtres, je ne veux pas dire que jamais le veau d'or leur eût fait fléchir le genou, mais ils avaient prêté peut-être aux suppôts de l'Empire un trop complaisant concours : voyez, Seigneur, comme sous la pluie des balles ils vont chercher leurs frères sanglants et mutilés! Espérons que tant de dévouements ont préparé pour nous, dans l'année qui commence, un retour de céleste faveur. C'est vers cette année nouvelle, vers 1871, que nos regards se tournent, c'est là qu'il faut porter nos vœux et nos prières. Continuons l'œuvre commencée, soyons fidèles à l'espérance aussi bien qu'au devoir; quant au devoir, il est bien simple :

Vous, Français des départements non encore envahis ou même à demi occupés, levez-vous, armez-vous, accourez à l'envi, allez grossir et renforcer ces armées, notre suprême et ferme espoir. Surtout soyez unis; acceptez franchement et par vertu civique ce que peut-être vous n'auriez pas choisi, ce qui a d'ailleurs le privilége de vous diviser le moins; en l'arrosant de votre sang, faites-la vôtre et prenez-la, cette république; donnez-lui un baptême nouveau. Acceptez même qu'on vous commande d'une façon plus hasardeuse et moins modestement peut-être que vous ne l'auriez voulu : avant tout, la force par l'union! S'il y a des choses à redresser, ce sera l'œuvre d'une puissance devant qui tout fléchira, l'œuvre de la nation; mais, pour qu'elle exerce à son heure sa souveraine autorité, il faut d'abord une patrie, c'est-à-dire un sol affranchi : que ce soit là votre unique pensée!

Nous, Parisiens, continuons notre tâche; laissons à nos frères du dehors le temps de nous donner la main. Et d'abord, nous aussi, ne nous divisons pas. Y a-t-il donc depuis quelques jours sous le plus vain prétexte, y a-t-il dans l'air, comme on veut le faire croire, je ne sais quel mauvais germe de 31 octobre, la plus honteuse maladie qui pût tomber en ce moment sur nous, le seul obus prussien dont les éclats nous pussent être mortels? Vous laisser décimer, vous, dépositaires fortuits d'un pouvoir qu'à vous tous, en faisceau, vous pouvez à peine exercer,

mais ce serait détruire en une heure nos cent huit jours de siége, ce serait ouvrir nos portes et abaisser nos ponts-levis. Non, j'en ai confiance, Paris restera lui-même : les intrigants, les stipendiés, les poltrons se tiendront cois, et nous poursuivrons sans encombre, au bruit des bombes et du canon, mais avec calme, avec concorde, l'œuvre assurée, rien ne peut m'en ravir l'espoir, l'œuvre de notre libération.

VI

Paris, 15 janvier 1871.

Mon cher Monsieur,

Nous y voyons enfin un peu plus clair depuis ce renouvellement d'année. La muraille est encore bien épaisse entre la France et nous, mais il s'y fait comme d'heureuses fissures où nos yeux commencent à pénétrer. Nous discernons les positions, le nombre, la marche de nos armées, l'ardeur de nos populations, les faux calculs, les mécomptes de l'ennemi. Il n'est qu'un point où pour moi l'obscurité redouble, c'est quand je veux trouver une cause à ce fait qui depuis vingt jours nous révolte et nous assourdit, ce fait aussi sauvage qu'inutile, le bombardement de Paris.

Je n'y croyais pas, je le confesse ; non qu'il me parût téméraire de faire honneur à ces barbares d'une barbarie de plus, mais je les savais habiles : je pensais que sur le terrain, en face de nos ouvrages, ils avaient dû rire, comme nous, de ces deux forts

que M. de Bismark se flattait de nous prendre en deux jours; qu'ils avaient au premier coup d'œil compris combien l'attaque à force ouverte serait pour eux peine perdue; qu'un seul moyen, peu glorieux, le blocus prolongé, leur offrait quelque chance; que dès lors mieux valait tirer parti de leur mécompte, se donner l'apparent mérite de la modération et pouvoir se vanter un jour, ce qui rendrait soit le succès plus insolent, soit l'insuccès plus tolérable, de n'avoir pas voulu nous foudroyer, de nous avoir fait grâce de leurs monstrueux canons. Ils m'ont désabusé, je dois dire, dès le 27 décembre au matin, en m'éveillant par l'affreux tintamarre que vous savez; mais ce n'était encore que le plateau d'Avron et ses voisins les forts de l'Est, ce n'était pas Paris qu'ils mitraillaient ainsi. Quelques-uns même allaient jusqu'à prétendre qu'ils en resteraient là, ou tout au moins qu'avant de jeter sur la ville la pluie de fer et de feu, ils se conformeraient à cet usage universel entre nations civilisées de dénoncer leur projet. C'était les mal connaître. Ils ne sont pas gens à prendre de tels soins. Tout brusquement, la nuit, comme des maraudeurs, après avoir pendant le jour fait feu sur les forts du Sud, ils ont mis nos maisons en joue, nos maisons, nos églises, nos hôpitaux, nos ambulances, et aussi loin qu'ils pouvaient atteindre ils ont lancé leurs engins. Cette façon de frapper au hasard, d'assommer les gens dans leur lit, de s'attaquer aux impotents et aux malades, de

uer les femmes, les enfants, les vieillards, tout ce qu'il y a dans une ville de moins guerrier, de moins valide, de plus inoffensif, c'est une atrocité qui répugne à l'esprit militaire, qui flétrirait même la gloire et qu'il faudra rayer du code des nations dès que l'Europe échappera, ce qui ne peut tarder, j'espère, au danger de devenir prussienne. En attendant, ils s'en donnent à cœur-joie : pourquoi? que signifie cet accès de colère à la fois subit et tardif? Chacun l'explique à sa guise : en voici peut-être le secret.

Vous avez lu, je pense, un long extrait de la *Gazette de Silésie* reproduit à Berlin le 2 janvier et à Paris le 10 dans le *Journal officiel*. Je ne sais pas un document plus instructif et plus révélateur, pas un qu'il faille méditer avec plus d'attention, dont chaque mot et chaque réticence renferme des aveux plus explicites ou de plus précieux renseignements. C'est un plaidoyer à peu près officiel à l'adresse du public allemand, ou plutôt une consultation d'avocat et de médecin tout ensemble, car ce public est malade, il s'inquiète, il s'irrite, il a les nerfs troublés; il se plaint qu'on l'ait trompé, qu'on ait compromis ses victoires en ne terminant pas la guerre au bon moment; il en veut à ces hobereaux, à cette féodalité guerroyante, même à ce roi et à ses conseillers qui l'ont lancé dans cette entreprise dont l'énormité l'épouvante; il faut le calmer, lui donner des raisons, discuter devant lui. Que lui dit-on? Ose-t-on le leurrer tout à fait, simuler la sécurité,

professer l'optimisme? Non, on s'en garde bien. Sans rien assombrir, on affecte de tout révéler, de dire les choses telles qu'elles sont, comme pour préparer à ce qui pourrait encore advenir de plus grave. Ainsi, complet aveu de l'erreur fondamentale: il est très-vrai qu'on s'est trompé; on ne s'attendait pas, en continuant la guerre, que la France acceptât si mal l'invasion, qu'elle pût, sous la conduite d'un pouvoir de raccroc, sans racines et sans consistance, concevoir la pensée de disputer son territoire à des armées victorieuses si puissantes et si aguerries. C'est pourtant là ce qui arrive : c'est la France, c'est bien elle, qui se lève en armes presque partout et fait des efforts surhumains. Des corps considérables et même déjà solides manœuvrent sur divers points et convergent vers la capitale. La situation serait donc pour les forces allemandes tout au moins difficile, peut-être même périlleuse, et l'émotion de l'Allemagne trop justement fondée, si par bonheur tout cet ensemble d'appréhensions ne tenait à une cause unique, laquelle en disparaissant fera tomber l'échafaudage, et toute crainte aura cessé.

Cette cause unique, quelle est-elle? La résistance de Paris. Que cette résistance soit brisée, que Paris succombe, et on répond de tout. Le jour où la capitale aura cessé la lutte, l'Allemagne peut considérer la guerre comme terminée. C'est Paris seul, c'est son prestige, c'est l'espoir de le conserver qui galvanise

et fanatise cette nation affolée. La vigueur même, l'étonnante énergie qu'en ce moment elle déploie, et qu'on est loin de méconnaître, ce n'est qu'un feu passager : la capitale morte, cette ardeur tombera. Toute puissance de résistance morale sera comme anéantie. Plus de combats partiels; le but unique étant atteint, ils n'auront plus de raison d'être : la France se déclarera vaincue, ainsi le veut l'histoire, ainsi l'ethnologie : l'histoire, car, en 1814 et en 1815, les choses se sont ainsi passées; elles se passeront de même en 1871; l'ethnologie, car la nation française ne possède pas « les facultés caractéristiques qui prédisposent à une résistance purement défensive, soutenue et tenace ».

Tel est le docte roman qu'on sert aux Berlinois et aux alliés du Sud, comme fiche de consolation, pour leur faire accepter les vérités amères qu'on vient de confesser! « Il y a péril, leur a-t-on dit; mais voici le remède, remède souverain, ne vous alarmez pas. » — Tout à l'heure, cher monsieur, si vous le permettez, nous dirons deux mots du roman, et nous en aurons bon marché, je pense, malgré l'histoire, malgré l'ethnologie. Nous verrons si, même Paris tombé, les choses se passeraient en France comme on veut le faire croire. Mais parlons d'abord de Paris. Comment se propose-t-on de briser sa résistance? Est-ce par le blocus, avec l'espoir de l'affamer? Non, ce serait trop lent; le temps est d'un trop grand prix dans les circonstances

nouvelles où la guerre est maintenant entrée. Le système du blocus était bon quand la France paraissait endormie, quand les lignes assiégeantes n'avaient à redouter que l'effort de la place, les attaques de la garnison, et tout au plus, comme offensive extérieure, des escarmouches isolées : tandis qu'aujourd'hui songez donc que ces lignes sont menacées de quatre côtés à la fois et par de vraies armées qui, bien qu'éloignées encore, vont grossissant chaque jour dans une tout autre proportion que les renforts arrivant d'Allemagne; songez que, si ces armées, ou seulement une d'elles, cessent d'être contenues par les forces allemandes détachées de l'investissement et à peine suffisantes à les tenir en échec, pour peu qu'elles fassent une pointe hardie, les lignes assiégeantes sont prises entre deux feux. C'est donc un état critique : il faut en sortir à tout prix. Pas un moment à perdre : tout tenter, tout risquer et porter les grands coups. De là l'infernale avalanche qui tombe aujourd'hui sur Paris, de là ce bombardement convulsif et précipité.

Or, vous croyez peut-être que les conseillers de cet acte féroce le tiennent pour efficace, militairement parlant, qu'ils se font illusion sur l'action de leurs bombes, et pensent que nos remparts, au bruit des canons Krupp, doivent tomber en poudre comme les murs de Jéricho? Non; froidement ils en conviennent, et cette *Gazette* est leur écho, l'effet matériel pourra bien être nul, mais c'est l'effet mo-

ral qui seul les préoccupe. Leur tir est à ricochet, à ricochet psychologique, pour emprunter leur jargon. Ce qu'ils veulent nous lancer sous forme d'obus, c'est la sédition, la révolte, la fureur populaire, le meurtre, l'incendie; voilà leur ambition, leur gloire; voilà les trophées qu'ils rêvent. Aussi voyez comme elle aspire, cette *Gazette*, au moment où « les masses ouvrières et populaires des faubourgs viendront demander l'hospitalité aux habitants plus aisés du centre de la ville »! comme, en particulier, il lui serait agréable que le « faubourg émeutier de Belleville » voulût faire ce déménagement! comme elle se désespère qu'il soit « encore hors de portée », et qu'on ne puisse établir, sans dépenser trop d'hommes et trop de temps, les batteries qui pourraient l'atteindre! Est-ce de l'ivresse? est-ce de la rage? Que veulent-ils, ces gens-là? Faire peur ou massacrer? Sont-ils des croquemitaines ou sont-ils des bourreaux? Je voudrais les croire charlatans; mais non vraiment, c'est tout de bon qu'ils « se ruent contre nous pour la vie ou la mort ». Ils sont aussi haineux qu'ils le veulent paraître, et cette autre gazette, qui renchérit sur celle de Silésie, la nouvelle *Gazette de Prusse*, nous en donne entre mille une lamentable preuve. C'est à propos du combat de Nuits, victoire d'un genre nouveau qui a fait si promptement reculer le vainqueur. Vous l'avez lue, cette diatribe sanguinaire, ou plutôt vous n'en avez pas cru vos yeux. C'est

un degré de barbarie qui touche à la démence. La guerre pour ces furieux « ne prendra fin que par l'extermination de l'empire des Francs », quand tous les hommes valides de cette race détestée auront été terrassés, toutes ses richesses détournées, et « tous ses nids anéantis ». Ses nids, vous l'entendez, ils veulent écraser l'œuf pour être bien certains qu'il n'y aura plus de France.

Je ne dis pas que ce soit là les sentiments de l'Allemagne entière, mais ce sont ceux des hommes qui la dirigent, qu'elle suit, dont elle répond et qui la représentent. Eh bien, qu'ils se consolent, ces exterminateurs ; si la joie leur est refusée d'avoir Belleville « à portée », de faire ruer sur le centre de notre capitale ce faubourg favori, ils ont sous leurs canons, pour se dédommager, sans compter tant de trésors d'esprit et de science, d'écoles et de musées, d'établissements illustres, ils ont force malades, force blessés, qu'ils peuvent achever ; ils ont des hospices de vieillards et, ce qui doit encore mieux leur plaire, comme un moyen d'étouffer nos semences, de tuer des Francs presque au berceau, ils ont de grands asiles consacrés à l'enfance. Vous savez leur exploit, et quel insigne honneur d'avoir, à Saint-Nicolas, inondé ce dortoir du sang de pauvres agneaux. Le poëte pourrait leur dire, comme aux prétoriens de Décembre :

Victoire ! ils ont tué, carrefour Tiquetonne,
Un enfant de sept ans !

Et c'est ce roi, à l'aspect débonnaire, ce bon vivant, ce vieillard, qui n'a que faire dans son armée, ne la commandant pas, s'il ne se donne au moins la noble tâche d'y justifier sa présence en y réprimant les excès, c'est lui qui les autorise, c'est lui qui donne le signal de ces honteuses exécutions. Les feuilles à ses gages ont soin de nous l'apprendre, les bombardements le regardent. Il les arrête, il les retarde ou bien les accélère, selon ses jours de dévotion.

Eh bien, si quelque chose absout la Providence de tolérer de tels méfaits, c'est que ceux qui les commettent, bien qu'impunis encore, ont au moins le déboire de n'en tirer aucun parti. Plus de 100,000 projectiles sont déjà tombés sur Paris, les deux tiers environ de la provision totale de toutes ces pièces de siége transportées de si loin, si lentement, à si grand'peine : qu'en est-il résulté ? Nos forts et nos remparts sont effleurés à peine, et dans l'intérieur de la ville, si nous n'avions pas à pleurer tant d'innocentes victimes, les dégâts matériels, plutôt nombreux qu'irréparables, n'auraient jusqu'à présent aucune gravité.

Mais quelque chose est plus intact encore et que les forts et que la ville, c'est justement ce dont ces bombardeurs croyaient le mieux triompher, ce qui leur semblait ne pouvoir survivre à deux décharges d'obusier, la fermeté morale des habitants de Paris. Les forts, à la rigueur, on peut y trouver

trace du choc des projectiles; il y a par-ci par-là des pierres épaufrées, des moellons labourés, tandis que je défie qu'on me trouve une échoppe, aussi bien qu'un somptueux hôtel, une boutique, une mansarde, aux faubourgs comme au cœur de la ville, un lieu quelconque où s'abrite un cœur d'homme et même aussi de femme, à qui cet odieux vacarme et ces atrocités n'inspirent moins de trouble que d'exaspération. Ils n'ont pas tous même courage, même mépris du danger, mais l'idée que la résistance en doive être abrégée d'un seul jour, cette idée n'entre chez personne, pas même à Belleville, tenez-le pour certain.

J'aurais voulu que M. de Bismark nous fît l'honneur de venir en personne assister aux premières scènes de la bruyante tragédie si bien préparée par lui, il aurait vu l'accueil qu'ont reçu ses obus, avec quelle bonne humeur, quel héroïsme insouciant, poussé jusqu'à l'imprudence, hommes, femmes, enfants, venaient, comme à l'exercice, assister aux premières explosions de ces instruments de mort. Nous-mêmes qui l'avions vue, cette population parisienne, depuis tout à l'heure quatre mois, passer par tant d'épreuves, se soumettre à des privations qui, de sang-froid, lui auraient paru plus dures que la mort même, et s'y accommoder simplement, résolûment, et toujours sans murmure, nous n'étions pas, je l'avoue pour ma part, sans redouter un peu que ces diaboliques engins ne triomphassent de sa

constance. Elle nous a bientôt rassurés, en devenant, je puis le dire, encore plus décidée, plus résolue, plus ferme. C'est donc une affaire jugée, bien que l'arrêt ne soit pas rendu : ce grand bombardement moral, ce moyen infaillible, ce souverain remède, tant promis à Berlin, tant attendu, tant exalté, cette façon d'en finir et d'épargner le temps, d'échapper aux dangers entrevus à Versailles, ce bombardement, quoi qu'on fasse, ne sera qu'un avortement sans cesser d'être une abomination.

Plus que jamais nous devons donc espérer, malgré les rudes conditions où nous sommes et qu'il nous faut toujours envisager sans illusion aussi bien que sans crainte, malgré bien d'autres bombardements d'un genre plus dangereux qu'on nous ménage à coup sûr, pour produire dans nos rangs des explosions de fausses nouvelles et de découragement, malgré tout, nous devons espérer que Paris tiendra jusqu'à l'heure si bien prévue et redoutée par la *Gazette de Silésie*, l'heure où les lignes assiégeantes seront prises entre deux feux ; mais, si cette heure libératrice venait à trop tarder, si Paris, après avoir poussé jusqu'à complet épuisement sa sublime gageure, devait cesser de rendre à la patrie l'immense et sacré service qu'il acquitte aujourd'hui, qu'on ne nous parle pas de 1814, qu'on ne nous dise pas que, dans notre France, la chute de la capitale entraîne du même coup la soumission du pays ; qu'on ne donne pas au delà du Rhin, à ces femmes, ces mères, ces

épouses justement avides de paix, cette consolante et fausse analogie; non, 1871 ne ressemblera pas à 1814, d'abord parce que Paris ne sera pas pris, et que, fût-il pris, la guerre, loin de s'éteindre, n'en serait que plus acharnée.

Ces grands docteurs, qui font parler l'histoire. n'y regardent pas d'assez près. Ils oublient qu'en 1814, cette France qu'ils s'étonnent et s'effraient de voir tirer si vite de son flanc de si fortes armées, était complétement épuisée, que depuis vingt ans de guerre elle avait vu moissonner tous ses hommes et n'avait plus déjà que des enfants pour soldats; ils oublient que la résistance s'était alors personnifiée dans un homme qui avait éteint à son profit le sentiment de la patrie, et que la France était combattue dans son désir de continuer la guerre par la crainte de rester asservie.

Où trouver aujourd'hui rien qui ressemble à cette France de 1814, et de quel droit promettre à l'Allemagne que, si Paris succombe, elle aura bon marché de nous? Qu'ils se détrompent et que jamais ils n'espèrent que 1871, ni aucune autre année qu'il leur plaira d'attendre, leur offre, pour dicter à la France une paix complaisante et soumise, les chances presque uniques qu'en 1814 et 1815 il leur fut permis d'exploiter.

Savez-vous, cher monsieur, quelle tout autre pensée ces deux dates m'inspirent, et combien la comparaison de cette fatale époque, source de

tous nos maux, avec celle où nous sommes, me remplit d'une sorte d'espérance et de consolation? Oui, il fut un moment dans notre histoire où, par une combinaison fatale de circonstances, toute une partie de la société française, par horreur d'un odieux despotisme, dut ne pas professer assez haut le plus sacré de tous nos sentiments, l'amour de la patrie, l'horreur du joug étranger. Il en est resté un amer souvenir, et dans le cœur des masses un soupçon presque indestructible d'odieuse complicité. De là cinquante ans de discorde, de haine et de bouleversements.

Il fallait que l'ordre se rétablît, que la patrie retrouvât tous ses enfants unis pour la défendre, et que dans des flots de sang glorieusement versé, tout injurieux soupçon, tout mauvais souvenir vînt s'éteindre. Serait-ce donc concevoir un espoir chimérique que de voir dans le touchant concours des Français de tout rang, de toute condition, sans acception ni de parti ni de naissance, pour travailler au salut commun, dans les sacrifices de tout genre qui de tous les côtés s'accomplissent aujourd'hui, une sorte d'effacement de deux dates sinistres remplacées par une autre que tout le monde avouera, et comme un gage de réconciliation d'où peut dépendre la vraie résurrection de la France et qui peut lui promettre, après le jour de la délivrance, un lendemain prospère, pacifique et glorieux!

VII

Paris, 31 janvier 1871.

Mon cher Monsieur,

Puisque tout nous manquait à la fois, les armées de secours et les vivres, ce n'était plus un devoir, ce pouvait être un crime de prolonger la résistance. On ne joue pas avec la famine aux dépens de deux millions d'hommes; il fallait donc que la lutte cessât. J'en ai le cœur meurtri. C'est un genre de douleur plus profond qu'aucun autre et qui semble les comprendre toutes. Ce noble et cher pays ne méritait-il pas d'être autrement payé de tant de sacrifices, de si vaillants efforts et de ces flots de sang si largement versé au nom du droit et de la patrie? Paris debout, intact dans son armure de fer après un siége de cent trente-deux jours, après un mois d'odieux bombardement; la France épuisée, hors d'haleine, enfantant tout à coup quatre grandes armées, n'étaient-ce pas deux prodiges qui semblaient nous

promettre la joie bien achetée de chasser ces barbares et de leur donner notre sol pour tombeau? Dieu ne l'a pas permis, il aura craint de nous livrer trop vite à un retour d'orgueil, et cette fois encore, la dernière, croyons-le, il nous a châtiés; mais dans ce châtiment, quelque sévère qu'il soit, ne sentez-vous pas, à plus d'un signe, que sa rigueur se lasse et s'adoucit? En nous frappant, il nous ménage, car il frappe aussi nos vainqueurs d'une prudence inattendue; il veut qu'ils nous épargnent un révoltant spectacle, la plus cruelle peut-être des blessures, et nous permet ainsi, dans nos murailles restées vierges, de marcher tête haute, sans bravades et sans provocations. Que Paris s'en rende témoignage, il a pour sa défense fait plus que son devoir, il a surabondamment satisfait à l'honneur. L'Allemagne en convient, l'Europe en est émue, et bientôt le monde entier saura que, sans la famine, cet auxiliaire qui donne le succès, mais qui exclut la victoire, les armées allemandes se seraient longtemps encore morfondues sous nos murs, et que peut-être avant deux mois, je ne crains pas de le dire, elles s'y seraient usées.

Quel adoucissement sur les plaies de notre juste orgueil! Pour notre avenir, quelle leçon, hélas! et quel sujet aussi de regret éternel! Songez qu'entre le 4 et le 17 septembre, la moindre prévoyance pouvait doubler nos approvisionnements et du même coup sauver la France!

Ne récriminons pas, chassons les regrets inutiles :

il est plus digne et plus viril de ne penser aux fautes que pour les réparer ou du moins pour apprendre à ne les plus commettre. Surtout, ne laissons pas s'ébranler notre foi en nos propres efforts; sachons ce que nous avons fait pour mesurer ce que nous pouvons faire. Si cette résistance de Paris ne nous a pas donné la délivrance, comprenons les bienfaits et les nobles profits que déjà nous en avons reçus, sans compter ceux que l'avenir nous assure, si nous y prenons quelque peine.

Je sais qu'il est des gens, peu nombreux, je l'espère, mais enfin il s'en trouve, qui, n'estimant que le succès, font fi de ce long siége. « Que n'a-t-on traité plus tôt, disent-ils, au lendemmain de Sedan? il nous en eût coûté moins cher, et nous aurions la paix depuis cinq mois. » Ce qui veut dire, ce me semble : « Depuis cinq mois, nous ferions des affaires et nous aurions déjà gagné bien de l'argent. » Si c'est là ce qu'ils rêvent, conseillez-leur de rappeler l'Empire, lui seul est fait pour s'entendre avec eux. Je ne connais pas de plus digne remède à cette maladie, cette misérable soif de lucre et de spéculation. Est-ce au contraire un sentiment d'un autre ordre, une sorte de patriotisme prudent et mitigé qui inspire à certains esprits ces timides regrets? Pensent-ils que la France, laissant là cette guerre où la folie d'un homme l'avait précipitée, coupant court à l'invasion, et liquidant sa ruine en toute hâte, se serait ménagé de plus amples ressources

pour travailler à sa revanche, pour la faire éclater plus tôt, plus à coup sûr? Spécieuse illusion! Ce n'est pas sa revanche qu'elle aurait préparée, c'est son bien-être qu'elle se serait rendu. Moins épuisée, plus riche, j'en conviens, mais aussi plus molle et plus engourdie, n'ayant vu le danger que de loin, juste assez pour le craindre et pour vouloir le fuir, elle n'aurait eu qu'un but et qu'un instinct, s'étourdir sur sa honte. Pensez donc sous quelles fourches il fallait l'obtenir, cette paix hâtive qu'on nous vante! C'était en acceptant d'emblée, du premier coup, par calcul financier, la mutilation de la France, sans le moindre effort, sans donner à nos frères d'Alsace et de Lorraine le moindre témoignage de regret et de sympathie, sans avoir fait de notre sang versé à cause d'eux, comme un ciment de plus qui les retient à nous. Nous les abandonnions; qu'importe l'intention de les revendiquer plus tard? Ce n'est pas la bonté du but qui sanctifie la honte du moyen. Bénissons donc, nous qui aimons la France, bénissons, je ne le dirai jamais assez, les arrogantes prétentions qui, à Ferrières, lui ont ouvert les yeux. Ce jour-là, c'est sa vie, son honneur, sa vraie grandeur de nation, que ses ennemis lui ont rendus en la forçant à résister. Vous aurez beau m'étaler le spectacle de ses misères et de ses douleurs, me montrer depuis ce jour-là tant de champs dévastés, tant de maisons en cendres, tant de familles au désespoir, mon cœur en saignera; mais je n'en défie

pas moins qu'on m'ose soutenir que depuis ce jour-là la France n'a pas grandi.

N'est-ce donc rien que d'avoir vu ce colosse, cette armée, la plus forte et la mieux équipée, la plus instruite et la moins scrupuleuse qui, depuis que ce monde est créé, se soit mise en campagne, se ruer, s'acharner sur Paris, faire rage pendant près de cinq mois sans pouvoir constater autre chose que sa continuelle impuissance? N'est-ce rien que ce bombardement qui n'a pas avancé d'un jour la chute de la place, barbarie gratuite, d'une parfaite innocence au point de vue de l'attaque, mais d'une efficacité merveilleuse pour assassiner nuit et jour nos plus paisibles habitants, produisant de plus ce double effet, imprévu, je suppose, à ces habiles gens, d'exciter dans l'Europe entière un mouvement de réprobation et d'horreur, en même temps que chez nous était mise en lumière la fermeté stoïque de notre population? Ne les avez-vous pas vus, ces Parisiens de tout rang, de toute condition, prêts à souffrir s'il l'eût fallu pendant trois mois encore cette même pluie d'obus pour peu qu'il dût s'ensuivre la moindre chance de débloquer Paris? Interrogez les étrangers qui sont encore, ici, restés fidèles témoins du siége : ils ne parlent qu'avec admiration, avec attendrissement, de ce qu'ils ont vu faire et souffrir, pendant ces jours sinistres, non par les hommes seulement, mais aussi par les enfants et par les femmes. N'est-ce donc rien que la révélation de tels trésors d'abné-

gation et de patriotisme? Il y a là une force immense, inconnue jusque-là de nous-mêmes comme celle de nos remparts, dont un jour nous saurons, je l'espère, tenir largement compte.

Eh bien, tout cela vous échappait, si vous aviez précipité la paix après Sedan. Pour quelques écus de plus, quelques souffrances de moins, vous auriez établi dans l'opinion des hommes que ce peuple sans aïeux, né d'hier à la gloire, dont on ne peut citer avant le dernier siècle ni un exploit ni un nom, était désormais le seul et digne élève, l'héritier légitime des Vauban, des Turenne et des Napoléon, qu'à lui seul appartenait la force et que l'empire du monde lui revenait de droit; tandis que nous, les fils de la race guerrière qui fut la terreur des Romains, nous, qui de siècle en siècle n'avons jamais perdu nos traditions de gloire et dont le drapeau vainqueur flottait encore il y a soixante ans au cœur de tant de capitales, nous n'étions plus qu'une foule énervée, sans cœur et sans vergogne, propre à faire des émeutes, à conduire des quadrilles ou à dire des bons mots! La rougeur m'en monte au visage; mais, Dieu merci, nous avons pris le temps d'éviter la méprise, de montrer qui nous sommes. Le défaut d'organisation a seul trahi nos efforts; cette force méthodique, c'est le temps qui l'engendre; lui seul, il la façonne et l'affermit; ce n'est pas le courage qui peut l'improviser; mais tout ce que la valeur native d'un sang naturellement guerrier

a jamais produit d'héroïque et de beau, je le demande à ceux qui dans ces derniers mois ont étudié de près les luttes acharnées dont la Loire, le Doubs, la Seine, l'Oise et la Marne ont été le théâtre, ne l'ont-ils pas trouvé, et par milliers d'exemples, dans les rangs de nos jeunes armées, ces masses citoyennes devenues spontanément soldats? Grâce au ciel, tout a marché dans l'ordre : les premiers à la mort se sont bien trouvés ceux qui avaient reçu de leurs pères le précepte et l'exemple de mourir pour la France. Je n'en veux citer aucun, la liste en est trop longue, sans compter que, ce glorieux nécrologe, je le voudrais grossir de tous les noms obscurs qu'un même dévouement, un même amour de la patrie ont unis aux plus éclatants. Rassurons-nous; ce qui nous a manqué, le temps et la persévérance nous le feront acquérir; ce qui ne se donne pas, nous l'avons. Nous sommes encore nous-mêmes, notre feu n'est pas mort; nous n'avons succombé qu'au milieu d'une alerte, dans une heure de surprise, inévitable suite d'une orgie de vingt ans; mais le sort de la France, je le tiens pour meilleur depuis qu'elle a sombré. Son unité, sa cohésion, sa nationalité, sont maintenant sous la garde d'une force qui ne peut périr après s'être ainsi révélée. Les grands esprits, les nobles cœurs, les âmes patriotes qui l'ont faite ou qui l'ont sauvée, saint Louis, Jeanne d'Arc, Henri IV et tous ceux qui dans la même voie ont obéi à la même pensée, n'ont rien

à craindre pour leur œuvre. Je ne sais comment ni à quel titre ces deux provinces qu'on veut nous arracher, et qui pour être des dernières venues ne nous en sont que plus chères, conserveront la liberté de nous rester fidèles, mais j'ai la ferme confiance que nous ne les perdrons pas. Sans parler de l'Europe, dont l'attitude au moins, à défaut du langage, ne peut manquer de nous servir, comptons sur ces cinq mois de réveil national et sur la résistance de Paris. Mieux que les débris d'armées qui nous restent encore, ce souvenir vivant, plein de menaces, soutiendra l'Assemblée que nous allons élire et lui donnera la force de se faire écouter.

Mais le bienfait du siége ne se borne pas là. S'il nous a sauvé notre honneur, s'il l'a mis hors d'atteinte, s'il nous a restitué la conscience de nous-mêmes, le sentiment de notre force et le respect de nos ennemis, ce n'est pas là tout ce qu'il nous a donné ; il a déposé dans les cœurs d'admirables semences, des germes régénérateurs dont il dépend de nous, par un peu de culture, de faire sortir des biens inespérés et le remède à de grands maux. Cette occasion manquait : l'avenir de notre société, surtout depuis la plaie du luxe asiatique où l'Empire nous avait plongés, semblait s'assombrir d'heure en heure ; une sorte d'hostilité secrète, haineuse et incurable, pétrie de mutuels préjugés, menaçait d'éclater entre les points extrêmes de notre vieil édifice. C'est alors que la guerre s'est abattue sur

nous; des nouveautés effrayantes, des nécessités inouïes, les détresses d'un siége immense, démesuré, des blessés par milliers, des mourants, des malades, la misère, la famine, le froid, les bombes, tous les fléaux se sont déchaînés à la fois sur Paris, pendant que la France aussi, sur plus d'un tiers de sa surface, était frappée des mêmes plaies et accablée des mêmes maux; mais, en regard de ces scènes lugubres, de merveilleux contrastes nous ont illuminés; des trésors imprévus de charité vivace, active, militante, du jour et de la nuit, se sont versés sur nos détresses à pleines mains. Il s'est révélé tout à coup des aptitudes singulières, des vocations à panser, à guérir les blessures, à soulager tendrement le malheur, chez qui? chez celles-là qu'on aurait pu la veille accuser de frivolité, tout au moins d'un peu trop d'élégance. Avec quel art et quelles fatigues elles ont dérobé leur secret aux véritables infirmières! On a vu des salons dorés se transformer en ambulances et ne garder d'autre reflet de leur luxe passé qu'une hospitalité plus large, des soins plus généreux, de meilleures chances de guérison; et partout, même aussi sous le toit de la modeste aisance, même ardeur à panser, à consoler les malheureux! Pouvez-vous croire qu'il n'en restera rien? que de ce mouvement spontané, sans exemple, il ne résultera ni rapprochement ni concorde, surtout lorsque déjà une sorte d'émulation semble s'être établie entre les libéralités bienfaisantes et les misères

soulagées ; lorsque vous avez vu chez ceux qui ont le plus souffert, dans les rangs les plus éprouvés de la population ouvrière, un courage si mâle, si simple, si résigné, tant de maux acceptés sans murmure? Il n'est pas jusqu'au patriotisme qui ne soit devenu comme un lien nouveau entre des cœurs qui s'ignoraient, comme un moyen d'éteindre les rancunes, de dissiper les préjugés. Ce n'est plus cette fois comme en 1815, on ne verra plus de mouchoirs s'agiter pour insulter à nos désastres; nous n'avons tous qu'une âme, mêmes vœux pour la France, même horreur de ses ennemis!

Voilà ce que nous laisse notre siége de Paris et son cortége de souffrances supportées en commun; voilà le fruit de cette résistance qu'on voudrait nous faire regretter. Non, la preuve est trop éclatante que, malgré nos disgrâces, nos efforts sont bénis, que l'avenir nous est encore ouvert, et que, si nous le voulons bien, sur notre sol ainsi préparé, nous pouvons faire germer la concorde et l'apaisement, c'est-à-dire le salut de notre société.

Mais prenons garde: sur ce sol préparé tout reste encore à faire, ou, pour mieux dire, il faut persévérer et lui donner désormais sans relâche les mêmes soins et les mêmes façons. Si, après ces jours de dévouement, de sainte et patriotique ardeur, nous reprenions nos molles habitudes, notre soif du plaisir, nos distractions et notre indifférence; si ces vaillantes infirmières ne passaient plus leur temps

qu'en stériles promenades, en futiles dissipations; si tous nous devenions moins assidus et moins habiles à chercher les souffrances, le cœur moins chaud, la main moins libérale, notre œuvre de ces cinq mois serait aussitôt perdue, mieux vaudrait n'avoir pas commencé. Il faut travailler tous, les riches comme les pauvres, de l'esprit et de l'âme aussi bien que des bras. Tout est à réparer, tout est à faire. C'est un siége nouveau que nous avons à soutenir : on n'en a pas fini de la vie du rempart : il en faut une encore, non moins virile et constamment austère.

Voilà notre besogne; mais qui nous conduira? Qui sera chef de cette nation de travailleurs? Elle ne peut pas longtemps errer à l'aventure. Qui saisira le gouvernail? Je réponds : Tout le monde, et je tiens, quant à moi, pour le plus imprudent, le plus funeste des désirs tout besoin de chercher aujourd'hui dans un homme, dans une résurrection d'un passé quel qu'il soit et quelque confiance qu'il nous puisse inspirer, le Messie que nous attendons tous. Je sais que l'heure est mal choisie, et que nos récentes expériences ont bien pu ne pas mettre en faveur, surtout dans nos provinces et même en partie dans Paris, le mot qui sert à désigner ce genre de gouvernement collectif et anonyme qui seul me semble, et viable aujourd'hui, et désirable désormais; mais qu'importent les mots? Je dis plus, y a-t-il rien qui soit plus secondaire que les formes

de gouvernement? Le fond seul m'intéresse, et le fond, c'est la liberté, la vraie, celle qui garantit l'ordre et assure la sécurité. Que les libéraux sincères ne s'alarment donc pas; la république qu'il leur faut soutenir, la seule qui puisse prévaloir, la seule que la France voudra sanctionner, ce n'est pas celle qui s'est toujours montrée étroite, jalouse, exclusive, sorte de monopole, et patrimoine de quelques-uns: c'en est une autre ouverte à tous, généreuse, impartiale, protectrice de tous les droits et de tous les mérites, c'est-à-dire, je l'avoue et j'aime à le reconnaître, un genre de gouvernement qui sera pour la France absolument nouveau. Point de copie du passé : jeunesse, vie nouvelle, intelligence, travail, moralité, voilà le besoin du présent, la garantie de l'avenir, la condition du salut.

V

RÉPONSE

AU

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. OCTAVE FEUILLET

POUR SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE[1].

MONSIEUR,

Ne vous étonnez pas d'être ici : vous seul trouvez vos titres trop modestes et notre choix trop bienveillant. Les applaudissements que vous venez d'entendre vous le disent encore mieux que moi ; ils sont l'écho de la faveur publique qui s'attache si justement à vos charmants écrits. Votre jeunesse elle-même, dont vous semblez vous excuser, est pour vous, à vrai dire, comme un titre de plus. L'Académie, croyez-moi, n'accorde aux cheveux blancs que d'involontaires préférences, et, quand elle aperçoit dans les générations nouvelles une de ces renommées précoces qui lui inspirent à la fois espoir et sécurité, elle se garde bien de la faire trop attendre. C'est sa force et sa vie que ces jeunes

1. 26 mars 1863.

recrues. Son privilége est de confondre, dans une égalité parfaite, non-seulement les illustrations, les conditions les plus diverses, mais les âges les plus différents; et, si jamais cette heureuse rencontre d'une jeunesse déjà mûre devait lui sembler désirable, c'était pour compenser l'absence de ce confrère aimable et regretté qui conservait, au seuil de la vieillesse, l'ardeur et la vivacité d'un esprit de vingt ans.

Qui mieux que vous, monsieur, pouvait occuper sa place? Sur bien des points, sans doute, vous différez de lui : vous avez fait de moins nombreux voyages dans ce champ des fictions dramatiques que, comme lui, vous parcourez : vous y suivez une autre voie, vous y cherchez d'autres effets, un autre but, et votre nom, bien qu'il ait acquis promptement une célébrité véritable, n'a pas, comme le sien, durant plus de trente ans, retenti chaque soir sur presque tous les théâtres de l'Europe et du monde; mais vous avez avec lui bien plus qu'un trait de ressemblance, un trait de fraternité : il a su rester populaire, vous avez su le devenir, sans jamais vous être exposés, je ne dis pas à rougir de vous-mêmes, à poursuivre de honteux succès, non, à manquer seulement aux moindres exigences de la morale et du bon goût. Aussi, lorsque tout à l'heure vous racontiez à quelles sources honnêtes et parfois généreuses M. Scribe puisait sa popularité, lorsque vous rappeliez cet amour de la règle, du bien, du bon exemple,

qui, dans ses créations, même les plus légères, se manifeste à tout propos, je me disais qu'à votre insu vous nous parliez de vous-même et confirmiez, devant l'Académie, vos droits à l'héritage qu'elle vous a confié.

Mais j'oublie que vous m'avez prescrit de passer sous silence vos essais dramatiques; que, pour éloigner de vous un parallèle qui vous effraie, vous voudriez n'entrer ici qu'à titre de romancier. N'espérez pas qu'on vous écoute. Nous ne permettons pas ces sortes de sacrifices. Vous nous devez tout votre esprit, toutes vos œuvres : je n'en laisserai pas dans l'ombre un des côtés les plus brillants. J'admets pourtant cette prédilection que le roman paraît vous inspirer. Votre penchant vous porte à observer et à décrire; vous vous plaisez à distinguer les plus délicates nuances; vous savez l'art de lire dans les mystères du cœur, d'en raconter les joies, les tourments, les blessures; tous ces dons qui demandent à s'épanouir librement, qu'en faites-vous lorsqu'il faut vous astreindre à ces formes brisées, à ces développements rapides et discrets que le théâtre impose? Évidemment, vous êtes plus à l'aise dans le récit que dans l'action. Aussi je ne m'étonne pas que, dès vos premières paroles, vous ayez salué avec reconnaissance les modernes conquêtes du roman. Je comprends ces hommages qui vous tenaient au cœur, ce tribut amical qu'il vous tardait d'offrir à vos rivaux. On peut vous trouver généreux, peut-être

même un peu prodigue, de partager votre couronne en si nombreuse compagnie; mais ce n'est pas l'Académie qui songerait à s'en plaindre. Vous avez tenu son drapeau d'une main ferme, sans complaisance. Vous n'avez fait espérer des droits qu'en proclamant des devoirs. Puissiez-vous seulement ne pas trop présumer des heureux effets de l'exemple! Puissent nos récompenses devenir vraiment des leçons, et l'appât de cette noblesse dont vous nous faites dispensateurs, enseigner, avant tout, qu'elle oblige! Je crains fort, entre nous, que, chez un certain nombre, l'amour de la roture ne soit invétéré; mais, tout au moins, j'espère que les esprits d'élite marcheront sur vos traces, encouragés par vos succès.

A propos du roman, de son histoire et de ses destinées, vous avez d'un coup d'œil embrassé des questions que je n'ose aborder. Il y aurait trop à dire sur de pareils problèmes. Autant que vous j'admire les créations vraiment nouvelles qui, de nos jours, ont enrichi ce genre de littérature, si modeste autrefois, aujourd'hui si puissant. J'accepte ses conquêtes; je reconnais que, les domaines jusque-là réservés de la poésie, du drame, de l'histoire, de la philosophie, il en a franchi les frontières, souvent avec bonheur, parfois avec génie. Mais les vrais conquérants sont ceux qui se modèrent; je voudrais donc que le roman, dans l'intérêt de sa gloire, et même aussi de nos plaisirs, fût un peu moins ambitieux. Vous parliez tout à l'heure d'un chef-d'œuvre, que vous

nommiez, à bon droit, immortel : or, savez-vous, sans compter beaucoup d'autres raisons, ce qui, pour moi, fait que *Gil Blas* est vraiment un chef-d'œuvre? C'est qu'il consent de bonne grâce à n'être qu'un roman, à nous amuser sans fatigue, à nous donner tout simplement, dans un miroir légèrement moqueur mais lucide et fidèle, le spectacle de la vie humaine.

Ce n'est pas à vous, monsieur, que ce discours s'adresse. Dans la fiction romanesque, votre ambition se borne à charmer vos lecteurs, sans vous donner souci de réformer ce monde et sans faire le procès à personne, pas même à la société. Ce procédé peu vulgaire ne vous a pas porté malheur, nous le verrons bientôt; mais il faut avant tout que vous me permettiez de dire un mot de vos débuts.

Or, à vingt ans, le roman n'était pas votre rêve, c'était du drame que vous étiez épris. A peine échappé du collége, un soir, presque en cachette, vous aviez vu représenter votre premier ouvrage. Encore un trait de ressemblance avec votre prédécesseur. Comme lui, vous faisiez résistance à endosser la robe d'avocat; vous aviez même ardeur au théâtre, même tiédeur au palais. Mais, plus heureux que lui, c'était devant un père que vous plaidiez pour votre vocation, un père tendrement aimé et doucement sévère, qui ne combattait vos désirs que pour mieux vous contraindre à lui prouver votre constance, et qui allait être bientôt le confident heureux et le juge éclairé de vos travaux et

de vos succès. Pardonnez-moi, monsieur, de réveiller ces souvenirs! Les affections de la famille, les joies intimes du foyer font partie de votre talent : ce serait un oubli sans excuse, quand on doit parler de vos œuvres, que d'omettre les leçons pratiques reçues par vous dès votre enfance.

Vos premiers essais dramatiques, sans avoir été malheureux, n'avaient pas eu l'éclat que vous étiez en droit d'attendre. C'étaient des victoires incertaines dont tout l'honneur n'était pas même à vous, car vous n'aviez essayé du théâtre qu'avec l'aide de quelques amis. Cet usage, vainement combattu, de mettre en société l'art de penser et d'écrire, ce n'est pas aujourd'hui, presque en présence de M. Scribe, devant l'autorité de son exemple, que j'en voudrais mal parler. Je reconnais d'ailleurs que ce genre de culture produit chez nous certaines fleurs qu'un travail solitaire serait inhabile à faire éclore; mais, pour quelques esprits, et vous êtes du nombre, pour ceux que préoccupent plus particulièrement les soins délicats de la forme, le travail en commun est un trouble, une gêne; au lieu d'exciter la pensée, de lui donner plus de ressort, il l'engourdit et l'énerve, il en altère l'originalité. Aussi vous deviez bientôt vous fatiguer de cette chaîne et tenter la fortune à vous seul; non plus toutefois au théâtre, devant la rampe, à la clarté du lustre; sur une scène d'un autre genre, moins bruyante et plus sûre, où les finesses du dialogue,

les grâces de la diction se laissent mieux apercevoir, et où l'auteur, tout en s'adressant au public, semble causer en tête-à-tête avec son spectateur.

Je parle, on le comprend, d'un recueil littéraire où déjà, quelques années auparavant, un maître, un enchanteur, avait aussi donné, non pas des comédies, encore moins de simples proverbes, mais des fantaisies dramatiques, ou, pour emprunter son langage, « le spectacle dans un fauteuil ». Causeries délicates, capricieuses études, frivolités attachantes, où se mêlaient, à force d'art, d'inconciliables qualités, le fini de la miniature et le négligé du croquis.

Par malheur, cette charmante veine ne tarda pas à se tarir : Musset n'écrivit plus! Ce fut donc une vraie fortune que de voir apparaître dans ce même recueil, signé d'un nom d'abord obscur et bientôt en crédit, d'autres essais presque du même genre, portant certain cachet particulier, en même temps qu'une trace légère d'inévitable imitation. La touche était moins ferme, le trait moins assuré, et l'expression, bien que svelte et piquante, ne faisait pas jaillir aussi souvent ces éclairs de pensée, ces notes incomparables où se trahissait le poëte; mais, en revanche, quel parfum plus salubre, quelle atmosphère nouvelle, quel calme et quelle sérénité! Plus de froide ironie, plus de mots desséchants, plus d'images suspectes : le licencieux et le sceptique avaient disparu.

Est-il besoin de dire qu'à partir de ce jour le succès ne se fit plus attendre? Vous aviez trouvé votre voie; vous étiez sur votre terrain; dans les salons, dans les châteaux, et même aussi dans des rangs plus modestes, partout on vous acceptait comme héritier légitime de celui qui semblait s'éteindre, et comme un héritier offrant des garanties, des sûretés que lui-même ne donnait pas toujours. Vous ajoutiez, j'ose dire, à tous les agréments de ses petits chefs-d'œuvre, une sorte d'attrait de plus, un charme de bienséance qui rendait le plaisir complet.

C'est ainsi que, pendant près de dix années, vous avez fait successivement passer sous les yeux d'un public de jour en jour plus bienveillant, l'élégante série de vos esquisses dramatiques. Je voudrais pouvoir m'arrêter à les décrire une à une, et montrer de quelle main délicate vous combinez votre tissu et dessinez vos personnages, avec quel art vous animez votre dialogue, de quels traits vous l'assaisonnez; mais, sans compter que cette étude exigerait beaucoup de temps, ce serait prendre, à vrai dire, presque un soin superflu. Je suis en face d'un auditoire qui, sur tous ces points-là, n'a pas besoin que je l'instruise, et qui bien plutôt, je suppose, pourrait me donner des leçons. Vous avez, en effet, cet avantage singulier sur la plupart des auteurs dramatiques, que vos acteurs et vos actrices ne sont pas seulement au théâtre. En tout lieu, et surtout

dans d'élégantes réunions, vous êtes à peu près certain de rencontrer des gens qui, non-seulement vous ont lu, vous connaissent et vous aiment, mais qui vous savent à fond, dont vous avez exercé la mémoire, à tel point que si, tout à l'heure, je citais un fragment de vos scènes, à l'instant même, j'en réponds, on serait tenté sur plusieurs de ces bancs, malgré soi de me donner la réplique.

En présence de tels juges, il faut être sur ses gardes; ne pas enseigner ce qu'ils savent, ne pas dire ce qu'ils ont pratiqué. Je m'abstiens donc de commentaires sur tous ces petits drames, et, quant à les classer par ordre de mérite, quant à dire, par exemple, s'il faut préférer *la Crise* à *la Clef d'or*, *l'Ermitage* au *Fruit défendu*, *le Cheveu blanc* à *Rédemption;* ou bien encore si c'est à *la Partie de dames*, au *Village*, à *l'Urne*, à *Dalila*, qu'il convient de donner la palme, en vérité, je n'ose pas. A peine aurais-je fait mon choix, qu'il me paraîtrait injuste. Ces gracieuses fictions, bien que variées d'expression et de forme, sont de même famille; elles ont un charme presque égal, et la dernière qu'on regarde est toujours celle qu'on croit aimer le plus.

Il faut donc me borner à un coup d'œil d'ensemble; or, le caractère dominant de ce théâtre de salon, qui plus tard, comme on sait, a si bien soutenu l'épreuve de la représentation publique, ce qui lui donne l'importance d'une œuvre originale malgré des éléments d'emprunt, ce qui lui a valu

sa facile fortune, et la faveur des premiers jours, et les succès persévérants, ce n'est pas seulement cet esprit de convenance et de respect que je signalais tout à l'heure, c'est encore, j'ose dire, un autre sentiment plus élevé, plus courageux. N'aviez-vous, en effet, passé sur vos peintures qu'un vernis décent et convenu? Vous étiez-vous contenté d'adoucir, seulement à la surface, de trop vives témérités, d'éviter les mots malsonnants, les situations trop équivoques, et de jeter au besoin sur une épaule un peu trop nue un voile un peu moins transparent? Non, vous vous étiez donné encore une autre tâche. Atténuer le danger ne vous suffisait pas, vous entendiez le combattre; et, tout en vous inspirant des grâces de votre modèle, tout en lui dérobant ses secrets, vous preniez hardiment le contre-pied de ses doctrines.

C'est là, monsieur, un genre d'originalité dont l'honneur vous appartient en propre. Qu'on fasse à l'auteur d'*un Caprice*, au peintre de *Fortunio*, la part si large qu'on voudra, reste ce fait incontestable, que, sur les grands problèmes de ce monde, et, disons-le, sur presque toutes choses, vous pensez autrement que lui. De là entre vos deux œuvres des dissonances essentielles, et, sous d'apparentes analogies, la plus réelle diversité.

Aussi, quand, par hasard, vous prenez comme lui l'air dégagé, presque frivole, qui sied à ces jeux d'esprit, on sent que chez vous c'est un masque;

qu'au fond, vous avez un avis très-arrêté, très-sérieux, sur les choses dont vous badinez; qu'entre le bien et le mal, par exemple, hésiter vous est impossible! l'un vous tient trop au cœur, l'autre vous révolte trop. Vous vous moquez de nos travers, mais l'espoir de nous corriger perce sous vos paroles autant et plus encore que l'envie de nous divertir; et, pour peu que la situation autorise vos personnages à laisser déborder vos propres sentiments, comme ils se prennent corps à corps avec les préjugés, les faiblesses, les lâchetés du monde! Comme ils font vaillamment justice de la fausse sagesse et du respect humain! Toujours, bien entendu, sans paraître y toucher; sans harangue et sans homélie; en quelques mots qui portent coup, souvent mieux que le meilleur sermon. Votre art est d'introduire par d'insensibles préparations, dans la conversation la plus mondaine, la plus sérieuse controverse. Vous faites pénétrer la morale jusque dans les boudoirs, vous l'incrustez même dans les bijoux, et c'est merveille de voir sortir de vos petits écrins de velours et de soie les enseignements les plus solides et les plus hautes vérités. Il n'est pas jusqu'aux choses saintes qui ne reçoivent ainsi, çà et là, comme en passant, le secours imprévu d'un mot heureux, d'une réponse habile, quelquefois même d'un sourire opportun.

Mais c'est surtout à une institution, la première en effet qu'il importe à la société de maintenir flo-

rissante, c'est au mariage que vous portez, avec prédilection, votre vaillant concours. S'il reste encore de mauvais ménages, la faute n'en est pas à vous. Tout ce que la sollicitude la plus tendre peut inventer de conseils et d'avertissements, vous le prodiguez aux époux. Vous faites la leçon, même aux femmes; vous la faites surtout aux maris, aux maris négligents ou distraits. Vous leur enseignez l'art de se faire attentifs, pour s'épargner la peine de devenir jaloux. Personne encore peut-être, ni sur la scène ni même dans le roman, n'avait trouvé de tels accents pour défendre ce lien sacré, pour en faire aimer et comprendre les profondes douceurs! Je reconnais que M. Scribe ne laisse jamais tomber la toile sans donner aux maris pleine satisfaction, et j'admets avec vous ces hécatombes d'amoureux qu'il sacrifie en leur honneur; mais il leur fait payer, dans le cours de la pièce, leur triomphe du dénoûment, car rarement il se refuse à décocher sur eux ces moqueries traditionnelles dont l'infaillible vertu est de faire rire à leurs dépens. Vous, au contraire, vous prétendez que les rieurs soient pour les bons ménages, et les rieurs vous obéissent. Aussi quels trésors de reconnaissance vous devez avoir amassés! On dit qu'un jour l'auteur de *Malvina* reçut de la main d'une mère ces mots pleins d'émotion : « Merci, monsieur, je vous dois ma fille; votre vaudeville lui a rendu la raison. » Que de confidences de ce genre vous auriez droit à recevoir!

Si la gratitude conjugale écrit aussi de tels billets, vous devez en être accablé !

Mais c'est trop m'arrêter à vos petits actes dramatiques. Malgré la faveur du public, ils commençaient à ne plus vous suffire. Vous aviez hâte de continuer moins à l'étroit cette mission morale au travers de la vie mondaine, cette sorte d'apostolat de bonne compagnie déjà si bien commencé; en un mot, le temps venait d'obéir à votre destinée : vous alliez écrire des romans.

Ce ne furent d'abord que de simples préludes, et, par exemple, *la Petite Comtesse*, récit piquant où se trahit encore un peu d'inexpérience et d'embarras, mais peinture animée d'un caractère de femme vraiment original, et de traits passionnés rendus souvent avec bonheur. Vos amis pouvaient se rassurer, vous n'aviez rien perdu sous cette forme nouvelle, et bientôt une œuvre plus complète allait vous ménager votre plus grand succès.

Vous aviez fait choix d'un sujet qui vous mettait aux prises avec un de vos maîtres, avec cet esprit chatoyant, raffiné, mais vraiment délicat, qui, depuis plus d'un siècle, s'est maintenu sur notre scène, et, par un privilége unique, jamais n'a cessé de plaire, même en ces jours d'intolérance où le goût de son époque et les plus délicieux ouvrages des artistes ses contemporains étaient honnis et conspués. N'y a-t-il pas, en effet, certaine parenté entre votre *Jeune Homme pauvre* et le *Dorante* des *Fausses Con-*

fidences? Tous deux ils se déguisent, travertissent leur nom, entrent comme intendants dans de riches familles; mais votre *Dorante*, à vous, n'est pas amoureux d'*Araminte :* il ne la connaît pas; cet emploi au-dessous de son rang n'est pas un subterfuge pour conquérir un cœur, il ne l'accepte que par détresse; et la passion qu'il inspire, il ne commence à la comprendre et ne lit dans son propre cœur que lorsqu'il a déjà cessé d'en être maître. Heureuse transformation du sujet! Aux spectateurs de Marivaux, il fallait un complot amoureux, une sorte de gageure, annoncée, convenue d'avance; l'intrigue eût semblé fade en devenant plus naturelle : nous, au contraire, nous aimons mieux être moins avertis; nous demandons que l'art se fasse un peu moins voir, et que les choses semblent marcher comme elles marchent en ce monde. Vous avez finement senti, monsieur, ces exigences de votre temps, sans trop les satisfaire, sans vous assujettir au faux culte du vrai. Vous n'avez fait au goût du jour que les concessions suffisantes pour accoutumer vos lecteurs à ce qu'il y a dans votre sujet d'un peu artificiel, de romanesque, selon le vieux sens du mot, je dirais presque d'idéal. Aussi la vogue extraordinaire de ce roman me semble un heureux symptôme. Elle fait honneur au public presque autant qu'à l'auteur, puisqu'elle permet de croire que notre prosaïsme ne nous interdit pas toujours d'être touchés par les beaux sentiments, les nobles invraisemblances,

les excès de délicatesse, et qu'un dernier écho de *la Princesse de Clèves* peut encore arriver jusqu'à nous.

Je devrais suivre votre roman sous la dernière forme qu'il a reçue de vous, le suivre jusqu'au théâtre. J'assisterais à un nouveau succès, plus grand encore, plus populaire. Mais, pardonnez à ma franchise, que de regrets dans ce triomphe! Je sens ce qu'il a dû coûter à votre cœur de père, puisque pour moi c'est presque une souffrance que de voir votre œuvre ainsi traitée. Malgré moi, je ne pense plus qu'aux beautés qui me sont ravies ; je ne vois plus que les détails exquis, les séduisantes descriptions, les accessoires pittoresques sacrifiés ainsi sans pitié. Autant je vous rends grâce d'avoir soumis à cette même épreuve la plupart de vos scènes dialoguées, celles-là surtout qui, par l'ampleur des caractères et par la marche de l'action, semblaient d'avance conçues pour le théâtre, comme *Dalila*, par exemple, autant j'ai peine à prendre mon parti d'une transformation qui, en profanant un bon roman, ne nous a pas donné un véritable drame.

Mieux vaut porter les yeux sur une autre œuvre encore dans sa fraîcheur première, sur cette *Histoire de Sybille*, dernier fruit de vos veilles, votre enfant de prédilection. Ici, point de contestation possible, l'idée première est bien à vous. Qu'on ouvre tous les romans connus, on ne trouvera rien qui ressemble à cette jeune fille, cette Psyché

chrétienne, comme égarée dans notre temps, dans la molle atmosphère de nos faibles croyances. La foi des premiers âges est descendue sur elle; et telle est l'abondance des grâces qui l'inondent, qu'incessamment elle est comme entraînée à les déverser sur les autres. De là ces conversions qu'elle opère autour d'elle dès sa première enfance, comme au contact de sa candeur et de sa sainteté.

Rien de plus neuf assurément au temps où nous vivons que cette chaste légende. Trouver dans un tel sujet les éléments d'un récit agréable et accessible à tous; glisser au milieu des écueils dont il est hérissé; mêler au tissu d'une fable le nom du christianisme et ses vérités éternelles, d'une main respectueuse et cependant légère; éviter à la fois et les fadeurs de la mysticité et les austérités du catéchisme; en un mot, faire admettre dans nos salons, que dis-je, admettre? aimer, adopter, applaudir cette contemporaine des martyrs, ce n'était pas une œuvre sans péril; il y fallait votre courage aidé de tout votre talent.

Vous n'avez rien épargné : jamais vous n'aviez fait preuve d'un art aussi consommé et déployé tant de ressources, tracé d'aussi piquants portraits, groupé d'aussi vivantes scènes, rendu avec un tel bonheur les détails de la vie du monde. Mais, en vous élevant à cette mise en œuvre, plus fine encore que de coutume, avez-vous renoncé à ces moyens d'effet, d'un choix trop peu sévère, à ces importa-

tions étrangères à votre sol et à votre culture, que çà et là, dans quelques-uns de vos ouvrages, vous laissez s'introduire comme par contrebande? Les avez-vous au moins prohibés cette fois? Non, ces mêmes disparates existent dans *Sybille*, et aggravées en quelque sorte par le surcroît d'élégance et de distinction qu'on y rencontre si souvent. De là vient que ce roman, dont le sujet, il est vrai, soulève un genre d'objections inconnu à votre *Jeune Homme pauvre*, mais qui sur tant de points lui est, selon moi, supérieur, n'a pas obtenu, ce me semble, malgré son immense succès, une faveur aussi incontestée. Pour désarmer toute critique, n'aurait-il pas suffi de simplifier quelques ressorts, d'éteindre certains contrastes, de supprimer certains coups de théâtre? Aussi les seuls conseils qu'il vous importe d'écouter se bornent à ces deux mots : « N'ajoutez rien aux dons heureux qui vous sont naturels, ne cherchez qu'à les épurer. N'empruntez pas d'inutiles instruments qui vous contraignent à forcer votre voix. Soyez vous-même et ne soyez que vous. » Je ne vous parlerais pas avec cette franchise, si je tenais votre talent en moins sérieuse estime et si j'avais moins d'ambition pour vous.

Maintenant, puis-je entreprendre la tâche qui me reste? Après le brillant portrait, l'élégante et fidèle étude tracée par vous tout à l'heure, puis-je parler de M. Scribe? N'avez-vous pas donné tous les détails de sa physionomie, et lui-même, devant un

miroir, essayant de se peindre, les aurait-il mieux rendus? Il n'est à mes yeux qu'une excuse pour me faire accepter ce devoir, et cette excuse, c'est mon âge. J'ai l'avantage, si c'en est un, d'avoir vu de mes yeux et le temps et les choses dont vous parlez si bien.

Cette question d'âge, en effet, n'est pas ici sans importance. Pour ceux qui entraient dans la vie quand M. Scribe, déjà célèbre, continuait de grandir à vue d'œil, sa personne et son nom conservent aujourd'hui un autre caractère, il apparaît sous un autre jour; je dis plus, il est un autre homme que pour ceux qui ont commencé à le connaître au temps où ses conquêtes commençaient à lui échapper. Les premiers ont suivi, jour par jour, les incessantes productions de cette veine intarissable; ils ont vu les envahissements continus de cette renommée régnant d'abord sur deux de nos théâtres, puis sur trois, puis sur quatre, s'emparant de toute la province, de là s'étendant sur l'Europe, la dominant, et peu à peu, de proche en proche, s'établissant dans tous les lieux civilisés du globe; à telles enseignes que, si le télégraphe eût fait alors ses miracles d'aujourd'hui, et qu'au lieu de lui demander : « Quel temps fait-il ce soir à Calcutta, à New-York, à Moscou et dans cent autres villes? » on lui eût dit : « Que joue-t-on? Quel nom porte l'affiche? — Scribe! eût-il répondu, toujours Scribe! » On comprend que, pour les témoins d'un si étrange

phénomène, celui qui en était l'âme, qui exerçait cette fascination, qui possédait le secret, sans exemple, d'être à la fois intelligible aux esprits les plus dissemblables, agréable aux goûts les plus contraires, et de suffire à la récréation du genre humain tout entier, devait laisser une impression peu prompte à s'effacer, passer pour un esprit de trempe peu commune, pour un homme, en un mot, de facultés extraordinaires. Tandis que ceux qui n'ont pas vu construire cette immense fortune, qui l'ont trouvée toute faite et près de décliner, ont besoin d'un effort d'esprit, d'un travail d'impartialité pour se représenter quelle sorte de puissance sa création suppose. S'ils se laissaient aller aux influences de leur temps et à leur propre pente, ils ne verraient peut-être dans ce dominateur à moitié détrôné, qu'un esprit ingénieux, actif, persévérant, de facultés moyennes, un personnage ordinaire servi par la fortune, un vaudevilliste parvenu, peut-être plus fécond, mais surtout plus heureux que le commun de ses confrères.

Qui faut-il croire? J'admets que, des deux parts, il y ait quelque hyperbole : de quel côté est-on plus près du vrai? laquelle des deux générations a le mot de l'énigme et la vue la plus juste sur la valeur de l'homme et sur les causes véritables de son immense célébrité?

Je fais la part du bonheur : elle est grande, à coup sur; non pas dès ses débuts; il furent ingrats,

vous l'avez dit; mais, du jour où la fortune lui accorda son premier sourire, elle le plaça, j'en conviens, dans d'admirables circonstances pour développer son talent. Ai-je besoin de rappeler ces fécondes années de réveil littéraire? Quel public et quel temps! quel aiguillon pour l'auteur dramatique! Avec ces cœurs qu'on sentait battre, avec ces esprits en travail, pleins d'illusions, pleins d'espérances, intelligents et polis, sa tâche était à moitié faite. Plus un peuple prend au sérieux ses affaires et ses destinées, plus on peut aisément l'amuser. D'un côté, c'étaient l'histoire et la poésie qui semblaient naître à nouveau; de l'autre, le vaudeville, se réveillant aussi et montant d'un étage, devenait comédie: un nouveau genre était créé. Il y a là, comme vous l'avez dit, quelques années incomparables pour M. Scribe et pour le monde parisien. Chose étrange! les passions politiques étaient alors ardentes : dans certaines familles, on ne se parlait plus; dans les salons, on se tournait le dos; et sur le terrain neutre d'un théâtre démocratique que protégeait un royal patronage, chacun, croyant être chez soi, grâce aux deux noms que portait ce théâtre, on se surprenait à rire ensemble même de politique, sans distinction d'opinion. Il est vrai que l'amphitryon y prenait quelque peine. Que d'égards pour tous ses hôtes! que de ménagements! quelle touche légère! comme il savait glorifier les vaincus sans trop chagriner les vainqueurs! Car alors, au théâtre,

les vaincus étaient glorifiés! Vous l'avez dit, monsieur, c'était bien l'âge d'or.

Je le reconnais donc : pendant ce printemps de sa vie, il n'y eut pour M. Scribe que des jours sans nuages. Mais ce même bonheur, tout le monde en pouvait user. Les circonstances étaient les mêmes pour quiconque avait du talent. D'où vient que tant de gens d'esprit, même habiles, n'en ont pas profité comme lui?

Ce n'est donc pas seulement son bonheur qui peut expliquer sa puissance. J'en dis autant de ces autres raisons que vous avez indiquées et si bien développées, qu'elles semblent au premier abord résoudre le problème. Ainsi cette modération d'idées, de goûts, de sentiments, cette façon optimiste de comprendre la vie, cette verve d'esprit français, cette chaleur de patriotisme qui le mettaient sans effort dans la cordiale intimité et dans la confidence de son public, étaient-ce là des priviléges dont il fût seul en possession? Manquons-nous jamais d'écrivains spirituels, d'un goût un peu bourgeois, capables de caresser même, avec convenance et mesure, les passions de leurs auditeurs? Évidemment il faut à ces raisons, si bonnes et si vraies qu'elles soient, un complément ou plutôt une base; il faut chercher, au fond de l'homme même, la vraie cause de ses succès.

Or, il y avait chez Scribe une faculté puissante et vraiment supérieure qui lui assurait et qui m'ex-

plique cette suprématie sur le théâtre de son temps. C'était un don d'invention dramatiqne que personne avant lui peut-être n'avait ainsi possédé : le don de découvrir à chaque pas, presque à propos de rien, des combinaisons théâtrales d'un effet neuf et saisissant, et de les découvrir, non pas en germe seulement ou à peine ébauchées, mais en relief, en action, et déjà sur la scène. Pendant le temps qu'il faut à ses confrères pour préparer un plan, il en achève plus de quatre ; et jamais il n'achète aux dépens de l'originalité cette fécondité prodigieuse. Ce n'est pas dans un moule banal que ses fictions sont jetées. S'il a ses secrets, ses méthodes, jamais il ne s'en sert de la même façon. Pas un de ses ouvrages qui n'ait au moins son grain de nouveauté. Mais aussi c'est sa vie que de tisser des trames, d'ourdir des dénoûments et des péripéties. La nuit, le jour, en voyage, à la ville, à pied comme en voiture, silencieux ou causeur, devant les glaciers des Alpes comme au foyer de l'Opéra, il ne fait pas autre chose. Un géomètre aux prises avec un grand calcul, un général d'armée rêvant le plan d'une campagne, ne se livrent pas à un travail de tête plus obstiné, plus incessant. Tel était cet impérieux besoin de toujours inventer, et de glisser partout des fictions dramatiques, qu'il en introduisait jusque dans ses aumônes. On le vit pendant plusieurs années épuiser tous les stratagèmes, tous les ingénieux mensonges dont on use au théâtre, pour faire

croire à de pauvres confrères qu'ils étaient ses collaborateurs, et qu'ils vivaient du produit de leurs œuvres, lorsqu'en réalité c'était lui qui les nourrissait.

C'est presque du génie qu'une faculté dominante ainsi surexcitée. Le mot ici n'est pas trop fort : Scribe avait le génie de l'invention dramatique. Mais ce grand art du théâtre ne vit pas seulement de calculs, d'effets de scène, d'agréables surprises, de solutions inattendues. Pour que son œuvre s'accomplisse, pour qu'elle ait chance de survivre, il faut de la chair sur ces muscles, de la couleur sur cette chair, en d'autres termes, il faut du style, il faut des caractères.

Sur ces deux points, j'ai hâte de le dire, Scribe n'a jamais eu même la prétention d'être égal à lui-même. Quand même sa nature le lui aurait permis, il s'y serait refusé par système. Il est moins prompt, je le veux bien, moins audacieux à inventer des caractères qu'à créer des situations; mais, sur ce terrain même, ce n'est pas sa veine qui l'abandonne. Prenez ses personnages : ils sont nombreux, variés, amusants. La vie chez eux est abondante, bien que peut-être un peu factice. Il leur communique son esprit, sa gaieté, son entrain, son aimable malice; tantôt la verve un peu narquoise des clercs de la basoche, dont il est un des héritiers, tantôt la joyeuse rondeur d'un ancien enfant du Caveau. Que manque-t-il donc à ces figures, ou, pour mieux

dire, à ces portraits? Un peu de consistance et de solidité. On les dirait peints au pastel. On sent qu'ils devront s'effacer, comme une épreuve photographique qui commence à pâlir. Pas un coup de burin : rien n'est creusé, tout est à la surface. Que voulez-vous! s'il creusait davantage, s'il accentuait ses caractères, il serait moins certain de plaire à tout le monde; il créerait des contradictions qu'avant tout il veut éviter. Mieux vaut saisir, comme au passage, et la mode qui vient de naître, et l'épigramme d'hier, et le bon mot d'aujourd'hui. Cette vérité d'un jour ne déplaît à personne. En se bornant à effleurer sa toile, c'est son succès qu'il entend assurer.

J'en dis autant de son style : entre ses doigts, la plume glisse encore plus vite que le pinceau. Ce style est simple, naturel, sans enflure ni recherche, mais aussi quelle absence de toute aspérité! Pas un angle, pas une saillie, pas le moindre effet de couleur! Est-ce encore un calcul? Craint-il de détourner de son but principal l'attention de son spectateur, de se faire concurrence à lui-même? Est-ce par coquetterie pour ses effets de scène qu'il reste dans ce demi-jour? Je ne sais, mais cette façon d'écrire qui, pour la durée de son œuvre, ne sera pas, j'en conviens, sans danger, n'a pas nui, que je sache, à l'étendue de ses succès. Sa renommée cosmopolite n'en a certes pas souffert. A l'étranger surtout, c'est presque un passe-port qu'un style un

peu effacé. Si Molière eût écrit moins admirablement, s'il était moins artiste en notre langue, qui sait? peut-être on le comprendrait mieux au delà des Alpes et du Rhin.

Je conçois donc que Scribe n'a pas fait grand effort pour accentuer ses personnages, et pour colorer son style. On l'aimait trop tel qu'il était. Gagner, pour lui, c'était risquer de perdre. Mais s'ensuit-il qu'il fût, de sa nature, comme on l'a prétendu, indifférent, même insensible à ces beautés de la forme et du style dont il s'est presque abstenu? Je dis que c'est mal comprendre et ne voir qu'à moitié cette étrange nature, où tous les contraires coexistent, l'économie et la munificence, l'enthousiasme et le terre à terre. Pendant que, pour lui-même, il négligeait ces sortes de beautés, je soutiens qu'il en sentait de cœur, qu'il en savait d'instinct les plus secrets mystères, les plus intimes lois, et je n'en veux pour preuve que ses *drames lyriques*, c'est-à-dire l'intelligent concours, l'assistance habile et passionnée prêtés par lui à la musique, à cet art qui n'est, en réalité, qu'un frère de l'art d'écrire, plus cadencé, plus mélodieux.

Les trésors de couleur et de style qui, par cette alliance, vont couvrir ses ingénieux tissus, il n'en est pas l'auteur, je le sais, mais ils sont en partie son ouvrage, tant il en est l'inspirateur.

Il faut ici qu'on me permette de lui faire réparation. Avant qu'il écrivît des opéras-comiques, voilà

déjà longtemps, je plaignais fort, je le confesse, les musiciens qui auraient un jour affaire à lui. Comment croire que ce grand vainqueur, ce roi du vaudeville, oubliant tout à coup la façon cavalière dont chaque soir il traitait la musique, consentirait de bonne grâce à se faire son serviteur? En changeant de théâtre, il garderait ses habitudes, j'en étais convaincu, je l'avais même écrit; mais, quand il fut à l'œuvre, quand je vis que, sans abdiquer, sans tout céder à sa compagne, il lui faisait les honneurs du logis, et, non content de cette déférence, l'entourait des plus tendres soins, lui suggérait des idées, lui ménageait d'heureux contrastes, lui préparait d'amples développements; quand je le vis surtout accepter avec stoïcisme les tyranniques symétries de la phrase musicale, mettre bravement ses vers sur le lit de Procuste, et condamner ses hémistiches aux plus pénibles opérations, j'avoue que je fus pris d'une singulière estime pour cet auxiliaire imprévu. Tant d'abnégation d'amour-propre, ce dévouement à la cause commune, cet amour de l'art, en un mot, poussé jusqu'au sacrifice, me révélaient chez lui des régions inconnues. Il comprenait donc autre chose que ses bons mots et ses chansons! De ce jour, je le vis sous un aspect absolument nouveau, et l'impression m'en est restée.

Aussi, je le déclare, tout en reconnaissant l'incontestable mérite d'ouvrages plus importants, et sauf à ranger à part le charmant *Théâtre de Ma-*

dame, qui a pour lui sa fleur de jeunesse et sa fraîche originalité, ce que je place au premier rang dans le vaste répertoire de Scribe, c'est la série de ses drames lyriques. Pour justifier cette préférence, peu conforme peut-être aux lois de la hiérarchie, il me faudrait montrer tout ce qu'il y a d'imagination, de souplesse, de pénétration, de vrai sentiment de l'art dans ces petits chefs-d'œuvre du genre, que même en rêve on n'eût osé prévoir, union féconde de deux arts qui doublent leur puissance en s'aidant avec discipline, sans lutte et sans jalousie. Mais je ne fais ici ni la revue des œuvres ni l'histoire du talent de notre illustre confrère : je tente seulement, comme dernier hommage, d'esquisser sa figure telle que je la comprends.

Suis-je parvenu à démêler dans l'ensemble inégal de cette physionomie, les traits saillants qui la caractérisent? Ai-je bien fait sentir que, pour peser la valeur d'un tel homme, il y a stricte justice à se placer en regard de ses anciens triomphes; à mesurer du compas, sur la carte, l'étendue de sa célébrité; à calculer enfin la somme de plaisirs, d'émotions, de surprises, de doux moments, de riantes soirées dont il a gratifié ses semblables? C'est entouré de ce cortége qu'on doit le voir et le juger. Sans doute il est, en ce monde, des esprits toujours jeunes, qui, pour être admirés et compris, n'ont pas besoin qu'on évoque leurs primitifs admirateurs. Ils sont de tous les âges, parce que leur regard pré-

voyant, sans trop s'attacher au costume, a pénétré jusqu'à l'homme lui-même. La gloire, la gloire suprême n'appartient qu'à ceux-là : ils sont grands dans le temps! Mais c'est bien quelque chose aussi, que d'avoir été grand dans l'espace, et Scribe, à cet égard, ne laisse rien à désirer.

Son œuvre pourra périr, ou du moins s'altérer en partie : qu'importe? Il est supérieur à son œuvre et n'en vivra pas moins. Son nom est désormais inscrit aux premiers rangs de l'aimable cohorte chargée, de siècle en siècle, par la bonté divine, d'égayer nos tristesses, et, comme dit le sage de la fable :

De se donner des soins pour le plaisir d'autrui.

Perdre un tel nom, un nom européen, et je me hâte d'ajouter, un tel confrère, un tel homme, c'est pour l'Académie plus qu'un deuil ordinaire; mais vous lui apportez, monsieur, de si douces consolations; soldat de la même phalange, vous y avez conquis vos grades avec tant d'honneur et d'esprit; vous y marchez d'un pas si ferme, et vous y garderez un si fidèle respect de nos traditions et, j'ose dire, des vôtres, que, sans oublier nos regrets, nous mêlons avec joie nos justes espérances aux gracieux encouragements que vous venez de recevoir.

VI

RÉPONSE

AU

DISCOURS PRONONCÉ PAR M. L'ABBÉ GRATRY

POUR SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE [1].

MONSIEUR,

Permettez-moi de ne pas accepter les illusions de cette modestie qui vous est naturelle et qui convient si bien à votre saint ministère. L'Académie, sans doute, tient en sa haute estime les traditions, les souvenirs sous lesquels vous vous abritez; mais, croyez-moi, ce n'est ni le clergé de France ni la Sorbonne, ni même l'Oratoire qu'elle entend honorer aujourd'hui; c'est vous, monsieur, vous-même, votre talent, votre personne, et dans votre talent, j'ose dire, par-dessus tout peut-être, ce qu'il y a de plus personnel, ce qui est vraiment propre, ce qui n'appartient qu'à vous, votre style.

Nous sommes, quoi qu'on dise, exactement fidèles à notre institution, et le goût littéraire, le pur amour

1. 26 mars 1868.

du grand art de bien dire, est ici notre passion première. Aussi, quand par hasard, au milieu de l'innombrable foule qui se mêle d'écrire, nous rencontrons un écrivain, un de ces rares esprits qui respectent la langue, moins par obéissance à des règles apprises, à des préceptes convenus, que par instinct, par vocation, par naturelle déférence; qui se servent des mots sans se laisser mener par eux; qui les domptent au besoin, les plient à leur usage, sans cependant leur imposer de trop violentes fantaisies, trouvant dans les données traditionnelles du langage une sorte de force acquise pour exprimer avec plus d'énergie et plus de transparence les moindres mouvements de l'âme et de la pensée; quand la fortune, encore un coup, nous ménage une telle rencontre, c'en est assez pour nous séduire; nous nous sentons comme attirés par ce seul charme du langage, et si, sous l'agrément de cette forme limpide et colorée, correcte et originale, nous découvrons un noble cœur, une haute raison, l'esprit le plus sincère, le plus naïf, le plus amoureux du vrai, jugez combien l'attrait s'accroît! la séduction devient complète : voilà, monsieur, le mot de votre énigme; voilà pourquoi vous êtes parmi nous.

Et ce n'est pas la première fois que, par ce don d'écrire autrement que tout le monde, vous avez conquis nos suffrages. Souvenez-vous de ces deux volumes que vous présentiez à un de nos concours, voilà bientôt quinze ans, et qui, sans autre appui

que votre nom alors presque inconnu, au moins dans cette enceinte, étaient accueillis par nous avec tant de faveur et s'emparaient d'un de nos premiers prix. Le sujet, tout métaphysique, était pourtant comme étranger à notre compétence, et vos doctrines, en certains points, heurtaient de front, parmi vos juges, ceux qui semblaient le mieux en droit de vous juger. Heureusement ces philosophes étaient, eux aussi, des lettrés, de délicats amis du véritable bon langage : ils furent charmés comme nous; le bon goût vint chez eux en aide à l'impartialité, et, des premiers, ils demandèrent que justice vous fût rendue.

Si je suivais mon penchant, je ne quitterais pas ces deux volumes, ces belles pages sur *la Connaissance de Dieu*, sans avoir essayé de dire ce qui donne un si grand attrait à l'expression de vos pensées, à la façon dont vous parlez philosophie; combien sous votre plume cette langue de l'abstraction prend de vie, de chaleur, de souplesse, si bien qu'on vous pardonne les mots techniques et barbares dont il faut bien que çà et là vous vous accommodiez pour vous conformer à l'usage, mais que parfois aussi vous rejetez avec bonheur, vous donnant le plaisir de n'user, dans des pages entières, que de mots compris par tout le monde. Voilà ce que j'aimerais à dire : seulement, si je m'arrêtais ainsi avec prédilection à ne louer en vous que la forme, peut-être croiriez-vous que j'hésite à vous parler du fond. Loin de là : c'est à votre œuvre philosophique, à

vos travaux, aux vérités éclaircies et défendues par vous, qu'il me tarde de rendre témoignage.

Mais d'abord, en deux mots, je voudrais suivre vos premiers pas ; montrer pourquoi vous êtes philosophe ; comment vous l'êtes devenu ; ce qu'il y a de hardi et de vraiment original dans la mission que vous vous êtes faite ; quelle position vous avez prise dans la science contemporaine.

Après des succès de collége d'un éclat peu commun, vous acheviez vos études sans que rien en vous fît prévoir le dessein de vous donner à Dieu. Ni les idées de vos parents ni vos penchants personnels ne vous portaient de ce côté. Votre vive imagination ne rêvait que la gloire mondaine, et tous les préjugés du faux libéralisme, si j'en crois vos propres souvenirs, avaient, sans résistance, pris possession de votre esprit. Mais vos jeunes triomphes vous laissaient une sauvegarde, l'amour du travail opiniâtre et la soif du savoir. Peu à peu, de vous-même, à force de lectures et de méditations précoces, vous commenciez à être inquiet, à ne plus croire imperturbablement que la vérité en ce monde eût pris naissance au XVIIIe siècle, et que l'abbé de Condillac, par qui vous juriez encore, fût l'inventeur de la philosophie. Vous vous sentiez comme égaré sans savoir où chercher votre route ; votre âme était en suspens ; lorsqu'un jour, quelques paroles échappées, en votre présence, à un jeune homme de votre âge, que vous supposiez en proie

aux mêmes hésitations que vous, paroles toutes chrétiennes et d'un cœur résolu, vous jetèrent dans un étonnement et dans un trouble inexprimables. En un instant vos yeux s'ouvrirent : votre âme était touchée ; vous tombâtes à genoux et promîtes à Dieu de lui consacrer votre vie.

Mais comment? quel sacrifice alliez-vous lui offrir? quel genre d'apostolat attendait-il de vous? pour quels combats vous avait-il armé?

C'est au secours de la raison, de la raison humaine, que vous étiez appelé. Fénelon ne l'a-t-il pas dit : « Nous manquons encore plus sur la terre de raison que de religion? » C'était déjà vrai de son temps, ce l'est bien plus du nôtre. Aujourd'hui, ce qui est en péril, en plus sérieux péril que la foi elle-même, n'est-ce pas la raison? N'est-ce pas contre elle que tout conspire, que tous les piéges sont tendus? On ne fait plus ouvertement la guerre aux dogmes, aux croyances, aux idées religieuses : on s'attaque à l'esprit, à l'instrument de la croyance ; à force de lui dire qu'il n'y a ni vrai ni faux, ni bien ni mal, ni juste ni injuste, que oui et non signifient même chose, que le pour et le contre sont de même valeur, on le familiarise avec l'absurde, on l'endort dans cette molle indifférence que l'erreur ne révolte plus, dans cette timidité paresseuse qui laisse passer sans mot dire les plus coupables extravagances. Que les adversaires de la foi continuent ainsi, pièce à pièce, à démolir les bases

du sens commun, les éternels principes de la logique naturelle, n'auront-ils pas cause gagnée? Ne pourront-ils pas dire que bientôt sur la terre l'idée de Dieu s'effacera, et que l'athéisme aura le dernier mot? Quel est donc le grand service à rendre, le vrai moyen de secourir la foi? N'est-ce pas avant tout de sauver la raison, d'en rétablir les droits, la légitime autorité? N'est-ce pas de prendre corps à corps ceux qui l'égarent et la corrompent, ceux-là surtout qui, s'armant de mystère et de métaphysique, sont d'autant plus à craindre qu'ils se font moins comprendre et semblent plus profonds? Mais, pour faire aux sophistes une guerre profitable, il faut les suivre sur leur terrain, parler leur langue, posséder leurs secrets, connaître leur escrime. Malheur à qui se commettrait avec nos Gorgias et nos Protagoras sans s'être fait d'abord l'élève de Socrate, sans être passé maître en philosophie! Voilà ce que votre instinct vous avait révélé; voilà comment, par zèle religieux, par dévouement à votre foi, en même temps que vous engagiez à Dieu votre vie, vous résolûtes, pour le servir, de devenir philosophe.

Et, comme il est de votre nature de ne rien faire à demi, pour vous, devenir philosophe, ce n'était pas professer à huis clos, dans quelque séminaire, sans bruit et sans contradicteurs; c'était soutenir les doctrines qui vous sembleraient vraies au grand jour de la discussion publique, en regard des audacieux systèmes que la science moderne

veut imposer au monde. Il fallait donc vous préparer, et d'abord vous rendre plus familières deux langues dont vous n'aviez qu'un usage imparfait, le grec et l'allemand, ces deux clefs de la philosophie. Lire dans le texte Aristote et Platon, s'initier par soi-même aux patientes recherches, aux subtiles témérités du génie germanique, c'était déjà beaucoup : pour vous, ce n'était pas encore le nécessaire.

Les sciences vous troublaient : vous aviez vu « d'honnêtes gens s'enfoncer dans l'irréligion sous prétexte de mathématiques, de chimie ou d'anatomie » : se trompaient-ils? entre la foi catholique et l'esprit d'analyse, entre les dogmes et les sciences, y a-t-il contradiction radicale, absolue? Vous ne le pensiez pas; vous étiez certain du contraire; mais, pour le dire tout haut, avec autorité, ne vous manquait-il pas quelque chose? A peine saviez-vous un peu d'arithmétique; de sciences naturelles et physiques, pas un mot. Dès lors quelle attitude alliez-vous prendre? Comment juger pertinemment si les savants ont droit d'être incrédules, sans être savant vous-même? Et, d'un autre côté, comment devenir savant, j'entends savant véritable, non pas en apparence, à la surface? Ce vernis de science qui fait passer un examen ne pouvait vous suffire. Pour obéir à vos scrupules, vous n'aviez à choisir qu'entre ces deux partis : vous donner pour un temps tout entier aux sciences, être admis à l'école, la pépinière des vrais savants, l'École polytechnique, en

suivre tous les cours, y faire un noviciat complet, en sortir honorablement, ou renoncer à la philosophie.

Quand cette alternative s'offrit à vous et vous arrêta court au milieu de votre plan d'études, vous aviez près de vingt ans; la question semblait donc tranchée. Si voisin de la limite d'âge, sans la moindre préparation, comment, en quelques mois, pouviez-vous suivre les deux séries d'études, préambule nécessaire de toute admission, et qui chacune, en général, exige au moins une année? N'était-ce pas folie seulement d'y penser? Vos parents, vos amis, vous détournaient avec prière d'en courir l'aventure. Ils oubliaient de quelle force est capable l'entousiasme religieux. Vous étiez convaincu que, si Dieu le voulait, il saurait bien vous faire admettre : rien ne vous ébranla; vous entrâtes dans la lice, et vous fûtes admis.

Ce n'était pas tout : après l'admission, le vrai prodige était la persévérance. Vous aviez fait, pour réussir, plus qu'un effort démesuré, un douloureux sacrifice. Il avait fallu rompre absolument avec les lettres, avec vos goûts, avec les joies de votre vie. Vos auteurs favoris, vos poëtes, vos orateurs, et cette philosophie qui commençait à tant vous plaire, et la musique aussi, jusque-là votre assidue compagne, la musique, dont on sent que vous avez besoin, rien qu'à lire votre prose, tant elle est comme empreinte de rhythme et de mélodie; et ce

premier amour du beau en toutes choses, cette flamme du talent qui s'éveille, ce soleil printanier dont vous sentiez la naissante chaleur, vous aviez bravement, pour vous plonger dans les mathématiques, abandonné, sacrifié tout cela. Prêt à franchir le seuil de cette école où vous aviez conquis le droit d'entrer, lorsqu'il fallut vous dire : « Je vais passer là deux ans loin de tout ce que j'aime, à ne vivre que de problèmes et de figures géométriques, laissant mourir peut-être, dans ce séjour de l'algèbre, l'étincelle que je crois sentir ! » convenez-en, la force vous manqua, et vous faillîtes reculer; mais cette ferme croyance, qui vous avait frayé la route, vous commanda de tenir bon. Après deux ans d'incroyable tristesse et de travaux persévérants, deux ans dont les amis de la bonne foi scientifique ne vous sauront jamais assez de gré, vous sortiez de l'école, admissible aux services publics, muni de ce savoir qui vous avait coûté si cher, vous sortiez, non pour être ingénieur, artilleur ou marin, mais pour rentrer dans la philosophie en sûreté de conscience.

Et vous n'étiez pas quitte de toutes vos épreuves! Ce sacrifice de vos plaisirs d'esprit, de vos projets d'étude, plus d'une fois encore vous dûtes l'accepter avec soumission et courage. On vous vit, par obéissance, vous enterrer vivant dans le plus humble couvent des Vosges; subir, dans un petit séminaire, l'énervante fatigue d'un professorat assidu, et, bientôt

après, le fardeau, la torture de diriger un collége à Paris. Vous auriez pu vous affranchir en acceptant à la Sorbonne une chaire, objet secret de votre ambition : l'esprit de sacrifice ne vous le permit pas, et, pendant six années, vous tint à cette chaîne où languissait votre talent. Mais tant d'abnégation devait bientôt n'être plus nécessaire. Vous cherchiez un refuge, un asile de paix, de prière et d'étude, où le soin de votre âme se pût concilier sans effort avec l'honneur de votre esprit : ce rêve allait s'accomplir. Vous alliez voir renaître, sous les auspices et grâce au dévouement du plus modeste et du plus saint des hommes, cette communauté de prêtres séculiers, si justement célèbre au dernier siècle, moins encore par un antagonisme dont, Dieu merci, la trace est effacée, que par les plus durables et les plus vrais services rendus à la jeunesse. Ce beau nom d'*Oratoire* allait prendre une vie nouvelle, et vos travaux, désormais sans obstacles et sous la protection d'un fraternel concours, en allaient continuer et rajeunir l'éclat.

Votre début fut une lutte, non contre un homme, contre une idée. Rien de plus net, de plus démonstratif que vos lettres ou plutôt votre étude sur *la Sophistique contemporaine*. Elle met à néant ces nouveautés, ces prétendues réformes des lois de la raison, qui fatalement mènent à l'athéisme, et non pas à cet athéisme sans masque, sans réticence, se donnant pour ce qu'il est, d'autant moins dange-

reux qu'il est plus explicite; à cet autre athéisme, équivoque et subtil, qui s'ignore lui-même, et, parce qu'il professe une logique à lui, et donne aux mots un autre sens que le commun des hommes, ose dire qu'il croit en Dieu. Étrange état d'esprit! les athées de ce genre s'indignent de bonne foi et crient à la calomnie, dès qu'on les nomme par leur nom!

En combattant ainsi, monsieur, vous vous teniez parole. Guerre aux sophistes, c'était bien la mission que, dès le premier jour, à votre entrée dans la vie religieuse, vous aviez juré d'accomplir. Mais ce n'est pas assez que de repousser l'erreur, il faut tenter aussi de remettre en lumière les conditions de la vérité. Tel fut votre dessein dans ce second ouvrage, le plus complet peut-être, le plus solide de vos titres philosophiques, ce traité de *la Connaissance de Dieu*, dont tout à l'heure nous disions quelques mots, et qu'une voix chère à cette compagnie, dans cette enceinte même, a jugé avec une autorité et en des termes que je voudrais, pour votre honneur, y faire entendre une seconde fois. Ce livre, grave, érudit, je ne veux pas dire complet, vous me démentiriez, ce livre, comme tous vos écrits, est avant tout un hommage sincère aux légitimes droits de la raison, au libre discernement de l'homme dans l'étude de la vérité. L'abbé de Lamennais, lorsqu'il était encore le champion de la foi, ne concevait d'autre remède à notre indifférence, d'autre moyen de nous faire croire en Dieu, que de nous

forcer à douter de notre esprit, de nous en démontrer l'impuissance et de courber la raison sous un joug absolu : au rebours de ce scepticisme étroit et anticatholique, vous soutenez que l'intelligence humaine, telle que Dieu l'a créée et par la seule lumière qu'elle reçoit en naissant, est en état de percevoir et démontrer l'existence d'une cause première intelligente et libre, et toutes les autres grandes vérités qu'on peut appeler les *préambules de la foi*. Est-ce à dire que par ses propres forces la raison puisse monter plus haut, s'élever jusqu'à Dieu lui-même, et supplanter la religion? Vous ne lui permettez pas cet orgueil. Pous vous, la vraie philosophie est celle qui, dans le champ de l'invisible, s'arrête à un premier degré, qui lui est vraiment propre, sans se dissimuler qu'il en existe un autre, et que les vérités où elle ne peut atteindre, les hommes peuvent les voir par une autre lumière que la sienne, par la lumière d'en haut. Cette lumière qui lui échappe, non-seulement elle l'admet, mais elle l'invoque, elle l'appelle, elle s'en autorise, sachant bien qu'à soi seule elle ne peut embrasser l'immensité des choses, pas plus le monde physiologique où elle ne descend pas, que le monde théologique où elle ne peut monter. A ses yeux, la faute est donc la même et le travers aussi grand, de vouloir, comme les rationalistes, séparer la raison de la lumière surnaturelle, que de l'isoler, comme les idéalistes, de la lumière terrestre et du témoignage des sens.

Cette philosophie, monsieur, prétendez-vous en être l'inventeur? N'est-elle pas, au contraire, déjà vieille en ce monde? N'est-ce pas celle dont saint Thomas d'Aquin est l'Aristote, et saint Augustin le Platon? Préface humaine de l'Évangile, et pendant si longtemps la compagne obligée, l'auxiliaire de la foi catholique, marchant de conserve avec elle, lui préparant, lui gagnant les esprits, jusqu'au jour où, comme emportée par le flot des idées nouvelles, elle disparut de la scène du monde, s'abandonnant et s'effaçant, abdiquant tout pouvoir, toute ambition, toute lutte, pour s'enfermer dans le silence et dans la paix du cloître. C'est là, ainsi tombée, dans cet état d'oubli, que vous l'avez cherchée; vous en avez sondé la valeur intrinsèque sans vous inquiéter des scories scolastiques que ce pur métal a pu produire; vous l'avez comparée à toutes les philosophies antiques et modernes qui ont déjà régné ou qui aspirent à régner en ce monde, et, après l'examen le plus consciencieux, la conviction vous est venue que cette doctrine oubliée, ce spiritualisme chrétien enfoui et méconnu était peut-être, de tous ces systèmes, le plus large et le moins incomplet, le plus conforme au sens commun, le plus soucieux de la dignité et de la liberté humaines, le plus apte à tenir compte de tous les faits moraux et intellectuels, si compliqués et si mystérieux, dont l'esprit de l'homme est le théâtre. Et cette conviction, vous n'avez pas craint de la dire hautement; et vous avez, avec

persévérance, reconstruit l'ancienne renommée, et redressé le piédestal de tous les grands esprits qui, de siècle en siècle, ont professé cette philosophie.

Est-ce là, monsieur, votre œuvre tout entière? Ce travail de restauration vous a-t-il détourné de tentatives plus hardies et plus originales? Non certes, et même, on vous a cru, parfois, plus téméraire que vous ne le serez jamais. On vous a supposé tellement épris des vérités mathématiques que vous auriez cherché dans un certain calcul une démonstration nouvelle de l'existence de Dieu. Jamais assurément ce ne fut là votre pensée. Vous n'avez pas commis cette confusion presque irrévérencieuse entre des vérités d'ordre si différent. Vous avez seulement remarqué que ce procédé de notre esprit qui, d'un bond et sans degrés intermédiaires, nous conduit à des conséquences tellement supérieures aux prémisses, qu'elles nous seraient inaccessibles si Dieu nous eût créés pour ne suivre jamais que la marche terre à terre du syllogisme; que l'induction, pour appeler par son nom ce merveilleux procédé, chaque fois qu'on l'applique à la géométrie, et notamment à ce calcul infinitésimal qui depuis Leibnitz a pris force de loi, ne rencontre point d'incrédules, que les savants et tout le monde, à leur exemple, en acceptent comme absolument vraies les données les plus audacieuses; que, dès lors, on est sans excuse de ne pas accorder la même confiance aux données de cette même induction, lors-

qu'au lieu de l'infini géométrique, c'est de l'infini vivant et créateur, c'est-à-dire de Dieu, qu'il s'agit. L'incontestable droit d'attribuer la même certitude aux résultats de deux opérations de notre esprit reconnues identiques, voilà ce qu'avec insistance vous avez démontré, empruntant aux mathématiques, non pas une preuve directe de l'existence de Dieu, mais la confirmation, par voie de similitude, des preuves qui de tout temps en ont été données. Et cette démonstration, vous l'avez rendue vôtre à force de la reproduire en mainte occasion, et plus particulièrement dans ce traité de *Logique* où votre verve courageuse aborde tous les sujets de controverse métaphysique qui se peuvent agiter aujourd'hui.

Je voudrais qu'il me fût possible de vous suivre dans ce dédale dont vous savez les secrets; j'aimerais à parcourir aussi cet autre ouvrage encore plus attrayant, ce traité de *la Connaissance de l'âme*, où la poésie déborde et malgré vous se substitue à la psychologie, mélange singulier d'exactitude scientifique et de pieuse extase! — Mais, prenons garde, c'est encore de la métaphysique, et le plus bienveillant auditoire a besoin d'être ménagé. — Vous-même, monsieur, vous semblez m'avertir de ne pas m'attacher trop à la partie abstraite de votre œuvre; vous n'y êtes pas tout entier. Votre imagination se prête mal aux rigueurs méthodiques de ces sortes d'études. Vous avez fait de la philosophie avec amour sans doute, plus encore par devoir, un peu comme

autrefois vous faisiez des mathématiques. Votre dette payée, vous lui avez avec joie dit adieu. Il fallait à votre âme une plus vivante nourriture. « Les fléaux qui enveloppent le monde, la vue des souffrances des hommes, et tant d'âmes percées de douleurs, tout cela, écriviez-vous il y a quinze ans, tout cela nous inquiète, nous sollicite continuellement le cœur au milieu de notre travail et semble nous dire : « Que fais-tu? Pourquoi es-tu » prêtre? Pourquoi ces subtiles recherches qui n'in- » téressent pas ceux qui souffrent, ni surtout ceux » qui meurent? »

Voilà des paroles, monsieur, où vous êtes bien tout entier! Elles sont le commentaire, le résumé de votre vie. Ce grand effort au profit de la raison, cette guerre à l'erreur si chaudement soutenue, quel en était le but? Vouliez-vous satisfaire un besoin d'amour-propre ou de curiosité? Vous étiez tourmenté d'une ambition plus haute, du saint espoir d'éveiller dans les âmes le goût de la lumière divine. Votre but était tout pratique, tout religieux. Aussi, le jour venu, vous avez dit comme Malebranche : « Je ne veux plus m'occuper que de morale et de religion. » De là cette série d'ouvrages tendres et fraternels qui ont rempli la seconde phase de votre vie d'écrivain; et ce beau commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu, et ces dialogues si simples et si profonds que vous avez intitulés *Philosophie du Credo*, et vos *Sources*, où tant de

jeunes âmes se sont saintement abreuvées, et surtout cet intime et délicieux portrait d'un jeune prêtre, d'un ami, mort dans sa fleur, et dont le nom, comme un symbole d'espérance moissonnée trop matin, est sans cesse invoqué même en dehors de la foi catholique et semble aujourd'hui presque un gage de concorde entre les chrétiens.

Si le charme de tels ouvrages ne peut être apprécié que par ceux qui les lisent, l'effet de votre parole peut encore moins être compris de quiconque ne l'a point entendue. Ce n'est pas dans la chaire proprement dite que vous avez fait vos preuves; vous n'auriez pu sans imprudence en braver les fatigues; mais le professorat dans un local restreint, des instructions, des conférences dans de simples chapelles, ont mis au jour un des dons les plus rares que vous ayez reçus, l'art de parler et de convaincre sans effort et comme à demi-voix, ou, pour mieux dire, la plus facile, la plus pénétrante éloquence. Aussi vous attirez les âmes par la douce chaleur de vos convictions et de votre bonté. En vous faisant aimer, vous apprenez à croire. Secourable à ceux qui fléchissent sous les épreuves de la vie et qui la trouvent longue, plus secourable encore à ceux qui, près de la quitter, ont la consolation de recevoir, avec vos larmes et vos prières, vos confiantes exhortations!

Ce qui vous soutient, monsieur, dans votre tâche, c'est une passion, la plus chrétienne des passions,

mais chez vous toujours jeune et ardente, l'amour de vos semblables. Vous aimez tant les hommes, qu'il vous est impossible de ne pas espérer qu'un jour, sur cette terre, ils seront moins aveugles et moins malheureux, que dis-je? peut-être même parfaitement heureux. Il est vrai que vous êtes patient, que vous comptez par siècles plutôt que par années, et que ce souverain bonheur vous ne le promettez que sous le bénéfice d'une perfection morale qui peut longtemps se faire attendre. Mais vous croyez que, si l'homme le veut, de tels progrès s'accompliront, que les conditions de notre race et du monde qu'elle habite en seront entièrement transformées. N'est-ce pas une utopie, un rêve généreux? Vous demandez qu'on ne réponde qu'après vous avoir entendu. Un livre est là tout récemment éclos, à peine mis au jour, le dernier-né de vos enfants, l'objet de vos prédilections, depuis longues années conçu, prémédité par vous; vous priez qu'avant tout on le lise. Et en effet, rien de plus séduisant que cette *Loi de l'histoire*, ainsi présentée par vous. Vous tracez le tableau des progrès accomplis et vos raisons d'en attendre bien d'autres avec tant de chaleur, d'émotion, d'enthousiasme, que votre conviction devient contagieuse, et que les moins optimistes, séduits par le talent, sont bien près d'adopter la croyance.

Nous avons grand besoin, monsieur, de cette jeunesse d'esprit, de ces trésors d'espérance que vous nous apportez, pour nous fortifier contre le souvenir de pertes irréparables. C'est ici notre sort de ne prononcer jamais une parole de bienvenue, sans y joindre aussitôt ces tristes mots de regrets et d'absence. Regrets toujours pénibles, mais autrement durables et profonds lorsque ceux qui nous quittent ne furent pas seulement nos confrères, lorsqu'ils ont occupé dans l'histoire de leur temps une place considérable et jeté sur la compagnie comme un reflet de leur illustration.

Tel fut, monsieur, celui dont vous avez à si bon droit recueilli l'héritage. Pour moi, c'est une émotion vive, je dois le dire, que de parler de lui à cette place. D'abord, ce qui est déjà quelque chose, je n'ai guère rencontré dans ma vie un homme aussi parfaitement aimable et bienveillant, et les encouragements que ma jeunesse en avait reçus m'ont toujours pénétré d'une reconnaissance que cette mort ne fait que raviver ; mais le nom de M. de Barante me dit encore bien autre chose. Tout ce que les hommes de mon âge, au prix d'efforts, parfois heureux, souvent déçus, ont entrepris de bon, d'utile, de généreux, d'honnête, aussi bien sur le terrain des lettres que dans le champ de la politique, ce nom a la vertu de me le rappeler. Il me transporte dans un temps d'activité féconde où l'horizon semblait s'ouvrir plein de promesses et de

lumière, où les esprits n'étouffaient pas dans le doute et la lassitude, où nous espérions tous léguer à nos neveux non pas un âge d'or où ne seraient éclos que des œuvres de bon goût et des actes de bon gouvernement, mais tout au moins quelques principes, les fondements, les premières bases d'un édifice que nos pères croyaient avoir conquis par tant de larmes et de sang!

D'où vient que ce double espoir, ce double rêve, l'honneur des lettres, l'établissement de la vraie liberté, semblent si naturellement s'associer à ce nom? D'autres champions de la même cause ont, à la même époque, brillé d'un éclat plus vif, livré de plus grands combats, et dans les luttes de tribune et dans le maniement des affaires; d'autres aussi, dans les lettres, se sont élevés à des hauteurs plus grandes, à plus de perfection de style, à plus d'audace et d'originalité : nul n'a mené de front avec autant de constance, de modestie et de succès, ces deux missions que lui imposaient sa nature, les lettres et les affaires, la vie publique et la vie de l'esprit; nul enfin, ce qui explique encore mieux cette sorte de faveur qui s'attache à son nom, nul, depuis le commencement du siècle, dans les questions de critique littéraire et d'histoire, aussi bien que de droit public et d'administration, n'a fait preuve d'autant d'à-propos; toujours prêt avant tous les autres, prenant le premier la parole et n'en disant pas moins, assez souvent, le dernier mot.

Si l'Académie, par exemple, mettait aujourd'hui au concours un examen critique de notre littérature au dix-huitième siècle, que pourraient faire les concurrents, à supposer qu'avec sagacité ils missent à profit soixante années d'expérience, recueillant ce que dans l'intervalle les esprits les plus éminents ont pu dire de plus juste sur ces délicates questions? Pourraient-ils faire autre chose que répéter, avec moins de bonheur peut-être et moins de perspicacité, ce qu'en 1806, à vingt-quatre ans, écrivait M. de Barante? On reste confondu à chaque trait de ce tableau : est-ce bien sous le premier Empire, n'est-ce pas hier qu'il a été tracé? De quelles intolérances, de quels préjugés fallait-il s'affranchir pour s'établir ainsi, dès le début du dix-neuvième siècle, juge impartial des écrivains du dix-huitième? Qui les lisait alors sans passion et sans parti pris? Ceux qui leur imputaient les malheurs et les crimes de la Révolution n'en parlaient qu'avec invectives, moins en juges qu'en accusateurs; les autres, c'est-à-dire la France presque entière, étaient à leurs genoux, plus dévotement crédules aux doctrines encyclopédistes qu'aucun siècle du moyen âge ne l'a jamais été aux saintes Écritures. Dès lors quelle nouveauté, quelle étrange entreprise que d'oser, à la fois, briser l'idole et ne pas méconnaître ce qu'au fond de ce triste culte, de ces dangereuses idées, il y avait eu de résultats utiles, de nobles intentions, de vrais bienfaits providentiels! Si ce n'est pas l'in-

tuition du génie, c'est une rare clairvoyance, une sorte de divination que de lire ainsi dans l'avenir et de devancer de si loin les jugements de la postérité. Il est vrai qu'une femme illustre inaugurait alors, par ses écrits et sa conversation, les voies nouvelles de ce siècle naissant et lui donnait de viriles leçons d'indépendance intellectuelle, à la fois respectueuse et hardie; mais, si les souvenirs de Coppet, ces généreux conseils, ce souffle inspirateur devaient agir puissamment sur le jeune écrivain, on ne peut pas dire que l'influence en fût directe dans son livre, qu'il s'y manifestât la moindre trace d'imitation et que sa nature d'esprit en fût le moins du monde altérée.

J'en dis autant d'une autre de ses œuvres, née d'une inspiration d'un genre tout différent. La veuve d'un noble chef, d'un des héros des guerres de la Vendée, s'adresse à lui et lui confie, avec un rare discernement, ses plus intimes impressions, ses vivants souvenirs, le priant d'en composer une image fidèle de ces terribles luttes dont elle fut le témoin courageux; ce n'est pas à un des siens, c'est à lui, ami des nouvelles idées, à lui, sous-préfet de l'Empire, qu'elle demande de faire comprendre, d'honorer dignement et l'héroïsme vendéen, et la grandeur morale d'une insurrection; l'œuvre semble impossible: il s'en charge, et nous donne non-seulement un récit plus attachant, plus dramatique que le plus beau roman, mais un nouvel exemple de

cette impartialité naturelle et précoce que nous admirions tout à l'heure. Dans sa sous-préfecture, au cœur de l'ancien Bocage, sur ce sol dévasté, sur ces cendres encore fumantes, il avait apaisé, pacifié les esprits, ramené la concorde et obtenu l'obéissance; il trouve encore le secret de satisfaire dans ce livre les plus fidèles débris de la cause vaincue, sans déserter ses propres opinions.

Quelques années plus tard, l'Empire était tombé, et la France, subitement dotée des libertés les plus réelles qu'elle eût encore connues, et telles que jamais peut-être elle n'en retrouvera, la France était, en politique, si difficile à contenter alors, qu'elle se croyait déshéritée du trésor qu'elle avait en sa main et ne songeait qu'à se plaindre; tandis qu'en matière de goût, son infatigable patience s'accommodait docilement au joug des traditions même les plus surannées. Aujourd'hui qu'il en est autrement et que du côté des lettres nous pourrions bien avoir en trop ce qui nous manque encore de l'autre, on a peine à s'imaginer qu'il ait fallu guerroyer pendant près de dix ans pour faire renoncer ce pays à la superstition des règles et des convenances. Rien n'est plus vrai pourtant : ce fut une croisade où les plus grands esprits, où les hommes d'État non moins que les poëtes s'enrôlèrent à l'envi. Dès les premiers symptômes de cette émancipation nouvelle, M. de Barante était prêt, fidèle à ses habitudes de diligence et d'à-propos; résolu, mais

toujours modéré, et, bien qu'à l'avant-garde, songeant à diriger, à contenir le mouvement plutôt qu'à l'accélérer.

C'était aux littératures étrangères qu'avant tout nous devions nous faire initier. Shakespeare venait d'être traduit, M. de Barante se chargea d'interpréter Schiller; puis, laissant là le rôle de traducteur, il ne tarda pas à payer, de son propre fonds, par un exemple original, un plus large tribut à sa cause. Je veux parler de cette heureuse tentative, de cette intelligente nouveauté venue juste à son temps, de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*. Vers cette époque, de 1824 à 1828, une forme nouvelle de la vérité historique se produisait en Europe; elle descendait du Nord, des montagnes d'Écosse, sous l'apparence du roman, et bientôt on peut dire qu'elle était répandue dans l'air et pénétrait partout. Chez nous, elle provoqua une éclosion féconde de recherches et de savants travaux, en même temps qu'elle donnait un nouveau charme et un nouveau crédit au naïf témoignage de nos vieux chroniqueurs et de nos premiers historiens. M. de Barante, aussitôt, conçut l'idée de faire en société avec Froissart et Commines, en s'imprégnant de leur esprit, en s'abstenant de toute réflexion personnelle, de tout raisonnement et de tout plaidoyer, le simple et fidèle tableau, le calque pittoresque de la société française aux quatorzième et quinzième siècles. Est-ce à dire qu'il n'entendait parler qu'aux yeux, qu'il prétendait ne rien prouver, et

qu'il donnait à l'épigraphe dont il avait fait choix un sens purement littéral? Le livre est là qui nous dit le contraire. Rien, à coup sûr, ne plaide mieux en faveur des bienfaits de la civilisation que cette peinture exacte, détaillée, vivante, d'un peuple encore courbé sous l'empire de la force, sans autre protection que des lois impuissantes et des mœurs à demi barbares. C'est donc prouver que raconter ainsi, et, de plus, c'est charmer son lecteur. Aussi quel succès rapide, éclatant! Au bruit de la faveur publique, les portes de cette enceinte s'ouvrirent comme d'elles-mêmes devant le nouvel historien. Sa destinée ne se démentait pas : de toute sa génération, de tous ces éminents esprits unis par un même amour de la vraie liberté, c'est à lui qu'allait appartenir l'honneur de franchir le premier le seuil de l'Académie.

Enfin c'est encore lui qui, au plus fort de la tourmente dont ce pays fut assailli, voilà vingt ans, lorsque d'impuissants parodistes nous fatiguaient de leurs apothéoses du comité de salut public et voulaient imposer à la France la reconnaissance et l'amour pour les bienfaits de la Convention, c'est lui qui, en quelques mois, dans sa retraite de Barante, improvisait ces trois volumes où la redoutable assemblée se laisse voir à nu, telle qu'elle était, comme dans un effrayant miroir. Cette fois, il faisait mieux que d'arriver à temps, il faisait acte de courage. Le succès le soutint, il poursuivit son

œuvre et nous donna l'*Histoire du Directoire*, travail plus achevé, qui, d'un côté, révèle dans ses moindres misères cette triste époque, cette politique d'expédients et de corruption, et, de l'autre, jette un jour vraiment neuf, une clarté pénétrante sur l'homme extraordinaire qui, en renversant le Directoire, allait rendre sans doute à la France un service, mais un service payé si cher!

Voilà bien des travaux, et j'en pourrais citer tant d'autres! Comment omettre, par exemple, cette remarquable étude sur *les Communes et l'Aristocratie*, ou plutôt, sur l'abus de la centralisation administrative? Ne dirait-on pas qu'elle aussi vient à peine de naître, tant les idées en sont encore nouvelles, bien qu'elle ait tout à l'heure cinquante ans? et cette *Vie de Royer-Collard* qui encadre et enchaîne si bien ces discours admirables et qui en fait comme un cours pratique de théories parlementaires et d'esprit constitutionnel; et ces pages sur *Mathieu Molé*, seule trace qui nous reste d'une œuvre inachevée d'une histoire que l'auteur s'était promis d'écrire, l'histoire du parlement de Paris; et tant de fragments, d'études, de notices, de biographies, d'écrits de circonstance, réunis en de si nombreux volumes; ne semblerait-il pas qu'il y avait là de quoi remplir deux vies comme la sienne, même aussi longues et aussi laborieuses? Eh bien, non, chez M. de Barante tout cela n'est que délassement : c'est le fruit de ses heures de repos, de ses jours de retraite; sa vie

active, sa véritable vie n'est pas là : il aimait tendrement les lettres, mais les lettres ne suffisaient ni à son esprit ni à son âme ; il avait besoin d'autre chose : il lui fallait un devoir à remplir, du bien à faire, une occasion d'agir, non-seulement sur soi-même, en travaillant à son perfectionnement moral, mais sur les autres, par l'amélioration de la destinée commune, par le triomphe des idées de justice et de liberté. Et, chose étrange, ce besoin d'action n'excitait pas en lui la passion du pouvoir. Il n'avait soif que d'être utile, sans aspirer au premier rang. Les agitations, les hasards, la responsabilité d'un ministère ne l'auraient pas séduit, l'auraient troublé peut-être; sa vocation l'en détourna. Il s'était plu, dans sa jeunesse, aux emplois de la haute administration; son âge mûr allait trouver, à un degré plus haut, dans les fonctions d'ambassadeur un exercice encore plus propre à son genre d'activité. Cette intervention indirecte dans les plus grandes affaires, cette participation aux secrets de l'État entremêlée de la vie du monde et du silence du cabinet, c'était une combinaison qui semblait inventée pour lui.

Le seul défaut de cette vie où la conversation, la parole fugitive, joue un rôle si grand, c'est d'échapper à la postérité. Si M. de Barante n'avait été qu'administrateur et diplomate, que nous resterait-il de lui? Déjà, malgré ses livres, c'est le bien peu connaître que de ne pas l'avoir entendu causer.

Dans cette façon d'émettre sa pensée, il avait, j'ose dire, une supériorité rare, plus de trait, de couleur, de mouvement que dans sa parole écrite. Le peu de soin qu'il semblait y prendre, une sorte de négligé, tout au moins apparent, et pas toujours exempt d'une douce malice, prêtaient à ces causeries un agrément extrême. Au lieu de faire parade des mots heureux qui lui venaient en foule, et loin de les mettre en lumière, il semblait plutôt les éteindre dans une sorte de demi-jour, baissant la voix de préférence presque toujours au bon endroit. Si bien que maintes fois ce n'était qu'après coup, par réflexion, pour ainsi dire, qu'on sentait tout le sel de ce qu'il avait dit.

Si quelque chose peut donner une idée de cette conversation désormais disparue, ce sont peut-être les Mémoires où M. de Barante a raconté sa vie avec une vivacité et une fraîcheur de coloris qui sentent presque l'improvisation. Par malheur, ces Mémoires ne vont guère au delà de sa trentième année, et ils sont encore inédits. Mais le public en connaît quelques pages charmantes, enchâssées récemment avec un si grand art dans le noble et affectueux hommage qu'un de nos plus éloquents confrères a voulu rendre à son ami. M. de Barante, en effet, a eu cette fortune qu'à peine hors de ce monde, et sa tombe encore entr'ouverte, les amitiés les plus fidèles, les plus illustres et même aussi les plus modestes, se sont hâtées, à qui mieux mieux,

de raconter si parfaitement sa vie et de lui rendre si complète justice, qu'aujourd'hui nous n'avons plus ici, pour honorer sa mémoire, qu'à essayer de leur servir d'écho.

Mais, de tous ces éloges, le meilleur, j'ose dire, c'est de lui seul qu'il le tiendra, lorsque le temps aura permis que les nombreuses dépêches écrites par lui dans ses deux ambassades soient livrées à la publicité. Même pour l'écrivain, cette révélation ne sera pas sans honneur, car, excepté peut-être dans ses Mémoires, jamais sa plume ne s'est montrée plus souple et plus habile qu'en traçant ces rapides dépêches; et, quant au politique, je ne crains pas d'affirmer que ses meilleurs amis auront eux-mêmes, en le lisant, d'agréables surprises, tant sa discrète modestie aimait à laisser ignorer les occasions de clairvoyance qu'il avait su le mieux saisir. Savent-ils, par exemple, que plus d'un mois avant l'expédition d'Ancône, lorsque l'armée autrichienne menaçait seulement d'occuper les Romagnes, et que le grand et courageux ministre qui déjà méditait cet acte d'énergie, son éternel honneur, ne se livrait encore qu'à de secrets préparatifs, son parti pris, mais personne n'en ayant confidence, des dépêches arrivèrent de Turin où les raisons qui devaient le mieux l'affermir dans son projet étaient spontanément offertes et discutées, des dépêches qui demandaient que le drapeau de la France flottât bientôt sur l'un des deux rivages des États de l'Église,

affirmant que c'était le moyen d'éviter, non d'allumer la guerre, le seul moyen de ne pas perdre toute influence en Italie? Ce n'est certes pas un mérite vulgaire et un instinct peu clairvoyant que d'avoir si bien deviné, de s'être ainsi associé, même seulement par un vœu, à cette mémorable entreprise.

Si je n'avais hâte de finir, je demanderais qu'on me permît d'être juste envers tout le monde. L'ambassadeur ne grandira pas seul quand ses dépêches seront connues; la politique qu'il a suivie, le pouvoir dont il fut l'interprète, recevront aussi quelque honneur de ses révélations. Où voulez-vous connaître mieux la valeur d'un gouvernement que dans ces entretiens secrets, à travers la frontière, entre ses agents et lui? Vous lisez dans ses intentions, vous voyez ce qu'il commande, vous savez ce qu'il veut, et partant ce qu'il vaut. Qui d'ailleurs mieux que M. de Barante peut ici vous servir de guide? Il a pour chefs ses amis les plus sûrs; avec eux il parle à cœur ouvert; il vous fait pénétrer au fond de leurs pensées. Voyez de quels moyens, vis-à-vis des puissances même les moins amies, l'emploi lui est prescrit! quelle loyauté scrupuleuse! quel respect de la foi jurée! quel ménagement des droits de tous! et quand son regard se tourne vers la France, avec quelle émotion il assiste de loin à ces continuels assauts que ses amis soutiennent! comme il les encourage, tout méconnus qu'ils soient, à persister dans leur noble gageure, à ne vouloir d'autre liberté

que la liberté pour tous, à la défendre sans jamais se permettre la plus légère atteinte à la plus stricte légalité! comme il essaye enfin d'ouvrir les yeux à cette Europe, ou tout au moins à ces deux cours près desquelles il est accrédité, malveillantes par aveuglement, et s'obstinant à ne pas voir que c'est leur cause aussi et l'avenir du monde qu'il s'agit de sauver à Paris!

N'insistons pas; il est des justices tardives, mais assurées; et vous avez raison, monsieur, il en est même dès ce monde, je n'en veux pour preuve que l'heureux et beau déclin de cette vie que j'essaye de peindre, les vingt dernières années qui la couronnent si noblement!

Que M. de Barante, le jour où fut brisé le trône constitutionnel, ait renoncé, et pour toujours, à la vie des affaires, à cette activité pratique, sa constante prédilection, il n'y a rien là dont je songe à lui faire un mérite, pas plus que je ne lui tiens grand compte d'avoir deux autres fois, dans le cours de sa vie, résigné des fonctions qu'il aimait, pour rester fidèle à sa cause. Chez les âmes d'une certaine trempe, cette sorte de façon d'agir, qu'il faudrait remarquer et admirer chez d'autres, est tellement naturelle qu'on semblerait les méconnaître et les classer hors de leur rang, en leur en sachant trop de gré : mais ce qui n'est pas donné à tous ces cœurs d'élite, même aux plus purs et aux plus généreux, c'est de savoir entrer dans la retraite sans

renoncer à l'action; de remplacer la vie qu'ils perdent par une autre vie qu'ils se donnent, non moins active et plus féconde encore. Ce rare secret, M. de Barante l'a connu et en a fait, pour son bonheur, le plus habile usage. L'étude, à la rigueur, le travail, auraient pu suffire; il y joignit la bienfaisance, l'active charité, le don de faire mieux que l'aumône, de se donner soi-même, de s'occuper des autres et d'en prendre souci, de les aimer, pour tout dire en un mot, et de s'en faire aimer. Chrétien de cœur, à mesure qu'il avançait en âge, on peut dire que la foi s'affermissait et grandissait en lui, non la foi qui s'en tient aux dogmes et aux pratiques, la foi qui passe dans les œuvres et qui engendre la vertu.

Aussi, quelque brillantes et désirables que soient les premières phases de sa vie, si j'avais à opter, c'est la dernière que je voudrais choisir. Que de faveurs du ciel, que de bénédictions en échange de quelques biens fragiles! Il n'a connu de la disgrâce que les heureux côtés, le calme et la solitude. Le soin de son honneur ne lui a commandé que de douces épreuves. On ne l'a pas vu, comme l'auguste exilé dont il fut le représentant, chercher sur la terre étrangère un asile, puis un tombeau. Son exil, à lui, volontaire exil, a été le berceau de ses pères, un pays qu'il aimait, sa chère Auvergne, ses vieux ombrages qu'il avait embellis. Et les soins d'une tendre famille, nombreuse encore, même après d'ir-

réparables coups, l'ont toujours entouré, et la compagne de sa vie, son guide et son émule dans l'art de faire le bien, il a pu, jusqu'à l'heure du départ, la voir, la sentir près de soi! Ce n'est pas encore tout : une autre récompense, plus rare et plus inattendue, lui était réservée. Lui qui jamais n'avait brigué les faveurs de la foule, qui constamment et vivement avait adopté, défendu ce qu'il y a de moins populaire au monde, les idées modérées, indépendantes, la pure raison, la simple vérité, il avait, pendant ces vingt ans de loisir si dignement, si saintement remplis, répandu dans toutes ces contrées, de proche en proche, et comme à son insu, de telles semences de gratitude et de vénération, qu'au jour où il quitta ce monde, ce fut une explosion générale et profonde de la douleur publique, un deuil si vrai et si universel, que jamais, nulle part, je le dis sans hyperbole, jamais ne s'étaient vues de telles funérailles, et autour d'un cercueil une telle ovation posthume.

S'il était mort ambassadeur, son corps eût reposé peut-être sous de plus magnifiques tentures ; mais cette popularité, la vraie, la bonne, celle de la douleur et des larmes, sa mémoire l'aurait-elle obtenue ? N'est-ce pas là, monsieur, un consolant symptôme et comme un enseignement pratique des vérités que votre cœur vous révèle et vous ordonne de propager ? Le spectacle de ces funérailles autorise vos espérances ; quand on voit rendre de tels hommages non pas à

la puissance, mais simplement à la vertu, il est permis de dire aux hommes que, s'ils le voulaient bien, ils pourraient trouver sur la terre un avant-goût de l'éternel bonheur.

FIN.

TABLE

Pages

M. VITET, SA VIE ET SES ŒUVRES, par M. Guizot... I

I. LA SCIENCE ET LA FOI 1

II. DE L'ÉTAT ACTUEL DU CHRISTIANISME EN FRANCE. 55

III. LE CHRISTIANISME ET LA SOCIÉTÉ 115

IV. SEPT LETTRES SUR LE SIÉGE DE PARIS..... 161

V. RÉPONSE AU DISCOURS PRONONCÉ PAR M. OCTAVE FEUILLET, pour sa réception à l'Académie française..... 269

VI. RÉPONSE AU DISCOURS PRONONCÉ PAR M. L'ABBÉ GRATRY, pour sa réception à l'Académie française..... 297

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie, RUE BERGÈRE, 20. A PARIS. 5106-4.